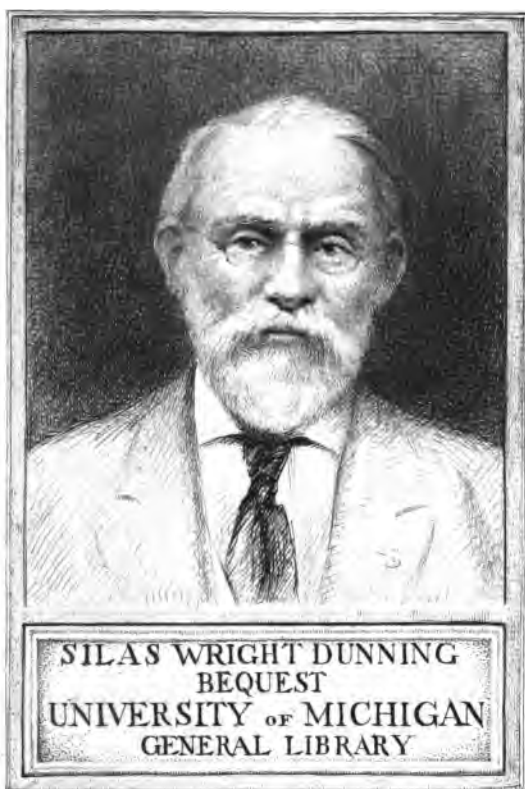

SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

LA

REVUE OCCIDENTALE

PHILOSOPHIQUE 22

SOCIALE ET POLITIQUE

VERSAILLES. — IMPRIMERIE AUBERT

6, avenue de Sceaux, 6

LA

REVUE OCCIDENTALE

PHILOSOPHIQUE, SOCIALE ET POLITIQUE

ORGANE DU POSITIVISME

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

DIRECTEUR : PIERRE LAFFITTE

ORDRE ET PROGRÈS

SECONDE SÉRIE — TOME XXII

112 — 1900

DEUXIÈME SEMESTRE

PARIS

SOCIÉTÉ POSITIVISTE

10, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 10

—

1900

14 Charlemagne 112. 23e ANNÉE. — N° 4. 1er Juillet 1900.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR L'ENSEMBLE

DE LA CIVILISATION CHINOISE

ET SUR

LES RELATIONS DE L'OCCIDENT AVEC LA CHINE (1)

INTRODUCTION

Je publie les leçons consacrées à Confucius et à la civilisation chinoise, dans le cours public et gratuit que j'ai professé en 1859 et en 1860 sur l'*Histoire générale de l'Humanité.*

Mon but, en détachant cette partie d'une vaste exposition, est surtout d'appeler l'attention des esprits et des cœurs élevés sur la nécessité d'instituer une politique à la fois rationnelle et morale pour régler les relations de l'Occident avec le reste de la Planète. Ces relations sont dominées de plus en plus par un ignoble mercantilisme, ou par un prosélytisme étroit, qui, du reste, n'est le plus souvent qu'un prétexte à des opérations politiques ou commerciales. J'espère aussi que l'exemple d'une con-

(1) Les événements tragiques dont la Chine est devenue le théâtre nous décident à reproduire, dans *la Revue Occidentale*, ces pages écrites en 1861, il y a près de quarante ans, mais qui semblent dater d'hier, et que pourront lire avec profit nos compatriotes occidentaux de l'an 1900.
En exécutant cette publication, nous témoignerons, sous la forme la plus discrète, la plus convenable, mais aussi la plus efficace, de notre sympathie et de notre estime pour une civilisation essentiellement pacifique et industrielle, qui ne saurait porter devant l'histoire impartiale la responsabilité d'excès contre lesquels proteste son long passé et qui

ception politique, basée sur une appréciation philosophique approfondie de la situation qu'il s'agit de modifier, pourra persuader les esprits réfléchis de la nécessité d'apporter dans l'étude des phénomènes sociaux au moins le degré d'attention et de persévérance qu'exige l'étude des phénomènes plus simples de la vie ou du monde. Du reste, l'institution d'une politique vraiment planétaire, outre sa haute importance en elle-même, se lie aussi, directement et indirectement, aux nécessités les plus urgentes de la réorganisation occidentale; car la vraie doctrine propre à instituer l'état normal de l'Humanité doit se caractériser au début par son aptitude à construire une politique embrassant réellement l'ensemble des affaires terrestres. C'est ce que le Positivisme fait réellement, ce que ne tarderont pas à comprendre les esprits vraiment dignes de sentir la valeur d'une telle doctrine destinée à produire enfin le ralliement général des âmes d'élite.

Mais, pour que le groupe des populations avancées puisse adopter une politique convenable par rapport au reste de la Planète, il faut qu'il s'opère systématiquement un changement dans la manière dont il se conçoit lui-même; ce changement réagira du reste heureusement sur la politique intérieure de l'Occident.

Ce changement consiste essentiellement dans la substitution définitive de la notion d'*occidentalité* à celle de *chrétienté*. Une telle substitution n'étant que l'énoncé sys-

ont été trop évidemment amenés par l'inqualifiable politique d'agression et de provocation que, depuis plus d'un demi-siècle, les diverses nations occidentales n'ont cessé de pratiquer vis-à-vis de l'Empire du Milieu.

Nous donnerons en même temps satisfaction aux désirs, maintes fois exprimés, d'un grand nombre de nos coreligionnaires, qui réclamaient la réimpression d'un travail aussi capital, épuisé depuis trente ans et dont on ne pouvait guère plus prendre connaissance que dans la traduction anglaise de M. John Carey Hall, traduction dont le succès a d'ailleurs été très grand dans tout l'Extrême-Orient, en Chine notamment, et aussi au Japon. C. H.

tématique d'un fait, sera susceptible d'être adoptée par tous les esprits sérieux et réfléchis; il ne pourra y avoir de résistance que de la part d'un fanatisme désormais singulièrement exceptionnel.

J'applique, d'après Auguste Comte, la dénomination d'*occidentalité* ou *république occidentale* au groupe des cinq populations avancées, française au centre, italienne et espagnole au midi, britannique et germanique au nord, qui sont restées toujours solidaires depuis Charlemagne.

La dénomination d'*occidentalité* est plus rationnelle que celle de *chrétienté*. D'abord, elle est plus précise, car elle élimine d'un tel groupe et la Russie et les populations chrétiennes de l'Orient, qui ne peuvent songer sérieusement à en faire partie. D'un autre côté, elle a l'avantage de pouvoir représenter l'ensemble de tous les antécédents qui ont servi à produire ce groupe mémorable. Le mot de *chrétien* ne désigne qu'un seul des antécédents, respectable et important sans doute, mais au fond le moins décisif de tous. L'*occidentalité* doit sa constitution surtout à la conquête romaine, complétée par la politique de Charlemagne, par la domination catholique, par l'incomparable influence de la féodalité, et par l'évolution révolutionnaire des cinq derniers siècles. Cette dénomination a l'avantage de faire ainsi la part à tous nos ancêtres, en ne méconnaissant pas les plus importants au profit exclusif de l'un d'entre eux.

Mais la substitution de l'*occidentalité* à la *chrétienté*, outre sa plus grande rationalité, doit déterminer dans les vues des hommes d'Etat, et finalement des populations, un changement capital en les plaçant à un point de vue vraiment civique qui, caché depuis César et Trajan sous la couche chrétienne, a sans doute transpiré dans les grands types des Henri IV et des Richelieu, mais qui n'a pu néanmoins se dégager complètement

que dans Frédéric, le plus éminent des hommes d'Etat dont l'Occident puisse s'honorer depuis Charlemagne. Sans que le génie de Frédéric soit ici indispensable, la situation est tellement lumineuse qu'un véritable homme d'Etat doit la comprendre. Si Frédéric a pu gouverner en se plaçant au point de vue purement civique d'un grand dictateur, ce qui était alors possible pour un tel homme est maintenant nécessaire. Le devoir d'un homme d'Etat est donc maintenant de gouverner en dehors de toutes préoccupations théologiques, qui, désormais, doivent être renvoyées exclusivement dans le domaine de la vie privée. Du reste, c'est là, en France, l'état strictement légal, tel qu'il résulte de la proclamation même de la liberté des cultes. Si la loi est athée, suivant l'exacte expression d'un légiste contemporain, on peut dire avec plus de vérité encore qu'en France l'Etat n'a pas de religion. C'est donc aux hommes d'Etat et aux populations à mettre leurs idées et leurs sentiments au niveau de la situation.

Cette substitution de l'*occidentalité* à la *chrétienté*, si capitale pour l'état intérieur de l'Occident, parce qu'elle désigne le seul terrain commun sur lequel tous peuvent s'entendre, aura une équivalente efficacité pour la politique extérieure. Le but de l'Occident ne pourra dès lors plus consister à imposer à l'Orient une synthèse en complète décomposition à son foyer même. C'est en dehors de toutes les synthèses provisoires que devra être cherchée la conception susceptible de devenir la religion universelle. Ce point de vue chrétien, qui vicie si profondément l'appréciation des autres populations de la Planète, ne viendra plus empêcher de les concevoir. On pourra dès lors les apprécier rationnellement en dehors des préjugés rétrogrades ou révolutionnaires.

Ces vues générales sont susceptiblees d'être acceptées en Occident dès à présent par tous les esprits d'élite, par

tous ceux, en un mot, qui se préoccupent dignement des questions sociales. Il est vrai de dire qu'à cet égard les opinions sont au-dessous des besoins de la situation, à un degré peut-être unique dans l'histoire (1).

J'espère avoir fait suffisamment ressortir la supériorité de l'esprit religieux, en comparant l'admirable mission organisée par les jésuites avec l'oppression, tantôt hypocrite, tantôt violente, instituée par un mercantilisme ignoble.

J'ose espérer enfin que les natures vraiment religieuses, surtout catholiques, donneront leur appui à une politique rationnelle et morale qui réprouve l'emploi de la force publique mise au service de la cupidité privée, et qui vient, au nom de l'Humanité, demander un respect convenable des civilisations surgies en dehors de l'Occident sur le reste de la Planète. Toute religion sérieuse, quelle que soit sa base dogmatique, doit hautement protester contre l'emploi de la violence comme préambule ou appui d'une prédication quelconque. La noble mission des jésuites en Chine peut servir d'exemple à cet égard.

Enfin nous pouvons espérer qu'un jour une saine opinion surgie en Occident déterminera, sous le nom de *marine occidentale*, l'institution d'une force publique employée, outre la protection d'un commerce utile, surtout à garantir les populations retardées des tentatives d'oppression que produira de plus en plus une cupidité désormais de moins en moins réglée.

Dans le travail que je publie aujourd'hui, je me suis non seulement inspiré des principes fondamentaux de la philosophie positive, mais aussi de la vue spéciale,

(1) Ainsi, on peut signaler comme une faiblesse vraiment blâmable, de la part des esprits avancés, de continuer l'emploi de l'ère chrétienne, au lieu d'adopter hautement l'usage de l'ère moderne (c'est-à-dire en datant de 1789), proposée depuis longtemps par Auguste Comte.

aussi profonde que lumineuse, posée par Auguste Comte au sujet de la civilisation chinoise.

« Un concours spécial d'influences, surtout sociales, disposa la civilisation chinoise à développer le Fétichisme au delà de tout ce qui fut possible ailleurs. Mieux systématisé qu'en aucun autre cas, il y prévalut sur le Théologisme, et préserva le tiers de notre espèce du régime des castes, malgré l'hérédité des professions, etc. » (Auguste Comte, *Synthèse subjective*, tome Ier, *Introduction.*)

C'est sous une telle inspiration que j'ai, dans mon cours public sur l'*Histoire générale de l'Humanité*, apprécié la civilisation chinoise et son plus éminent représentant, Confucius.

J'ose espérer qu'un tel travail contribuera à propager la conviction que la religion démontrée peut seule embrasser l'ensemble des affaires terrestres par une politique à la fois rationnelle et morale.

P. LAFFITTE,
10, rue Monsieur-le-Prince.

Paris, le 27 Saint-Paul 73 (15 juin 1861).

PREMIÈRE LEÇON

(*Et la quatorzième du cours.*)

Vendredi 6 Homère 72. — 3 Février 1860.

APPRÉCIATION ABSTRAITE DES BASES ESSENTIELLES DE LA CIVILISATION CHINOISE ET DES ÉLÉMENTS MODIFICATEURS DE CETTE CIVILISATION.

Messieurs,

Importance de l'étude systématique de la civilisation chinoise.

Nous allons commencer aujourd'hui l'appréciation générale de l'ensemble de la civilisation chinoise. Vu l'importance d'une telle étude, en elle-même et quant à son application sociale, nous lui consacrerons trois séances.

Il existe au fond de l'Extrême-Orient une civilisation considérable, se développant d'une manière constante, avec une pleine activité, quoi qu'on en dise, et dont les contacts avec l'Occident augmentent chaque jour. Cette civilisation, si mal appréciée à tant d'égards, c'est la civilisation chinoise. Son étude est très importante au point de vue philosophique, à cause de l'étrangeté apparente qu'elle a eue pour presque tous les observateurs qui s'en sont occupés jusqu'ici, même avec les documents les plus complets et avec les dispositions les plus satisfaisantes; d'un autre côté, elle sera extrêmement utile pour fournir sa base à une politique vraiment rationnelle de l'Occident.

La civilisation chinoise, depuis la grande mission des jésuites, a donné lieu à des études nombreuses et importantes. Jusqu'à eux, les récits de Marco Polo avaient été traités de fables. C'est aux jésuites que nous devons finalement une première connaissance sérieuse de la Chine; et, depuis cette époque, les études sur ce sujet ont continué avec beaucoup d'ardeur, de dévouement, et en général avec une sympathie réelle pour la civilisation correspondante. Néanmoins, on peut dire que, malgré des aperçus très ingénieux, malgré des observations spéciales intéressantes, il manque encore de cette civilisation une appréciation générale et systématique.

Cela n'a rien d'étonnant, car une telle appréciation ne pouvait surgir qu'après la découverte, faite par Auguste Comte, des lois abstraites de l'évolution intellectuelle. Avant cela, il était impossible de se mettre à un point de vue vraiment relatif, et de se placer, par suite, dans une complète indépendance mentale, par rapport aux états antérieurs de l'esprit humain.

Toutes les intelligences qui ont abordé l'étude de la Chine étaient dominées ou par la théologie, ou par la métaphysique, ou par la science pure. Or, aucune de ces trois dispositions n'est convenable pour une appréciation définitive et complète de la civilisation chinoise.

Pour l'esprit théologique, cela est évident. Il s'agit ici d'une civilisation dont la base fondamentale n'est point la

théologie, d'un peuple qui n'a pas eu de développement théologique propre et spontané, et chez qui un tel esprit fut importé de l'étranger, à une époque où sa civilisation avait reçu sa constitution essentielle. Par conséquent, des gens comme les jésuites par exemple, s'occupant avec ardeur de la civilisation chinoise, ne pouvaient en comprendre que les détails, mais jamais l'ensemble ni l'esprit essentiel, et, par suite, prêtaient aux penseurs chinois des conceptions qui au fond leur étaient complètement étrangères.

Pour l'esprit métaphysique, la chose est encore plus incontestable; la métaphysique n'étant qu'une modification graduelle et dissolvante de la théologie, comment des intelligences dominées par un tel esprit pourraient-elles juger sainement, dans son ensemble, une civilisation encore plus étrangère à la métaphysique qu'à la théologie? Cela est tellement impossible, qu'on a vu un homme aussi distingué que M. Abel Rémusat, qui s'est occupé de la Chine d'une manière si remarquable et si approfondie, regarder la philosophie de Lao-Tseu comme représentant la pensée primitive de la Chine, le point de départ de sa civilisation. Or, cette philosophie de Lao-Tseu, entièrement métaphysique, n'est, comme je l'établirai, qu'un élément perturbateur, ou au moins un simple modificateur de la civilisation chinoise, et certainement une importation étrangère. C'est un exemple frappant de ce que peuvent les préoccupations du moment chez des intelligences distinguées, d'ailleurs, et fort compétentes comme érudition. Au temps où écrivait M. Abel Rémusat, une métaphysique qui a jeté un éclat éphémère, et qui aujourd'hui est bien déchue, occupait la scène philosophique. Involontairement dominé par une telle situation, M. Abel Rémusat pensait mieux faire goûter cette Chine qu'il avait tant étudiée en y faisant apercevoir, dans son plus lointain berceau, ces divagations métaphysiques qui préoccupaient alors les lettrés de l'Occident.

Quant à la science proprement dite, elle n'était pas plus apte que la théologie et la métaphysique à constituer une théorie réelle de cette civilisation. L'esprit scientifique a néanmoins des points de contact nombreux et réels avec le véritable esprit de cette civilisation, en ce sens que l'un et

l'autre admettent l'activité spontanée de la matière. Néanmoins, la science n'était ni assez dégagée de la métaphysique, ni placée à un point de vue assez général, pour aborder un tel problème; d'autant plus que la science occidentale, essentiellement abstraite, ne se trouvait guère, par là même, en disposition de comprendre l'esprit réel mais concret de la Chine. Il fallait donc la découverte des lois intellectuelles, faite par Auguste Comte, pour qu'il fût possible d'aborder l'étude systématique de ce grand problème. Il est certain que cette théorie constitue une application difficile et caractéristique des principes de la vraie philosophie de l'Histoire.

Considérations préliminaires sur la différence entre le Fétichisme et le Théologisme.

Avant d'aborder cette étude, je dois donner quelques explications préliminaires sur la différence essentielle qui existe entre le Fétichisme et le Théologisme, et montrer que le Théologisme ne constitue qu'une évolution transitoire entre le Fétichisme primitif et le Positivisme définitif.

Il n'y a dans l'évolution de toute société que deux états complètement normaux, susceptibles de durée et de consistance, et n'offrant pas l'instabilité nécessaire de l'état théologique; c'est, d'un côté, l'état fétichique, point de départ fondamental de la raison humaine et de toute sociabilité quelconque, et, d'un autre côté, l'état positif, qui en est l'aboutissant final.

Après avoir indiqué rapidement la distinction essentielle entre le Fétichisme et le Théologisme, j'insisterai surtout sur cette notion capitale que le Théologisme constitue une simple transition.

Intellectuellement, le Fétichisme consiste à concevoir les corps, non seulement comme actifs, mais encore comme vivants; à se représenter les divers modes d'activité qu'ils nous manifestent comme dus aux passions et aux penchants qui les animent; en un mot, à assimiler le monde à l'homme. Il n'y a qu'une simple exagération dans une pareille appréciation, dont la base est incontestable. Il est certain (la science l'adopte de plus en plus, et le Positivisme l'a mis hors de doute) que la matière est réellement active. Mais, outre l'activité propre à la matière en général, il y a un

mode d'activité qui appartient à certains corps seulement, et qui constitue la vitalité : tous les corps sont actifs, mais tous ne sont pas vivants. La seule erreur commise par le Fétichisme, sous ce rapport, est d'avoir donné à tous les corps un mode d'activité qui ne convient qu'à quelques-uns. Il consiste donc à concevoir tous les corps non seulement comme doués d'une activité spontanée, ce qui est incontestable, mais aussi comme vivants, ce qui constitue une exagération, nécessaire au début.

On peut dire en effet qu'une pareille théorie constitue le point de départ inévitable de l'esprit humain. Quelle est la loi fondamentale d'après laquelle agit notre intelligence? C'est d'assimiler les phénomènes les moins connus à ceux que nous connaissons le mieux; ce qui revient à dire que la tendance essentielle de notre esprit est de faire l'hypothèse la plus simple en rapport avec l'ensemble des renseignements obtenus. Cette loi capitale de la *philosophie première* n'est que la constatation systématique d'un grand fait général de notre intelligence. Or, ce que nous connaissons le plus et le mieux au début, c'est l'homme. Nous nous sentons, nous sentons que nos actes se produisent en vertu d'un ensemble de passions particulières, d'impulsions distinctes : la colère, la bonté, l'amour, etc. Par conséquent, en voyant les corps extérieurs agir avec une intensité bien autrement grande que les corps vivants eux-mêmes; en voyant les mouvements des fleuves, les perturbations des tempêtes, tous ces grands phénomènes météorologiques qui prouvent dans la matière une activité si caractéristique et si puissante, il est tout à fait inévitable de supposer que les corps qui manifestent une telle activité veulent cette activité et la produisent en vertu de passions et de penchants analogues à ceux qui déterminent les actes de l'homme; le Fétichisme est donc un état tout à fait inévitable de l'intelligence humaine, et résulte nécessairement d'une tendance fondamentale de notre esprit et des notions ou renseignements que nous possédons au début.

Le dernier terme de l'état fétichique, c'est l'astrolâtrie

proprement dite. Lorsque, sous l'influence de ce fétichisme spontané, favorisée par des conditions cosmologiques convenables, une société est arrivée à un état sédentaire, que des moyens suffisants d'observer les astres ont été fournis à un certain nombre d'individus et de se livrer à une activité directement spéculative, alors au-dessus du Fétichisme populaire spontané se superpose un Fétichisme plus systématique, consistant à accorder une puissance directrice à ces êtres éloignés, dont une observation attentive nous démontre bientôt l'influence prépondérante. — En résumé, le Fétichisme est le point de départ nécessaire de l'esprit humain; et le dernier élément de l'état fétichique, le plus systématique, c'est l'Astrolâtrie.

Quels sont les services rendus à l'esprit humain par le Fétichisme? Outre qu'il est inévitable, puisqu'il est la seule théorie qui surgisse spontanément des conditions primitives de notre nature et de notre situation, on lui doit l'institution régulière et développée de l'observation concrète ou observation des êtres. En effet, le Fétichisme conçoit chaque phénomène comme produit par la volonté même de l'être qui le présente; cet être a ainsi des passions, des sentiments, des dispositions morales qui le lient parfaitement à l'observateur correspondant. Par suite, il est clair que l'image de chacun de ces êtres apparaît avec une force, une netteté, une intensité qu'elle ne peut avoir chez des observateurs pour lesquels ces corps sont tout à fait inertes, et n'ont avec eux aucune sorte de relation affective. Il est bien évident que cette intime relation de haine, de bienveillance, de colère, etc., etc., entre l'être observé et l'observateur doit nécessairement produire une image plus nette et une représentation plus vive. Le Fétichisme institue donc l'observation concrète, c'est-à-dire l'observation des êtres avec une puissance qui lui est propre, et fournit ainsi les images concrètes qui servent ensuite de base à la contemplation abstraite ou observation des phénomènes. — Le Fétichisme amasse ainsi les matériaux de toutes nos spéculations quelconques, et il joue ce rôle capital dans le développement de l'individu comme dans celui de l'espèce.

Quant au Théologisme, dont la phase caractéristique est le Polythéisme, il surgit de l'observation abstraite par l'intervention nécessaire d'un sacerdoce. Je dois sommairement développer cette proposition importante.

Quand l'esprit humain en est venu à constater des propriétés communes à divers corps et à les considérer isolément, la nécessité de représenter ces propriétés indépendamment des corps auxquels elles appartiennent le pousse, en vertu de la disposition primitive ci-dessus expliquée, à tout assimiler à l'homme, à charger un être particulier de la direction et de la production de chacun de ces phénomènes. — Ainsi, par exemple, quand on s'élève de la notion d'un arbre individuel à la notion plus abstraite de forêt, on institue le Dieu de la forêt, c'est-à-dire un être présidant à l'ensemble des phénomènes communs aux divers arbres de la forêt.

Le Polythéisme, ou la création d'êtres distincts des corps et qui produisent dans chacun d'eux les divers phénomènes qu'ils manifestent, surgit de l'observation abstraite; et, une fois que l'artifice logique, consistant à imaginer des dieux pour représenter les phénomènes, au lieu de les attribuer aux êtres, a été institué, cet artifice, susceptible d'un immense développement, consolide l'abstraction et lui permet de se renouveler à l'infini.

Mais cette institution systématique de l'abstraction par la création des dieux est une opération intellectuelle d'une haute difficulté qui ne peut plus émaner spontanément de la raison vulgaire : elle est toujours due à une classe spéculative distincte, ou à un sacerdoce; et, une fois établie, elle sert au développement même de ce sacerdoce.

Ainsi, au Fétichisme succède, par l'intervention d'un sacerdoce, le Polythéisme ou Théologisme, qui, émané de l'abstraction, la consolide et l'étend.

Si nous considérons ce second état caractéristique de la raison humaine, nous serons immédiatement frappés de la profonde consistance mentale du Fétichisme comparée à l'instabilité inévitable du Polythéisme.

Le Fétichisme, réduit à l'observation des êtres, comporte véritablement peu de divagations. D'où peuvent provenir

les divagations de l'esprit humain? De l'institution de l'abstraction, ou de la considération des phénomènes indépendamment des corps qui les manifestent. Il résulte de là, en effet, la possibilité de concevoir le phénomène dans une infinité de conditions autres que celles qui ont lieu dans la réalité. Ainsi, si l'on étudie le phénomène de la locomotion en lui-même, au lieu de n'apprécier que des êtres réels en mouvement, on arrive bientôt à imaginer la locomotion dans une infinité de cas que l'observation concrète n'a jamais fait connaître; on arrive à concevoir la locomotion sur l'eau, dans l'air, pour tous les êtres quelconques; on arrive à la concevoir abstraction faite du temps, c'est-à-dire avec une vitesse infinie. En un mot, l'étude abstraite des phénomènes permet la conception d'une infinité de cas possibles, tandis que l'observation concrète ne fait connaître que les cas réels.

L'institution de l'abstraction, due au Polythéisme, établit donc pour l'intelligence une situation active, mais instable, et constamment exposée à d'intimes divagations. Le Fétichisme, au contraire, réduit à l'observation des êtres, ne considérant que les cas réels, et non pas les cas possibles que l'abstraction permet d'imaginer, offre un état mental moins actif sans doute, mais d'une grande consistance et d'une parfaite rectitude.

Le Fétichisme est naturellement synthétique, car il ne considère jamais les phénomènes isolément, mais toujours dans leurs dépendances mutuelles; mais il n'est pas systématique : la systématisation suppose toujours l'abstraction. L'état fétichique ne comporte pas le développement caractéristique des divers aspects essentiels de notre nature. Ainsi, il ne permet pas le développement de la grande science, c'est-à-dire de la science abstraite, qui a pour but de découvrir les lois réelles de succession ou de similitude des divers phénomènes. Ce n'est que dans les phénomènes considérés isolément que nous pouvons espérer découvrir les lois qui les régissent. Le développement scientifique réel suppose donc nécessairement l'établissement de l'abstraction. Voilà un des grands aspects de notre nature dont le développement ne peut se produire pendant l'état fétichique.

Ainsi, le Fétichisme est un état synthétique susceptible de durée, de consistance, mais qui ne facilite pas la culture spéciale des divers éléments de la nature humaine, et qui ne comporte pas leur véritable systématisation.

Le Positivisme satisfait seul à ces deux conditions : il est synthétique; mais, d'un autre côté, profondément abstrait, il est systématique, et coordonne les diverses facultés spéciales de la nature humaine après leur développement actif.

Entre le Fétichisme primitif et le Positivisme définitif, synthétique et systématique, s'intercale donc le Théologisme, qui constitue une transition nécessaire au développement des forces humaines; car le Positivisme ne peut les régler qu'après leur développement préalable. Il faut donc concevoir le Théologisme comme ayant pour but de présider à l'évolution spéciale des diverses forces élémentaires de la nature humaine, mais aussi comme nécessairement instable, par l'impossibilité où il est de les régler; et, par suite, le Théologisme n'est qu'une transition plus ou moins rapide entre l'état primitif et l'état final.

Cette proposition capitale a été établie par Auguste Comte pour les trois grandes transitions grecque, romaine et féodale; l'évolution révolutionnaire, commencée en Occident depuis le XIVe siècle, ne comportant pas le nom de transition, mais plutôt celui de crise, à cause du caractère de plus en plus anarchique qu'elle manifeste, à mesure qu'on approche de la terminaison finale. Chacune de ces trois transitions a présidé plus spécialement à l'évolution d'un des aspects de notre nature : l'intelligence, l'activité, le sentiment.

Eh bien, je crois qu'il faut étendre une telle conception à la Théocratie elle-même, de manière à concevoir tout état théologique comme une transition plus ou moins stable.

D'une manière générale, on peut dire que le Théologisme est plus ou moins révolutionnaire et qu'il ne peut être que transitoire : car il *institue l'abstraction sans pouvoir la régler.*

En effet, l'esprit théologique institue les abstractions qu'il représente par des dieux, dont les volontés sont nécessairement plus ou moins arbitraires. Cette abstraction, ne comportant ainsi aucune limite, pousse à d'infinies divagations

qui ne sont arrêtées que par les nécessités de la vie pratique. Le Théologisme est donc un état mental continuellement exposé à d'imminentes divagations, état qui n'a jamais été suffisamment réglé, et qui a toujours troublé plus ou moins profondément l'ensemble des institutions au milieu desquelles il a surgi. — L'abstraction ne peut être réglée que par l'esprit scientifique, qui conçoit tous les phénomènes comme assujettis à d'invariables lois de succession et de similitude.

Ainsi, tout état théologique quelconque est nécessairement instable. — Si nous considérons maintenant la Théocratie proprement dite, première phase de l'état théologique, nous allons voir surgir la vérification spéciale de notre proposition.

Ce qui caractérise la Théocratie, c'est le régime des castes et la coordination des diverses castes entre elles par la prépondérance de la caste sacerdotale. Il est certain que le régime des castes institue très bien les diverses professions, leur donne une consistance inébranlable, consolide la division du travail, et permet d'importants développements de notre activité. Mais la coordination des diverses castes par le sacerdoce est insuffisante. — On peut dire en effet, à l'encontre des préjugés vulgaires, que la *Théocratie n'institue pas un gouvernement suffisant;* c'est un régime qui n'est pas assez gouverné. — Dans une véritable théocratie, dont la base est nécessairement polythéique, il n'y a jamais une condensation unique du sacerdoce, comme dans le régime juif ou dans la Papauté. Il y a des familles sacerdotales distinctes, correspondantes aux diverses divinités; et cela était indispensable, sans quoi un tel régime aurait offert une intensité d'oppression inimaginable. — Mais les divers éléments de la caste sacerdotale n'étant pas groupés autour d'un seul prêtre dominateur, il en résulte que la caste sacerdotale ne gouverne pas suffisamment. Elle institue des règles pour la nutrition, le vêtement, etc., etc.; elle consolide la division du travail, elle consacre religieusement l'hérédité, mais elle n'organise pas un ralliement suffisant des diverses castes. Ainsi, l'organisation intérieure d'un tel régime n'est pas suffisamment stable. C'est donc le contraire du préjugé ordinaire, qui conçoit l'*excès de gouvernement* comme en étant le principal inconvénient.

D'un autre côté, par rapport aux sociétés extérieures, le régime théocratique proprement dit n'offre pas une puissance de réaction suffisante, ou si cette puissance de réaction se développe suffisamment, par l'avènement graduel des militaires, le régime théocratique lui-même se trouve compromis; les militaires l'emportent sur les prêtres, assez pour les subordonner, mais pas assez pour amener la prépondérance du caractère franchement militaire, comme celui de la civilisation romaine. On obtient alors un régime bâtard, celui de la Perse, par exemple, qu'on a pris superficiellement pour le vrai type de la Théocratie, et qui n'est qu'un régime théocratique dégradé.

Ainsi donc, le régime théocratique en lui-même, outre les inconvénients propres à tout théologisme, manque d'un gouvernement suffisant et d'une puissance de réaction assez énergique contre les perturbations extérieures, de manière à ne constituer qu'un état trop instable et vraiment transitoire.

Une telle proposition a une véritable importance historique, puisqu'elle apporte une netteté plus grande dans l'appréciation des divers états sociaux surgis à la surface de notre Planète. Elle a de plus une haute valeur sociale, parce qu'elle établit une relation plus intime entre les deux seules religions qui ont été ou peuvent être universelles, le Fétichisme et le Positivisme.

Le Fétichisme est la seule religion qui ait été spontanément universelle. C'est l'état mental par lequel ont débuté toutes les intelligences, c'est le point de départ de tous les états sociaux. De plus, la raison concrète ou pratique est restée fétichique, même dans les civilisations passées à l'état monothéique. Les gens mêmes qui admettent un Dieu unique, gouvernant toutes choses, expliquent dans la vie ordinaire les divers phénomènes par la volonté correspondante plus ou moins claire, plus ou moins nette, des êtres qu'ils observent. Cette raison concrète, restée fétichique, est la raison générale, universelle, qui domine toutes les intelligences. La raison abstraite, qui systématise et coordonne, n'a eu jusqu'ici qu'une action modificatrice. On peut donc dire que les classes populaires, dans tous les régimes, ont conservé le Féti-

chisme comme base de leur état mental. — Le Fétichisme étant encore dans tous les états sociaux la religion vraiment universelle, puisqu'il est la base de la raison concrète ou pratique, il y a donc une importance capitale à établir le caractère de stabilité qui lui est propre, et, au contraire, le caractère d'instabilité inhérent au Théologisme, qui institue l'abstraction sans la régler. — Cette proposition essentielle nous fera mieux comprendre la relation qui doit exister et qui existera nécessairement de plus en plus entre le Fétichisme, religion spontanément universelle, et le Positivisme, religion systématiquement universelle. Aussi le Positivisme rend seul une justice caractéristique au Fétichisme, il le développe et se l'incorpore finalement. Il y avait donc utilité réelle à placer tout l'ensemble du Théologisme dans sa véritable position, comme un intermédiaire transitoire entre les deux états fondamentaux de la raison humaine.

Depuis la fin du siècle dernier, le Théologisme dominant de moins en moins les intelligences, les esprits cultivés eux-mêmes tendent à revenir vers le Fétichisme. Cette tendance se manifeste clairement par le développement de la poésie fétichique; et les extravagances panthéistiques elles-mêmes sont une forme confuse, mais certaine, de cette disposition spontanée des esprits cultivés vers le Fétichisme. De sorte qu'en lui rendant justice, en se l'incorporant convenablement, le Positivisme, en même temps qu'il vient répondre aux besoins fondamentaux de la raison populaire, vient systématiser aussi une disposition générale des intelligences cultivées.

On comprendra d'après cela l'importance de l'étude de la civilisation chinoise, civilisation essentiellement fétichique, qui s'est développée dans ce sens avec une stabilité, une force, une grandeur vraiment admirables. Cette étude a donc une haute utilité historique. Mais elle a aussi une grande importance politique et morale. Les relations de l'Occident avec la Chine, comme du reste avec toutes les autres parties de la Planète, ont un caractère d'immoralité anarchique et perturbatrice. Il est nécessaire que la Religion qui vient établir le règlement des forces humaines, la prépondérance de la Morale sur la Politique, fasse apprécier une telle civilisation.

Le Positivisme montrera ainsi son aptitude exclusive à la direction des affaires terrestres. J'espère, Messieurs, que cette conviction résultera pour vous de l'étude sommaire que nous allons entreprendre.

Je commencerai par une appréciation générale de l'ensemble de la civilisation chinoise, d'abord dans ses éléments essentiels, puis dans son développement concret.

J'apprécierai ensuite le type le plus élevé de cette civilisation, au point de vue intellectuel et moral, celui en qui se résume son esprit fondamental, l'éminent Confucius, objet de la profonde vénération des habitants du grand empire.

Dans la troisième partie, j'examinerai ce qu'ont été historiquement les relations de l'Occident avec la Chine, et ce qu'elles doivent être finalement.

Base mentale de la civilisation chinoise.

Le Fétichisme, systématisé par l'adoration du Ciel, est la base mentale de la civilisation chinoise : telle est la proposition capitale qu'il faut mettre dans tout son jour pour faire comprendre le véritable esprit de cette grande civilisation. Nous avons établi que toute société quelconque débute nécessairement par le Fétichisme. Cet état a reçu en Chine une véritable systématisation, qui lui a donné une consistance et un développement immenses, de manière à devenir la base de l'évolution sociale de cette grande population. Dans les autres pays, le Fétichisme a laissé des traces nombreuses et incontestables; en Chine, il s'est conservé, il a persisté, et s'est développé.

Si nous considérons, en effet, les divers temples, les autels nombreux élevés dans ce vaste empire, nous les voyons dédiés aux fleuves, aux montagnes, aux constellations, aux principales planètes, au Ciel, à la Terre. Le culte des mânes y est très développé; familier à tout le monde, il est organisé par des gens qui ne croient pas à la vie future. Or, que sont les mânes, sinon des fétiches résultés de nos dépouilles mortelles, et qui, d'après un tel point de vue, conservent un mode d'activité et de vitalité qui leur est propre? La mort, au sens où la conçoivent la théologie et la métaphysique, n'existe

pas pour le fétichiste; elle n'est rien à ses yeux qu'un mode de vitalité substitué à un autre. De là ce mépris de la mort constaté par les théologiens occidentaux, chez des gens qui, d'un autre côté, méconnaissaient complètement ce que nous appelons la vie future; contradiction apparente que la théologie a constatée sans pouvoir la résoudre.

En Chine, le Fétichisme a été systématisé par le *culte du Ciel*, et cette systématisation remonte à l'origine même de la civilisation de cet empire.

Le *Ciel* y est effectivement le fétiche prépondérant; c'est l'être puissant dont l'action coordonne l'activité de tous les autres. Mais cette domination est prépondérante sans être *absolue*, et c'est là un caractère essentiel à remarquer. Dans le Théologisme, surtout monothéique, la puissance surnaturelle a un caractère absolu et une volonté arbitraire; il n'en est pas de même dans le Fétichisme; il y a une volonté prépondérante, en contact, en rapport avec d'autres volontés spontanées, ayant leur loi, une manière d'être distincte. Ici, l'être prépondérant dont l'activité coordonne et domine celle de tous les autres, c'est le *Ciel*. C'est sur cette grande notion que les philosophes et les législateurs de la Chine se sont appuyés pour régler la civilisation correspondante. On peut se faire une idée de la marche suivie par les législateurs chinois pour arriver à cette conception systématique du *Ciel*.

Le Ciel est le siège commun, évident et visible de tous les corps célestes. Ces corps célestes ont une activité intense, incontestable. Il est certain que l'ensemble de la vie humaine se trouve réglé par la marche du plus puissant de ces corps, le Soleil; à tel point qu'il est devenu le fétiche prépondérant dans un grand nombre d'Etats sociaux. Mais, si les corps célestes ont une activité si grande, il est évident que le Ciel, leur siège commun, doit être le plus puissant de tous les êtres. M. Rémusat a dit à ce sujet : « On ne peut imaginer que les philosophes chinois, de même que la population correspondante, adorent ce Ciel visible que nous apercevons (1). » Pour-

(1) Ceci est tellement vrai, que les philosophes chinois qui désignent le Ciel proprement dit par le mot *Thian*, désignent le Dieu chrétien par

quoi pas? n'est-ce pas plus raisonnable que d'adorer des êtres subjectifs qu'on n'a jamais vus, qu'on ne verra jamais? Cet être n'a-t-il pas sur nous une puissance extrême, puisqu'il est le siège des êtres qui influent le plus sur notre existence? Est-il donc étonnant qu'on l'adore, qu'on considère son activité comme prépondérante, quand l'observation la plus immédiate nous prouve que c'est la vérité? C'est la disposition créée en nous par l'état théologico-métaphysique, appuyé sur la prétendue inertie de la matière, qui rend des intelligences, distinguées du reste à tant d'autres égards, absolument inaptes à comprendre le Fétichisme, qui est, au fond, bien plus près de la science que le Théologisme, puisque son unique erreur est de ne pas distinguer suffisamment la vie proprement dite de l'activité.

Le second grand fétiche de la Chine, subordonné au premier, c'est la Terre. A ce second élément systématique du Fétichisme chinois se rattache l'adoration des fleuves, des montagnes, comme à celui du Ciel, celle de la Lune, des Planètes, des Constellations.

La Terre est un être puissant et actif dominant l'activité des êtres qui sont à sa surface. Il était donc naturel primitivement d'adorer cet être chez lequel, au début, on n'avait fait, ni pu faire, la séparation de l'activité et de la vie, et chez qui il était inévitable de supposer que l'activité était due, comme chez l'homme, à un ensemble de penchants déterminés.

On trouve cette adoration de la Terre à l'origine de toutes les civilisations. Dans ce qui nous reste de la théologie grecque, on en voit des traces évidentes : « Cette Terre, mère de tous les hommes, protectrice de tous les êtres, cette mère commune. »

Il est resté dans le langage une foule d'expressions qui rappellent cette adoration primitive. Il y a une disposition morale très réelle et très universelle qui est essentiellement

le mot de *Thian-tchu, maître du Ciel,* de manière à bien montrer que la conception chrétienne diffère de la conception chinoise, en ce que les chrétiens conçoivent en dehors du Ciel un être distinct et qui le dirige.

fétichique, et qui résulte de cette consécration de la Terre : c'est l'amour du sol natal, cet amour qui fait aimer le lieu même, qui nous y attache profondément; il est clair que c'est un sentiment fétichique, et auquel il est bon d'obéir : car il peut être d'une haute efficacité morale, et même mentale, sous une convenable direction. Ces tendances spéciales qui nous attachent à certaines portions de la Terre, à des reliques, etc., etc., qui font que nous leur prêtons des penchants, des affections en rapport avec les nôtres, ce sont des dispositions fétichiques, et qui sont la preuve bien évidente de cette profonde tendance à concevoir la Terre non seulement comme active, ce qui est trop évident, malgré l'hallucination métaphysique, mais aussi comme vivante, animée de sentiment et de volonté, en relation morale avec nous. Aussi l'adoration de la Terre chez les Chinois se lie à un amour profond du sol natal. Du reste, la conception fétichique du Ciel à la manière chinoise a laissé elle-même, comme l'adoration de la Terre, des traces évidentes dans les langues occidentales.

Les preuves de cette systématisation, en Chine, du culte fétichique par l'adoration du Ciel et de la Terre sont tellement nombreuses, que nous n'avons que l'embarras du choix pour nos citations à cet égard. A Pé-King, par exemple, parmi neuf grands autels en plein air, nous trouvons, suivant l'ordre de prééminence : autel du Ciel, autel de la Terre, autel de la prière pour obtenir les fruits de la Terre en abondance, autel du Soleil levant, autel de la Lune nocturne, etc., etc.

Dans toutes les parties de la Chine, nous trouvons des autels consacrés au Ciel et à la Terre; c'est là la base du culte de l'Etat, du culte officiel. Les autres cultes sont tolérés, celui-là est le culte officiellement institué. Il y a en outre des autels consacrés aux Planètes, aux Constellations, aux divers modes d'activité de la Terre, aux fleuves, etc., etc. Le culte fétichique est donc le culte officiel, régulièrement organisé par l'Etat. — A certaines époques de l'année fixées par les rites, surtout à l'époque des solstices et des équinoxes, l'empereur, les mandarins, font les actes officiels de culte au

Ciel, à la Terre, etc., etc., dans des locaux consacrés à un tel usage. Le grand sacrifice au Ciel est fait par l'empereur lui-même, avec une extrême solennité, à l'époque du solstice d'hiver. Le labourage accompli par l'empereur a pour but de produire le grain nécessaire à l'accomplissement du grand sacrifice. On lit dans le *Li-Ki :* « C'est pour le *Tsi* (sacrifice au Ciel) que l'empereur laboure lui-même dans le *Kiao* du sud; c'est pour offrir les grains qu'on en recueille. » Outre des temples spéciaux propres à chaque localité, les chefs-lieux de chaque province, département et canton, doivent avoir officiellement les temples suivants : autel à la Terre, autel dédié aux vents, aux nuages, au tonnerre, à la pluie, aux montagnes et aux rivières; un autel dédié au premier agriculteur; un temple dédié à la littérature; un temple dédié à la suite des empereurs qui ont gouverné la Chine; un temple à la constellation de la Grande-Ourse; un temple dédié aux fossés d'enceinte gardiens de la cité; un temple dédié au démon qui cause les maladies; un temple honorifique dédié aux ministres d'Etat renommés pour les services qu'ils ont rendus à leur pays; un temple honorifique dédié aux sages des villages; un temple honorifique dédié aux hommes qui ont été des modèles de fidélité, de sincérité, de droiture et de piété filiale; un temple honorifique dédié aux jeunes filles qui se sont distinguées par leur éminente chasteté, aux femmes mariées qui se sont distinguées aussi par leurs vertus et leur pudeur. — Voilà le culte officiel. Néanmoins, outre les temples consacrés au culte officiel, il y a en Chine un nombre immense de monastères et d'édifices religieux appartenant aux Tao-sse et aux bouddhistes. — Il est donc évident que la civilisation chinoise a pour base mentale le Fétichisme systématisé par l'adoration du Ciel et de la Terre.

Comme cette proposition est très importante et qu'il faut lui donner toute la netteté possible, je dois ajouter à ce sujet quelques considérations indirectes.

J'ai déjà fait observer que l'amour du sol natal, sentiment essentiellement fétichique, était très développé chez les Chinois; mais il y a de plus chez eux un penchant caracté-

ristique à cet égard, c'est l'amour profond de la nature. — Cette disposition, qui est contradictoire et antipathique à tout esprit théologique, au Monothéisme surtout, est éminemment développée chez les Chinois; et cela est parfaitement en rapport avec la prépondérance fondamentale du Fétichisme conservée chez cette population. — Les preuves abondent à ce sujet. Je me bornerai à citer quelques lignes de M. d'Hervey-Saint-Denys, qui a caractérisé cela de la manière la plus heureuse et la plus nette : « Chez nous, dit M. d'Hervey-Saint-Denys, on aime les fleurs; chez les Chinois, on se passionne pour elles. Ce qui nous plaît dans un jardin, c'est la variété du coup d'œil, la richesse des couleurs, la beauté ou la variété des espèces; pour les Chinois, chaque plante est l'objet d'un culte véritable, d'une espèce d'amour mystique, qui inspire à lui seul une grande partie de leurs poésies; dans les romans, dans l'histoire, jusque dans l'habitude de leur vie privée, on trouve des exemples de cet amour naïf et passionné. De graves magistrats s'invitent mutuellement à venir admirer leurs pivoines et leurs chrysanthèmes. Il est même question, dans les monuments de la littérature chinoise, d'une sorte d'extase que nos mœurs ne nous permettent pas de comprendre, et qui consiste à s'enivrer de la vue des plantes en cherchant à saisir, par une attention continue, les progrès de leur développement. » Ce que dit M. d'Hervey-Saint-Denys est incontestable. Dans un intéressant roman de mœurs, dont nous devons la traduction à M. Abel Rémusat, *Iu Kiao-li* ou *les Deux Cousines*, cet amour des fleurs, de la nature, comme habitude intime de la vie privée, se montre de la manière la plus naïve. On y voit en même temps le caractère heureux et affectueux que la conservation de cet esprit fétichique tend à développer en nous. Il y a en effet dans cet attachement pour le monde extérieur, les fleurs, etc., etc., une source d'adoucissement profond dans les mœurs chinoises; cela est certain. Cette disposition morale renaît en Occident de plus en plus, à mesure que le Théologisme décline; l'esprit théologique y avait apporté obstacle sans la détruire.

Enfin, cette prépondérance du Fétichisme systématisé par le culte du Ciel et de la Terre se montre encore dans les

habitudes de la vie chinoise par la théorie familière des jours heureux et malheureux, théorie fétichique dont des traces nombreuses existent encore parmi nous.

En résumé donc de cette longue démonstration, nous pouvons établir cette proposition capitale :

« La civilisation chinoise a pour base mentale le Fétichisme systématisé par l'adoration du Ciel, dont la volonté prépondérante et régulière gouverne toutes les autres existences. »

Conséquences, intellectuelles et morales, de la base mentale de la civilisation chinoise.

Il s'agit d'étudier maintenant les conséquences intellectuelles et morales de la base fondamentale de la civilisation chinoise.

Il résulte nécessairement de cette prépondérance du Fétichisme un grand développement de l'observation concrète. De là une extrême sagacité, une précision, et l'on peut même dire une vraie minutie, dans l'observation des êtres. Ces caractères se montrent dans toutes leurs productions scientifiques : productions consistant essentiellement dans des descriptions et non pas dans des théories abstraites analogues à celles de l'Europe occidentale. — Du reste, cet esprit d'observation se montre dans leurs peintures de plantes et de fleurs, si remarquables par leur extrême cachet de réalité.

Un second caractère, conséquence inévitable de l'esprit général de cette civilisation, c'est l'absence de fables chez les penseurs chinois. Chez toutes les populations théologiques, on voit les législateurs, et les philosophes mêmes, recourir plus ou moins aux interventions surnaturelles, et cela spontanément, sous l'influence prépondérante du milieu social qui les domine. Rien de pareil chez les Chinois; et c'est un caractère qui a frappé les observateurs judicieux qui ont étudié une telle civilisation, sans qu'ils soient remontés à la source de ce phénomène. Ni Confucius, ni Meng-tseu, ni leurs successeurs, n'ont recours à ces influences surnaturelles si communes chez les populations théologiques. Ils éliminent ces influences arbitraires des dieux et des génies; ils observent les êtres, constatent les conditions de leur évolution, et les expliquent par l'influence d'êtres visibles et réels.

Mais il faut maintenant le remarquer, cet état mental où

l'abstraction n'a pas été systématiquement instituée a produit dans cette civilisation une double lacune : ni la science proprement dite, ni l'art élevé n'ont pu s'y développer.

La science est nécessairement abstraite. La science consiste en effet à découvrir les lois des divers phénomènes distincts, géométriques, physiques, chimiques, biologiques, considérés en eux-mêmes, et indépendamment des corps qui les manifestent; la science réelle, celle qui seule comporte la découverte de lois véritables, suppose nécessairement l'abstraction.

Il en est de même de l'art. Le grand art est inconnu à la civilisation chinoise, car l'art éminent, élevé, repose sur l'idéalisation. Or, toute idéalisation suppose l'abstraction d'après laquelle on élimine certaines circonstances, et l'on peut exagérer ou amoindrir les propriétés considérées isolément des êtres. L'idéalisation ne peut jamais résulter de l'observation concrète ou de l'observation pure des êtres, observation qui ne dépasse jamais les étroites limites de la réalité. C'est par l'abstraction, mais l'abstraction réelle, qu'on peut concevoir des types vraiment idéaux, et néanmoins possibles. — Par conséquent, ni les grandes créations de la science, ni les grandes créations esthétiques n'ont pu émaner de cette civilisation. Un tel phénomène a frappé plusieurs observateurs, sans qu'ils puissent remonter, faute d'une théorie générale, à la source de ce fait. — Aussi, en Chine, les œuvres littéraires sont frappantes par un grand caractère de réalité. On y trouve des romans de mœurs, des pièces de théâtre recommandables par une peinture naïve et vraie de la vie réelle. Mais les grandes œuvres idéales à la façon d'Homère et de Dante leur ont toujours manqué.

Leur développement scientifique est tout à fait élémentaire; ce qu'ils ont de science leur vient surtout des Indous, des musulmans, des chrétiens, sauf cette ébauche qui résulte toujours d'une première évolution spontanée de l'esprit positif.

La profonde imperfection qui résulte de la base mentale de la civilisation chinoise est donc l'impossibilité d'un grand développement scientifique et esthétique.

La persistance du Fétichisme a développé en Chine, au point de vue moral, le sentiment de la fatalité et de l'ordre, en même temps qu'une disposition à la soumission, non pas absolue, mais relative, avec un caractère qui la rapproche de la véritable subordination scientifique.

L'observation des êtres, surtout lorsqu'on arrive, comme pour les corps célestes, à constater leur marche régulière, développe nécessairement les sentiments de la subordination et de l'ordre; l'abstraction théologique, au contraire, institue la notion du progrès, mais d'un progrès primitivement anarchique; on se soumet à l'ordre extérieur représenté par les volontés régulières des fétiches prépondérants; mais cette soumission, base de toute morale, n'a pas un caractère absolu, parce que les êtres correspondants n'ont qu'une puissance limitée. Ceci se comprendra mieux encore en comparant sous ce rapport le Fétichisme et le Théologisme.

En Chine, ni les chefs ni les sujets n'ont éprouvé l'influence, à beaucoup d'égards démoralisatrice, du type de l'arbitraire divin.

Quel est en effet le type divin? C'est celui de l'arbitraire; un être tout-puissant ne peut avoir que des caprices. Le véritable dévouement, comme la vraie sagesse, supposent toujours une certaine soumission.

Nous sommes pour les dieux ce que sont les mouches pour les enfants; ils nous écrasent en jouant. (Shakspeare, *le Roi Lear.*)

Un être tout-puissant peut imposer des obligations, mais ces obligations ne sont de sa part que de simples fantaisies, qu'il motive par sa seule volonté. Un tel type a dû à la longue exercer une influence plus ou moins démoralisatrice sur les chefs et les sujets. Sur les chefs, en les poussant à imiter ce type de l'arbitraire. La suprême puissance consistant à n'avoir pas de limites à ses volontés, le suprême bonheur de l'homme ne sera-ce donc pas de n'avoir aucune limite à ses fantaisies? Les observateurs attentifs n'ont-ils pas constaté l'égoïsme profond que développe la toute-puissance chez les chefs consacrés par l'esprit théocratique?

Mais cette influence se montre aussi chez les sujets, en agissant de la même manière, en les poussant à se rappro-

cher, comme type du bonheur, non pas d'une soumission active et réglée, mais d'une situation qui permette la plus complète évolution de nos fantaisies. D'un autre côté, le Théologisme tend à développer chez les sujets la subordination, avec un caractère plus ou moins grand de platitude, parce qu'elle est absolue, et qu'elle consiste à se soumettre à des caprices par le fait seul qu'ils émanent d'un supérieur. Ce qui, d'un autre côté, donne un caractère profondément anarchique à l'indépendance, qui se présente alors comme une révolte. C'est la sagesse des divers clergés théologiques qui a réparé autant que possible ces inconvénients inhérents à leurs doctrines.

La Chine a évité les inconvénients moraux d'un pareil type, précisément parce que les êtres qui font la base de son culte sont, non pas des dieux, mais des fétiches, c'est-à-dire des êtres réels ayant une puissance plus ou moins grande, mais non absolue; puissance réglée d'ailleurs comme nous le voyons dans la marche habituelle des corps célestes. On peut constater les heureux effets de cette persistance du Fétichisme. Chez les Chinois, la soumission réellement positive ne pousse ni à l'aplatissement ni au dérèglement théologiques. C'est peut-être une des influences les plus importantes, et les plus inaperçues, de la domination du Fétichisme dans cette civilisation.

Le plus grand nombre des observateurs a considéré les Chinois comme un peuple soumis à une domination arbitraire, en assimilant sous ce rapport leur régime au gouvernement islamique en décrépitude. C'est là une grave erreur. Une profonde soumission se combine chez eux avec un sentiment très réel d'indépendance. Les philosophes chinois ont toujours établi que les empereurs gouvernaient en vertu d'un mandat du Ciel, mandat qui pouvait être retiré, ce qui se constate par la persistance prolongée d'un mauvais gouvernement; et l'histoire entière de la Chine, la succession de ses nombreuses dynasties, prouve suffisamment que cette théorie ne constitue pas une simple formalité.

Le roi de Thsi s'informant près de Meng-tseu des événements qui s'étaient passés à des époques déjà anciennes

alors, lui parlait du dernier prince de la première dynastie, détrôné par Tching-thang, et du dernier prince de la seconde dynastie, mis à mort par Wou-wang, fondateur de la troisième.

« Ces faits sont-ils réels ? demanda-t-il à Mencius.

« L'histoire en fait foi, répondit celui-ci.

« Un sujet mettre à mort son souverain ! cela se peut-il ? répliqua le prince.

« Le rebelle, repartit Meng-tseu, est celui qui outrage l'Humanité. Le brigand est celui qui se révolte contre la justice. Le rebelle, le brigand n'est qu'un simple particulier. J'ai ouï dire que le châtiment était dans la personne de Cheou, tombé sur un particulier. Je ne vois pas qu'on ait en lui fait périr un prince. » (Abel Rémusat, *Notice sur Meng-tseu*, *Nouveaux mélanges asiatiques*, t. II.)

L'esprit révolutionnaire de l'Occident confond trop la soumission volontaire, émanée d'une réelle vénération, avec une soumission absolue. Le type de la dignité humaine ne consiste pas, comme le pensent ces docteurs, à ne se soumettre qu'à la force.

Les Chinois se rapprochent, on peut le dire, spontanément du type normal de la vraie sagesse ; car ils sentent et comprennent que toute sagesse, active, spéculative ou morale, a pour base la soumission, comme condition préalable, non pas de l'inertie, mais bien d'une activité convenablement réglée. Comparez sous ce rapport les résultats de l'évolution scientifique, qui n'a pour but que de reproduire la réalité, en s'y subordonnant, avec une puérile métaphysique qui veut la construire *a priori*. Tels sont les effets moraux inaperçus que la persistance fétichique a produits dans cette grande population.

Caractère général de la Famille en Chine.

Après avoir apprécié l'influence, sur l'intelligence et le sentiment, de la base mentale de la civilisation chinoise, nous devons étudier son action sur la Famille, et finalement sur la Société, en nous tenant toujours, bien entendu, au point de vue le plus général.

La Famille, élément essentiel de toute société, s'établit et se consolide pendant l'âge fétichique. Mais il s'agit ici de voir quelle action la systématisation et la persistance du

Fétichisme en Chine ont eue sur la constitution de la Famille, quel caractère spécial elles lui ont imprimé.

On doit au Fétichisme l'institution de la tombe, privilège admirable de la nature humaine suivant la belle remarque de Vico, et l'établissement du culte des mânes, du culte des ancêtres. Ce culte des ancêtres, si profondément développé chez des lettrés qui ne croient nullement à la vie future, a été pour les jésuites un sujet d'étonnement, une sorte de phénomène paradoxal dont il ne leur était pas possible de trouver la clef. Il faut nous arrêter quelques instants sur cette notion importante, et si peu comprise à cause de la persistance inaperçue de l'esprit théologico-métaphysique même chez les meilleurs esprits.

Le Fétichisme institue spontanément les mânes : notion capitale qui a persisté sous la domination du Théologisme, surtout polythéique, et que la sagesse sociale de la civilisation romaine sut dignement conserver.

Pour le fétichiste, tous les corps sont, non seulement spontanément actifs, mais encore doués de volonté, de passions, de sentiments; dès lors, la mort n'est pas pour lui, comme pour le théologiste, le passage à un état inerte : c'est le passage d'un mode de vitalité à un autre mode. Le cadavre de ceux que nous avons aimés n'est pas, comme pour le théologiste, un objet d'horreur ou tout au moins de répulsion; c'est un être vivant, mais vivant d'une autre manière, ayant encore des penchants, des sentiments, s'intéressant encore aux affaires terrestres. On conçoit dès lors que le respect des restes du corps humain résulte inévitablement de l'état fétichique. Ce cadavre, c'est encore celui que vous avez aimé et vénéré, qui a, non pas perdu la vie suivant la conception théologique, mais pris une autre forme de vitalité; vous devez encore avoir envers lui ces sentiments d'affection que vous lui montriez pendant la première forme de son existence. La Terre est conçue par le fétichiste, malgré son apparente immobilité, comme susceptible d'être aimée et adorée; comment n'en serait-il pas de même, à plus forte raison, de ce corps que vous avez vu agissant comme vous, vivant de votre vie?

Ainsi donc l'institution de la tombe, l'établissement du culte des mânes résultent nécessairement de l'état fétichique de la raison humaine.

Vous voyez aussi, Messieurs, comment il découle de cette théorie primitive la non-croyance à la vie future. Pour le fétichiste, il n'y a pas d'autre monde que celui-ci ; seulement, sur cette terre, nous sommes susceptibles de deux modes d'existence : avec ou sans locomotion. Dans les deux cas, il y a affection, sentiment; dans les deux cas, nous nous intéressons aux affaires réelles. Dans le second cas, nous avons le mode d'existence vitale propre aux corps inorganiques qui nous entourent; seulement, nous devons avoir alors une affection plus spéciale pour ceux que nous avons déjà aimés. Le culte des mânes est donc en corrélation naturelle avec la non-croyance à la vie future. Ce qui paraissait paradoxal aux esprits théologiques est au contraire une chose parfaitement naturelle.

Du reste, on a pu constater en Occident qu'à mesure que la croyance à la vie future diminue, le culte de la tombe augmente ; plus un pays est dominé par l'esprit théologique, plus le culte de la tombe est négligé, plus la répulsion qu'inspire la dépouille mortelle est considérable. Paris offre sous ce rapport un exemple incontestable. Cette capitale de l'émancipation n'est-elle pas la ville où le culte de la tombe se développe le plus ?

Aussi le culte des mânes est devenu un élément capital, essentiel de la Famille chinoise. Le culte des ancêtres en est le grand caractère. Dans chaque maison, quand elle est complète, on trouve toujours un endroit consacré aux tablettes des ancêtres. Toute maison chinoise vraiment normale a son temple domestique, une salle consacrée où l'on va périodiquement faire les offrandes aux ancêtres, les informer de tous les actes importants qui s'accomplissent dans le sein de la Famille, les décès, les mariages, etc., etc. Par suite, comme conséquence de cette grande et admirable institution, le respect de l'âge, l'obéissance et la vénération filiales ont reçu en Chine un développement immense. Ce culte des ancêtres, ce respect des mânes, ancré profondément dans les mœurs,

se caractérise par la préoccupation extraordinaire du cercueil. Un homme s'occupe de la construction de son cercueil comme de l'une des choses les plus essentielles de son existence ; c'est tout à fait décisif. Comme conséquence de cette conception des mânes, on peut remarquer l'horreur du Chinois pour la mutilation proprement dite; couper la tête est un mode d'exécution redouté parce qu'il mutile. Leurs romans de mœurs en montrent des traces curieuses.

Ainsi donc le culte des ancêtres, le respect de l'âge, l'obéissance et la vénération filiales, tels sont les caractères généraux que la base mentale de la civilisation chinoise a développés dans la Famille, de manière à mériter de la part des Occidentaux bien plutôt une respectueuse admiration qu'un mépris stupide.

Caractère général de la société chinoise.

Nous allons examiner maintenant quelle a été l'influence de l'esprit fétichique au point de vue social.

Le caractère général de la société chinoise, c'est l'absence et du régime des castes, et de l'esprit de ce régime. Il n'y a pas en Chine, non seulement de castes proprement dites analogues à celles de l'Inde, il n'y a pas même d'aristocratie héréditaire. La famille impériale ne constitue pas une véritable caste royale, quoique cette unique exception, justifiée par d'importantes considérations sociales, n'altérât au fond en rien la généralité de notre proposition.

Pour les empereurs, la fonction est héréditaire, mais non pas d'une manière absolue. L'empereur choisit dans sa famille le membre le plus digne de lui succéder, et ce n'est pas le plus souvent l'aîné qu'il choisit, ce qui est contradictoire avec l'esprit de la caste. De sorte que l'hérédité nécessaire de la fonction suprême est réduite à sa plus simple expression, et cette hérédité ne résulte nullement de l'esprit de caste. L'empereur est conçu comme gouvernant en vertu d'un mandat du Ciel, ce qui le rend responsable, non seulement des perturbations sociales, mais même des perturbations cosmologiques ; et la persistance continue d'un état de désordre est conçu comme le signe décisif de la nécessité de transmettre à une autre famille la fonction suprême. On peut donc dire que jamais population ne fut autant étrangère que

la population chinoise au régime et à l'esprit de caste. Il est certain que le Fétichisme n'est pas propre à constituer le régime des castes. Le Fétichisme, adorant des êtres réels, ne peut fournir cette consécration absolue qui émane naturellement d'êtres surnaturels. Le Théologisme, au contraire, institue spontanément les castes, en sanctionnant d'une manière absolue l'hérédité naturelle des fonctions. Pendant l'époque polythéique, le régime des castes surgit de ce que les individus des classes supérieures peuvent être considérés comme descendants des dieux eux-mêmes. Homère nous fournit un tableau naïf d'une telle situation mentale. Le Monothéisme donne à cette consécration un caractère plus absolu encore, et la concentre davantage d'après son esprit plus systématique. De là surgit le type des chefs irresponsables, si ce n'est devant Dieu, agissant parce que telle est leur volonté ou leur bon plaisir. Caractère que le Monothéisme avait tendu à donner en Occident à la dictature royale, tendance heureusement combattue, d'un côté par l'esprit militaire, et de l'autre par l'évolution graduelle d'un régime industriel et scientifique. Le régime des castes atteint sa complète organisation là où le sacerdoce théologique atteint et conserve une pleine suprématie sociale; ce qui montre nettement l'aptitude naturelle de l'esprit théologique à le constituer.

On se rend ainsi raison pourquoi la grande civilisation chinoise est restée étrangère au régime des castes. Sous ce rapport, une relation s'établit par là entre la Chine et l'Occident, dans la situation où celui-ci tend à se placer.

L'Occident tend à se dégager de plus en plus du régime des castes, sous la double impulsion prépondérante de l'esprit scientifique et de l'activité industrielle ; et même, il faut le dire, comme l'esprit révolutionnaire a seul été jusqu'ici l'organe systématique d'une telle tendance générale, il en résulte qu'elle a pris entre ses mains un caractère trop absolu, et par suite anarchique. La caste consiste en une *consécration absolue* de la tendance naturelle des fonctions sociales, privées ou publiques, à l'hérédité. Cette tendance recevant une consécration absolue, et non pas relative, il en résulte que, théoriquement, la part nécessaire du mérite ne

peut être faite. Mais, quoique la civilisation occidentale élimine de plus en plus cette consécration absolue, ou cet esprit de caste, il ne faudrait pas néanmoins en venir à méconnaître la disposition réelle et capitale qui lui sert de base. L'esprit positif seul peut substituer une consécration relative à une consécration absolue, en faisant la part légitime d'une tendance naturelle. Quoi qu'il en soit, l'évolution occidentale vers l'élimination graduelle de l'esprit de caste nous rapproche spontanément de la civilisation chinoise où il n'a pas surgi.

Il résulte d'un pareil esprit, chez les Chinois, un grand sentiment d'indépendance, et par suite d'activité personnelle et d'initiative. De là, chez cette population, une activité industrielle intense, inouïe : à tel point qu'Auguste Comte a pu la considérer comme la race active par excellence. — Aussi, chez un tel peuple, la propriété privée parfaitement respectée constitue une des bases de cette civilisation. La conception théorique d'après laquelle la terre appartient à l'autorité suprême ne peut y avoir cours. Leurs philosophes ont profondément senti que la propriété privée est une base capitale de moralisation. — « C'est pourquoi un prince éclairé, en constituant comme il convient la propriété privée du peuple, obtient pour résultat nécessaire, en premier lieu, que les enfants aient de quoi servir leurs père et mère, en second lieu, que les pères aient de quoi entretenir leurs femmes et leurs enfants... — Dans de telles extrémités, le peuple ne pense qu'à éviter la mort, ou, craignant de manquer du nécessaire, comment aurait-il le temps de s'occuper de doctrines morales pour se conduire suivant les principes de l'égalité et de la liberté? » (Meng-tseu.)

Sans doute, il y a eu là, comme dans tout organisme social, d'inévitables perturbations; mais, néanmoins, on peut dire que la propriété individuelle, la liberté de transmission y sont respectées; et c'est là une conséquence inévitable de l'absence du régime de castes et de l'indépendance naturelle d'esprits accoutumés à ne pas se soumettre à des pouvoirs absolument indiscutables, au moins en principe.

Voyons maintenant quel est le type gouvernemental de

cette société. Le gouvernement, condition absolument nécessaire de toute société, et qui surgit en effet partout inévitablement, reçoit un caractère spécial de la théorie qui le consacre; quoique, jusqu'ici, aucune théorie quelconque n'ait pu, par une insuffisance inévitable, représenter tous les éléments qui entrent dans la constitution des pouvoirs directeurs qui ont surgi dans les diverses sociétés humaines.

En Chine, le type gouvernemental est emprunté à la Famille. Non seulement la Famille est la base essentielle de cette société, comme de toutes les autres, mais le gouvernement est construit sur le type de la Famille. Il ne faut pas croire que ce soit chose propre à toute civilisation. Il n'appartient qu'aux populations fétichiques de prendre, comme dans l'état patriarcal, pour type du gouvernement, une généralisation du type de la Famille. Qu'est-ce, en effet, que l'empereur, d'après les penseurs chinois? C'est le père et la mère de tous ses sujets. Son caractère essentiel, c'est le caractère paternel. Le type gouvernemental des sociétés théologiques n'est pas emprunté à la Famille, mais bien à la Divinité. Le type chinois a une supériorité morale incontestable sur le type théologique. D'après la conception théologique, le gouvernement a une autorité, à quelques égards indiscutable; cette autorité est conçue dans son essence comme plus ou moins arbitraire, capricieuse. La Divinité peut bien l'assujettir à des conditions particulières d'exercice, mais ces conditions apparaissent toujours au fond comme des caprices. Dans la réalité, ce caractère absolu se trouve nécessairement limité par le milieu sociologique correspondant; quand les rois de France indiquaient leur bon plaisir comme source finale de leurs décisions, il n'en est pas moins vrai qu'en réalité il y avait des limites qu'ils n'auraient même pas songé à enfreindre. Néanmoins, le pouvoir étant conçu avec un caractère absolu, il est poussé à des divagations, à des actes d'arbitraire auxquels ne pense nullement celui qui se conçoit comme le père d'une grande Famille sociale, et pour laquelle il doit montrer les dispositions du père pour les enfants. — Cette notion a influé profondément sur l'évolution de la civilisation chinoise et d'une manière heureuse. Nous trouvons en effet,

dans un grand nombre de ses empereurs, des types touchants, admirables, de dévouement comme de fermeté paternelle.

Il est résulté de cette conception une disposition générale très heureuse, la disposition du gouvernement, quelle que soit son origine, fût-elle militaire, à pousser au développement de la vie industrielle, tendance tout à fait conforme du reste à l'esprit de cette civilisation, mais qu'ici l'action gouvernementale consolide au lieu de la contrarier. C'est une conséquence du caractère paternel d'un pareil gouvernement; de là aussi tendance du gouvernement chinois à étendre les dispositions pacifiques et industrielles de sa population.

En résumé, il résulte de cette difficile apréciation abstraite, que la civilisation chinoise a pour base mentale le Fétichisme systématisé par le culte du Ciel, d'où résulte, comme élément essentiel de la société, la Famille constituée par le respect filial, la puissance paternelle et le culte des ancêtres; d'où enfin tendance fondamentale à un régime purement pacifique d'une population sans caste, qui conçoit la puissance gouvernementale d'après le type de l'autorité paternelle.

DES ÉLÉMENTS MODIFICATEURS DE LA CIVILISATION CHINOISE.

(Philosophie de Lao-tseu. — Bouddhisme. — Catholicisme.)

Après avoir apprécié l'esprit général de la civilisation chinoise et en avoir déduit les conséquences les plus essentielles, nous devons en étudier maintenant d'une manière sommaire les éléments modificateurs.

La société chinoise s'est développée, en effet, en contact avec d'autres civilisations plus ou moins militaires, plus ou moins théologiques. Il était impossible qu'il n'en résultât pas des influences modificatrices. Les Chinois n'ont nullement cette prétendue disposition haineuse pour les étrangers qu'on leur attribue communément. Ils se tiennent en garde contre les Occidentaux, et ils ont raison; on ne peut qu'approuver une telle sagesse. Ils n'ont pu voir en eux jusqu'ici

que de vrais barbares poursuivant l'or et le lucre par tous les moyens possibles. Mais les Chinois se sont trouvés en contact avec des populations valant mieux pour eux que les Occidentaux ; de ces contacts sont résultés les deux éléments modificateurs les plus importants de cette civilisation : la philosophie de Lao-tseu et le Bouddhisme. Néanmoins, les Occidentaux ont secondairement, par le Catholicisme, et essentiellement par la grande mission des jésuites, introduit un troisième élément modificateur, à tous égards le moins important des trois.

En thèse générale, cette influence d'éléments modificateurs, émanés de milieux théologiques, a été plus fâcheuse qu'utile; il en est bien résulté quelque utilité secondaire par l'introduction de notions scientifiques dues au Bouddhisme et au Catholicisme, mais ces notions, qui ont très peu changé l'esprit fondamental de la civilisation chinoise, ont été accompagnées, d'un autre côté, de tels ravages intellectuels et moraux dus au dévergondage de l'esprit théologique, qu'il eût été réellement utile que la Chine ne fût pas infestée de cette peste, pour me servir de l'énergique expression sur ce sujet d'un philosophe chinois. Quoi qu'il en soit, il s'agit ici de constater historiquement l'existence de ces trois éléments modificateurs et d'en apprécier sommairement l'influence.

Premier élément modificateur de la civilisation chinoise : Philosophie de Lao-tseu; Tao-sse ou sectateurs de la raison.

Le premier élément modificateur de la civilisation chinoise est la philosophie de Lao-tseu, dont les sectateurs, fort répandus en Chine, ont pris le nom de Tao-sse ou sectateurs de la raison.

Lao-tseu naquit 604 avant Jésus-Christ (54 avant Confucius) dans le royaume de Tsou (provinces actuelles de Hou-pe et du Hou-nan), près le fleuve Bleu. C'est entre le fleuve Bleu et le fleuve Jaune, et au nord du fleuve Jaune que s'est formé le grand noyau de la civilisation chinoise.

Voyons d'abord en quoi consiste la philosophie de Lao-tseu.

Elle consiste en un système métaphysique ayant pour but de tout déduire d'un principe suprême, *la Raison*, et à tout expliquer par des propriétés abstraites, de manière à pré-

senter finalement, comme toute métaphysique, de simples combinaisons verbales pour de véritables explications scientifiques. De telles notions n'ont pas plus de valeur réelle que celles des néo-platoniciens, par exemple; ce n'est donc qu'à titre historique que j'en parle, en en montrant seulement l'esprit général.

« Avant le chaos qui a précédé la naissance du Ciel et de la Terre, un seul être existait, immense et silencieux, dit Lao-tseu, immuable et toujours agissant, sans jamais s'altérer. On peut le regarder comme la mère de l'univers. J'ignore son nom, mais je le désigne par le mot de Raison. » « La raison est l'essence intime de toutes choses; elle n'a ni commencement ni fin. L'univers a une fin, mais cette Raison n'en a pas. Invariable avant la naissance de l'univers, elle était sans nom et toujours existante. Le nom de Raison est le seul que puisse lui donner le saint; il l'appelle encore *Esprit*, parce qu'il n'y a pas de lieu où elle soit, et pas de lieu où elle ne soit pas; *Vérité*, parce qu'il n'y a rien de faux en elle; *Principe*, par opposition à ce qui est produit ou secondaire. Cet être est véritablement *un*. Il soutient le Ciel et la Terre, et n'a par lui-même aucune qualité sensible. On le dit *pur* quant à sa substance; *Raison* quant à l'ordre qu'il a établi ; *Nature* sous le rapport de la force qu'il a donnée à l'homme, et qui est en ce dernier; *Esprit* quant à son mode d'action sans terme et sans fin, etc., etc. » (Abel Rémusat, *Mélanges posthumes d'histoire et de littérature orientales.*) (1). Nous sommes là en présence d'un véritable système métaphysique, c'est-à-dire d'une explication générale par des abstractions indéterminées et arbitraires. La métaphysique proprement dite consiste toujours à partir du type théologique en le rendant graduellement de plus en plus abstrait, de manière à ne conserver pour base de toute explication qu'une notion générale de force une et indéterminée. Etat vraiment maladif de la Raison humaine, et qui constitue

(1) Voir pour plus de détails sur cette école métaphysique : Abel Rémusat, *Mélanges posthumes*; G. Pauthier, *Chine moderne;* Stanislas Julien, traduction du *Tâo-te-King*.

l'abus de l'abstraction lorsque cette abstraction se dégage ainsi de toute base scientifique. C'est un état mental qui n'a pas plus d'utilité sociale que d'utilité intellectuelle.

Un premier caractère de cette philosophie de Lao-tseu, c'est le mépris du passé, des antécédents : caractère profondément contraire à l'esprit même de la civilisation chinoise. A l'inverse de Confucius, jamais il ne cite les anciens.

Le second caractère de cette philosophie, c'est d'être une philosophie métaphysique et abstraite, contrairement à l'esprit concret de la civilisation chinoise.

D'où vient Lao-tseu? Evidemment, il a une origine étrangère; il est probable que sa philosophie est une importation indoue, quoiqu'il nous manque des documents directs pour démontrer rigoureusement une telle filiation. M. Abel Rémusat a primitivement soutenu l'opinion de l'origine étrangère de la philosophie de Lao-tseu. Il l'a abandonnée, et il a soutenu finalement qu'une telle philosophie était la base primitive, le point de départ de la civilisation chinoise. Cette conception, profondément irrationnelle, méconnaît les lois élémentaires du travail intellectuel. Il est tout à fait impossible que l'intelligence débute par de telles abstractions métaphysiques. Mais une analyse directe montre encore plus l'irrationnalité de cette opinion. La philosophie de Lao-tseu est tellement peu chinoise au fond, qu'elle méconnaît précisément les deux grands caractères de cette civilisation : respect du passé, des antécédents, prépondérance de l'esprit concret. D'un autre côté, cette doctrine était si peu en rapport avec la situation correspondante, que ses sectateurs n'ont pas tardé à dégénérer complètement, de manière à devenir de simples jongleurs, magiciens vendant le breuvage d'immortalité. Ce rapprochement décisif n'aurait pas échappé certainement à un esprit aussi judicieux, aussi sagace que celui de M. Abel Rémusat, s'il n'avait subi une sorte de fascination métaphysique. Au moment où écrivait cet éminent sinologue, une métaphysique aujourd'hui discréditée jetait un éclat éphémère; M. Abel Rémusat s'est involontairement laissé entraîner à représenter comme base de la civilisation chinoise une doctrine tout à fait analogue

à celle que soutenaient alors en France *les docteurs en questions insolubles,* aux grands applaudissements des lettrés occidentaux. Au fond, Lao-tseu, sous l'impulsion de contacts indous, a fait une tentative, honorable en elle-même, d'introduire l'abstraction et des théories abstraites en Chine. Cette tentative a dû échouer, parce qu'ayant un caractère purement métaphysique, n'ayant pas pour point d'appui un développement scientifique correspondant, ces abstractions ont rapidement dégénéré en d'arbitraires divagations, analogues à celles que nous voyons dans le honteux spectacle mental que nous offrent les alexandrins. Les disciples de Lao-tseu, poursuivant ces divagations abstraites dans un milieu qui leur était contraire, n'ont pas tardé à dégénérer en une secte de magiciens, de jongleurs qui, au moyen d'une théologie qui n'a pas plus de valeur sociale que de valeur mentale, s'adapte à des côtés infimes de notre nature. De sorte que les sectateurs de la raison, les Tao-sse, sont nombreux, souvent consultés, et néanmoins méprisés. Spectacle que nous offre souvent aussi l'Occident, où nous voyons d'indignes charlatans séduire momentanément l'opinion publique en exploitant la crainte de la mort. Les Tao-sse sont fort répandus en Chine, quoique moins que les bouddhistes, mais ils ont néanmoins de nombreux monastères.

Du reste, il faut remarquer que cette doctrine a été protégée par le révolutionnaire Thsin-chi-hoang-ti, sur lequel nous reviendrons dans la prochaine séance. Ce rapprochement résultait nécessairement du mépris des sectateurs de Lao-tseu pour le passé, pour les antécédents.

Tel est le premier élément modificateur de la civilisation chinoise, qui a introduit des éléments théologiques subalternes dans cette population profondément fétichique.

Second élément modificateur de la civilisation chinoise : Bouddhisme.

Le second élément modificateur de la civilisation chinoise, c'est le Bouddhisme ; il vaut peut-être mieux que la doctrine des sectateurs de Lao-tseu, néanmoins il a exercé au fond une action essentiellement perturbatrice.

Le Bouddhisme a été introduit en Chine sous la dynastie des Han, 65 ans après Jésus-Christ; il est extrêmement répandu en Chine. Il a été protégé par un grand nombre d'em-

pereurs. Il a une certaine action sur presque tous les Chinois, mais action purement modificatrice, et au fond secondaire. Le Bouddhisme est en général méprisé de la classe des lettrés, qui représente les véritables tendances de la civilisation chinoise. Les monastères bouddhistes sont très nombreux. Les bouddhistes ont organisé un culte tout à fait analogue au culte catholique. L'analogie de doctrine a produit l'analogie d'effet, puisque certainement il n'y a pas eu communication réciproque. Ils ont une vie monastique parfaitement organisée, des litanies, des reliques, etc., etc.

Le Bouddhisme a eu en Chine de grands inconvénients, en y introduisant l'esprit théologique avec toutes les divagations qui lui sont propres : divagations d'autant plus intenses que le Bouddhisme proprement dit n'offre pas la coordination intérieure hiérarchique du Catholicisme, coordination qui a remédié à tant d'inconvénients propres à la doctrine.

Néanmoins, cet élément de perturbation n'a pas produit d'aussi graves déviations qu'on pourrait le croire *a priori;* le Fétichisme avait été si profondément coordonné dans la société chinoise, ce Fétichisme avait si profondément attaché la population au culte des ancêtres, du Ciel, de la Terre, au moment de l'apparition du Bouddhisme, que celui-ci n'a pu que modifier cette large base de la civilisation correspondante; aussi un mandarin, quoique bouddhiste, effectuera néanmoins les rites du culte officiel; il ne se dispensera nullement du culte de la Famille. Ainsi l'illustre empereur Khan-hi, si justement loué par les jésuites, était bouddhiste, ce qui ne le dispensait pas des cérémonies du culte officiel. Le Bouddhisme a été très justement apprécié par des lettrés ou des empereurs placés au vrai point de vue de la civilisation chinoise. Ainsi, l'empereur Wo-tsou, de la dynastie des Tang, mort l'an 846 de notre ère, écrivait, à propos de la nécessité de restreindre le développement du Bouddhisme, les lignes suivantes (abbé Grosier, t. V, p. 51) :

« Sous nos trois fameuses dynasties, jamais on n'entendit parler de Fo (Bouddha); c'est depuis la dynastie des Han et des Weï que cette secte, qui a introduit les statues, a commencé à se répandre à la Chine. Dans les deux Cours,

dans toutes les villes, dans les montagnes, ce n'est que bonzes des deux sexes, ouvriers occupés mal à propos à faire leurs statues. Nos anciens tenaient pour maxime que s'il y avait un homme qui ne labourât point, et une femme qui ne s'occupât point aux soieries, quelqu'un s'en ressentirait dans l'Etat. Que sera-ce donc aujourd'hui qu'un nombre infini de bonzes, hommes et femmes, vivent et s'habillent des sueurs d'autrui, et occupent une infinité d'ouvriers à bâtir de tous côtés et à orner à grands frais de superbes édifices? »

On ne peut mieux dire. C'était là le préambule d'un décret ayant pour but de supprimer un grand nombre de bonzeries ou couvents bouddhistes.

Cependant le Bouddhisme a introduit en Chine quelques connaissances astronomiques et mathématiques ce que n'ont, pas fait les sectateurs de Lao-tseu. Ce léger avantage est plus que compensé par les immenses inconvénients d'un esprit théologique arbitraire, divagateur, poussant à une vie monastique complètement oisive.

Troisième élément modificateur de la civilisation chinoise : Catholicisme.

Quant au Catholicisme, dernier élément modificateur de la civilisation chinoise, il n'a eu en Chine qu'une influence très secondaire. Néanmoins, il y a introduit, à l'époque de la grande mission des jésuites, quelques notions scientifiques qui ont été utiles. Mais, je le répète, ce n'est là qu'une influence minime et tout à fait secondaire, et je ne cite que pour mémoire cette troisième influence modificatrice.

Voilà terminée l'appréciation abstraite de la civilisation chinoise, appréciation vraiment difficile qui servira de base à notre étude concrète. Nous consacrerons la prochaine séance à la théorie du développement concret de cette société, depuis son origine jusqu'à nos jours.

Pierre LAFFITTE.

(A suivre.)

INTRODUCTION DIRECTE

A LA LECTURE DES OPUSCULES

SUR

MARTIN DE TOURS [1]

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF

Sur une base, étroite mais solide, de textes scrupuleusement contemporains, desquels je ne m'éloigne guère et que, tout au moins, je ne perds jamais de vue, j'essaye de fonder l'étude d'un homme, selon moi extraordinairement représentatif, en complétant mon travail par une appréciation de l'époque où s'exerça la persistante influence de cet être d'élite.

L'examen critique de la première partie de mes textes est terminé. Les deux livres de la *Chronique* de Sulpice Sévère m'ont permis de fixer, comme je m'y étais engagé (cf. t. Ier, p. LI), l'exacte situation mentale et morale de ce biographe de Martin de Tours. En tout cas, si je n'ai pas réussi dans cette tâche qui intéressait la fabrique entière du culte des Saints, ce ne peut être ni par manque d'attention, ni faute de probité. On pourra juger autrement que moi l'écrivain qui a donné une forme esthétique définitive à la vraie religion

(1) Ce travail est destiné à ouvrir le tome III du *Sulpice Sévère* de M. André Lavertujon, lequel tome contiendra le texte, la traduction et le commentaire de la vie de saint Martin.

du moyen âge; nul ne le jugera plus sévèrement et avec une plus honnête mesure dans la louange et dans le blâme.

Il était inévitable qu'en soumettant à mes balances le cœur et l'esprit de l'auteur de la *Vie de Martin*, je fusse amené à exposer ma manière de concevoir le moment historique au sein duquel vécurent le biographe et le biographié. Au point de vue politique et social aussi bien qu'au point de vue intellectuel et religieux, ce moment est d'une importance exceptionnelle, jusqu'ici absolument méconnue. Un seul penseur, en effet, a su voir le quatrième siècle de notre ère tel qu'il est réellement, c'est-à-dire un intermédiaire décisif entre l'antiquité et la modernité, par suite, subordonné aux deux extrêmes dont il opère la liaison. De telles vues sont aussi profondes que précises; et je me les suis appropriées en y ajoutant, sous ma responsabilité propre, un trait qui les confirme : à savoir le rang qu'occupa alors Martin de Tours comme figure centrale.

Naturellement, ainsi qu'il arrive pour toute recherche préparatoire, je n'ai touché à cette question que par voie de généralités, mon travail sur la *Chronique* ne comportant que des indications d'ensemble. La partie, sinon la plus laborieuse, du moins la plus démonstrative de ma besogne reste donc à aborder. Elle va embrasser le détail de l'existence de Martin : son passage dans l'armée impériale comme soldat; ses mouvements au milieu du personnel religieux, cette autre armée, comme *miles Christi* ou moine errant; enfin, ses gestes et ses dires d'évêque quand il devint un membre, passablement excentrique il est vrai, de la hiérarchie sacerdotale. Dans cette série de choses parlées et de choses agies au cours d'une cinquantaine d'années, on rencontre maintes circonstances faites pour stimuler notre chère vieille habitude de ricanement prétendu gaulois. Or, j'ai beau me dire que je les ai expliquées, d'abord en marquant avec netteté la mission spontanée de la thaumaturgie, soit pour fonder les cultes, soit pour réveiller les activités religieuses quand elles s'affaissent, ensuite en établissant la nécessité logiquement grandissante du miracle à mesure que le régime théologique se généralise et se concentre, je me sens inquiet.

CHAPITRE DEUXIÈME

UNE ENTREPRISE MANQUÉE

Elle m'est bien connue cette affreusement triste propension à rire de tout; et je ne sais si personne a mesuré, à ses propres dépens, aussi bien que moi, ce qu'elle peut nous coûter. J'ai, Dieu merci, rompu avec elle, la jugeant désormais idiote; cependant, nous n'en sommes pas tous là. Même dans l'infiniment petit nombre de ceux qui ont lu mes deux premiers volumes, — j'entends lu réellement, sympathiquement; ce serait trop des doigts d'une main pour les compter, — il m'a été fait des observations singulièrement omineuses dans le sens qui me préoccupe.

Votre Sulpice Sévère, m'a-t-on dit ou écrit, n'est pas plus — quoi qu'aient prétendu Gibbon et Bernays — gobeur que ses contemporains. Comme esprit critique, tous, ils se ressemblent et lui ressemblent; s'il y avait une défalcation à opérer, elle serait en sa faveur. Comme intelligence et information, il est, à un ou deux noms près, l'égal des plus distingués; quiconque se moquera de lui devra se moquer de Plotin, de Porphyre, d'Athanase, d'Hilaire, de Julien, d'Augustin, d'Eunape. Comme valeur morale, nul ne lui fut supérieur. Cela ressort de vos recherches; on vous l'accorde.

Par suite, on est disposé aussi à convenir que les opuscules sur Martin de Tours paraissent bien constituer un texte d'une sincérité, d'une pureté, d'une authenticité rarissimes; et quand les critiques reprochent au témoin souvent oculaire qui les a rédigés de n'avoir que du bon style et de manquer de bon sens, c'est eux qui sont déplorablement dépourvus du sens de l'histoire.

En dernier lieu, on convient que les raisons qui placent ce texte très au-dessus des quelques récits de pareil sujet et de date pareille, le désignent aussi, par voie de conséquence, comme la pierre angulaire de la Sainteté catholique; en même temps que, sur cette Sainteté, sur son lien de filiation

avec le monde antique, sur son caractère au moins autant social que religieux, et sur les similitudes et les dissemblances par lesquelles le Martyr et le Saint sont à la fois unis et séparés, vous avez ouvert des perspectives qu'il sera bon de considérer avec attention. Seulement, ces divers points, fussent-ils vidés plus définitivement qu'il ne vous le semble à vous-même, — puisque vous en annoncez une démonstration nouvelle, développée et méthodique, — il subsiste encore de grosses difficultés. En voici une :

Martin opérait des miracles ; du moins croyait-il en opérer ; s'il ne l'eût cru et si son ingénuité n'était visiblement hors de cause, il faudrait le traiter de fourbe. En revanche, comme il fut sincère, c'est l'intégrité de son entendement qui soulève des doutes sérieux. Prétendre avoir ressuscité des morts, n'est-ce pas être sinon fou à lier, tout au moins dément confirmé?

En voilà une autre : elle découle de la première, et se résume à demander s'il est raisonnable d'admettre qu'un homme en état de quasi-démence ait exercé une influence durable et profonde ; qu'il ait, comme vous nous le dites, guidé son temps ; qu'il l'ait servi en lui faisant « produire « l'espèce de progrès dont il était susceptible ». Une époque qui progresse sous la haute direction d'un aliéné, quel accouplement d'idées et de mots !

CHAPITRE TROISIÈME

EFFORT A TENTER SUR NOUVEAUX FRAIS

Venant d'où elles viennent, ces remarques me sont certes pénibles : et je ne me sens pas consolé par les adhésions partielles qui les précèdent, si précieuses et flatteuses qu'elles soient. Au fond, quand on se déclare ainsi contraint logiquement à placer Martin de Tours ou bien parmi les imposteurs, ou bien parmi les fous, — deux catégories dont les avenues de l'histoire religieuse sont encombrées, — c'est du brutal et déprimant procédé de l'école négative que l'on s'inspire.

Elle n'en a jamais connu d'autre pour combattre le surnaturel, qu'il faut sans doute éliminer, mais non au détriment de la dignité humaine. Se heurter à un état d'esprit aussi foncièrement plat et vulgaire dans des milieux d'autre part élevés et éclairés, oui, cela est affligeant. J'avais mieux espéré de mon effort. « Pourvu qu'ils me lisent, disais-je, le résultat est assuré. » *Ils*, ce sont huit ou dix hommes plus ou moins jeunes, tenant une plume, occupant une chaire et qui me semblaient avoir compris l'urgence de reconstruire les opinions et les mœurs. Je suis donc un peu déçu. Point découragé cependant, grâce à cette réflexion, que l'insuccès est probablement tout de ma faute ; — auquel cas, il y a chance de le réparer, pourvu que j'y puisse mettre le temps. Selon le mot du cid Rodrigue, que j'ai déjà fait mien, avec de la persistance je finirai par « tirer ma raison ».

Et quelle raison? Premièrement, la mise en sa juste place de la *Vita Martini*, montrée pour ce qu'elle fut réellement : une œuvre primitive, originale, sans précédent; une source jaillie de la situation qui servit de confluent au polythéisme et au monothéisme, paracheva leur jonction et opéra le groupement de l'Elite occidentale. Goûter à cette source, y goûter avec simplicité et sincérité, c'est, à mon humble avis, le moyen assuré de s'ouvrir, sur une époque restée obstinément antipathique et répugnante, des perspectives qui la montrent digne d'être louée, admirée, imitée, tant le courage, l'amour et le dévouement y abondent. Subsidiairement, si je ne me trompe pas, si la vie de Martin, ainsi comprise, est capable de provoquer envers les temps mitoyens la sympathie que toujours on leur refusa, la justice qui jamais ne leur fut rendue, nulle œuvre autant que la mienne ne saurait être opportune et utile dans les temps que nous traversons.

CHAPITRE QUATRIÈME

MARTIN DE TOURS ET LA THÉORIE DU PROGRÈS

Cette prétention vous fait sourire. C'est que — je le sais bien, cela vient d'être constaté — vous ne voyez pas qu'il s'agit d'un problème actuel, urgent, le plus actuel de tous : le problème de ce progrès vers qui chacun s'élance, que tout le monde réclame et dont on se fait des idées si peu claires. Combien le confondent avec de grossières contrefaçons; ou, du moins, ne le perçoivent que sous ses espèces inférieures : tout entier ils l'enferment dans la locomotion à vapeur, l'éclairage électrique, le téléphone, les rayons Rœntgen, que sais-je encore. Ce qui n'est qu'une base, d'ailleurs indispensable, ils le prennent pour un sommet. Or, les perfectionnements de notre condition extérieure, quelque merveilleux qu'ils puissent être, resteront toujours impuissants à fournir le thème idéal d'une société progressive. Il y eut un temps où on les vit s'étendre sur une aire et atteindre à une efficacité relativement prodigieuse, alors que, d'autre part, s'accentuait la plus lamentable dégradation. Non que la superbe civilisation matérielle du monde impérial romain ait été, comme le rabâchent d'insipides déclamateurs, une cause de décadence ; mais parce que cette civilisation, fleur suprême d'un idéal moral épuisé, se produisit en concomitance chronologique avec l'inévitable baisse de niveau qu'entraîne toute transition d'une influence morale et religieuse périmée à une influence nouvelle et plus fraîche. Au-dessus du progrès matériel, du progrès physique, même du progrès intellectuel, il en est un autre, le progrès moral, qui sur eux l'emporte de mille coudées. Sans doute, il a besoin de tels prédécesseurs pour se développer dans sa plénitude; mais outre qu'il ne leur est pas absolument lié, sans lui ils ne sauraient être que peu de chose, et de plus ils peuvent très vite devenir un péril. Malheur à l'association humaine qui, dans l'ivresse provoquée par eux, oublierait qu'un tel couronnement leur

est nécessaire; car ce serait le point de départ de funestes et irréparables déviations. Regardez plutôt ce que devient, en dépit de sa fondamentale justice et de sa réelle noblesse, le mouvement socialiste de nos jours. Ses adeptes, bien qu'ils la détestent, écoutent la doctrine économique quand elle va sans cesse criant : « Enrichissez-vous. » Inconsciemment, ils subissent sa pernicieuse influence; et se procurer une part de la richesse matérielle devient leur absorbante chimère. Ils ne considèrent pas que cette richesse, toujours très limitée et destinée à rester telle, si on la partage s'évanouit. Surtout ils n'accordent pas une attention suffisante à la vraie source des jouissances durables et solides, la richesse morale et intellectuelle qui, elle, au lieu de diminuer augmente à mesure qu'on la distribue avec plus de prodigalité. A se prolonger pendant quelque temps encore, de semblables méprises finiraient par projeter sur la capitale notion de progrès des ombres tellement épaisses que nous n'y comprendrions plus rien du tout.

C'est pourquoi il est si opportun de l'étudier dans la période qui vit sa première apparition bien distincte, et où, quoique très mal compris, il fut supérieurement élaboré. C'est là une vue historique que mon quatrième prolégomène (t. II, p. xxx) a déjà développée, et comme elle me semble présenter tous les éléments justificatifs de ma thèse, je me bornerai à la résumer ainsi : au temps de Martin, à l'aube du moyen âge, le programme des nobles cœurs, ce fut de négliger les améliorations de l'existence terrestre en dirigeant toute l'ardeur dont on était susceptible vers le perfectionnement affectif et moral. De notre temps, et en remontant bien plus loin qu'hier, le mot d'ordre, même parmi les esprits désintéressés et dévoués, c'est de placer en première ligne ce qui peut nous aider à jouir davantage et à moins souffrir. Il n'est pas question d'instituer ici un débat sur les vertus des deux procédés, mais de bien constater que si le premier, exclusivement appliqué, engendra des inconvénients, bientôt très graves, puis insupportables, le second, qui obtient, lui aussi actuellement, une domination exclusive, ne manquera pas d'amener des effets plus insupportables encore. Il n'y a qu'à tendre

l'oreille vers les ennemis de notre existence moderne. Ce qu'ils nous reprochent, c'est de manquer d'idéal moral, par suite, d'être indifférents ou hostiles à toute vie élevée et religieuse. « Votre progrès, disent-ils, est un système d'abaissement et de « déchéance ; » et les âmes simples recueillent ce langage dont la redoutable plausibilité les porte à se demander s'il ne serait pas sage, en effet, de revenir aux vieilles méthodes. Il y a là une arme dangereuse aux mains des apôtres du recul et de la rétrogradation. Nous devons la leur arracher, il le faut absolument, en nous gardant toutefois de rentrer dans l'ornière des anciennes polémiques. Dénoncer, vitupérer, railler le passé, ce n'est plus à faire. Etablir que la Société nouvelle ne sera pas, ne veut pas, ne pourrait d'ailleurs pas, le voulût-elle, être irréligieuse ; prouver qu'au contraire, elle se montre — au fond et en fait pour ceux qui y voient — et qu'elle se montrera plus religieuse que l'ancienne, voilà le langage à tenir. Quant à la ligne à suivre, elle consiste, après avoir soigneusement étudié les legs divers et très mêlés laissés par nos prédécesseurs, d'abord à se garer de leurs erreurs et de leurs vices, ensuite à leur emprunter les mérites, gloire et parure de leurs beaux jours. Ils sont nôtres, ces mérites, par voie d'héritage ; ne permettons à personne de se les approprier dolosivement. Loin de les nier comme ce fut longtemps l'usage, c'est à nous — et non à ceux qui voudraient en tirer la résurrection d'un régime déchu et condamné — qu'il appartient de les proclamer, de les replacer en bonne lumière, de les restituer dans la signification vraie que leurs pseudo-défenseurs ne comprennent plus ; en sorte que, purgés de toute particule toxique, ils redeviennent entre nos mains le pain de vie dont Jésus parlait, disant : « J'ai à manger une viande que vous ne connaissez pas. »

CHAPITRE CINQUIÈME

L'AVALANCHE ET SON NOYAU

Ce n'est pas la première fois que j'expose le but par moi poursuivi ; ce ne sera pas la dernière : redire, répéter, ressasser, tel est mon lot ; et étant donné le mobile qui me stimule, les sourires, même de la plus fine malice, ne m'arrêteront pas. J'ai passé ma vie à tenir en compassion les hommes peu nombreux que je voyais hantés par la chimère religieuse ; ce compte-là est réglé. Je vous prie de croire que lorsque j'ai quitté des fonctions après tout agréables et goûtées, ce n'était ni lassitude, ni caprice, ni ambition d'écrivain, mais envie passionnée d'obtenir, auprès de quelques bons esprits, raison concernant les points qui viennent d'être indiqués. Sur leur très haut prix, sur leur valeur incontestable, sur l'immense utilité qu'il y aurait à les introduire dans le courant quotidien, je n'éprouve pas l'ombre d'une hésitation. Mais on peut dire de bonnes choses, même les bien dire ; j'y tâche de mon mieux, cela ne suffit pas. Il y a l'autorité, ce don résultant de travaux accumulés et qui fait qu'on vous écoute. J'ai gardé dans un pli de mémoire une belle image d'Adam Mickievicz : « Ce n'est ni la quantité ni la qualité de la neige qui décident de la force et de l'éclat d'une avalanche, c'est l'endroit d'où se détache le noyau central. » En supposant, pour une minute, que mes recherches auraient quelque rapport avec une avalanche de vérités, la question du noyau laisse à désirer, cela est certain.

Il n'y a pas que cela. Mon autre point faible est que je parle ici de seconde main. Ces résultats que j'ai si grand'peine à rendre accessibles et communicables, je ne les ai acquis que par une marche infiniment lente, traînée, tortueuse, où le hasard joua un plus grand rôle que la réflexion ; en outre, pour le meilleur de ce qu'ils valent, c'est d'un autre que je les ai reçus. Sans doute, la narration de Sulpice Sévère avait éclairé d'un jour tout nouveau pour moi des événements

dont, jusque-là, je n'avais soupçonné ni le sens ni la portée. Ce ne sont pas les livres qui m'en auraient instruit, tel chapitre de la *Vita Martini* en disant plus sur la transition médievale de César et de saint Paul à Charlemagne, que tous les volumes de nos historiens professionnels. Néanmoins, ce que mon texte m'avait procuré de neuf se ramenait à une vision passablement indécise et qui aurait bien pu ne quitter jamais sa forme limbique et crépusculaire. Quand, tout à coup, je la vis surgir clarifiée, dessinée nettement, irrévocablement systématisée dans un volume du plus grand penseur de ce temps et de tous les temps, sauf la suprématie de celui que lui-même, en accord avec Dante, il appelle « le prince éternel des vrais philosophes ».

C'est sur le quai d'Orsay, un matin d'octobre, que la chose m'advint, en fouillant les boîtes, aujourd'hui exilées, des bouquinistes. Mon œil avait d'abord été accroché par ces mots : siècle « exceptionnel », siècle « équivoque », qui ne me plaisaient pas trop, appliqués à une époque sur laquelle je m'étais déjà formé des opinions arrêtées. Actuellement encore, je ne suis pas résigné à admettre sans explication que le IV[e] siècle puisse être appelé équivoque. Quoi qu'il en soit, dans la douceur de cette matinée d'automne, feuilletant un peu plus loin, je lus :

> « Il est impossible de former la vraie théorie du progrès humain sans avoir d'abord rendu une pleine justice au moyen âge, par lequel l'état ancien et l'état moderne se trouvent à la fois réunis et séparés. »

J'étais, comme les plus sérieux d'entre nous, intoxiqué par l'idée de progrès sans posséder le réactif nécessaire, à savoir : la méthode pour concilier ce concept — qui est l'esprit moderne même — avec l'idée d'ordre, non moins impérieusement indispensable, quoique nous en parlions avec une bien moindre chaleur. Une autre intoxication me maîtrisait aussi : celle-là encore plus générale, en dépit de tant d'encre romantique, pittoresque, architecturale, esthétique, que le « goût » du moyen âge a fait verser. Je veux dire la prévention enragée, inexpiable contre les institutions les plus sages et contre les hommes les plus représentatifs de cette capitale

époque. Capitale, pourquoi? Parce qu'elle nous a faits, que d'elle nous sortons; qu'elle est la matrice féconde où se formèrent les idées, les langues, les mœurs de notre Occident, avant-garde de l'humanité et maître assuré de la planète. Admirer les cathédrales, les châteaux forts, les sculptures, les peintures, les enluminures, les boiseries, les tapisseries, rien de plus facile. Mais la splendide synthèse sociale et religieuse qui tira de l'*Orbis Romanus* démoli un groupe de nations, distinctes et indépendantes politiquement, et cependant maintenues idéalement dans une stricte unité; — le grand sacerdoce qui, à force de génie et de prudence, surmonta l'absurdité de ses dogmes et réalisa la Chrétienté européenne, ce miracle d'union au sein du plus excessif séparatisme; — le prodige de discipline morale qui, courbant sous son joug grands et petits, transforma les millions d'esclaves dont notre continent était couvert en ouvriers libres; — mais l'essor de pure humanité, de suave poésie qui éleva la femme avilie et méprisée au rang d'idéal chevaleresque, — ces choses et quelques autres, avec combien d'aigres réserves, de commentaires outrageants, d'ignares et pédantesques restrictions, nous consentons à les louer! Je lus encore :

> « L'admiration préalable, reconnue indispensable à l'appréciation du beau, ne convient pas moins à l'étude du vrai qu'à l'élaboration du bon...; on n'appréciera jamais le vrai spectacle historique sans une profonde vénération envers le passé. »

Je cite ces passages parce qu'ils attiennent plus étroitement à mon présent sujet. J'en pourrais relever vingt autres, égaux en vaste ouverture d'esprit, en profondeur, en sereine lumière. Les écailles me tombaient des yeux. Il est juste de dire que si je fus à ce point frappé par ces formules, — plus d'un lecteur peut-être s'étonnera de les voir autant louées, — c'est que, outre une préparation antérieure et inconsciente dont ce n'est pas l'heure de parler, j'étais prédisposé et stimulé par mes « découvertes » sur la Sainteté catholique et sur Martin. Déjà cet être si attirant m'avait — genre d'impression qui ne courait pas les rues — subjugué par sa pureté, sa magnanimité, sa bonté incomparable. Seulement, je le regardais trop comme un person-

nage isolé, hors cadre, sans attaches avec une ambiance tenue par moi pour peu estimable, alors qu'au contraire il incarnait une époque et en préfigurait les plus nobles développements. Mais ce dernier point, c'est Comte qui m'a rendu capable de le percevoir et d'en pénétrer la valeur. Assurément, il n'a ni apprécié, ni connu le grand évangélisateur gaulois; tout cet aspect du IVe siècle, le rang que la France y occupe, la place que s'y fit Martin de Tours, ce sont notions qui lui restent étrangères. Ne fait-il pas de l'Egyptien Antoine le représentant principal du monachisme? En revanche, par ses vues générales, il me révéla un ensemble que je n'aurais jamais soupçonné. Il réveilla et surexcita mon sens religieux et poétique endormi en me découvrant les perspectives vraiment sacrées de l'histoire. Il soutint mon courage, qui risquait, comme tant d'autres fois précédemment, de se lasser; et c'est certainement à lui que je dois d'avoir persisté dans mon effort peut-être chimérique pour faire accepter la *Vita Martini* comme un document fondamental.

Or, ici je rejoins la thèse sur Martin, héros typique du plus éminent des quatre progrès, le progrès moral. Ne consiste-t-elle pas, effectivement, à établir que notre saint de Touraine fut l'impersonnation initiale, primordiale, du concept religieux tel que nous le comprenons aujourd'hui, en ce sens que, le premier, il pratiqua loin de toute étroitesse théologique, sans trace aucune d'égoïsme chrétien, la maxime suprême : *Vivre pour autrui*. Dans un très bienveillant article de revue, on a supposé qu'étant imbu des idées d'Auguste Comte, j'avais été naturellement amené à les rendre concrètes par la mise en scène d'un héros de ma façon. Les choses ne se sont point passées ainsi. Au lieu que le Philosophe m'ait conduit vers le Saint, c'est le Saint qui m'a livré, pieds et poings liés, au Philosophe, dont précédemment les conceptions avaient glissé sur mon esprit — en cela semblable à celui de presque tous mes contemporains — comme de l'eau sur une toile cirée. D'où il résulte que si l'avalanche de tout à l'heure existait réellement, on vient d'en voir le noyau central.

CHAPITRE SIXIÈME

POSITIVITÉ ET SAINTETÉ

La *Vita Martini*, les trois *Epistulæ*, les trois *Dialogues*, — que le présent volume vous offre, traduits avec une scrupuleuse fidélité, — ces récits qui ont rassasié, au cours de longs siècles, les besoins affectifs et imaginatifs des âmes pieuses et tendres, conduisant à un système bien connu pour sa sécheresse et sa brutalité (1), la chose pourra paraître singulière.

Il n'est pas médiocre le nombre des esprits — guidés par Ernest Renan, dont l'éminence philosophique atteignit et dépassa peut-être celle de H. Taine — qui considèrent les livres dont nous venons de nous occuper comme un recueil « de petits bouts de théorèmes de géométrie (2) ». C'est ainsi qu'ils sont chez nous dans la haute critique et dans la haute philologie. Les documents ne leur coûtent guère à compulser, moins encore à exterminer. Il paraît que H. Taine, s'étant endormi d'un sommeil pesant dès les premières lignes de ces mortels volumes, plus jamais ne consentit à les rouvrir. Consultez *les Philosophes du XIXe siècle* (Hachette, 3 fr. 50) : il y a Royer-Collard, il y a Cousin, il y a Maine de Biran, il y a La Romiguière, il y a Jouffroy; tous, ils ont l'honneur de se voir passer au fil de l'épée par ce redoutable justicier, qui, préalablement, les a éblouis de sa lumineuse invention : « l'Hallucination vraie. » Mais sur le positivisme,

(1) Dans les discours académiques et dans les feuilles vraiment distinguées, la philosophie positive paraît invariablement « desséchante » ; le positivisme « brutal » ; la positivité « basse et vulgaire ». Ce sont adjectifs sacramentels à l'instar des épithètes fixes dans Homère. Comte est vulgaire, brutal, desséchant, de même qu'Agamemnon est αναξ ανδρων, Achille ποδας ωχυς, Ulysse πολυμήτις, Hector χορυθαιολος, etc., etc.

(2) « M. Comte croit que l'homme se nourrit exclusivement de science ; que dis-je? de petits bouts de phrases comme les théorèmes de géométrie. » (*L'Avenir de la Science*, p. 50.)

néant; rien qu'un ignominieux silence; la mort sans phrases. Quant à Renan, sa complexion moins massive lui ayant permis de ne pas tomber tout de suite en somnolence, je vous recommande la réfutation magistralement dédaigneuse infligée par lui à la théorie des trois Etats, en y joignant l'amer reproche adressé à l'auteur de cette théorie de « n'être pas philologue (1) ». De semblables décisions, parties de la bouche des deux « maîtres de la pensée moderne », donnent fort à réfléchir.

Et cependant, pour serrer de plus près ma propre cause, j'oserai croire qu'un juge impartial, qui réellement prendrait connaissance des pièces du procès, —*ré-el-le-ment*, entendons-nous bien; des écrivains de grand mérite, j'en nommerais cinq et même six au besoin, n'éprouvent aucun scrupule à parler des livres dont il s'agit en termes attestant qu'ils ne les ouvrirent jamais; — qu'un tel juge, dis-je, mémorable, fabuleux, lisant son dossier, quoi! ne refuserait pas de reconnaître que le *processus* mental dont j'ai fait, à l'instant, l'aveu et donné la description, fût certainement normal et régulier. La philosophie, qui se réclame de l'esprit positif, consiste essentiellement en la recherche et la coordination hiérarchique des lois de l'ordre universel, étudiées au seul point de vue et au seul profit de l'homme. C'est là son dogme fondamental. Il n'est pas besoin d'un grand effort pour constater qu'une très puissante assise se trouve ainsi fournie au concept de Sainteté ou gouvernement moral, dirigé par des Etres, supérieurs sans doute, mais issus de la race humaine. En effet, depuis les lois du nombre, de l'étendue et du mouvement, en passant par celles du monde inorganique et du monde vital, jusqu'à celles du monde social et moral, il ne s'en rencontre aucune qui ait un autre objet que l'Humanité, le savoir total convergeant vers elle et l'intellect humain étant seul chargé de le recueillir. Manifestement, une telle philosophie, appuyée sur de pareilles bases, ne

(1) « M. Comte n'entend rien aux sciences de l'histoire parce qu'il « n'est pas philologue. » Cet arrêt est rendu plus accablant par la claire définition que voici : « Pour nous, philologie égale polymathie. » Qui est philologue sait tout; qui ne l'est pas ne sait rien.

saurait comporter deux façons de concevoir l'évolution religieuse. Ce qu'elle y discerne, avant tout, c'est la tendance, fréquemment déviée, opiniâtrement renaissante, qui, dès le fétichisme initial jusqu'au monothéisme perfectionné ou déisme, montre dans l'homme le proto-plaste du concept divin, soit quand il façonne les dieux à son image, soit lorsque, plus raffiné, il s'ingénie à établir sa similitude avec l'image du *seul* Dieu de l'Univers. J'ai bien des fois signalé et j'aurai sans doute à signaler encore ces deux opérations. Etant fondamentalement les mêmes, elles attestent, la dernière autant que la première et avec une même force, la primordiale et indestructible ressemblance de l'humain et du divin. En sorte que cette « mêmeté » — excellent mot pour mon cas actuel; je le prends à Denys l'Aréopagite — n'est pas seulement le fond du fétichisme et le fond du polythéisme; elle est aussi le fond du judéo-christianisme, poussé par la filiation populaire et contre tous ses éléments juifs à diviniser Jésus; elle est enfin, en y débordant plus encore, le fond du christianisme occidentalisé, lequel, en dépit de ses docteurs et de ses métaphysiciens, fut contraint d'introduire dans l'Olympe catholique la troupe vénérée de ces hommes, devenus des *plus-qu'hommes*, à force de courage, de sacrifice, de dévouement et d'amour. Nous touchons ici à une des sources profondes de notre nouvelle manière de philosopher, et c'est par où elle confine aux opuscules martiniens.

Ce témoignage, porté par les religions, on peut aussi l'obtenir de l'Histoire, en l'interrogeant, soit dans ses phases ultra-primitives, alors qu'elle ne s'exprime que par quelques débris ; soit dans les périodes moins obscures, immédiatement antérieures à la séparation des peuples indo-européens, date solide de la nativité de « notre race » ; soit plutôt — afin d'avoir une série tout à fait sûre — dans les temps qui suivirent l'authentique entrée en scène des Hellènes, il y a trente siècles environ. Successivement questionnées, ces époques répondent chacune à son tour que le seul initiateur, le seul révélateur, le seul éducateur d'elles distinctement connu, ç'a toujours été l'homme. Et l'histoire continue à déposer d'un ton aussi net et aussi entier après l'avènement

de la pensée abstraite grecque, marque de sa première maturité. Il n'y a qu'à regarder comment, au VIe siècle avant Jésus-Christ, se construisent les mathématiques et comment elles s'appliquent à l'étude de l'univers. L'homme de science, ce nouveau-né, suit, pour mesurer la terre et les cieux, une méthode toute pareille à celle de ses naïfs prédécesseurs. Il n'a pas recours aux êtres surnaturels, mais à l'homme lui-même, à qui il prend, comme modules, les membres de son corps, la toise, le pied, la coudée. Vis-à-vis des choses morales, son procédé est le même ; car, disait Pline, le grand collecteur du Savoir antique, « celui-là est Dieu qui, étant mortel, aide « et secourt les autres mortels; c'est le chemin céleste vers « la gloire éternelle (1) ». Les héros, je veux dire les saints de la première aube civilisée, ne furent nullement des serviteurs des dieux ; bien plutôt des lutteurs contre eux, même quand ils sont simples, doux et résignés comme Hercule-Héraclès, cet ancêtre authentique de Martin de Tours. A travers des milliers, puis des millions, puis des milliards de morts obscurs, — eux, en petit nombre, mais resplendissants d'éclat, — c'est les humains que toujours ils voulurent servir. Et il en a été ainsi depuis Prométhée jusqu'à M. Pasteur.

CHAPITRE SEPTIÈME

DU RELATIF EN HISTOIRE : CHANGEMENT DE PLAN, CHANGEMENT DE TON

Le lien de parenté idéale qui rattache Martin de Tours, fondateur de la Sainteté catholique, à une philosophie par laquelle l'évolution historique tout entière se trouve subordonnée à des mobiles purement humains, n'est donc pas contestable. Et ce n'est point le seul côté par où l'esprit positif ait pu m'aider dans ma longue recherche. Plusieurs autres vues générales, précédemment invoquées ou utilisées, m'ont procuré un considérable profit destiné à s'accroître encore.

(1) *Deus est mortali juvare mortalem ; et hæc est ad æternam gloriam via* (*Hist. nat.*, t. V; Cf. Pindare, Sophocle, etc.).

Mais je ne les indiquerai pas plus explicitement ici. Elles trouveront mieux leur place dans mon étude sur le culte des Saints. Ce travail, fondé sur la biographie de celui qui fut le premier des Saints pour le mérite et par la date, leur communiquera, je l'espère, une valeur concrète propre à les rendre plus frappantes et plus saisissables. Rien que le principe de relativité — lequel, sans même qu'on le désigne, ressort avec évidence de la conception positive de l'histoire — suffirait pour montrer combien les critiques tirées du miracle, de la folie qu'il suppose et de son caractère rétrograde et antiprogressif, sont peu faites pour m'embarrasser. La thaumaturgie, cent fois elle a servi de véhicule aux vérités les plus précieuses ; et vers l'an 400, notamment en Gaule, elle découlait, comme dirait Hegel, de la dialectique des choses. Il fallait qu'il y eût des thaumaturges, eux seuls étant capables de rassasier opportunément et efficacement le besoin de foi alors universel (cf. t. I[er], p. 204). Lorsque Martin, sans aucun parti pris d'ailleurs, entra dans cette direction, il ne fit rien que de normal et de plausible. Cette portion de son œuvre — non la plus relevée, à coup sûr — ne présente de vraiment exceptionnel que l'air de simplicité, d'intrépidité, de magnanimité avec lequel il l'accomplit.

Ainsi exorcisé par l'esprit relatif, sans virulences, sans satires, sans railleries, le passé qu'offusquaient de sinistres ou risibles nuages redevient ce qu'il est réellement pour tout regard intelligent et sympathique, je veux dire un miroir où fidèlement viennent s'inscrire les probabilités du lendemain, les faits de la veille ayant été examinés avec l'idée que chaque régime un peu durable fut, à son moment, utile à l'évolution. Si aujourd'hui ils nous heurtent, ces faits, s'ils nous révoltent ou nous agacent, c'est presque toujours à l'influence exercée par eux, dans la période qui les vit se produire sans scandale, que nous devons l'accroissement de sensibilité et de moralité à la suite duquel, désormais, ils nous paraissent choquants. Les vérités, quelles qu'elles soient, spécialement celles qui intéressent la sociologie et la morale, ne sont jamais qu'une représentation approximative de la réalité, celle-ci restant toujours subordonnée à l'époque, à l'heure, à la place. Et,

voyez! J'aurai à disputer pour défendre Martin d'avoir trop fait de miracles. Or, Jeanne d'Arc, une très grande sainte, l'égale de l'évêque de Tours en sainteté, se trouve, elle, n'avoir pas fait de miracles du tout : à ce point que sa béatification en est entravée, comme on peut le constater au dossier de son procès devant la Sacrée Congrégation des rites (cf. mon tome II, p. 310). Le seul miracle un peu authentique qu'on y rencontre s'appuie principalement sur le témoignage du respectable M. Wallon, mon ancien collègue au Sénat. En ce qui concerne le progrès, je m'en tiendrai présentement à souligner les actes qui justifient avec surabondance ce que j'ai dit de Martin comme producteur de force morale et le placent *in excelsis*. Cette formule du progrès, tant falsifiée et rabâchée, hélas! on peut la brandir contre moi en guise de menace : ce n'est pas d'elle que j'ai peur. Le progrès, mais c'est en son nom que je parle, c'est pour lui que je stipule; c'est en l'étudiant avec moi dans la *Vita Martini* que vous apprendrez à le bien connaître.

Cependant, je ne compte pas me borner à ces assertions générales. Mon but prochain et précis est de mettre à son point vrai et sous son jour exact le groupe de narrations que nous a laissé Sulpice Sévère. J'avais rédigé, d'après un plan systématique, d'abord des prolégomènes sur les origines du concept de Sainteté, ensuite une série de « petits essais » sur la pureté, l'authenticité et la supériorité comparative de nos opuscules. Ce plan, je le disloque. Non par voie de suppression, ces études sont nécessaires, mais en leur assignant un autre rang. Il n'est pas impossible qu'un plus fréquent rapprochement avec les circonstances actuelles — entre le IVe et le XIXe siècle, il y a tant de similitudes, — vienne m'aider à restituer la petite épopée martinienne dans sa primeur, sa verdeur, sa fraîcheur d'autrefois. Tâchons donc d'être très actuel. L'érudition, inévitablement, est de mine vieillotte; elle fleure le moisi; écartons-la pour l'instant. J'ai le dessein de recourir à des procédés excessivement modernes.

On parle beaucoup de « psychologie » et de « sociologie ». Ce sont vocables tellement à la mode que bien des gens

n'hésitent pas à les employer, même sans les entendre. En conséquence, le secret de l'activité thaumaturgique de Martin va être tout d'abord demandé par moi à la psychologie. Puis, il appartiendra à la dynamique sociale ou sociologie d'établir les droits de notre héros au titre de représentant du progrès. Sur ces deux points, *mes* doctrines m'inspirent une confiance extrême ; je puis le déclarer sans immodestie, car elles ne contiennent pas un mot de moi, bien que je les traite par le possessif. Mais j'ai besoin de me mouvoir librement, et si, dans leur exposition, je me trompais, l'erreur ne regardera que moi. Sur un terrain où s'agitent tant d'ouvriers infatués et brouillons, il y aura simplement un maladroit de plus. Un jour, Victor Hugo, reprenant l'antique complainte de Plutarque au sujet de la disparition des oracles, disait à Dieu, — il était décidé déiste, — sur ce ton de reproche qu'on peut se permettre entre amis :

..... L'Humanité morne et manquant de prophètes,
Perd l'admiration des choses que vous faites !

C'est pourquoi, ayant formé la résolution de parler *ex cathedra,* sans autre cérémonie et uniquement en vue du cas actuel, je me fais prophète. Après tout, cette attitude est très correcte et d'autant plus convenable que je compte ne pas serrer mes preuves de trop près.

SECONDE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

POSITIVITÉ ET PSYCHOLOGIE

Un de mes très bons amis, très ennemi de la philosophie, que j'ai tardivement embrassée, m'écrivait : « Je constate « avec chagrin que la psychologie est devenue pour vous

« lettre close; par l'effet de vos opinions nouvelles, vous « n'êtes plus psychologue pour un sou... » Ces choses-là se disent souvent; Stuart Mill les a mises en circulation, mais elles demandent à être vérifiées. Quant à moi, j'aurais plutôt le sentiment que si quelque lueur a fini par pointer, à mon profit, au milieu du chaotique résidu déposé dans ma mémoire par les leçons cousiniennes du Lycée et par les trop abondantes lectures ultérieurement accomplies, je le dois à la théorie cérébrale qui est précisément une des pierres d'angle de mes « nouvelles opinions ». Mais, avant d'aller plus loin, j'essaierai de caractériser tout d'abord la source doctrinale à laquelle cette théorie se rattache. J'ai dit tout à l'heure qu'il s'agissait d'une philosophie basée sur l'étude systématique de l'homme collectif et servant de dogme à une religion dont le ressort essentiel est l'amour et la vénération de l'Humanité. Or, qui ne voit, tout de suite, le rôle capital des recherches relatives à l'intelligence, disons à la « psychée » humaine, dans une conception philosophique et dans une construction religieuse aussi nettement et strictement subjectives. Où donc la subjectivité serait-elle totale et complète, sinon dans cette double doctrine qui, élaborée et pratiquée par des hommes, fait des nécessités humaines la fin de tout Savoir; considère l'être collectif humain comme le centre de tout culte; finalement, voit dans le cœur et l'intellect de l'homme le seul tribunal compétent pour juger de ce qui intéresse l'humanité.

Mais il faut prendre garde. Si je continue sur ce ton, on pourrait bien m'accuser d'introduire dans notre clair langage françois, que tant filialement je vénère, d'obscures locutions allemandes (1). Tels disciples de H. Taine — il en est d'illustres — n'y manqueraient pas, s'ils s'avisaient de me lire, chose, il est vrai, passablement improbable. En tout cas, j'en brave

(1) Dans le livre déjà cité, et qui avait pour but d'exterminer Cousin et son école, — alors qu'ils étaient à bas populairement et disgraciés gouvernementalement, bien entendu, — H. Taine dit : « M. Cousin joue « sur le sens du mot subjectivité; il a beau jeu, le mot est allemand et « très obscur. Un philosophe commence à se tromper, lorsqu'il intro- « duit en français des mots allemands... » (*Les Philosophes françois du XIX*e *siècle*, p. 9.)

la chance. Subjectivité, subjectif, objectif sont des termes tellement utiles, il y a un tel intérêt à les mettre en circulation, que, fussent-ils du plus pur germain, nous devrions tout de même les adopter. Mais de ce que Kant les a définitivement frappés à l'usage et au très grand bénéfice du vocabulaire philosophique, ils ne sont pas allemands pour cela, ils sont latins, du très bon latin, par suite, d'excellent français. Ce qui ne l'est guère, français, ce sont ces plaisanteries trop renouvelées du père Bouhours, pour ne pas déceler une grande pauvreté spéculative. Elles laissent soupçonner que la *Critique de la raison pure*, tout comme la *Philosophie positive*, exerçait sur l'éminent H. Taine une influence irrésistiblement sommifère. En vérité, quand Montaigne dit : « C'est un « subject merveilleusement vain, divers et ondoyant que « l'homme, » il ne croit point parler allemand; et on verra plus loin Descartes expliquer en termes parfaitement lucides « que ce qui est passion à l'égard du subject est toujours « action à l'égard d'un autre object ».

CHAPITRE DEUXIÈME

DU SUBJECTIF ET DE L'OBJECTIF

Je dis donc que, si pour juger de l'ordre universel dans son ensemble, synthétiquement, — encore une expression allemande qui est du très bon grec, — on part de l'homme et qu'on rapporte tout à l'homme, on construit une philosophie à base subjective où l'ordre extérieur, tant vital que matériel, joue le rôle « d'objet », alors que l'ordre humain y tient rang de « sujet ». Mais écoutez une anecdote.

Il y a bien, bien longtemps, tout au milieu d'une des « conches » creusées par le flot dans le terrain crétacé et siliceux de la falaise qui forme la rive droite de l'estuaire de la Gironde, en face de la tour de Cordouan, s'élève un écueil dont la plate-forme carrée, vêtue d'algues et de varechs, est accessible à pied sec quand la mer est basse. A marée haute, cette roche voit ses bords doucement léchés par les vagues si le vent est paisible, ou violemment balayés par elles s'il

soufflè en tempête. Dans ce dernier cas, la « conche du Phare », comme on l'appelait, avec son recul tout à coup devenu lointain, offrait à la vue une perspective passablement sauvage. J'étais, en ces temps-là, l'unique habitué de ce recoin peu attrayant et, un jour que la mer se montrait à la fois très calme et très pleine, je me faisais bercer par sa grande houle, sous les yeux de quelques promeneurs, dont l'attention étonnée chatouillait à bon marché ma gloriole de sportsman. Elle a, en effet, cette houle, une apparence formidable, alors que ses vastes déroulements sont, au fond, d'une voluptueuse régularité. Tout à coup un frisson, prodrome de syncope, me parcourut le corps, des talons à la nuque ; c'est tout juste si je gardai assez de ressort pour gagner, en deux ou trois brassées, la petite plate-forme rocheuse, devenue îlot de secours. L'impression morbide disparut presque aussitôt, mais non la peur, une peur qui venait de détruire, et pour jamais, mon ancienne confiance en mes forces. J'avais beau me sentir sain et dispos; rien de plus aisé que de franchir les quelques mètres qui me séparaient du rivage; mais l'idée de plonger de nouveau au sein des vagues m'emplissait d'un irrépressible effroi. Le cœur défaillait.

Cependant on me regardait toujours ; plus qu'avant peut-être, par curiosité de deviner les motifs de mon attitude. Si peu vaniteux que soit le lecteur, il comprendra de quel tourment j'étais agité. Je tâchais de n'en laisser rien paraître : tantôt affectant de mesurer à pas méthodiques mon étroit refuge, tantôt m'étendant sur les algues à dessous rocailleux et aigus avec la nonchalance d'un homme qui goûte le soleil. Et toujours le courage ne revenait pas. Il ne m'est jamais revenu. Ces disparitions d'énergie sont des événements dans la vie d'un homme. Moi qui me piquais de parcourir, parapluie en main, des kilomètres à la nage, ce fut ma dernière « pleine eau ». Une barque, providentiellement montée par des amis, vint me tirer de cette situation humiliante et mal confortable, car déjà la douleur physique s'ajoutait au malaise intime de la peur. Je gardai du tout un souvenir extrêmement pénible; si bien que plus tard, quand il m'arrivait

de contempler la mer agitée par l'orage, ou simplement remplie jusqu'aux bords, le rocher du phare n'occupait plus du tout la même place dans le tableau. De simple détail parmi beaucoup d'autres, — « object » plus ou moins pittoresque, mais moralement indifférent, — il avait passé au rang de « subject » vivant, central, dramatique, étroitement mêlé à l'intérieur de mon être. Son contour, que les flots remaniaient sans cesse, semblait s'allonger, se ramasser, se tendre avec des airs de menace. De fait, le vaste paysage marin en venait à s'effacer, à s'absorber dans cette unique pierre : de la falaise aux lignes onduleuses, bordées de gazon rougeâtre; des grandes nappes d'eau, azurée ou verte par places, fuyant vers l'horizon; de l'immense ciel bleu, taché de nuées brunes, il ne subsistait plus que le quadrangle fatidique qui m'avait vu naguère pâtir dans mon esprit et dans ma chair. Subjectivée par des ressouvenances où se confondaient la peur, la honte, le danger et aussi la joie de la délivrance, cette roche du phare, comme si elle était devenue une portion de moi-même, gardait seule le pouvoir de m'intéresser.

Ce souvenir de jeunesse présente, sous forme concrète et agie, le plein contraste entre l'objectivité et la subjectivité. Maintenant, pour le montrer sous forme théorique ou dogmatique, jetons un coup d'œil sur l'ensemble des choses, j'entends le monde, — κοσμος, diraient les Grecs, à cause du bel ordre qui semble y régner, et parce que, pour eux, ordre était synonyme de beauté, — jetons, dis-je, un coup d'œil sur l'ordre, universel en tant que subjectivement conçu, et fixons, par voie comparative, la valeur propre d'un tel point de vue.

André LAVERTUJON.

(A suivre.)

BULLETIN D'ANGLETERRE

COMITÉ POSITIVISTE ANGLAIS (Newton-Hall)

RAPPORT POUR L'ANNÉE 1899—111

I. — Les commémorations et les cérémonies de l'année qui vient de s'écouler ont été les suivantes :

1er janv.— Frédéric Harrison : *La Fête de l'Humanité.*

19 mars. — Frédéric Harrison : *Célébration du mariage de* M. F. Bridger et Miss Edith Challis.

5 sept. — F. S. Marvin : *Anniversaire de la mort d'Auguste Comte.*

17 déc. — Frédéric Harrison : *Commémoration du Centenaire de la mort de Georges Washington.*

31 déc. — Dr Bridges : *Le jour de tous les morts.*

Les réunions et les conférences du dimanche ont continué à avoir lieu dans l'ordre suivant :

8 janv. — S. H. Swinny : *La Chine.*

15 janv. — — : *La Russie.*

22 janv. — — : *Les Etats-Unis de l'Amérique du Nord.*

29 janv. — — : *L'Espagne.*

5, 12, 19, 26 fév. — F. S. Marvin : *La dette du monde moderne vis-à-vis de la Grèce.*

5 mars. — R. G. Hember : *Les rapports du Dante avec le Positivisme.*

12 mars. — H. Gordon Jones : *L'enseignement de la Science.*

19 mars. — Le Juge Vernon-Lushington, Q.-C. : *Le Positivisme et l'Art.*

26 mars. — Warwick Draper : *Le roi Alfred.*

1er, 8, 15, 22, 29 oct. — Professeur E. S. Beesly : *La fin du Moyen Age et l'ouverture de la Civilisation moderne.*

5, 12, 19, 26 nov. — Frédéric Harrison : *L'histoire des Colonies du sud de l'Afrique.*

3, 10 déc. — Frédéric Harrison : *Histoire des Républiques du sud de l'Afrique.*

II. — Durant les mois d'été, des pèlerinages ont eu lieu le dimanche en divers lieux historiques et dans des musées, avec accompagnement de conférences appropriées, sous la direction de :

R. G. Hember. — 28 mai : Highgate et Hampstead (*Cromwell, et Harrison, inventeur des chronomètres*). Tombes de Coleridge et George Eliot.

— 25 juin. — Chalfont, Saint-Giles, Jordans et Beaconsfield (*Milton, Penn, Capitaine Cook et Edmond Burke.*

— 2 sept. — Abbaye de Westminster (*Visite aux tombes et aux monuments*).

F. S. Marvin. — 11 juin : British Museum (*Antiquités grecques*).

— 7 août. — Oxford and its Memorials.

S. H. Swinny. — 2 juil. : Kensington Palace (*Guillaume III*).

Frédéric Harrison. — 16 juil. : South Kensington Museum (*Antiquités du Moyen Age*).

A l'occasion de la célébration d'un mariage positiviste, le 13 mars, et de la célébration de la Fête des Morts, le 31 décembre, le Chœur a été dirigé par M. Herbert Swain.

III. — La « Société positiviste » s'est réunie le dernier vendredi de chaque mois, pour la discussion des questions politiques et sociales, sous la présidence du professeur Beesly. Voici la liste des sujets traités et les noms des rapporteurs :

27 janv. — *La Conférence de la Paix.* Prof. Beesly.
24 fév. — *Parti de Gouvernement.* Dr Bridges.
28 avril. — *La Crise dans l'Eglise.* Prof. Beesly.
26 mai. — *Le Gouvernement anglais dans l'Inde.* S. H Swinny.
23 juin. — *La Peine de mort.* Prof. Beesly.
28 juin. — *Le Vote pour la Milice.* Prof. Beesly.
25 août. — *Les Pensions pour les Vieillards.* A. S. Andrews.
29 sept. — *La Constitution française.* Prof. Beesly.
27 oct. — *Les Journaux quotidiens de Londres.* F. W. Bockett.
24 nov. — *La Guerre.* S. H. Swinny.

Il n'y a pas eu de réunion de la Société le dernier vendredi de mars et le dernier vendredi de décembre, à cause des fêtes de Pâques et de Noël.

Des « Social meetings », avec thé et musique, ont eu lieu le second lundi de chaque mois, excepté durant l'été.

IV. — La *Société des Jeunes gens de Newton-Hall* continue à fonctionner d'une façon satisfaisante, comme il ressort du rapport annuel, signé par son président, M. S. Swinny. La Bibliothèque a reçu plusieurs dons de livres, et sera heureuse d'en recevoir de nouveaux.

La *Société des Dames* a tenu ses réunions habituelles, con-

sacrées soit à la discussion des questions sociales relatives à la femme, soit au chant, soit à la musique, etc..... et a pu procurer à plusieurs de ses membres le bienfait d'une semaine de repos à la mer.

V. — Les publications positivistes sont en vente chez M. W. Reeves (185, Fleet Street, E. C. London), qui tient leur catalogue à la disposition du public.

La *Revue Occidentale*, éditée par M. Pierre Laffitte, paraît tous les deux mois à Paris ; le montant de l'abonnement pour les 6 numéros, qui est de 17 s. 6 d., doit être envoyé à C. G. Higginson, 3, Burlington Road, Withington, Manchester.

La *Positivist Review*, éditée par le professeur Beesly, est entrée dans sa huitième année et paraît tous les mois, au prix de 3 d. le numéro. Elle est présentement éditée chez Reeves, 185, Fleet Street, chez qui l'on peut se procurer les numéros parus.

VI. — La *Société positiviste de Manchester* a continué à fonctionner sous la direction de M. C. G. Higginson, qui a publié un rapport détaillé sur ses travaux, et le programme complet de ses réunions, cours et conférences, durant l'année.

VII. — Avec l'aide de souscripteurs français et anglais, M. Laffitte, au prix de 190,000 francs, s'est assuré définitivement l'acquisition de la maison de la rue Monsieur-le-Prince, dans laquelle habitait Auguste Comte à l'époque de sa mort. Ce fait important garantit la conservation et la préservation de l'appartement du Maître et des reliques associées à sa mémoire. La somme de 50,000 francs laissée en hypothèque par le vendeur est soldée actuellement.

VIII. — On trouvera ci-après la balance des recettes et des dépenses.

Le *Fonds anglais* subvient au loyer, à l'entretien, à l'éclairage et aux autres dépenses matérielles de Newton-Hall. Toutes les lectures et conférences y sont, en effet, gratuites, et aucune rétribution n'est exigée des auditeurs, ni accordée aux conférenciers. Le beau et ancien piano qui appartînt autrefois à Charles Darwin a été entièrement restauré par MM. Broadwood, les fabricants, et un second piano a été acheté pour servir aux Sociétés. Les dépenses du Chœur ont été couvertes par une contribution particulière de 5 l., et ne figurent pas dans le relevé des comptes.

Le *Fonds parisien* est transmis directement au Trésorier du Subside international, pour être employé, suivant la volonté d'Auguste Comte, à la conservation et à l'entretien de son appartement et de sa bibliothèque, et servir à assurer l'indemnité attribuée au Directeur du Positivisme.

IX. — Les seules publications de l'année ont été : *Imperial Expansion*, par Frédéric Harrison, et *le Jour de tous les Morts*, par le Dr Kaines, en suppléments à la *Positivist Review* de février et mars.

Le *Fonds typographique* est réservé à l'impression, à la publication, à la distribution des œuvres de Comte, traduites en anglais, et des autres travaux positivistes. Les bénéfices servent à l'extension du mouvement. Le trésorier de tous ces fonds est Edward Spencer Beesly, 53, Warrington Crescent, W. London, à qui les souscriptions doivent être envoyées sous forme de chèques ou de mandats-poste, *crossed* « London and Westminster Bank ».

La Bibliothèque positiviste est ouverte et l'on peut consulter ou emprunter les ouvrages qui la composent, en s'adressant au bibliothécaire, M. Hember.

X. — Un Comité s'est formé pour élever à Paris, sur la place de la Sorbonne, une statue à Auguste Comte, qui sera inaugurée le 2 septembre 1900. Un grand nombre de personnalités éminentes dans le domaine de la Philosophie, de la Science, de la Politique, de l'Art, et appartenant à tous les pays du monde, ont donné leur adhésion à ce projet. Le Comité positiviste anglais sera heureux de recevoir les adhésions et les souscriptions de tous ceux qui désirent participer à cette glorification de l'œuvre du Maître; il a déjà fait parvenir au Trésorier de Paris diverses sommes, s'élevant ensemble à 30 L.

XI. — C'est un des principes fondamentaux de la propagande positiviste de fournir gratuitement l'enseignement religieux et scientifique, d'offrir, sans condition, notre système d'éducation à quiconque veut l'accepter, et de substituer les mobiles sociaux aux mobiles personnels, dans tout le domaine de l'éducation. Mais cela ne peut être obtenu sans l'aide des personnes qui acceptent nos principes. Aussi le Comité, faisant appel à tous ceux qui s'intéressent à l'éducation populaire reposant sur une base sociale, leur demande-t-il de l'aider autant qu'il est en leur pouvoir.

Le Comité :

Frédéric HARRISON, *Président.* — Dr J. H. BRIDGES. — E. S. BEESLY, *Trésorier.* — C. G. HIGGINSON. — S. H. SWINNY. — F. S. MARVIN. — R. G. HEMBER, *Secrétaire hon.*

Newton-Hall, Fetter Lane, E. C. London, 29 janvier 1900 (1er Homère 112).

Suit le Relevé de comptes dressé par E. S. Beesly, trésorier, vérifié par A. S. Andrews.

BULLETIN DE FRANCE

AU CONSEIL SUPÉRIEUR DU TRAVAIL

Un décret du 1er septembre 1899, rendu sur la proposition de M. Millerand, ministre du Commerce, a complètement changé le mode de recrutement des membres du Conseil supérieur du travail, fondé en 1891 par M. Jules Roche.

Les 45 membres de l'ancien Conseil étaient choisis par le ministre du Commerce. 52 membres du nouveau Conseil supérieur, sur 66 dont il se compose, sont élus par leurs pairs : 15 patrons par les Chambres de commerce et 7 par les Conseils de prud'hommes ; 15 ouvriers par les Syndicats professionnels et 7 par les Conseils de prud'hommes ; 8 autres membres sont élus par le Sénat et la Chambre des députés. C'est une application du système de la représentation professionnelle.

Pour l'élection de leurs 15 représentants, les 2,500 Syndicats ouvriers sont, comme les Chambres de commerce, répartis en 15 groupes industriels, formant chacun un collège électoral. L'élection n'est pas confiée au suffrage universel des syndiqués. Chaque Syndicat représente un électeur et reçoit un seul bulletin de vote, mais le Syndicat dispose d'autant de voix qu'il compte de fois 25 membres payant leurs cotisations : un Syndicat de 100 membres a 4 voix ; un syndicat de 1,000 membres, 40 voix, etc.

Sur ces bases les élections ont eu lieu au cours des mois d'avril et mai derniers.

Le vote des Syndicats ouvriers formant le 14e groupe (industries relatives aux lettres, sciences et arts) intéresse particulièrement les positivistes. La Fédération des travailleurs du Livre et la Fédération lithographique ont présenté aux suffrages des Syndicats du 14e groupe notre estimé confrère, M. Auguste Keufer, membre de l'ancien Conseil supérieur et secrétaire de la Fédération du Livre depuis 1884.

M. Keufer a été élu, au premier tour de scrutin, par 733 voix sur 892 suffrages exprimés; sur 194 Syndicats ayant pris part à l'élection, 165 ont voté pour M. Keufer, dont le concurrent le plus favorisé a obtenu 58 voix. Ce magnifique succès, dû non seulement aux Syndicats de typographes et de lithographes, mais aussi à des Syndicats d'ouvriers en instruments de précision, d'horlogers, de géomètres, de musiciens, etc., atteste que les travailleurs syndiqués savent reconnaître et apprécier le mérite et le dévouement personnels. En même temps qu'un témoignage d'active sympathie envers M. Keufer, ce beau résultat prouve la cohésion et l'unité morale de la Fédération du Livre dont M. Keufer est l'âme plus encore que la cheville ouvrière. Les 130 Syndicats typographiques adhérant à la Fédération du Livre ont voté, sans une seule exception, pour leur secrétaire général.

Le Conseil supérieur du travail a tenu, du 5 au 18 juin, une session au cours de laquelle il a adopté de nombreuses modifications à la législation des Conseils de prud'hommes et à la loi du 12 janvier 1895 sur la saisie-arrêt des salaires.

Avant d'aborder l'ordre du jour de ses travaux, le Conseil a choisi ses deux vice-présidents. Candidat des membres ouvriers, — lesquels ont des opinions politiques et sociales fort différentes des siennes, — M. Keufer a été élu, au premier tour de scrutin, Vice-président du Conseil supérieur du travail, par 42 voix sur 60 votants. Le représentant des patrons, M. Aynard, vice-président de la Chambre des Députés et régent de la Banque de France, n'a été élu vice-président du Conseil supérieur qu'au troisième tour de scrutin, par 31 voix.

Enfin, M. Keufer a été élu membre de la commission permanente du Conseil supérieur, le premier parmi les sept ouvriers, par 47 voix sur 49 votants.

Comme les typographes, les positivistes sont heureux et fiers des hommages rendus à M. Keufer, l'une des forces du prolétariat français et l'une de ses plus nobles figures.

F. F.

VARIÉTÉS

I. — SEMENCE DE DIEUX

Je vous prie d'abord de lire dans votre Bible — car j'espère bien que vous en avez une — le chapitre XXXI de la Genèse, spécialement les versets 30-36. Cela fait, nous allons chercher et, je crois, nous trouverons sous ce pittoresque récit, Sulpice Sévère nous guidant, la cellule proto-plastique de toutes les conceptions théologiques et métaphysiques qui ont occupé l'Humanité. Je ne dois pas vous cacher que la doctrine ici présentée sous forme anecdotique et littéraire est un fonds et un tréfonds. Il est indispensable de se l'approprier pour comprendre le moindre mot à ces deux « logies » si fort à la mode actuellement et à l'occasion desquelles tant d'hommes infiniment distingués divaguent, à savoir : la psycho-logie et la socio-logie. Et moi je viens : ce sont là deux sanctuaires où celui qui aura maîtrisé la primordiale opération fétichique pourra pénétrer; quant à celui qui l'aura dédaignée ou ne l'aura pas pu saisir, *lasciate ogni speranza :* il n'en franchira jamais le seuil.

I

LE FÉTICHISME ET LA SAINTETÉ

Ces « idoles » de Laban, comme les appelle Sulpice, — les dieux de moi, τοὺς θεούς μου, disent les Septante (30), — que Rachel avait volées à son père pour en réserver la bienfaisante puissance à son mari et à sa nouvelle famille, fût-ce au prix d'un mensonge passablement indécent, ce sont des dieux fétiches. Cinq ou six siècles plus tard, ils jouent encore un rôle considérable dans les habitudes isréalites, témoin ces

Habitudes fétichiques de l'ancien Israël.

Téraphin (1) que Michol manœuvre si adroitement afin de cacher la fuite de David, son époux (*Rois*, I, 19, 13), lequel était, en outre, lié aux Ammonites, fils du serpent, par un lien totémique (cf. *Prolégomènes* à la *Vita Martini*, sur les origines de la Sainteté, § VII, source fétichique du concept du Saint). Sulpice a négligé la plupart de ces détails. S'il les avait remarqués, il ne les eût point compris. Il avait dépassé de beaucoup la phase du développement religieux qu'ils décèlent ; tout au moins n'en avait-il conservé qu'un souvenir obscur sous les espèces de ce polythéisme élevé et épuré qui poussa les hommes de son temps, d'abord à diviniser Jésus, ensuite à décerner une notable partie des prérogatives divines aux martyrs et aux hommes exceptionnellement vertueux. La sainteté, effectivement, a pour source tout à fait première une opération mentale antérieure à tous les polythéismes, plus ancienne que les plus antiques Olympes. Je veux dire ce raisonnement spontanément inductif qui, interprétant les phénomènes extérieurs par l'activité, la volonté et la conscience, en arrive très vite à créer le culte du mort, supposé toujours vivant sous une forme nouvelle (2). Des textes bibliques en attestent la primordialité certaine et l'indubitable universalité ; ils sont nombreux et décisifs, nous avons intérêt à le constater ici.

Primordialité étendue et importance du fétichisme.

II

Renan, qui croyait que les anciens sémites avaient été de tout temps monothéistes, et leur en faisait un titre de supériorité sur les races aryennes, dit à ce sujet : « L'erreur fondamentale du sauvage est le spiritisme, l'opinion niaisement réaliste qui lui fait supposer dans toute chose complexe un

Renan n'y veut voir qu'une niaiserie.

(1) Τά κενοτάφια (Septante) ; *statuam* (*Vulgate*).

(2) Le fait se produit avec tant de rapidité que M. Herbert-Spencer ne veut voir que lui comme manifestation religieuse initiale ; erreur énorme dont, je crois bien, mon § VII des *Prolégomènes* de la *Vita Martini* ne laisse pas subsister grand'chose. Telle est aussi la source des interminables discussions sur « l'animisme ». J'ai dû sérieusement examiner la question, car c'est de là que sont sortis le Héros et le Saint.

esprit qui en fait l'unité. » (*Hist. d'Israël*, I, 41.) Cette proposition si délibérément rédigée est en exacte équivalence avec cette autre que voici : L'erreur fondamentale du sauvage, c'est de prendre pour réel l'aspect de l'horizon tel que ses yeux le lui représentent ; c'est l'opinion niaisement réaliste que la Terre est une surface plane recouverte d'un dôme circulaire. Le sauvage, effectivement, a le tort de ne connaître ni Copernic ni M. Cousin. Il se montre plus niais encore que ne le jugeait Renan. Il n'est pas nécessaire qu'une chose soit complexe pour qu'il lui attribue l'activité et la conscience : il suffit qu'elle soit proche, et que, de son voisinage ou de son contact, naisse la nécessité de l'expliquer. Une pierre, par exemple, comme celle de Jacob, est un type de simplicité absolue ; et néanmoins, parmi les objets qui ont tenu le plus de place dans le fétichisme universel, les pierres sont au premier rang (cf. François Lenormand, sur le culte des pierres en général et spécialement sur les bétyles des pays sémitiques, dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, t. III). C'est un trait caractéristique de la façon dont l'étude des religions est parfois comprise, d'entendre un homme tel que Renan parler sur ce ton d'une manifestation mentale qui n'est rien moins que le premier effort de notre intellectualité ; — un effort tellement décisif et adéquat au problème, qu'il se prolonge ensuite à l'infini, et qu'en le suivant d'un bout à l'autre, il rend compte de toute religion et de toute science. Cette « niaiserie », à vrai dire, constitue le théorème initial au moyen duquel le monde extérieur se trouve expliqué par la nature intérieure de l'homme ; et vous pouvez reconnaître ici l'application du principe de philosophie première qui nous porte à toujours former l'hypothèse la plus simple et la plus sympathique en concordance avec les renseignements obtenus (1). Or, l'homme primitif se sait et se croit actif et volontaire ; c'est vraiment là tout ce qu'il sait, et il va procéder à la découverte de l'inconnu par le connu. En conséquence,

L'hypothèse fétichique, premier essor mental de l'être humain.

(1) « Construire la plus simple hypothèse compatible avec l'ensemble des phénomènes, en cela consiste le véritable esprit scientifique même en mathématique. » (Auguste Comte, *Syst. de pol. pos.*, I, 682.)

ayant à interpréter les phénomènes dont il est entouré, — car c'est sa constante tendance d'établir un lien entre la réalité et lui, — il les gratifie d'une nature intime analogue à la sienne propre ; et, ce faisant, il se procure la seule explication qui soit présentement à sa portée. Au surplus, aussitôt formulée, cette explication, d'hypothétique qu'elle était, devient objective, par cela seul qu'elle est en convenance mentale avec les faits connus à ce moment. C'est le produit intellectuel qui se transforme en être réel et personnifié, un genre de métamorphose aujourd'hui encore très familier à notre entendement. En d'autres termes, sous la prétendue « erreur fondamentale du sauvage », l'analyse psychologique fait apparaître un acte intellectuel, irréprochable au point de vue logique, et qu'il est vraiment étonnant de voir traiter avec tant de mépris. A vrai dire, il témoigne d'une énergie mentale d'autant plus remarquable qu'il est un coup d'essai. Il se reproduira d'époque en époque, utilisant des informations graduellement plus étendues et écartant les renseignements reconnus inexacts. Peu à peu, il fera surgir tous les progrès, car il est scientifique comme il est religieux. La religion, en effet, vise à pourvoir, plus ou moins imparfaitement, aux *desiderata* de la science ; et toujours, en réalité, elle a été un système de réponse aux questions que l'homme se posait sur sa destinée ; et la science n'est pas autre chose.

III

Remarquons que cette manière de philosopher, d'où le fétichiste initial a tiré l'hypothèse la mieux appropriée aux circonstances ambiantes, a été ultérieurement celle des théologiens polythéistes, des théologiens monothéistes, des métaphysiciens ontologistes et aussi des premiers savants. Le fondateur de l'astronomie mathématique, Thalès, l'emploie quand il cherche dans l'eau l'interprétation de la cosmologie universelle. Aristote l'applique quand, pour fixer le principe toujours fuyant de causalité, il imagine un moteur immobile en convenance avec l'idée majestueuse et bien ordonnée que ce grand penseur se faisait de la nature. Les prêtres des grandes théo-

craties l'avaient, de leur côté, mise en pratique lorsque, mieux éclairés sur les phénomènes secondaires, ils placent l'univers, précédemment confié à la multitude des petits embryons divins (1), sous le gouvernement de quelques Dieux préposés à la direction des grands départements cosmologiques. Dans ces divers cas, le procédé initial n'est jamais abandonné, à cela près qu'il perd un peu, parfois, de sa rigueur logique, comme dans ce passage du fétiche au dieu : le premier, âme de l'objet matériel avec lequel il se confond ; le second, extérieur à l'objet et le régissant du dehors. Il y a certainement plus de satisfaction pour l'esprit et plus d'accord avec la réalité visible à concevoir le soleil, par exemple, comme un être vivant et volontaire, qu'à le considérer comme un corps inerte guidé par Ammon-Ra ou par Phébus-Apollon.

Puissance et persistance de cette manière de philosopher.

Je voudrais bien qu'on me montrât la différence entre notre tout premier aïeul dotant d'une âme humaine la matière universelle dans chacune de ses manifestations, afin de pouvoir la comprendre et avec l'espoir d'agir sur elle, et nos penseurs théologiens et métaphysiciens affirmant l'existence d'un Etre suprême et haut justicier, parce que cette conception s'accommode à leurs idées d'ordre et à certaines nécessités sociales. Les deux hypothèses sont tout juste aussi valables, exactement aussi légitimes l'une que l'autre. Elles ne diffèrent que par l'heure historique et le temps. Elles sont également incapables de supporter la discussion et d'atteindre à la démonstration ; mais le temps et l'heure historique leur donnèrent, pendant une certaine période, légitimité et valeur. Vous pouvez prendre un Descartes, un Hume, un Kant ; si vous les placez à côté des tailleurs de silex des sables quaternaires de la Somme ou auprès de l'homme de Cromagnon, ces terribles maîtres du criticisme seront fétichistes comme eux et comme lui. Il s'agit, en effet, d'une méthode d'investigation qui ne peut ne pas prédominer aussi longtemps que l'esprit humain explique les choses par des causes et les événements par des

(1) Je ne dis pas « des dieux » comme on fait souvent, cette matière étant traitée avec trop peu de précision. Les fétiches ne sont pas des dieux, mais une semence de dieux. (Cf. *Prolégomènes* à la *Vita Martini*, § VII.)

volontés. Même après la substitution définitive des lois aux causes, elle subsistera encore à titre de procédé préparatoire. Quand donc on jette sur elle le dédain et le ridicule, c'est tout le passé de l'esprit humain que l'on calomnie.

IV

Le fétichisme comme religion n'a pas moins de valeur que comme méthode mentale.

En ce qui concerne le fétichisme considéré uniquement comme religion, j'ai le chagrin d'être forcé de constater la singulière espèce de dégoût qu'il inspire aux spécialistes de l'histoire religieuse. Ils le traitent comme un intrus vulgaire et déplaisant. Lui accorder son rang d'initiateur leur est pénible. Ceux qui ne peuvent le nier le subalternisent à l'aide d'inventions subtiles. Le naturisme, l'animisme et plusieurs autres *ismes*, vrais chefs-d'œuvre en l'art de compliquer et d'obscurcir les choses sous prétexte de les mieux comprendre, lui sont déclarés supérieurs. Heureux quand on ne le met pas absolument hors de cette Cité religieuse dont il est la pierre de chevet et à laquelle il servira de couronnement.

Il est mis hors la religion par les spécialistes des « sciences religieuses ».

Je lis dans le *Dictionnaire des Sciences religieuses* — article de M. Michel Nicolas, professeur à la Faculté protestante et auteur de livres très bien faits sur des matières bibliques — que le fétiche n'est pas un dieu. C'est aussi mon avis, quoique les Septante et la *Vulgate* pensent le contraire : τοὺς θεούς μου, les dieux de moi, *deos meos*, dit le beau-père spolié de Jacob. Mais M. Nicolas motive son opinion d'une manière assez surprenante. Les fétiches ne sont pas des dieux, parce qu'ils « ne sont que des porte-bonheur », auxquels on suppose une puissance dont il y a chance de tirer profit. Le sauvage n'en fait l'objet de son culte et ne se met sous leur protection qu'en vue de recevoir, en retour, bonne chasse, bonne pêche et bonne santé. La preuve qu'il ne les prend pour patrons que dans ce but, c'est que, au cas de non-réalisation de ses vœux, il les injurie. Cette argumentation ne laisse pas que d'étonner sous la plume d'un aussi bon chrétien que le rédacteur du *Dictionnaire des Sciences religieuses*. Est-ce donc pour qu'il leur porte malheur que les croyants de

Jésus l'entourent d'adorations? N'attendent-ils vraiment de lui aucun profit, soit dans ce monde, soit dans l'autre? Quand ils récitent le *Pater noster*, n'ont-ils pas l'espoir d'être mis à l'abri du mal, de voir leurs dettes payées et d'assurer leur pain quotidien? Cela est-il à ce point dissemblable de la bonne santé, de la bonne pêche et de la bonne chasse convoitées par le fétichiste (1)? Et n'arrive-t-il jamais qu'au milieu des déboires et des déceptions, un chrétien maudisse son dieu, supposé auteur de sa mauvaise destinée? Ces similitudes sont grosses comme des montagnes. Il n'est pas besoin d'une loupe philologique bien perfectionnée pour les discerner. Mais M. Michel Nicolas ne veut pas les voir. Elles le gêneraient quand il décide sévèrement que le fétichisme « n'est pas même une branche du naturalisme ». Et pourquoi cet arrêt si dur? C'est que le naturalisme (gardez-vous de le confondre avec le naturisme!) « est la divinisation des forces ou des *grands* phénomènes de la nature ». Le fétichiste, lui, ne divinisant que les *Petits* phénomènes, en doit donc être exclu, car, évidemment, la divinité est une question de dimension. Pauvre sauvage, mesquinement préoccupé de la source qui t'abreuve, de la roche qui t'abrite, de l'arbre dont le fruit te nourrit, de la pluie qui te mouille, tu n'a pas d'yeux pour des êtres plus grandioses et des mouvements plus généraux. Ta faible cervelle en serait éblouie ou troublée. Ton Panthéon ne s'emplit que des manifestations cosmiques les plus vulgaires. Il manque de prestige et de majesté. Résigne-toi donc à le voir relégué loin de l'attention des « sciences religieuses » (2).

Comme quoi tous les dieux sont au fond des porte-bonheur.

La divinité mesurée à la toise.

J'ai l'air de rire, mais soyez sûr que les sentiments de ce genre jouent un rôle dans la question. Quand on a fait de la haute théologie ou de la métaphysique transcendante, il en

(1) Dans les Védas, les hymnes de prière, très nombreux et très poétiques par le style, se ramènent à dire à Agni, ou à tout autre dieu : « Si tu me donnes ceci, je te donnerai cela. » Ou bien : « Tu m'as donné ceci, moi je t'ai donné cela. » Je parle d'après Max Muller. Ce sont de vrais marchés, donnant donnant.

(2) M. Albert Reville, qui professe « l'Histoire des Religions » au Collège de France, dit, lui aussi : « Le fétiche est essentiellement un objet

coûte de confesser ingénûment que la Cause Suprême a pour ancêtre le manitou. Notre morgue aristocrate ne se développe nulle part plus abondante que sur les bancs de l'Ecole. Ecoutez Renan déclarant qu'il ne voit pas la nécessité que l'âme d'un Papou soit immortelle. C'est là, à vrai dire, le fond doctrinal de cette immoralité subjective que Comte réserve aux seuls « êtres convergents », c'est-à-dire ayant noblement participé à la tâche commune; mais le ton hautain et méprisant n'est pas de Comte, il appartient à Renan seul. Mon ami Scherer, naguère ardent calviniste, en était arrivé à une émancipation plus que complète. Néanmoins, il persista toujours à vouloir être, intellectuellement, issu de la cuisse de Jupiter; et quand on lui parlait de ce qui est dû à l'Humanité, conçue comme la seule providence que l'homme ait jamais connue, il se mettait en colère et traitait l'Humanité de guenon. M. Michel Nicolas, qui a écrit tant de belles études en vue de populariser la critique biblique parmi nous, affirme que le fétichisme ne fut jamais que le partage des races très inférieures destinées à rester telles indéfiniment, et il émet le doute que ce mode religieux se soit jamais « établi chez la race indo-européenne ». Sur ce dernier point, je le renvoie au chapitre XII de la *Vita Martini* et aux commentaires dont je l'ai accompagné; mais quant à la soi-disant infériorité irrémédiable des peuplades fétichistes, c'est à M. Nicolas lui-même qu'il faut en appeler. Il sait mieux qu'aucun de nous ce que valent les Juifs intellectuellement et moralement. Il connaît leur incomparable littérature aussi bien que personne, et ce n'est pas à lui qu'on apprendra qu'elle contient en profusion non seulement des traces de litholâtrie, de dendrolâtrie et de totémisme, mais aussi des preuves que Iahveh fut, à l'origine, un dieu de la foudre et du feu. « Comment les peuples fétichistes seraient-ils sortis de leur état primitif? » demande M. Nicolas. C'est à lui de nous dire comment en est sorti

Que les sémites ont été fétichistes comme tous leurs voisins.

en lui-même mesquin, portatif, possédable. » (*Revue de l'Histoire des Religions*, IV, 19.) Non; l'essence du fétiche, c'est l'âme humaine qu'il ne possède pas et que le croyant lui attribue. La pierre qui roule et le soleil qui poursuit sa course magnifique sont fétiches au même titre et en vertu de la même opération.

Israël. Il pourrait aussi interroger les égyptologues, qui nous montrent les théories de l'unité et de l'universalité divines grandissant au milieu du fétichisme le plus intense et acquérant un tel éclat que ceux qui les étudient aujourd'hui en perdent leur netteté de vue jusqu'à prendre les fétiches les moins douteux pour de purs et profonds symboles.

V

Connexité de la sainteté catholique avec le fétichisme.

J'ai toute l'apparence d'être sorti de mon cadre régulier et d'avoir oublié mon vrai sujet. En réalité, je viens, au contraire, d'en étudier la partie tout à fait centrale. L'hypothèse fétichique, qui consiste à humaniser la nature entière, est le fond solide, tenace, persistant, du développement religieux. Elle est la clef de cet anthropomorphisme qui emplissait si exclusivement l'imagination de Sulpice et des hommes de son époque. C'est de là que découle cette poursuite acharnée, infatigable, en vue de former une doctrine et d'établir un culte dont la nature humaine serait l'essence et dont l'être humain serait le principal objet. A ce titre, le fétichisme est le point de départ de toute notre investigation : ayant créé le culte des morts, il se trouve étroitement connexe au culte des saints. Sans lui, la sainteté catholique reste inintelligible. Non seulement je ne crois pas en avoir trop parlé, mais c'est une matière sur laquelle je devrai revenir.

Grâce à la patiente et sagace investigation qui se poursuit systématiquement depuis une cinquantaine d'années, chacun peut parcourir, documents en mains, les deux Amériques, là où se rencontrent encore des sauvages; le tout nouveau monde océanien avec ses innombrables îles, grandes et petites ; cette Afrique du centre, hier encore inconnue, et qui, elle aussi, est un monde absolument nouveau. Il est aisé d'aller en Finlande, dans les pays récemment annexés de l'Empire russe, en Laponie, au Thibet mongol et au Thibet chinois, partout où peuvent se montrer des fétichistes authentiques. Ceci est pour le temps présent. Pour le passé, les études surabondent, et vous pouvez mettre à profit les documents ninivites, babyloniens, assyriens, ce qui embrasse les sémites

de toute époque et de toute catégorie, y compris les Juifs; il vous est loisible de vous renseigner amplement sur les Celtes, sur les Germains, sur les Slaves, en descendant jusqu'à nos aïeux immédiats, les Hellènes et les Latins. Parmi ces peuples, il en est qui sont arrivés à l'émancipation positive, les Occidentaux, ou qui semblent enclos pour un laps de temps indéfini dans leur monothéisme quasi-philosophique, les Musulmans. D'autres se tiennent à mi-côte, telles les populations de la péninsule indoustanique. Ceux-ci n'ont pu franchir le premier stade du progrès religieux, mais y ont obtenu de prodigieux perfectionnements; c'est le cas de quatre cents millions de Chinois; ceux-là, les clans encore mal comptés et mal dénommés de la race noire, en Afrique, en Océanie, en Polynésie, rampent tout au bas de l'échelle. Mais tous, ceux que j'ai réussi à dénombrer comme ceux que j'ai oubliés, les intelligents, les stupides, les avancés, les arriérés, que leur couleur soit blanche, rouge, noire ou jaune, qu'ils vivent au pôle ou sous l'équateur, vous n'en désignerez aucun dont les dieux ne soient pas ou n'aient pas été des fétiches, j'entends des objets appartenant à la nature organique ou inorganique, des phénomènes climatériques ou météorologiques, des fractions quelconques, plutôt minimes, du monde extérieur en qui l'homme, à son premier éveil mental, a placé idéalement une activité et une volonté à l'image de son propre être intime. Laissez dire les grandes intelligences, les historiens illustres à plume divine, tels qu'Ernest Curtius ou Ernest Renan. L'hypothèse fétichique leur est comme une humiliation et une bassesse. Ils veulent que le dieu sublime des hautes théogonies et des altières philosophies ait toujours été présent à l'esprit de l'homme. Leur attachement à une conception dont le rôle fut si magnifique doit certainement être respecté. Tranquillement, attendez qu'à leurs affirmations, où le plus généreux émoi se mêle à une très sincère rhétorique, ils aient ajouté un fait, une ombre de preuve positive attestant, selon les procédés de la critique historique, que tel groupe humain atteignit jamais au polythéisme sans avoir passé par le fétichisme, ni au monothéisme sans s'y être préparé par l'apprentissage polythéiste. Le culte du fétiche est la religion

Partout où il y a eu des dieux, d'abord il y a eu des fétiches.

première, comme l'hypothèse fétichique est le premier pas vers la science. L'un préside à l'enquête initiale sur le monde moral, en concomitance avec l'enquête initiale instituée par l'autre sur le monde physique.

VI

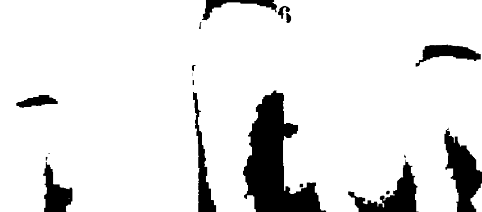
La prédisposition fétichique n'a d'ailleurs jamais complètement perdu son immémoriale influence, soit comme pratique sociale, soit comme méthode intellectuelle. Aujourd'hui encore, on peut la voir revendiquer ses droits avec une énergie renaissante à mesure que l'amoindrissement et l'effacement des anciens dieux laisse la place plus vide. C'est en elle que nous nous reprenons à puiser les éléments de foi, de piété et de poésie destinés à devenir la parure du dogme scientifique. Cette niaiserie fondamentale, comme la qualifiait Renan, a conservé sa pleine fécondité; et elle est, en effet, fondamentale à ce point que la voici en train de reconquérir le peuple de nos grandes villes, qu'elle pousse à reconstituer, avec une spontanéité pleine d'éclat et de fraîcheur, le culte, plusieurs milliers de fois centenaire, des ancêtres. C'est elle aussi qui a été la Font. de Jouvence où se sont retrempées les conceptions de nos écrivains et de nos poètes. Jamais les expansifs riverains des petites méditerranées de l'Afrique centrale mêlèrent-ils à leurs intérêts et à leur intimité, avec plus de passion, de conviction et d'entraînement que ne le fait Lamartine, le lac objet de leur culte :

Le fétichisme contemporain et son rôle artistique et littéraire.

O lac! l'année à peine a fini sa carrière
Et sur *tes* bords chéris qu'elle devait revoir,
Regarde, je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où *tu* la vis s'asseoir.

Tu mugissais ainsi sur *tes* roches profondes.
Ainsi *tu te* brisais sur leurs flancs déchirés,
Ainsi le vent jetait l'écume de *tes* ondes
Sur ses pieds adorés.

Puis écoutez, comme conclusion, l'âme préhistorique ressuscitée, répandant sa sympathie sur les humbles êtres qui l'entourent, et, confiante dans leur réciprocité de tendresse, leur demandant, en échange, de s'associer à ses émotions :



Que le vent *qui gémit*, le roseau *qui soupire ;*
Que les parfums légers de *ton* air embaumé;
Que tout ce qu'on entend, l'on voit et l'on respire,
Tout dise : « Ils ont aimé ! »

A qui prendrait ce pur élan d'amour universel pour une prosopopée dans le goût de l'abbé Le Batteux, je ne ferais pas compliment sur son sens esthétique. Dans nos œuvres classiques, rien ne se remarque de comparable pour la réalité d'accent et la sincérité d'accord entre l'homme et la nature. Ce sont façons d'exprimer et de sentir, qui n'ont apparu ou réapparu en Europe — car le symptôme est européen — qu'aux approches de l'immense crise, européenne elle aussi, bien qu'on l'appelle la Révolution française. Depuis, et comme parallèlement, les lettres reconstituées, expression de l'Ere nouvelle, s'imprègnent et s'inspirent de plus en plus de l'interprétation fétichique. Ce mouvement, inauguré pendant la période immédiatement pré-révolutionnaire, n'a cessé dès lors de s'accentuer et de s'accroître; il est devenu le trait saillant, le grand ressort de notre activité artistique, et la contagion gagne même les milieux qui semblaient mieux abrités contre elle par leurs habitudes de réserve, d'ordre et de précision. C'est hier que le général de Saint-Germain, avant de confier le drapeau du 200ᵉ régiment de ligne aux invalides chargés de le déposer au Musée d'artillerie, interpellait cette noble relique dans les termes que voici : « Au nom de la France, au nom de l'armée, nous te recevons dans cet asile de nos gloires, drapeau du 200ᵉ régiment! Ton histoire ne fut pas longue, mais elle a été brillante! Tu as pu flotter sur la capitale d'une île immense, soumise par une poignée de nos héros. Gloire au drapeau du 200ᵉ régiment! » Pauvre philosophe et pauvre critique qui sourirait de cet ardent langage adressé à un objet insensible que l'amour a su transformer en un être cher et vénéré; plus pauvre cœur qui ne frissonnerait à sentir sous ces brûlantes paroles la conviction entière que ce lambeau d'étoffe tricolore enferme réellement dans ses plis l'âme de la Patrie! (*Octobre* 1896.)

L'interprétation fétichique mode d'expression de nos plus nobles sentiments.

André LAVERTUJON.

MOUVEMENT POSITIVISTE INDÉPENDANT (1)

II. — La Culture littéraire dans ses rapports avec les arts plastiques à travers l'histoire.

LA GRÈCE ANTIQUE

Les origines de la Grèce antique demeurent obscures et sont certainement complexes. L'Hellène se croyait né de ce sol même qu'il illustra; ses propres frères, ses parents immédiats de Macédoine et d'Epire, il ne les admit que bien tard, et encore furent-ils considérés comme des rustres et des demi-barbares. Pourtant, tous ces peuples qui l'entouraient aux âges historiques étaient issus d'un même rameau, plus ancien, et des liens étroits les rattachaient au Grec dans ces périodes troubles des temps primitifs où le savant, aujourd'hui, recherche dans la pénombre des caractères oubliés. Bien des faits démontrent que les peuples d'autrefois se trouvaient moins isolés qu'on le pourrait croire. Sans doute, les contacts et les échanges étaient plus lents, plus pénibles; mais qu'importait le temps à des hommes qui n'avaient point la notion du temps. Des caravanes venues du fond de l'Asie mettaient quinze, vingt ans à joindre un pays où elles réalisaient leurs derniers échanges, puis elles se perdaient à nouveau dans le mystère du monde inconnu. Mais elles laissaient quelque objet fragile que l'on retrouve aujourd'hui dans un tombeau; elles semaient sur leur passage de ces contes primitifs que l'on recueille dans l'Inde, en Chine, et qui deviendront, sur le sol de la Grèce, la fable d'Esope. Ce phénomène n'est point tellement absent de notre histoire : au XIIIe siècle, les Polo quittent Venise pour vingt-six ans et reviennent dans leur patrie ayant à peu près oublié leur langue, Tartares par leur costume et presque par leur visage. Le franciscain Guillaume de Rubruquis retrouve à Karaco-

(1) Sous cette *Rubrique* sont publiés des travaux dont les signataires se réclament de la Méthode et de la Philosophie positives, mais dont la teneur ne saurait être admise, sans d'importantes réserves, par la Direction.

rum, résidence de Maugu-Khan, une femme de Lorraine et un orfèvre parisien, Guillaume Boucher, qui croyait encore avoir, dit le bon moine, un frère nommé Roger, résidant sur le Grand-Pont, à Paris. Or, il faut savoir que Karacorum se trouvait sur les versants méridionaux de l'Altaï, à environ trois cent cinquante lieues plus à l'ouest et deux cents lieues plus au nord que Pékin (1). De tout temps, il y eut de ces enfants perdus des races, errant au loin sur la terre, et laissant à l'archéologue le soin de percer le mystère de quelque fort étrange singularité.

De fait, on retrouve mille influences étrangères dans l'art primitif de la Grèce. Et même le mot *influence* est-il très probablement inexact. Les relations avec l'Egypte, la Phénicie, les Perses, tous les peuples de l'Asie Mineure et du bassin méditerranéen, sont évidentes. Mais, dans ce premier contact avec l'Orient, la Grèce n'est point absorbée. Les stèles mycéniennes sont enfantines et primitives, et pourtant on retrouve à côté d'elles des épées de bronze incrustées d'or, d'argent et de métal antique, d'un travail complexe et raffiné qui rappelle l'Asie. C'est que la Grèce, dès son premier effort, s'écarte de la voie qu'ont suivie les civilisations plus anciennes que les Hellènes ont traversées (2). Leur conception religieuse et sociale est différente déjà, leur mentalité se ressent de cette influence immédiate, constante, profonde, qui les sauve de l'imitation de l'Orient. Les arts étrangers restent étrangers, ils constituent vraiment, et au plus haut degré, une importation : ils ne s'acclimatent point. Ils sont un luxe artificiel qui ne correspond, dans la vie générale d'un peuple, à rien autre qu'au sentiment de la couleur et de la beauté. L'épée fastueuse, le bijou travaillé, l'étoffe chatoyante, restent la plante étrangère qui meurt sur un sol hostile ; la stèle maladroite, gauche, primitive, c'est le premier bourgeon de l'arbre dont les rameaux puissants couvriront de leur ramure la terre merveilleuse d'Hellas.

(1) V. *Deux voyages en Asie au* XIII[e] *siècle*, relation de De Rubruquis, chap. XXXIV. — *Voyage de Marco Polo*, I[re] partie, chap. LI. — Note. Delagrave, Paris, 1888.

(2) V. Henri de Marinis, *la Società greca*, Napoli, 1892.

Et c'est justement par là que l'on peut retenir l'influence prédominante de l'Egypte. L'Egypte avait suivi une évolution en quelque sorte préparatoire du génie grec ; elle avait perfectionné une technique, lourde encore, mais savante, précise, quoique gênée dans l'abstraction de sa formule géométrique. Le Grec va s'en emparer pour lui donner cette souplesse qui la conduira jusqu'à l'éclat sans égal de son art éternel. Ceci mérite plus qu'une affirmation hâtive ; avant d'étudier la culture intellectuelle de la Grèce et la forme d'art qui en sera le produit, arrêtons-nous à ce vieux sol d'Afrique.

Derrière le génie grec, dont le caractère domine dans les civilisations occidentales, l'Egypte demeure comme l'aïeule vénérable, à demi vêtue des ombres du passé. Nous ne connaissons d'elle que sa décadence (1); elle apparaît saisissable à notre recherche historique lorsque, déjà, des monarchies héréditaires s'élèvent victorieuses d'une théocratie sacerdotale qui lui donna ses formes premières et sa première pensée. Pourtant, si l'on essaie de dégager dans les faits des époques connues, et surtout dans la tradition religieuse, des indications, on arrive à entrevoir, dans ses grandes lignes, ce que put être l'évolution première. A travers les coutumes populaires, qui subsistèrent avec force jusqu'à l'époque grecque, on découvre les restes d'un fétichisme primitif. L'animal sacré, variable pour chaque *nome* ou province d'Egypte, correspond à une persistance de ce culte. Et, d'autre part, le Nou, ou Océan primordial, le Dieu qui s'engendre et s'enfante lui-même, de toute éternité dans ce chaos où flottent les germes des choses, cet *Un unique, qui existe par essence, le seul qui vive en substance, seul générateur dans le ciel et sur la terre qui ne soit pas engendré, père des pères, mère des mères, et qui crée ses propres membres qui sont les dieux* (2), font songer à ces systématisations premières des forces cosmiques que l'on rencontre à la base des religions

(1) Nestor l'Hôte, qui fit partie de l'expédition d'Egypte, sous Bonaparte, a dit : « Nous ne connaissons de la sculpture égyptienne que sa décadence. » Ce mot profond s'applique au pays tout entier.

(2) V. *le Livre des Morts.*

anciennes et qui forment le fond des cosmogonies. Il semble bien être la première pensée métaphysique qui s'élève sur le fétichisme des premiers âges, et sur la culture, plus savante, d'une période astrolâtrique, conduisant à considérer les forces énormes du monde et à les personnifier sous un symbole trop peu défini pour que l'expression ou l'image de l'idée ne prenne la place de l'idée elle-même. Cultivées par une longue influence de castes, surchargées de permanences fétichiques ou astrolâtriques, par l'action d'une théologie séculaire, ces formes anciennes deviennent le capital religieux, obscur et touffu des périodes historiques.

La permanence de certaines formes fétichiques dans la croyance populaire montre l'homme fort près de l'influence de la nature. Elle n'est, pour lui, au calme pays d'Egypte, ni une étrangère, ni une ennemie. Dans sa forme hostile ou favorable, elle prend l'aspect divin. L'animal sacré n'est point une divinité, comme le crut Clément d'Alexandrie ; c'est une incarnation, une parcelle de la divinité, ou même simplement un signe représentatif du dieu et vénéré comme tel. Dans cette forme plus récente, on retrouve l'action épuratrice de la longue culture sacerdotale, comme on retrouve l'influence populaire dans le conte ou dans le roman et aussi sous certaines formes d'arts plastiques.

La littérature de l'Egypte, en dehors de la littérature sacrée, mérite en effet d'être rapprochée de la sculpture de la période memphite. L'homme y est proche de la nature extérieure comme de la nature humaine. Les caractères y sont individuels, l'amour y est sensuel ; il n'a pas pris cette intellectualité que lui donnent les complexités de notre âge, mais la psychologie que nous révèlent le roman ou l'art plastique se trouve être vivante et profonde, si vivante que nous pouvons la comprendre sans effort, car nous y retrouvons les côtés permanents d'une structure purement humaine.

Ce caractère d'observation se retrouve encore dans l'ensemble de la connaissance. Elle offre une forte tendance à voir le côté concret des choses, sans cependant présenter cette impuissance à l'abstraction, qui semble être propre à la gigantesque Asie. Les Egyptiens possédèrent aussi la tendance à la systé-

matisation des formes, et c'est de là que provint cette technique savante, qu'ils devaient reporter dans leurs arts et que les Grecs devaient mener à sa perfection.

Suivant un phénomène assez général dans les origines, la propriété, en Egypte, fut consacrée par une idée religieuse. Rien de plus grave que de dresser le plan ou de mesurer une surface de terrain, rien de plus précis que les actes d'achats et de ventes, que possèdent en si grand nombre les musées d'Europe. Ces conditions mêmes devaient conduire les Egyptiens à rechercher des méthodes d'arpentage, et cette recherche les conduisit aux figures géométriques et aux procédés mathématiques de détermination et d'association des formes. Ils furent ainsi conduits à reconnaître, dans une forme naturelle, des arêtes et des angles qui permissent de la mesurer en volume, de même que leur triangulation déjà habile leur permettait de mesurer la surface d'un terrain. La technique de leur art sculpté s'établit sur cette compréhension de la forme ; il est facile de la retrouver dans les œuvres qui sont parvenues jusqu'à nous.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur une collection de musée ou sur des reproductions photographiques de statues égyptiennes pour retrouver le procédé géométrique que la forme déguise à peine. Des profils secondaires dans l'ovoïde, d'où l'artiste a dégagé la tête, profils très simples et dirigés sur les points que révèle la structure extérieure, cernent des plans larges, simples, presque rigides. Le bras et l'avant-bras, la cuisse ou la jambe, dépendent d'une forme cylindrique et sensiblement régulière, dont on a revêtu le corps, afin de le comprendre et de l'exprimer. Le torse se trouve compris par le même procédé, très apparent dans les plans larges et les profils accusés qui relient ses différentes parties. Il n'est pas jusqu'au dessin qui ne montre cette technique exacte et savante, véritable recette qui dirigea le développement de l'art égyptien tout entier. Ces personnages, dont les têtes, les bras et les jambes de profil s'attachent à un torse vu de face, présentent pourtant une harmonie qui étonne dans la singularité de cette attitude. C'est que la forme est très régulièrement déterminée par une projection orthogonale qui lui

assure justement ce caractère d'harmonie et de demi-vérité qui s'en dégage. La méthode demeure la même pour le bas-relief, elle forme à elle seule ce qu'on pourrait appeler la technique du dessin dans l'art d'Egypte.

Cette faculté de systématiser les formes se retrouve dans l'architecture. Ayant employé d'abord du limon, des briques et des faisceaux de roseaux ou des troncs de palmiers comme piliers, dans leurs édifices, ils répètent avec la pierre les conditions de la construction primitive. Leurs deux plus belles colonnes sont empruntées au palmier et au lotus, les chapiteaux et les fûts de colonnes se renflent en forme de bulbe qui se trouve souvent côtelée, imitant des faisceaux de tiges. C'est la forme naturelle, pliée à la pure abstraction de la forme architecturale.

On voit ici combien la culture générale de l'esprit fournit ses éléments à la conception plastique. Celle-ci reflète, par ses procédés, par sa technique apparente, les conditions mêmes de l'éducation et du milieu; mais une autre influence lui donne une valeur supérieure encore, parce qu'elle est plus proche de son véritable but: c'est l'influence religieuse.

L'esprit religieux de l'Egypte tient tout entier dans la lutte contre la mort. L'homme est composé de divers éléments, qui se superposent et dont la persistance assure l'éternelle vie. Il se passe alors ce phénomène très simple, général à l'aurore des âges. Le signe prend autant de valeur que la chose qu'il représente; bien plus, il s'y substitue. Le corps devenu momie, le double ou l'âme, représenté par des statues de granit ou de bois, bravent les siècles dans le mystère d'un tombeau. Parents, amis, serviteurs, animaux, édifices et jardins, figurés tout autour, seront les ombres des choses, à côté de l'ombre de l'homme, vivant de la même vie, reproduisant le milieu familier, dans le cycle éternel. Cette conception devait développer le sens de la nature et de l'observation. Les traits du mort sont fidèlement reproduits, afin que la substitution soit efficace. Ces conditions de sentiment et de pensée s'ajoutent à la technique et à la tournure de l'esprit. D'où cet étonnant mélange de réalisme et d'abstraction, qui conduisait à mettre des têtes, fortement individualisées, sur un corps le

plus souvent conventionnel ; à n'exprimer l'enfant que par un geste plus puéril, à créer un âge uniforme, s'appliquant à toutes les figures.

Ces conditions de la culture égyptienne dans les arts plastiques la rendaient facilement saisissable par les Grecs. Sans doute, l'art, sur les bords du Nil, eut ses périodes de décadence. Lorsque les Grecs prirent contact avec lui, il leur offrait cette première approximation d'une technique savante, qui permît de posséder la forme dans sa structure extérieure, en ignorant, en grande partie tout au moins, sa structure anatomique. Les Grecs suivaient une direction dans laquelle ils devaient trouver la formule supérieure du moyen fourni par l'Egypte.

Ils avaient commencé par le bas-relief à la méthode égyptienne, des figures sont dessinées sur la surface aplanie d'une pierre que l'on creuse ensuite, lorsqu'on a déterminé le contour des corps. C'est le procédé primitif que les Egyptiens ont conservé, perfectionné, et, par ce départ commun, on peut juger des concordances dans l'esprit qui devaient conduire le Grec, amoureux des formes, à emprunter à l'Egypte sa conception abstraite des corps. Plus tard, les Xoana reproduisent la technique de la statue égyptienne ; les bras collés le long du corps, les jambes et les pieds unis, dans une immobilité raide, paraissent l'essai malhabile où l'on retrouve l'influence d'un modèle. Et lorsque les générations d'artistes que représente le fabuleux Dédale dégagent les bras et les jambes, ouvrent les yeux, animent le visage d'un sourire, dans la série des efforts archaïques se retrouve encore la même influence. Prenez l'Apollon d'Orchomène, l'Apollon Ptoos, l'Apollon de Théra, comparez-les à la statuaire égyptienne, vous retrouverez la même attitude et la même technique, sinon la même inspiration.

C'est que la Grèce avait en propre un esprit plus libre, une culture différente. Alors même qu'elle ne possède point dans toute sa science la technique de l'art égyptien, elle affirme déjà sa recherche de la souplesse et de l'harmonie. Elle emprunte à l'Egypte, non point des modèles qu'elle copie servilement, mais seulement des procédés ; il n'est point

besoin pour cela que l'on ait transporté en Grèce des statues égyptiennes, ni qu'il y ait eu une invasion d'objets manufacturés appartenant à ce pays. Il a suffi de quelques Grecs voyageant en Egypte, du contact de quelque artiste des îles ou des côtes avec un artisan venu sur un bateau de commerçant, pour que le moyen technique se trouvât transmis de l'une à l'autre race. La Grèce eut avec l'Egypte des rapports aussi fréquents qu'avec la Phénicie ou les pays d'Asie Mineure. Dans les éléments qui lui étaient fournis, elle choisit ceux qui pouvaient le plus préparer l'effort de son propre génie. Elle prend le moyen de l'expression et non point l'expression même, et la nature spéciale de son esprit est assez puissante pour qu'elle transforme la technique empruntée, la faisant sienne par la perfection qu'elle créa.

Mais si nous avons maintenant une indication sur l'évolution technique et primitive, nous sommes demeurés jusqu'à présent étrangers à ce qui constitue la culture littéraire même de la Grèce. Nous devons rechercher celle-ci à ses origines et la suivre dans ses rapports constants avec le développement des arts plastiques.

On peut dire que la culture littéraire fut le premier départ de la production plastique ; c'est à travers elle, en effet, que s'élaborent les types des dieux, et c'est seulement lorsque le poète les aura conçues sous leur forme humaine, mais parfaite, que le sculpteur essaiera de réaliser et de fixer l'image.

La conception religieuse était, en effet, tout au moins à son origine, insuffisante à créer le génie des formes ; le culte fut impersonnel et s'adressa bien plus à ces mêmes forces cosmiques, géantes, vagues, indéterminées, que nous retrouverons dans les poèmes orphiques et qui s'attardent encore chez Hésiode. Le dieu est trop vaste pour être saisi ; il s'est dégagé de son attribut réel, il tend à devenir une entité. Le polythéisme, c'est l'esprit en marche vers l'abstraction. L'homme ne retrouve plus dans l'objet ou dans la forme isolée la présence du dieu, mais il assemble déjà les formes et les choses de commune origine, et il voit au delà l'action d'une force qui peut être présente dans telle ou telle apparence,

mais qui ne s'y confond ni avec la forme, ni avec la matière. Dans les activités de l'océan, il voit une force agissante qui est Neptune, comme la vitalité puissante de la terre lui révèle Déméter, insaisissable encore, car l'esprit ne l'a point défini.

L'entité abstraite, à laquelle parvient l'évolution philosophique et religieuse durant une période qui va du IXe au VIe siècle, devait absorber l'effort de la pensée. Le mouvement intellectuel, à cet égard, reste l'apanage d'une minorité supérieure, et ce n'est que bien lentement que ses conquêtes pénètrent et modifient l'âme populaire. Il n'est donc point étonnant de voir l'art tâtonner dans les liens obscurs des premiers âges. La philosophie n'est point née encore, elle est tout entière exprimée par la pensée religieuse ; du chaos des formes hostiles d'un fétichisme primitif se dégagent des entités qui ne sont saisissables qu'aux yeux de l'esprit : nulle activité en dehors, rien à réaliser ni à exprimer. Dans ses formes populaires, le culte ne dresse que des formes artificielles ou secondaires. L'Artémis Soteira de Boiæ est un myrte, Zeus siège au sommet des montagnes inaccessibles, et l'on peut même, à travers le témoignage de Pausanias, retrouver le culte très ancien des pierres brutes et des pierres tombées du ciel. L'Artémis Patrôa de Sycione, l'Héra argienne, ont, pour représentation figurée, des colonnes qui rappellent le culte obscur de la pierre levée.

Les chants, que l'on peut considérer comme le premier effort poétique de la Grèce, sont alors essentiellement des hymnes religieux. L'aède est un prêtre, et du *Linus* mélancolique au joyeux *Péan*, ou à l'Hyménée, il répète un rythme simple qui se rapproche de l'effort hésitant du sculpteur. Car c'est aussi l'époque des Xoana, figures grossières, primitivement taillées dans un lourd madrier de bois, et que le sculpteur répétera plus tard dans le marbre et dans la pierre. Il faut une autre évolution, un autre fond d'idée pour créer les éléments de la représentation plastique, comme de l'expression littéraire.

Celle-ci devait se formuler avant celle-là. Elle ne se dégagera de ces entraves primitives que lorsque la séparation des

philosophies et de la religion lui aura laissé toute son indépendance ; sa forme première correspond à la fin des théogonies.

Les origines sont toujours complexes, lourdes, obscures ; sous une même forme générale se côtoient des activités qui doivent se différencier. L'effort essentiellement religieux qui dégageait l'esprit des formes anciennes et qui pouvait le hausser jusqu'à la conception abstraite d'un dieu-force préparait, en effet, l'essor de la philosophie. C'est de cette évolution que naquirent les cosmogonies. Les religions embrassent d'abord les rudiments de la science grecque, c'est la première forme sous laquelle la connexion universelle des phénomènes, l'empire des lois générales, l'action des forces invisibles, se traduisent à l'esprit humain. Les dieux, force en action, ont leur histoire, et cette histoire c'est l'histoire même du monde. Survient alors un Orphée, un Hésiode, qui s'empare des traditions religieuses et crée les cosmogonies. Ce sont les poèmes semi-religieux des temps primitifs.

Les dieux y sont impersonnels encore; trop vastes pour être saisis par la représentation plastique, ils cachent à peine une activité cosmique : Erèbos engendre avec Nyx Aether et Hémèra parce que le Jour s'oppose et vient de la Nuit et du Sombre; les Hécatonchires, les Géants et les Monstres sont fils de la Nuit et des Eaux; la Terre engendre la Mer, car la Mer semble provenir de ses entrailles; elle engendre les Fleuves avec la coopération du Ciel, parce que la Pluie alimente les Sources qui engendrent les Fleuves.

Mais ces conceptions sont proches déjà de la pensée métaphysique, elles appartiennent à la philosophie, elles la préparent; celle-ci se détache de la religion, elle va poursuivre, en dehors d'elle, l'évolution, le travail de ses idées propres, pour revenir, sous une forme de haute culture, lorsque l'art se sera dégagé aussi, lui apporter les fruits de ses méditations et de son œuvre savante.

L'art religieux, timide à ses débuts, enserré dans des formes restreintes et qui subissent la pesée des traditions, va se trouver libéré par le poète. C'est alors aussi qu'il devient lui-même. Il abandonne les imitations des formes étrangères

et l'influence superficielle des cultes d'Asie pour trouver dans le génie pur de la race les formes supérieures qu'il réalisera.

C'est le vieil Homère qui peut être, à cet égard, considéré comme le père des formes plastiques du Dieu. En lui se révèle l'esprit précis et clair de la Grèce antique. Il avait à sa disposition une langue d'une singulière beauté; Otfried Muller, voulant donner une idée de la phrase antique, dans ses parties symétriquement rangées, sans aucun effort, classées suivant leur nature et dans leurs dépendances mutuelles, la compare à quelque édifice de merveilleuses proportions. Les mots, avec leurs inflexions, avec les désinences de leur déclinaison, s'avancent comme des corps vivants et s'opposent à nos langues modernes, réduites, par leur concision et leurs amputations successives, à l'état de vrais squelettes. Cette plastique de la langue n'était point une chose isolée, elle se retrouvait dans l'esprit.

Aussi le dieu d'Homère devient-il une forme animée, vivante. C'est un homme magnifié par la grandeur de son attitude, la violence de son sentiment et de sa passion. A vrai dire, il n'a de supérieur au héros que la puissance. Il domine l'homme, mais il se trouve proche de lui. C'est une autre conception qui renouvelle les idées vagues, chaotiques, indéterminées des activités primitives. Lorsque Eschyle parle des dieux d'Homère, il les appelle les *jeunes dieux*, car des formes nouvelles surgissent. C'est « Athéna à la blonde chevelure, dont les yeux brillent d'un éclat terrible »; c'est « Aphrodite, dont les bras éclatants de blancheur étendent les plis de son voile éblouissant ». C'est « Zeus, dont les noirs sourcils font trembler le vaste Olympe, et dont les cheveux, parfumés d'ambroisie, s'agitent sur sa tête immortelle ».

Le dieu d'Homère reste pour longtemps le dieu de la Grèce. C'est le dieu et le héros, il se confond avec l'idéal social de la cité antique; on travaille, dans les gymnases, à créer des hommes semblables à lui. Ce n'est que sous la conception des philosophies nouvelles, lorsque viendront Anaxagore, Socrate, Platon, que le mythe perdra de sa forme réelle pour être compris de nouveau comme un symbole.

Mais, à ce moment, les formes plastiques se seront déjà réalisées. Lorsque Homère met en scène un héros dans une attitude magnifiée ou dans le calme de la beauté, les hommes lui demandent s'il est un dieu. C'est la forme et la beauté qui divinisent. Le dieu, comme le héros et comme l'homme, a ses passions impétueuses, ses colères, ses amours. La force vague et mystérieuse qu'il personnifie a disparu ou s'est masquée ; il ne reste plus que la forme harmonieuse d'un homme idéalisé.

La conception plastique est partout chez Homère. « Quand Ménélas est blessé par une flèche, il compare son corps blanc taché de sang rouge à l'ivoire qu'une femme carienne a trempé dans la pourpre pour en faire un morceau de frein (1). » « Beaucoup de cavaliers l'ont demandé, mais c'est une pièce précieuse réservée pour la maison du roi, et qui sera un ornement pour le cheval en même temps qu'un sujet de gloire pour le cocher. Telles étaient, Ménélas, tes cuisses bien formées, tes jambes tachées par le sang qui descendait jusqu'à tes beaux talons. » Lorsque Jupiter « met la fuite » dans l'âme d'Ajax, le héros demeure encore impatient et terrible, il ne cède qu'à regret, et lorsque le poète décrit les javelots lancés contre lui par des mains audacieuses, il songe encore à la beauté de son corps : « Les uns s'enfoncent dans le grand bouclier, mais beaucoup s'arrêtent en chemin avant d'effleurer sa *blanche peau.* » De même les vieillards troyens placent l'admiration de la beauté plus haut encore que les malheurs de la patrie : « Il ne faut pas s'indigner, disent-ils d'Hélène, que les Troyens et les Achéens à la forte armure souffrent tant de maux depuis si longtemps pour une telle femme : elle ressemble étonnamment par son visage aux déesses immortelles. »

C'est alors véritablement que commence pour la Grèce la conception plastique. Elle s'affirme dans la culture littéraire chez Homère, mais elle ne demandait qu'à recevoir une impulsion pour s'étendre aux arts de la forme. La longue renommée et l'influence considérable du vieux poète sur

(1) Taine, *Voyage en Italie*, page 131.

toute la pensée grecque et sur son art donnent plus d'importance encore aux caractères et aux corps qu'il a déterminés. Cette conception passe si bien dans les esprits que l'on retrouve sur le coffre de Kypsélos, à la xxx[e] olympia, un premier effort pour traduire sous une forme plastique les vagues divinités d'autrefois. Celui qui sculpta les motifs que décrit Pausanias eut à représenter des êtres abstraits, permanences des anciennes cosmogonies : le Sommeil et la Mort. « Le premier est un enfant blanc, le second un enfant noir; tous deux ont les pieds tordus et sont portés dans les bras de la Nuit (1). » Déjà la personnification des entités se marque dans la représentation plastique; par son caractère propre et par sa culture, la Grèce échappe aux symboles confus et tourmentés de l'Orient.

Et c'est alors la première période de l'archaïsme, où le sculpteur s'attache à dégager la forme impeccable du dieu à travers les grossières images d'autrefois. Le type ne variera guère, il restera celui qu'Homère a fixé; plus tard seulement, dans sa forme suprême, Phidias y mettra un splendide reflet des pensées philosophiques. Mais ces choses demeurent dans le sentiment; dieu ou héros, il garde le corps, les formes, les attributs qu'il possède déjà dans les poèmes homériques, la tradition ne l'altère point; la Grèce est en marche vers la forme plastique, elle recherchera, à travers le temps, le type idéal et parfait du dieu qu'elle a rêvé.

Zeus, qui n'avait point d'images à l'origine, se retrouve sur les bas-reliefs et les vases peints, vêtu de l'himation, drapé à mi-corps, tandis que les médailles semblent indiquer un type archaïque de Zeus, nu, lançant la foudre. Héra, ou Junon, se dégage des antiques Xoana. « On ne voyait pas encore, dit Callimaque, l'œuvre bien travaillée de Smilis, mais, sur une base antique, tu n'étais qu'une planche que le ciseau n'avait pas sculptée. » Athéna devient vivante et agissante, et Apollon prend les formes d'un bel athlète. Aphrodite oublie ses origines orientales; tout un peuple de déesses et de dieux se lèvent dans la lumière sacrée, leur forme s'épure,

(1) Collignon, *Mythologie figurée de la Grèce*. Paris, H. May, éditeur.

se différencie à mesure que l'on se rapproche de la grande époque de Phidias.

C'est que d'autres influences agissaient aussi. La figure du dieu que décrivait Homère se réalisait chaque jour dans la vie de la Grèce; elle était le résultat de l'éducation, elle était l'éducation même. C'est au VIIe siècle que les institutions nouvelles apparaissent, et c'est à la même époque que se développe l'art. Taine, dans sa *Philosophie de l'art* (1), a supérieurement dégagé l'influence de la contemplation continuelle du nu sur l'étude de la conception des formes sculptées. La gymnastique s'est développée et réglée, les beaux corps de héros se rencontrent dans la vie même.

Mais si le jeune homme apprend dans le gymnase le secret des attitudes par sa propre science et par la vue continuelle de l'action, une autre évolution, extérieure et parallèle à celle-ci, complète l'éducation de l'éphèbe et ajoute la pensée, chez l'homme : c'est le théâtre antique.

A l'épopée d'Homère a succédé l'âge lyrique. Non seulement la culture littéraire affirme les dialectes, leur donne des formes supérieures et une harmonie inconnue, mais elle suit aussi l'évolution des institutions et des mœurs. La poésie, déjà devenue libre, se développe en dehors d'un sacerdoce qui ne fut jamais oppresseur. Elle donne des hymnes religieux et des odes triomphales en l'honneur des dieux, mais elle célèbre aussi, avec la même envolée, la même inspiration, le même enthousiasme, l'athlète vainqueur des jeux olympiques. Là encore, la conception du dieu et de l'homme se pénètrent dans la figure commune du héros.

Mais c'est le théâtre surtout qui devait développer la notion de la composition et créer dans l'ordonnance et le groupement de ses scènes ces figures que l'on retrouvera plus tard sur les bas-reliefs. Il devait aussi résumer en soi à peu près toutes les formes littéraires et poétiques, depuis l'épopée tragique jusqu'à la plus libre satire.

La tragédie avant Thespis, avant l'époque où vivait Solon, n'était qu'un dithyrambe, un chant en l'honneur de Bacchus,

(1) Tome II, *la Sculpture en Grèce.*

une fête semi-religieuse. Le chœur dansait et chantait autour de l'autel du dieu. Thespis imagina, le premier, dit-on, de prendre une partie, un épisode de la légende, et de la traduire non plus en récit, mais en action. A certain moment, un personnage se détachait du chœur et parlait seul. C'est de cette forme que naquirent le dialogue et l'action.

Le théâtre était primitivement de bois. Ce n'est que plus tard que s'élèvent de belles architectures de marbre. Alors, la scène se recule et laisse à l'orchestre tout son développement. Un espace rectangulaire, un mur percé de trois portes, des décors permanents d'un grand caractère architectural, tel est le milieu très simple de l'action. En avant de la scène se trouve un hémicycle pavé de marbre, au centre l'autel autour duquel évolue le chœur. Des hommes passent et récitent là les beaux vers antiques. Ils portent le masque qui représente l'effigie du dieu ou du héros et qui grossit sa voix, lui donnant cette puissance que l'on attribue aux immortels; des cothurnes à semelles épaisses haussent sa taille et lui prêtent la majesté surnaturelle d'un être supérieur aux hommes.

Dans ces groupements de l'action, dans les évolutions du chœur rythmées par la musique et par le chant, dans l'ordonnance des figures, le Grec pouvait alors voir se faire et se défaire sous ses yeux de véritables bas-reliefs vivants. La conception plastique, qui se marquait pour lui aux moindres choses et qui demeure jusque dans sa littérature, se retrouvait dans toutes ses jouissances d'art et lui donnait les éléments de cette vision de la forme qu'il sût conduire jusqu'à sa perfection. « Une pareille culture forme l'homme au moyen du chœur; elle lui enseigne les attitudes, les gestes, l'action sculpturale; elle le met dans un groupe qui est un bas-relief mobile; elle s'emploie tout entière pour faire de lui un acteur spontané, qui représente de verve et pour son plaisir, qui se donne en spectacle à lui-même, qui porte la fierté, le sérieux, la dignité simple du citoyen dans les évolutions du figurant et dans la mimique du danseur. L'orchestrique a donné à la sculpture ses poses, ses mouvements, ses draperies, ses groupes; la frise du Parthénon a pour motif le

défilé des Panathénées, et la pyrrhique a suggéré les sculptures de Phigalie et de Budrun (1). »

L'on peut dire que l'évolution de toutes ces formes de la pensée se trouve à peu près commune, et suit un développement parallèle dans l'histoire de la Grèce. Si la poésie des cycles héroïques a déterminé le type des dieux, la tragédie apporte le besoin des émotions dramatiques. Le peuple tout entier, j'entends le peuple des hommes libres, se passionne à son étude des caractères, à ses fortes images. Les actions des dieux ou des héros des premiers âges se vulgarisent par la tragédie et sont familières à tous. Quand le sculpteur crée la forme souveraine de Zeus ou bien la figure d'Héra, d'Arès, de toutes les divinités du ciel et des ombres, ou bien encore lorsqu'il représente le héros, il emprunte à un fond commun, il parle un langage que tous comprennent, car les formes divines sont aussi réelles, aussi présentes que la forme nue de l'athlète étudiée dans l'exercice du gymnase. Il semble que, lorsque le créateur n'est point isolé de la foule, sa pensée et l'expression de sa pensée se haussent de toute la puissance d'un génie ignoré.

Mais si le développement de la poésie héroïque ou tragique a fixé l'image parfaite, l'idéal que l'homme s'efforce d'atteindre, si l'orchestrique et la gymnastique ont tenté de réaliser et réalisent à peu près l'idéal héroïque ou divin en cultivant l'homme, il était donné à une autre forme de la pensée de fournir à l'art l'élément le plus mystérieux, le moins saisissable et le plus grand qui pût s'exprimer sous la forme sculptée. « Le corps parfait s'achève par une âme parfaite, » dit Aristote. Au delà des passions exprimées par la culture littéraire proprement dite, il y a cette âme radieuse et à peu près surhumaine qui vivra dans l'œuvre de Phidias. C'est à la philosophie qu'il appartient de la préparer.

Elle suit une évolution curieuse, qui la détache d'abord des mythes, pour l'y ramener plus tard, lorsqu'elle est assez puissante pour en dégager le symbole. La première période de l'évolution philosophique, la période ascendante, va de

(1) Taine. *Philos. de l'Art*, t. II, p. 212.

Thalès et des physiciens d'Ionie à Socrate; avec Socrate et ses deux grands disciples, Aristote et Platon, elle vit son âge le plus puissant; puis, son mouvement de décadence va jusqu'au seuil des philosophies chrétiennes.

La physique ionienne, c'est l'esprit émancipé des mythes. Le philosophe abandonne le dieu qui déguise à pêine la force cosmique, personnifiée par lui. Il s'empare de la force elle-même, il l'étudie dans ses origines, dans ses influences, dans ses effets. Pour Thalès, le premier principe, la cause naturelle des phénomènes, c'est l'eau. Il ne distingue point la cause motrice de la matière même. Y fut-il conduit par un ressouvenir des anciens mythes, par la conception du chaos, de l'Océan, père des dieux, ou bien par les réflexions naturelles et les observations que lui prête Aristote? Eau ou Principe humide avec Thalès, Infini ou Illimité avec Anaximandre, Air avec Anaximène, la cause première n'est plus dans l'entité divine, et la généalogie des dieux n'explique plus les activités du monde. La philosophie a suivi la même marche que l'expression poétique; elle s'est libérée de la religion primitive. Désormais, elle agit en dehors d'elle et poursuit seule son évolution. Elle quitte la forme des cosmogonies et devient essentiellement cosmologique. C'est alors une science universelle qui essaye de saisir et d'expliquer les phénomènes de la nature. Elle possède dès lors ce merveilleux équilibre que les excès de la spéculation lui feront perdre plus tard : l'esprit n'est qu'une chose parmi les choses, et les activités naturelles se fondent dans un grand ensemble qui est l'harmonie calme d'un monde où l'homme ne subit ni les terreurs ni les désespoirs que connurent les philosophies de l'Asie. Des idées qui seront différenciées et opposées plus tard se trouvent liées dans une synthèse confuse : ce sera le premier effort de les dégager et de les définir.

Les premiers philosophes, proches des cosmogonies, saisissent le monde dans son ensemble géant. La tradition leur a légué cette conception d'une unité originaire d'où sont issues les formes multiples des phénomènes. Ils recherchent cette unité dans un principe matériel, qu'ils prennent le plus étendu possible; mais cette recherche les ramène fatalement

à l'étude de la pensée même, car ils ne peuvent trouver dans les diversités de la nature cette logique immuable, parfaite, qu'ils entrevoient et qu'ils ne saisissent point.

Mais, dans ce travail de l'esprit, on retrouve encore le fonds du caractère grec, l'aptitude aux conceptions d'équilibre et d'harmonie, la compréhension directe des formes abstraites ou naturelles. Pythagore trouve dans les nombres et dans les formes pures de la géométrie cette même harmonie que les sculpteurs réaliseront dans les corps. On ne saura jamais combien, dans les premières spéculations mathématiques, l'art fut prédominant. C'est par des constructions de figures affirmant une harmonie qui se transporte aux lignes et aux surfaces que Pythagore trouve la valeur de l'hypothénuse du triangle rectangle. C'est par des recherches de proportions tout esthétiques que Thalès et les pythagoriciens découvrent les principes et démontrent les théorèmes. « Nourris dans l'étude des mathématiques, dit Aristote, frappés des analogies des nombres et des choses, les pythagoriciens pensèrent que les éléments des nombres sont les éléments de tous les êtres, et que le ciel tout entier est une harmonie et un nombre. » Le monde apparaît comme une construction où se retrouvent les proportions harmoniques qui font la beauté, le nombre prend une signification mystérieuse, car il est l'essence même de la conception des formes.

Mais l'esprit abandonne de plus en plus l'origine et le premier principe pour s'attacher aux transformations des choses, c'est la multiplicité des phénomènes qui le frappe, c'est la recherche d'une logique, supérieure aux choses mêmes, qui s'empare de lui. La recherche de l'intelligence pure, de l'unité immuable, supérieure au monde apparent et qui est le monde même, s'affirme déjà avec Xénophane, avec Zénon d'Elée, avec Parménide, que Platon appellera le Grand, *vénérable et redoutable, selon les expressions d'Homère,* pour devenir chez Anaxagore la force motrice et ordonnatrice, le Νοῦς, ou l'Intelligence suprême, la Pensée pure, qui est encore une substance, mais la plus pure et la plus légère des substances, et dont l'éclat formidable et surhumain s'exprimera dans le Zeus olympien de Phidias.

Car déjà le philosophe revient au mythe et le sculpteur réalise l'aspect supérieur, forme et pensée, du dieu de jadis. Un peu plus tard, Aristote dira qu'il n'est pas philosophe, celui qui n'a point l'intelligence des mythes ; c'est qu'après la révolte de Xénophane contre les dieux populaires (1), on commence à entrevoir le principe géant qui se cachait derrière sa forme ancienne, et à pénétrer la symbolique des cosmogonies. Dès lors, on se hausse aux formes supérieures de la Pensée, l'intelligence est mûre pour l'étude de son mécanisme caché et de sa propre nature, et lorsque Anaxagore disserte, chez Périclès, de la formidable, de la subtile, de l'éternelle nature de l'Esprit, Phidias l'écoute, qui le reportera sur les statues des dieux et qui les dressera pour toujours dans la perfection de leur forme auguste.

A ce moment, la poésie héroïque, la tragédie et la philosophie ont mené leur évolution vers cet art merveilleux, où elles se trouvent converger. La culture littéraire a accompagné l'évolution des formes, elle l'a préparée, facilitée ; la sculpture antique s'était assez développée dans sa conception et dans sa technique, pour saisir, par son plus grand génie, la valeur de la pensée, vérifiant les formes ; il nous reste à suivre le parallélisme de son évolution propre avec celle des lettres et des philosophies.

Après la période homérique où les dieux prennent, dans la conception populaire, une forme réelle, se développe l'art archaïque. Elle va du VIIIe au Ve siècle environ ; alors se forme véritablement le capital commun de la pensée grecque. Les poèmes d'Homère sont connus de tous, les philosophies s'étendent peu à peu, quittent le cadre étroit des cités pour se généraliser dans la Grèce entière ; l'art va des côtes de l'Asie Mineure et des villes de l'Ionie aux îles de l'Archipel et jusqu'aux territoires du Péloponèse. A Milet, à Chios, à Ephèse, comme à Corinthe, à Sycione et à Argos, des maîtres appa-

(1) « Si les bœufs et les lions avaient des mains, ils tailleraient les statues des dieux sur le modèle de leurs propres corps. Homère et Hésiode ont attribué aux dieux tout ce qui, parmi les hommes, est infâme et déshonorant. » La conception de Phidias est justement l'épuration de cet anthropomorphisme.

raissent, qui expriment l'effort entier d'une race, tendue vers la réalisation de cette beauté, qui était dans la nature et dans les intelligences, et qui devait se réaliser dans l'art. Les ordres architecturaux se constituent, et ils opposent déjà dans leur forme première les deux grands caractères qui dirigent l'art grec et que Phidias réunira dans son génie sublime. Dans l'Ionie proche de l'Asie, dans l'Ionie, de vie plus douce dans une nature plus clémente et dans des contacts plus fréquents avec les civilisations de l'Orient qui déclinaient déjà, va se dégager l'ordre charmant de grâce et de finesse qui, dans l'architecture, exprime le même sentiment que dans la forme sculptée. Tandis que dans le Péloponèse, dû à une plus forte conquête, la race plus sobre, plus robuste, plus mâle, donnera la forme dorique « le seul ordre, dit Platon, qui soit véritablement grec ». Les Grecs eux-mêmes aimaient à opposer l'un à l'autre ; dans la sévérité, la simplicité, la force de ce dernier, ils reconnaissaient le principe mâle, tandis que la richesse, l'élégance efféminée du premier leur rappelait le caractère du principe femelle.

Ces deux courants, qui se marquaient dans la constitution des ordres de l'architecture, se retrouvaient dans l'ensemble de l'art. La sculpture se dégageait des images informes et primitives des xoana, vêtues de riches draperies et maladroitement taillées dans le bois ou dans la pierre. Le fabuleux Dédale était venu, qui « fut tellement supérieur à tous les autres hommes, qu'on inventa sur lui des fables merveilleuses. Les statues qu'il avait faites étaient, disait-on, semblables à des êtres vivants; elles voyaient, elles marchaient... C'est lui qui, le premier, leur ouvrit les yeux, leur délia les jambes et les bras (1) ». Cette première libération de la technique égyptienne devait mener à des conceptions plus libres. Au ve siècle, au commencement du vi^e, on rêve de saisir le mouvement et la vie, mais des corps sans proportions restent l'effort gauche d'un esprit encore enfant. Au commencement du ve siècle déjà, l'art grec est parvenu aux belles figures du fronton d'Egine. Sans doute, une certaine raideur, une servi-

(1) Diodore de Sicile.

tude vis-à-vis de la nature, une inhabileté surtout aux vues d'ensemble, y demeurent encore, mais c'est déjà l'affirmation d'un génie qui réalise les beautés qu'il entrevoit et qui porte la promesse d'un éclat merveilleux dans l'avenir.

L'école ionienne a dégagé les proportions élégantes, les formes fines, élancées, précieuses même, la richesse du vêtement qui se drape en plis harmonieux; elle est l'expression un peu molle de cette grâce aimable et douce qui vit dans l'esprit de la Grèce, tandis que les écoles du Péloponèse, après les sévères sculptures de Laconie, formulent l'énergie calme, sereine, impassible, qui vivra dans le dieu de Phidias.

Mais ces deux formes opposées de l'esprit viennent se joindre et se fondre en une belle harmonie. Sur les côtes de la mer Egée, dans les îles, les deux arts se rencontrent, ils sont venus d'une activité de la même race, ils sont l'expression d'une âme commune et d'un seul génie. Les angles s'émoussent, les choses se relient, et ainsi se prépare la formule supérieure en laquelle vivra pour toujours l'âme entière de la Grèce antique.

C'est à Athènes que l'art devait atteindre son expression supérieure; l'école y recherchait une grâce un peu sèche, d'un dessin précis, scrupuleux et savant, qui rappelle les maîtres florentins du XVe siècle. Pisistrate avait préparé déjà les traditions de Périclès. Il avait fait réunir les poèmes homériques, construit le premier temple d'Athéna, recherché le luxe d'une culture d'art et affirmé le goût d'un lettré. Puis vient, après la chute des Pisistratides, ce merveilleux mouvement des guerres médiques qui, par le danger formidable d'une invasion de l'Asie, donna à la Grèce sa propre conscience et la vision de sa destinée.

Il reste de cette époque héroïque, plus grande que celle des mythes, parce qu'elle est plus réelle, un reflet qui magnifie les âmes. La Grèce a conscience de sa propre destinée. Elle sauve la pensée occidentale par son triomphe; la sécurité étant conquise, elle va pouvoir créer. C'est le temps où Cimon prépare Périclès, où Eschyle reporte sur le théâtre et glorifie les grands épisodes de la lutte récente. C'est l'époque aussi où les philosophes vont vers la pensée et recherchent son méca-

nisme même, ses lois permanentes, ses secrets obscurs. Phidias grandissait déjà.

La Grèce avait affirmé sa recherche de la nature, non seulement dans l'œuvre littéraire, en constituant le type du dieu, mais aussi dans la forme sculptée. L'homme vivait dans la beauté et dans la nature, mais la nature même développait en lui ce désir, jamais assouvi, d'un idéal supérieur. Par l'art grec, les choses humaines deviennent héroïques. C'est dans l'étude de la nature, par les physiciens d'Ionie, que la philosophie trouve les grands principes et les idées immortelles; c'est aussi dans la nature, dans l'acquisition d'une science profonde et d'une forte éducation, que le sculpteur trouvera le moyen qu'il recherche pour exprimer sa pensée, grandie par la culture générale. Mais il fallait le nouvel Homère, qui définit la forme nouvelle, en s'emparant des laborieux travaux du passé, en leur donnant la souplesse, qui sait mettre une grâce harmonieuse dans ces choses, sans leur faire perdre la force et la majesté; c'est à la dernière génération des artistes archaïques que Phidias demande le secret d'une technique laborieusement acquise; puis il pense, et de sa pensée surgit la forme la plus pure, la forme absolue de la Grèce antique.

Il succède brusquement à cette période d'efforts obscurs, âpres, obstinés, vers une beauté entrevue. Quintilien dit de son premier maître Hégésias que son style était dur et proche de celui des Etrusques (1). Chez Agelaïdas, d'Argos, il a comme compagnons Myron et Polyclète. Ce dernier, dont l'esprit plus borné s'attacha aux belles formes, aimées pour elles-mêmes, représente ce que pouvait être l'art grec sans la pensée. Il est bien l'expression de cette culture où la gymnastique formait des corps parfaits, où l'homme les voyait vivre et agir, nus, autour de lui. Il choisissait des figures isolées et se plaisait aux formes de la jeunesse où le corps savamment développé exprime l'harmonie parfaite de l'athlète. C'est sa valeur physique qui l'attire, il exprime des choses d'une réalité immédiate et plus inférieure. Il est bien l'homme de cet âge où, sur les belles coupes attiques, au-dessous d'un cavalier dessiné dans ses

(1) Voyez, plus tard, Léonard chez Verocchio.

formes irréprochables, l'artiste éprouve le besoin d'écrire : « Léagros est beau, » léguant ainsi à la postérité le nom de ce jeune homme qui eut cette seule gloire : la beauté physique.

Phidias est un autre génie. Ses figures de dieux, impassibles et souveraines, et où tout le travail humain disparaît, sont obtenues par un effort acharné, une lente réflexion (1). Ce n'est pas le mouvement, comme Myron, ou la forme parfaite, comme Polyclète, qu'il recherche, mais la perfection absolue. Il écoute, chez Périclès, le philosophe Anaxagore; il est lui-même un lettré, un savant, esprit encyclopédique et fécond, capable de concevoir dans son unité merveilleuse la vaste décoration du Parthénon.

La philosophie lui a appris l'éternité des éléments des choses, la variété des substances dont la réunion et la réparation forment la génération et la mort. Et derrière ce déplacement des substances, dans le cycle éternel des changements, Anaxagore entrevoit le Νοῦς, la Pensée, substance ellemême, mais la plus pure des substances, immuable, éternelle, force ordonnatrice des choses, véritable centre du monde. Dans l'observation directe de la nature, Phidias cherche le reflet merveilleux de l'intelligence éternelle. La nature n'est pour lui que la forme de la pensée; le mouvement et les attitudes, les formes extérieures de la vie sont les éléments du langage; ce qu'il veut dire et ce qu'il dit, c'est le principe éternel et véritable qui traverse les générations des êtres, mais qui demeure à travers la vie, à travers la mort, toujours admirable, d'une beauté supérieure, d'une beauté qui est en dehors du temps.

Socrate reprendra la formule d'Anaxagore, il en fera la Pensée pure, dégagée de toute matière. Et cependant, Phidias, dans son labeur obstiné, en recherchera l'expression ; il aura trouvé dans l'art, avant Socrate, l'entité géante que son âme sut conquérir.

Et par lui, l'ancien dieu des Grecs devient le vrai dieu de

(1) Comparez avec Léonard. Chez celui-ci aussi, la forme parfaite masque de longues recherches et de nombreux repentirs.

la Grèce, le dieu des philosophes et des penseurs. Dans Athéna, la déesse favorite qu'il représenta à plusieurs reprises, avec quelque complaisance, c'est le génie souriant de sa race, c'est l'attirance profonde du monde que lui dévoilait sa pensée ; mais le jour où se dressa dans son ultime perfection le Jupiter olympien, ce jour-là, l'art d'Hellas avait atteint sa forme parfaite, — il n'y devait parvenir jamais plus.

Le chef-d'œuvre a disparu. Mais le témoignage des contemporains permet d'en reconstituer, sinon la forme, tout au moins l'esprit. Le Zeus était, dit Dion Chrysostome, pacifique et bienveillant, « c'était le dispensateur de la vie, le père, le sauveur et le protecteur des hommes ». C'était plus, c'était la pensée souveraine. Son expression sereine et douce, c'était l'impassible triomphe de l'esprit éternel, de l'intelligence affranchie des passions et des tumultes de l'être, perdue dans l'éternelle contemplation de l'éternel devenir. Et si la bonté rayonnait sur sa face auguste, c'est que la toute-puissance, le rêve conquis, c'est aussi l'indulgence étendue à tout ce qui participe des impuretés du réel.

Le vieillard dont les méditations profondes devaient aboutir à l'une des plus rares œuvres humaines parut à la Grèce même comme un demi-dieu. Renouvelant les traditions des origines, les Grecs confièrent à ses descendants le privilège d'une charge sacerdotale : « Ils devaient prendre soin de la statue chryséléphantine exécutée par leur ancêtre, la nettoyer, accomplir certains sacrifices (1). » Ils devenaient, plus encore que les prêtres du dieu, les prêtres du génie disparu.

Phidias marque, dans l'art, le point de convergence de tout cet effort qui, à travers l'esprit littéraire et philosophique de la Grèce, travaillait la race la plus intelligente qui fût au monde. Après lui, l'art conserve la beauté des formes; il a perdu celles de la pensée. La sculpture est parvenue à son expression supérieure, elle a produit l'œuvre unique élaborée dans le grand travail des foules, dans l'évolution même de l'esprit. Cet effort géant s'est exprimé une fois par le génie

(1) Collignon, *Phidias*.

d'un maître, l'œuvre demeure unique et l'Humanité poursuit sa marche vers de nouvelles cimes.

Socrate, Platon reprendront l'obscure, mais déjà sublime vision d'Anaxagore; Aristote, nourri de la forte logique des socratiques, emploiera la raison nouvelle à la constitution positive des sciences et des philosophies, l'idée suivra sa marche, mais des temps mauvais sont venus. A l'époque féconde de Périclès succèdent les troubles et le désordre d'une période de désorganisation. L'art va vers la grâce ionique et, dépassant le but, s'égare dans la manière; puis vient le conquérant Alexandre, qui noie dans l'Orient asiatique le clair esprit de la Grèce.

Et des jours plus sombres viennent encore, la conquête romaine termine la lutte et marque le dernier acte du drame. Ce qui reste d'art et de pensée se réfugie dans le monde latin; ce qui reste de l'esprit primitif, de la qualité ancienne de la race, se retrouve en sa dégénérescence dernière chez le *Græculus* bavard, menteur, habile dans la fourberie comme dans le paradoxe, mais amoureux encore de la beauté.

L'héritage passe en d'autres mains. C'est l'Italie qui le recueille, qui le défend, qui le transmet à la Renaissance, tandis que, sur les rives du Bosphore, agonise dans les subtilités de la métaphysique religieuse un dernier reflet, combien trouble, vacillant, livide, de ce qui fut aux anciens âges la force profonde et le beau génie.

Raphaël PETRUCCI.

III. — PROJET DE FORMATION D'UNE SOCIÉTÉ D'ÉDUCATION ET D'INSTRUCTION

Ce projet fait partie de l'EXPOSITION D'IDÉES dont l'emplacement, à l'Exposition universelle de 1900, est situé, classe 6, au 1er étage du bâtiment annexe de l'Enseignement industriel et commercial, avenue de Suffren, en face de la rue Desaix.

Je me propose de former une *Société d'éducation et d'ins-*

truction, analogue aux Compagnies de chemins de fer, pour établir, dans le monde intellectuel, des voies et moyens de communication rapides et variés.

L'Université est la Société d'éducation et d'instruction de l'Etat ; son rôle n'est que partiel, analogue à celui de la Compagnie des chemins de fer de l'Etat, par rapport à l'ensemble du réseau français.

Si je me propose de fonder une Société d'éducation et d'instruction, c'est parce que l'histoire pédagogique du XIXe siècle, ainsi qu'une expérience déjà longue, m'a prouvé que l'Université n'est pas capable de se transformer d'elle-même dans son ensemble.

Il y a eu sans doute, depuis cinquante ans, des modifications de détail, mais *l'esprit de la maison* n'a pas varié.

La doctrine universitaire forme une sorte de religion, qui a ses croyants convaincus, et dont le but pourrait se résumer dans ces mots : « *Apprendre à penser.* » C'est une conséquence de son origine théologique et contemplative ; de même, sa réglementation excessive provient de son organisation sous le premier Empire.

J'ose à peine effleurer ces questions qui, malheureusement, n'intéressent ni ne passionnent presque personne, parce que le pays, en matière d'éducation et d'instruction, a perdu toute espèce d'initiative pour s'en rapporter uniquement à l'Etat.

Une bien triste expérience a montré à la France ce qu'il en coûte quand on abdique entre les mains d'un homme. Le réveil de 1870 a été terrible ; aucune douleur n'a été épargnée à la nation.

Au point de vue pédagogique, la France républicaine a abdiqué entre les mains de l'Université, qui est restée, quoi qu'on dise, étrangère à la sociabilité moderne.

Il est urgent que cette abdication cesse, et qu'une Société d'éducation et d'instruction transmette librement à nos successeurs toute l'individualité de notre race, non au moyen de livres, mais par des hommes de caractère et de talent.

Il ne faut ni s'étonner ni s'en prendre à personne de ce que le progrès scolaire que je préconise n'ait pas été réalisé

plus tôt. Ce progrès est une des formes multiples du progrès social, que notre siècle a eu le mérite d'entrevoir, sans avoir eu celui de le réaliser.

Les novateurs, quels qu'ils soient, ne peuvent réussir qu'autant que leurs contemporains sont susceptibles de profiter de leurs travaux.

C'est ce qui explique la stérilité de tant d'efforts, même de la part des plus puissants esprits, et c'est ce qui justifie la consultation que j'entreprends auprès de tous les esprits émancipés.

La pédagogie nouvelle a de glorieux ancêtres, dont les plus illustres sont : Rabelais, Montaigne, Rousseau, la Convention nationale, Auguste Comte.

Il y a un peu plus d'un siècle que la proposition de créer une école centrale au chef-lieu de chaque département fut présentée à la Convention.

Emise en 1792, cette idée n'avait pas été favorablement accueillie. «... C'est seulement en décembre 1794 (26 frimaire an III) que le Comité d'instruction publique, revenant sur la résolution, qui avait prévalu pendant un temps, de laisser l'enseignement du second degré aux mains de l'initiative privée, proposa, par l'organe de Lakanal, la création d'écoles centrales.

« ... Le 7 ventôse an III (25 février 1795), la Convention adopta le décret relatif aux écoles centrales.

« En voici les principales dispositions :

« *Institution des écoles centrales.*

« Article premier. — Pour l'enseignement des sciences, des lettres et des arts, il sera établi, dans toute l'étendue de la République, des écoles centrales distribuées à raison de la population ; la base proportionnelle sera d'une école pour trois cent mille habitants.

« Art. 2. — Chaque école centrale sera composée :

« 1° D'un professeur de mathématiques ;

« 2° D'un professeur de physique et de chimie expérimentales ;

« 3° D'un professeur d'histoire naturelle ;

« 4° D'un professeur de méthode des sciences ou logique, et d'analyse des sensations et des idées;

« 5° D'un professeur d'économie politique et de législation;

« 6° D'un professeur d'histoire philosophique des peuples;

« 7° D'un professeur d'hygiène;

« 8° D'un professeur d'arts et métiers;

« 9° D'un professeur de grammaire générale;

« 10° D'un professeur de belles-lettres;

« 11° D'un professeur de langues anciennes;

« 12° D'un professeur de langues vivantes les plus appropriées aux localités.

« 13° D'un professeur des arts du dessin.

« Art. 3. — Dans toutes les écoles centrales, les professeurs donneront leurs cours en français.

« Art. 4. — Auprès de chaque école centrale, il y aura :

« 1° Une bibliothèque publique;

« 2° Un jardin et un cabinet d'histoire naturelle;

« 3° Un cabinet de physique expérimentale;

« 4° Une collection de machines et modèles pour les arts et métiers.

« ... Il fallut une année environ pour organiser dans toute la France les écoles centrales : à la fin de 1796, Paris en possédait deux, et chaque département avait la sienne. Les deux Conseils qui avaient succédé à la Convention s'étaient occupés des moyens pratiques de procéder à cette installation; par une résolution du 8 messidor an IV (26 juin 1796), le Conseil des Cinq-Cents avait décidé que les écoles centrales seraient placées dans les anciens collèges, ou, à défaut, dans un local désigné par l'administration départementale. Le Conseil des Anciens sanctionna cette décision le 25 messidor an IV, après avoir entendu un rapport de Fourcroy, qui avait fait l'éloge de la nouvelle institution en des termes intéressants à reproduire :

« ... Grâces éternelles, disait-il, soient rendues à cette
« étonnante Convention qui, dans les orages perpétuels des
« révolutions, au milieu même du chaos révolutionnaire,
« entourée des débris et des décombres sous lesquels le van-
« dalisme menaça tant de fois de l'ensevelir tout entière, n'a

« jamais désespéré de la chose publique, et a conçu le vaste « projet d'élever sur les ruines des sciences et des arts une « foule de monuments destinés à les faire renaître, à en ré- « pandre et à en féconder le germe, et à multiplier tout à « coup les canaux de l'instruction sur la surface entière de la « République !

« ... Quatre-vingt-dix écoles centrales semblent tout à coup « sortir du néant, et succéder à des collèges où des méthodes « encore gothiques se bornaient presque à ressasser pendant « de longues années les éléments d'une langue morte, la « source, à la vérité, de toutes les beautés littéraires, mais « en même temps celle d'une stérile et d'une pédantesque « élocution pour le plus grand nombre des jeunes gens qu'on « y fatiguait de longues et ennuyeuses répétitions.

« Ici, au contraire, les langues ne sont qu'un des moindres « objets, et peut-être même trop resserrés, de leurs études. « On les appelle à des jouissances plus étendues, à des con- « naissances plus multipliées, à des études plus attrayantes.

« C'est le spectacle de la nature et de ses créations, c'est la « mécanique du monde et la scène variée de ses phénomènes « qu'on offre à leur active imagination, à leur insatiable cu- « riosité. Ils n'auront plus à pâlir sur de tristes rudiments, « sur d'insignifiantes et menteuses syntaxes, sur des leçons « mille fois rebattues et mille fois oubliées; on ne bornera « plus leurs facultés intellectuelles à la seule étude des mots « et des phrases : ce sont des faits, ce sont des choses dont « on nourrira leur esprit et dont on ornera leur mémoire.

« Aux sciences physiques et mathématiques on associera « l'exercice si utile qui apprend à représenter sur des plans « les objets avec leurs formes, leurs dimensions, leur posi- « tion respective; on alliera aux langues anciennes l'étude « des principales langues vivantes, dont l'insouciante igno- « rance peut seule méconnaître l'utilité pour le commerce et « les négociations.

« ... La science sociale, l'art de gouverner les hommes par « les lois, les rapports des peuples par l'industrie et le com- « merce, sciences qui se composent réellement de toutes les « autres aux yeux des législateurs habiles, feront le complé-

« ment de cette instruction consacrée à l'adolescence depuis « douze ans jusqu'à dix-huit.

« ... On conçoit qu'en établissant ces institutions centrales « telles que le législateur les a conçues, au lieu de faiseurs « d'amplifications, au lieu de présomptueux bavards, ou « d'ignorants écoliers que nous étions en général en sortant « du collège, nos jeunes gens auront l'esprit meublé de con- « naissances utiles en entrant dans le monde, et qu'ils ne « seront plus, comme nous nous rappelons l'avoir été presque « tous, obligés de recommencer des études pour rectifier ou « perfectionner ce qui était mal appris ou trop superficielle- « ment enseigné. Aussi, sous ce point de vue, la suppression « des universités et des collèges qui en dépendaient fut une « chose utile, et leur remplacement par les écoles centrales « fut une chose grande. »

« Cependant, le parti qui regrettait l'ancien régime avait vu d'un mauvais œil, comme il était naturel, l'établissement des écoles centrales; et même dans cette partie de la bourgeoisie qui acceptait sans arrière-pensée la constitution républicaine, beaucoup de pères de famille conservaient une certaine défiance à l'endroit de la nouvelle méthode d'enseignement.

« ... La réaction, sur ces entrefaites, avait gagné du terrain; les élections du printemps de l'an V amenèrent dans les Conseils une majorité de royalistes. Pendant quelques mois, les institutions républicaines furent sérieusement menacées, et les écoles centrales se ressentirent de cet état de choses : les professeurs furent intimidés; les familles, s'attendant à chaque instant à voir les écoles fermées, hésitèrent plus que jamais à y envoyer leurs enfants. La journée du 18 fructidor an V délivra enfin la République du complot royaliste, et l'on put espérer que la stabilité du gouvernement républicain, qui semblait désormais assurée, favoriserait la prospérité des écoles centrales, qui achevaient à ce moment leur première année d'existence.

« ... Mais le retour à la tradition d'avant 1789, à la discipline monacale ou militaire de l'internat, à la prépondérance donnée aux études classiques, était déjà décidé dans l'esprit du premier consul; les écoles centrales, où vivait encore

l'esprit de la Révolution, ne pouvaient continuer à subsister dans un régime tel que celui que Bonaparte voulait imposer à la France.

« ... Après l'adoption de la loi du 11 floréal an X, les écoles centrales disparurent successivement. En ce qui concerne Paris et les départements avoisinants, l'arrêté qui les supprima est du 23 fructidor an XI (10 septembre 1803); il porte ce qui suit :

« Dans le cours de l'an XIII, il sera établi à Paris trois « lycées à la place des trois écoles centrales actuelles. Les « trois écoles centrales de Paris, les écoles centrales de Seine- « et-Oise, de Seine-et-Marne, d'Eure-et-Loir, de l'Yonne et « de l'Aube, seront fermées à dater du 1er vendémiaire « an XIII. Les fonds des écoles centrales supprimées par le « présent arrêté seront affectés à l'entretien des lycées de « Paris. »

J'ai extrait cet historique, trop peu connu, du *Dictionnaire pédagogique* de M. Buisson, publié par la maison Hachette. L'article consacré aux écoles centrales y est plus étendu ; j'en ai reproduit les principaux passages ; ils permettent de comparer l'enseignement dont la première République avait doté la France avec celui qui l'a remplacé, et qui s'est perpétué jusqu'ici avec de simples changements de détails.

D'un côté, nous voyons un enseignement encyclopédique et social développant toutes les facultés de l'enfant, menant de front l'étude des sciences, des lettres, des beaux-arts et des arts techniques, prenant l'élève au sortir de l'école primaire pour l'initier à la vie active.

De l'autre, un enseignement de clerc, c'est-à-dire tel que les aspirants au sacerdoce le reçoivent dans leurs séminaires, éloignant la jeunesse de l'action proprement dite, pour la porter au rêve, à la contemplation et à l'idéalité, sans aucun souci des exigences de la vie pratique ni du temps présent.

La seule tentative importante qui ait été faite pour modifier l'enseignement universitaire est due au second Empire.

Cette tentative est l'œuvre de M. Duruy. Ce grand ministre a créé l'enseignement spécial et fondé l'Ecole de Cluny, au vif déplaisir de l'Université, qui, ne faisant pas la loi sous

l'Empire comme elle la fait sous la République, fut bien obligée de souffrir ce qu'elle ne pouvait empêcher.

L'Université a pris sa revanche. En 1891, le Parlement a voté la suppression de l'Ecole de Cluny. A l'enseignement spécial, institué par la loi du 21 juin 1865, un simple décret, en date du 4 juin 1891, a substitué l'enseignement moderne.

L'enseignement spécial devait, dans l'esprit de ses fondateurs et suivant le texte même de la loi, préparer les fils de la bourgeoisie aux carrières industrielles, agricoles et commerciales.

L'enseignement moderne est un second enseignement classique, au moyen duquel l'Université se propose encore d'*enseigner à penser*, au lieu d'*enseigner à agir*.

L'élève de l'enseignement moderne a pour objectif, aussi bien que l'élève de l'enseignement classique, de devenir un clerc laïque dans la grande église administrative, c'est-à-dire un fonctionnaire. Il n'a même que ce seul objectif, puisque les carrières du droit et de la médecine lui sont fermées.

On peut, depuis Descartes, philosopher en français. Mais on ne saurait encore guérir un malade sans l'aide du latin. Telle est la doctrine médicale de la fin du XIXe siècle, qu'on appelle un siècle de lumières !

Le plus léger examen permet de reconnaître que l'enseignement moderne a été calqué sur l'enseignement classique.

Ils sont l'un et l'autre, au même degré, artificiels et théoriques dans leur doctrine, dans leur organisation et leur fonctionnement.

Des deux côtés, il y a une première, une seconde, une troisième, et ainsi de suite, comme si ces divisions factices, qui rappellent l'époque du réalisme et du nominalisme, n'avaient pas pour conséquence de régler la croissance intellectuelle, d'enlever toute spontanéité à l'esprit, tout caractère et toute volonté à l'individu.

Si Napoléon Ier pouvait contempler ce qui subsiste de son œuvre, il se réjouirait en constatant que l'administration française est restée toute-puissante, et que l'Université ne sait encore enseigner que le latin et les mathématiques.

Avec les meilleures intentions du monde, et en vertu des

plus déplorables sophismes sur la liberté, les Gouvernements de 1848 et de 1871, après avoir livré au clergé la moitié des fils de la bourgeoisie, ont continué de donner à l'autre moitié l'enseignement d'avant 1789, préparant ainsi une réaction cléricale, et creusant de plus en plus le fossé qui sépare la bourgeoisie du peuple.

L'œuvre pédagogique de la Convention a été détruite par la réaction bonapartiste. C'est à cette admirable Assemblée que nous devons d'avoir conservé le sol de la patrie et nos libertés politiques. Nous lui devrons également la liberté intellectuelle, l'émancipation des esprits, et tous les progrès sociaux qui en seront la conséquence, lorsque nous aurons repris son œuvre.

Il est bien certain que, pour progresser, il faut recourir uniquement à la science.

Or, il n'y a, dans les lycées et les collèges, ni enseignement scientifique, ni esprit scientifique.

La physique, la chimie, l'histoire naturelle y sont enseignées par le même professeur, qui n'est ni physicien, ni chimiste, ni naturaliste, et qui n'a jamais pratiqué exclusivement aucune de ces sciences.

Les élèves récitent des leçons de physique, de chimie et d'histoire naturelle, comme ils récitent des leçons de grammaire, d'arithmétique, d'histoire, de géographie, de littérature et de philosophie.

L'enseignement de la langue française n'est pas séparé de l'enseignement du latin. Quant au projet d'enseigner le français au moyen de l'anglais et de l'allemand, qui est le tréfonds de l'idée de l'enseignement moderne, ce sera un sujet de comédie pour les auteurs dramatiques du XXe siècle.

De même que le réseau des chemins de fer de l'Etat n'est que partiel, en ce sens qu'il ne dessert qu'une partie du territoire français, de même aussi l'enseignement universitaire n'est que partiel, en ce qu'il ne dessert qu'une partie du domaine intellectuel de la France. Il n'y a ni voies ni moyens de communication qui conduisent directement aux sciences, à la littérature contemporaine, aux beaux-arts, aux arts techniques.

Il est urgent de les établir au moyen d'une ou de plusieurs Sociétés d'éducation et d'instruction, exerçant leur action dans les différentes parties du domaine intellectuel et moral.

Cela posé, je vais indiquer les principaux points de mon projet, pour lequel je sollicite les bienveillants avis des hommes compétents dans les sciences, les lettres et les arts.

I

La Société d'éducation et d'instruction a pour but d'organiser une éducation et une instruction nationales, suivant les principes qui ont guidé la Convention dans l'institution des écoles centrales, lesquelles étaient destinées à l'enseignement des sciences, des lettres et des arts dans toute l'étendue de la République.

II

Pour atteindre ce but, la Société fondera des établissements d'éducation et d'instruction.

Elle se chargera de la fourniture du matériel scientifique qui, abandonné à l'industrie privée, n'a jamais eu, jusqu'ici, aucune direction pédagogique.

Elle fera construire ce matériel dans une ou plusieurs usines annexées à ses établissements d'instruction, comme les Compagnies de chemins de fer font construire leur matériel dans des usines qui leur appartiennent en propre.

La Société s'occupera aussi du choix du personnel enseignant. Elle fera appel à toutes les capacités et à tous les talents. Ces talents seront constatés par des œuvres et non par des brevets et des diplômes, dont la poursuite acharnée et presque exclusive est nuisible à la France, parce qu'elle entrave la spontanéité individuelle et affaiblit le génie national dans l'ordre de la production (1).

Emile RIGOLAGE.

(A suivre.)

(1) Voir la note de la page 83.

BIBLIOGRAPHIE

BELLÉROPHON VAINQUEUR DE LA CHIMÈRE (1)

Une intelligence vive, subtile et pénétrante; une grande puissance d'observation et de réflexion; un regard profond jeté sur les hommes et sur les choses; une érudition vaste et qui, sous des apparences un peu aventureuses, s'appuie cependant sur des textes minutieusement étudiés; une fine ironie qui n'altère en rien la chaleur du cœur; une merveilleuse et complète indépendance de pensée, voilà, en résumé, ce qu'on trouvera dans la revue de M. André Lavertujon, que, seul, il se propose de rédiger, et à laquelle il donne ce titre si original et si séduisant : *Bellérophon vainqueur de la Chimère.*

Les chimères ! elles nous entourent, nous pressent, nous accablent; nous vivons au milieu d'elles comme dans une atmosphère naturelle; elles vicient tous nos raisonnements.

Quel est le sauveur qui viendra nous en délivrer? M. André Lavertujon, l'ancien rédacteur en chef de *la Gironde*, l'ancien ministre plénipotentiaire, l'ancien sénateur, a conçu le projet d'être un de ces libérateurs. Il veut éclairer nos esprits, raffermir notre bon sens, apporter la clarté, la netteté, la lumière dans nos cerveaux obscurcis, appesantis par un joug séculaire.

Et le premier numéro du *Bellérophon* témoigne, avec une véritable allégresse, avec une audace toute juvénile et toute

(1) *Bellérophon vainqueur de la Chimère*, revue mensuelle. — Rédacteur unique, André Lavertujon. — Un numéro, 25 centimes. Les six premiers numéros, par la poste, 1 fr. 50; les douze premiers numéros, 3 fr. — En vente chez l'auteur, 9, rue Léon-Coignet, et aux Bureaux de *la Revue occidentale*, rue Monsieur-le-Prince, 10, Paris; chez l'éditeur, Gustave Gounouilhou, 8, rue de Cheverus, Bordeaux, et chez tous les libraires.

fière, que notre penseur, notre philosophe, notre moraliste, ne sera pas inférieur à sa tâche.

A l'exemple de Voltaire, il définit d'abord les termes :

« J'appelle « chimère », dit-il, ce qui, étant, en totalité ou en partie, hors des faits positifs s'il s'agit de questions pratiques, hors des données logiques s'il s'agit de théories, ne saurait être ni discuté ni démontré, et reste, par suite, hors de toute possibilité de réalisation. »

Et pour combattre la chimère, nulle philosophie ne peut mieux nous armer que la philosophie positive, « au milieu de laquelle nous avons vécu soixante ans sans la regarder ».

Elle était, en effet, proscrite de l'enseignement officiel, mais quelques-unes des vérités qu'elle était venue apporter au monde intellectuel se rencontraient dans les livres de Littré, notamment dans *la Science au point de vue philosophique*, qu'on ne pouvait jamais ouvrir, nous disait un jour le très regretté recteur de l'Académie de Bordeaux, sans y apprendre quelque chose.

Il y eut aussi la « Revue » du même Littré et du Russe Wyrouboff, qu'aimait tant à citer le successeur de M. André Lavertujon à *la Gironde*, M. Eugène Ténot ; il y eut, et il y a encore, avec quelques divergences de vues, *la Revue occidentale*, de Pierre Laffitte, où M. André Lavertujon a publié d'importantes parties de son grand ouvrage sur Sulpice Sévère.

« Nos éducateurs officiels, dit M. André Lavertujon, étaient tenus de nous renseigner sur cette philosophie. Rien ne les obligeait de l'adopter ; ils étaient libres de la condamner, mais ils devaient la connaître. En se taisant sur elle ou en n'en parlant qu'en termes qui décèlent une absolue ignorance, c'est un acte de félonie intellectuelle qu'ils ont commis. D'autant qu'en dehors des spéculations de haute sociologie qu'un petit nombre d'esprits est seul capable d'aborder à cause de leur haute transcendance, il s'y rencontre, en notable quantité, des vérités abordables pour tous, — même pour un faible cerveau, engorgé, dès la quinzième année, de romans, de drames et d'articles de journaux, comme ce fut mon cas, — tellement éclatantes, tellement utiles, qu'on peut tenir leur vulgarisation comme d'intérêt public.

« Ce sont ces vérités, ou du moins quelques-unes d'entre elles, dont, pour mon compte, j'ai tardivement éprouvé le bienfait, que je voudrais faire connaître, afin que d'autres en puissent tirer profit ; les faire connaître, non pas complètement, cela me dépas-

serait, mais éveiller chez de mieux préparés l'envie d'interroger les vraies sources. »

Un éveil des esprits ! On ne saurait mieux qualifier l'entreprise de M. Lavertujon. Il n'y a pas un paragraphe, pas une ligne de *Bellérophon* qui ne vous arrête, qui ne vous *agrippe* (qu'on nous passe cette expression familière), qui ne vous force à vous recueillir et à penser par vous-même. Mais le guide qui vous engage ainsi dans ces voies hardies ne vous abandonne pas ; il n'y en a pas de plus sûr, de plus généreux, de plus bienveillant.

Les premières chimères contre lesquelles s'escrime *Bellérophon* sont la chimère théologique, la chimère irréligieuse, la chimère anarchique, la chimère anticapitaliste, la chimère démocratique.

On trouvera, dans le premier numéro, la définition de toutes ces chimères, et l'on sera séduit par le bonheur des formules. La langue de M. Lavertujon est remarquable de précision et de souplesse.

Le deuxième numéro, celui de juin, qui vient de paraître, est tout entier consacré à la chimère théologique. Et voici les conclusions de l'étude :

a) Nous, les hommes, nous ne saurions nous passer de la fréquentation idéale, non plus que du concours positif d'un Etre meilleur que nous, plus fort que nous, supérieur à nous. Cela résulte des investigations les plus sûres de la science historique.

b) Le personnage divin qui a précédemment occupé ce haut poste, bien qu'investi de pouvoirs illimités, n'en a jamais su faire le moindre usage. C'est aussi un enseignement historique non douteux.

c) En présence de cette double conclusion, n'est-il pas souhaitable, ne serait-il pas opportun, même urgent, de s'enquérir des rumeurs qui courent sur l'existence d'un Etre autre que Dieu, théoriquement moins suprême, il est vrai, mais pratiquement beaucoup plus réel et efficace ? On affirme de lui que, très grand, quoique point absolu, certes, il pourrait, avec une compétence suffisante, bien que relative, remplacer dans son indispensable fonction l'ancienne personne divine mise en réforme pour cause de stérile irréalité.

On voit la forme légèrement narquoise, qui pourra peut-être sembler un peu paradoxale, que M. Lavertujon donne quelquefois à sa critique. Mais cette critique revêt souvent le langage

d'une ferme et mâle raison; elle s'anime, devient vivante, éloquente.

« Ecoutez bien, dit *Bellérophon*, de quoi il s'agit :

« Maintenir les vieux concepts, élaborés avec lenteur par l'intelligence humaine, qui ne s'est jamais complètement trompée; les débarrasser de leurs éléments périmés, erronés, en jetant les scories au bric-à-brac; en dernier lieu, dans ces récipients antiques ainsi épurés et détergés, — Dieu, providence, religion, culte, sacerdoce, — dans ces « vieilles outres » immortellement précieuses, avec réflexion, avec mesure, avec système, délibérément, vivement, joyeusement, verser à flots notre « vin nouveau ».

Ne croirait-on pas entendre un écho de notre immortel Rabelais, du Rabelais qui écrivait l'admirable lettre de Gargantua à Pantagruel, et qui voulut, lui aussi, jeter à flots les vérités dans le monde. C'est son œuvre d'émancipation que *Bellérophon* veut continuer; qu'il soit le bienvenu parmi nous.

G. Routurier.

NÉCROLOGIE

HIPPOLYTE STUPUY

Nous avons le profond regret d'annoncer la mort de notre excellent ami, Hippolyte Stupuy, ancien conseiller municipal de Paris et conseiller général de la Seine, conservateur des collections artistiques de la Ville de Paris, décédé le 17 mai 1900, dans sa soixante-dixième année, après une longue et douloureuse maladie.

H. Stupuy était un disciple fervent de la doctrine positive. C'est vers l'âge de trente ans qu'il connut l'œuvre de Comte. Cette lecture l'enthousiasma, le prit tout entier; elle fut pour lui une véritable révélation. Admirateur et lecteur assidu des philosophes du XVIIIe siècle, et en particulier de Diderot et de d'Alembert, il trouva dans le positivisme le développement comme le couronnement de leurs idées, déjà si pénétrées de l'amour du progrès et de l'Humanité.

Nourri de fortes études littéraires et historiques, Stupuy voulut les compléter en se soumettant à une éducation scientifique; il se remit en quelque sorte à l'école, pour se rendre familiers les principes fondamentaux des diverses sciences de la hiérarchie encyclopédique de Comte, en commençant par la mathématique, qu'il poussa très loin. Ainsi armé, il entra dans la lutte. Pendant plus de trente ans, il combattit le bon combat, défendant et propageant les idées qu'il avait embrassées, au succès desquelles il consacra le meilleur de sa vie, tout ce qu'il avait de talent.

« La foi qui n'agit point est-ce une foi sincère? » aimait-il à répéter avec le poète. Sa foi en la doctrine régénératrice avait cette ardeur, cette sincérité qui poussent à l'action. Ecrivain de race, poète distingué, il mit toutes ses forces intellectuelles au service de ce qu'il appelait avec raison la bonne cause. Poésies, pièces de théâtre, études historiques, essais politiques, dans tout ce qu'il publia, se trouve cette forte empreinte positiviste, qui témoigne d'une connaissance approfondie des idées de Comte.

Son œuvre est considérable ; elle est malheureusement peu connue des nouvelles générations de positivistes. Stupuy, qui avait trop peu souci de sa réputation littéraire, — ses amis lui en ont fait maintes fois le reproche, — n'a pas réédité ses poésies depuis longtemps épuisées, ni songé à recueillir ses nombreux articles disséminés dans des recueils périodiques aujourd'hui disparus. Cette œuvre, originale à bien des égards, toujours très intéressante, occupera une place très honorable dans l'histoire du positivisme du dernier tiers de ce siècle. Pour mieux la faire connaître, nous lui consacrerons, dans un des prochains numéros de la *Revue Occidentale*, une étude détaillée, où nous apprécierons son esprit et sa méthode. De cette étude ressortira plus d'un enseignemeut utile pour ceux que l'ardeur de leur foi, des aptitudes spéciales, incitent à se faire les champions du système philosophique et social de Comte. En racontant sa vie, en analysant ses écrits, nous rendrons l'hommage le plus digne à la mémoire de l'ami regretté dont les entretiens et les encouragements n'ont pas peu contribué à nous faire aimer la doctrine qu'il défendait avec tant d'énergie et d'enthousiasme.

Les obsèques civiles de Stupuy eurent lieu le dimanche 20 mai, à dix heures du matin, au milieu d'un grand concours d'amis, d'hommes politiques, de coreligionnaires. Tous voulurent l'accompagner jusqu'à sa dernière demeure, jeter des fleurs sur sa tombe après avoir écouté religieusement les nombreux discours qui furent prononcés, retraçant ses belles qualités d'esprit et de cœur, son dévouement à la République et à la libre-pensée. Cette cérémonie, d'une si noble simplicité, laissera dans le cœur de tous les assistants le plus durable et le plus touchant souvenir.

Ant. Ritti.

MATÉRIAUX

POUR SERVIR A LA

BIOGRAPHIE D'AUGUSTE COMTE

CORRESPONDANCE D'AUG. COMTE AVEC Mme AUSTIN

Suite (1).

N° 31.

AUGUSTE COMTE A MADAME AUSTIN.

Ma chère Dame,

Quoique le mercredi soit ordinairement mon jour unique d'entière disponibilité, je ne pourrai demain profiter aucunement de votre bonne indication ; je ne suis d'ailleurs presque jamais libre le vendredi.

Me voilà donc réduit à tenter encore, sans jour déterminé, mais le plus prochainement possible, le voyage à votre *Vest-End*, sauf à n'être pas plus heureux que ces deux derniers dimanches.

Je vous remercie d'avoir dignement compris l'inévitable suite d'une douleur dont vous avez pu entrevoir la haute légitimité ! Vous avez d'abord un peu partagé envers moi les préjugés empiriques de vos amis les métaphysiciens sur la prétendue sécheresse de cœur inhérente à la prépondérance systématique du véritable esprit positif.

Mon malheur n'aura du moins servi à vous faire mieux appré-

(1) Voir la *Revue occidentale* de Novembre 1898, de Mai et Juillet 1899, et de Mars et Mai 1900.

cier le vrai caractère final de la seule philosophie qui puisse enfin concilier radicalement les besoins, jusqu'ici déplorablement antagonistes chez les modernes, de l'esprit et du cœur.

Il m'en coûtait beaucoup de me sentir, à cet égard, imparfaitement jugé par une personne à l'opinion de laquelle j'attache une si juste importance, en un genre surtout où les femmes sont naturellement plus compétentes que les hommes.

Plus vous approfondirez désormais la tendance fondamentale de la nouvelle philosophie, mieux vous reconnaîtrez combien elle convient à la vie affective, d'après son esprit directement et franchement social, tandis que le principe religieux est, au fond, nécessairement personnel, et ne devient sympathique que par artifice.

J'éprouve pour mon propre usage l'heureuse efficacité morale de ma philosophie qui me fournit aujourd'hui les seules consolations propres à ma fatale situation, en organisant le culte familier et continu de mes chers souvenirs. Ma noble et tendre amie avait compris que la systématisation du culte de la femme devait constituer l'un des principaux résultats sociaux de la nouvelle philosophie. Il était bien juste que la réalisation initiale de cette grande attribution s'appliquât secrètement à celle qui pouvait et voulait devenir la digne compagne, sous une forme quelconque, de tout le reste de ma vie.

Adieu, ma chère Dame, jusqu'au moment de vous revoir enfin.

Votre tout dévoué,
Auguste Comte.

Mardi matin 26 mai 1846.

N° 32.

Madame Austin a Auguste Comte.

Cher Monsieur Comte,

Je voulais vous prier de venir ce soir ou demain. Mais cette chaleur bouleverse tous mes plans. Je ne peux sortir que le soir, ce qui me contrarie beaucoup. Voulez-vous donc venir demain matin,

si par hasard vous vous trouvez libre. Je dirai aujourd'hui, mais ceci ne vous parviendra pas à temps. Jeudi, je serai occupée.

Ne vous donnez pas la peine de répondre.

Tout à vous, mais à la hâte.

S. Austin.

(*Reçu le mardi* 2 *juin* 1846.)

N° 33.

MADAME AUSTIN A AUGUSTE COMTE.

Ce vendredi 26 février.

Cher Monsieur Comte,

Je voulais vous écrire à l'instant pour vous remercier de votre visite, et pour vous dire combien je désire vous revoir, mais ma très forte indisposition, jointe à des ennuis domestiques, qui pour être mesquins n'en sont pas moins fatals à toute autre occupation de pensée, m'ont entièrement préoccupée.

Vous ne savez pas probablement le coup qui m'attendait en Angleterre, et je ne me suis pas encore remise. Au lieu de trouver ma chère fille, l'heureuse mère du petit garçon qui était venu combler tous ses vœux, je la trouvai pleurant sa perte — perte qu'elle pleurera toujours. Je suis restée quatre mois avec elle et son chère (*sic*) et unique enfant. Depuis mon retour, je n'ai appris que des malheurs. J'ai perdu une belle-sœur, un proche et cher parent, plusieurs amis.

Je n'ai recherché personne, car je sens combien peu je suis en état de rendre ma société désirable. Mais si vous voulez bien venir me voir, vous me trouverez dimanche, à l'heure accoutumée, charmée de vous revoir et de causer avec vous. Je suis sûre de votre sympathie.

Mon mari se porte passablement. J'ai eu la grippe avec une violence extrême et j'en souffre toujours.

Agréez l'assurance de mes sentiments affectueux.

S. Austin.

(*Reçu le samedi* 27 *février* 1847.)
(*Réponse verbale le lendemain.*)

N° 34.

MADAME AUSTIN A AUGUSTE COMTE.

Ce 29 septembre, Weybridge-Surrey.

Cher Monsieur Comte,

J'ai reçu, avec un sentiment de reconnaissance bien vif, l'exemplaire de votre dernier livre, que vous m'avez pensé digne de posséder. Il y a quelques jours seulement que je l'ai, car nous avons été tellement vagabonds, que l'on ne savait où nous trouver.

Notre essai de nous domicilier dans votre pauvre Paris nous a coûté bien cher, car nous venions de nous y établir, comme vous savez, et nous avons dû tout sacrifier. Mais quel sacrifice ne ferait-on pas pour vivre en sécurité et en paix?

Nous avons cherché longtemps, en vain, un modeste abri pour nous-mêmes et les débris de notre petit ménage parisien, à la campagne et en même temps assez près de Londres pour être fort accessibles à nos chers enfants. La petite isle, notre sainte et digne mère, est tellement remplie de ses enfants prodigues rentrés dans son sein protecteur, qu'il est fort difficile de trouver une maisonnette comme nous en cherchions. Mais enfin, nous voici placés à 18 miles de Londres, à un demi-mile d'une station de chemin de fer, à autant de la jonction de la petite rivière Wey avec la Tamise, véritable village (pas « suburb ») où nous goûterons l'air pur et la tranquillité. Aujourd'hui même je prends possession de mon nouveau royaume (car le ménage ne comporte pas la République) et vous ne recevrez que quelques mots écrits dans les intervalles du travail. Si jamais il vous prend l'envie de découvrir comment on vit sans voir ni soldat, ni gens d'arme, ni police, *ni autorité* quelconque, vous n'avez qu'à nous faire une petite visite, car depuis un mois que je loge dans le village, j'ai cessé de m'apercevoir que la vie militaire ou politique existe, malgré qu'il y ait beaucoup de mouvement.

Je ne saurais vous dire l'effet sublime — le mot n'est pas trop fort — que m'a fait mon pays, après les scènes de violence frénétique d'un côté et de soumission à un régime détesté de l'autre, que j'avais contemplé avec tant de peine et qui se reproduisent à ce qu'il paraît sous toute sorte de formes. On est tenté, en voyant l'Europe, de se demander si c'est une forêt de singes, répétant les mêmes cris, faisant les mêmes grimaces et les mêmes signes.

Parmi tout ce chaos, la sobriété et le bon sens de mes compatriotes se sont montrés d'une manière merveilleuse. La conversation de nos ouvriers est pleine de sagacité; leur regard dans l'avenir, fermement fixé sur le progrès, ne se détourne pas sur les accidents et les personnalités du moment. Leur constance à souffrir des maux momentanés, pour ne pas risquer le tranquil progrès auquel ils croient, et qu'ils sont *décidés à obtenir*, a quelque chose d'imposant. Leur attachement à l'ordre n'est pas une parole, il est fort énergique. Ce sont des ouvriers qui ont *voulu* que l'ordre ne fût pas interrompu un seul instant — et vous voyez. Enfin, ils sont par excellence *les hommes* (rires); car ils se demandent ce qu'ils veulent, et une fois qu'ils ont pris leur parti, rien ne les ébranle, rien ne les détourne.

J'ai eu bien des conversations et des correspondances avec cette classe incomparable depuis mon retour, et j'en suis tellement pénétrée de respect et d'admiration que je ne peux pas vous le cacher, sachant, cher Monsieur Comte, combien l'Humanité vous est chère et intéressante. Ma pauvre chère Allemagne est dans un triste état. Les lettres que j'en reçois sont navrantes. Chaque homme craint les autres hommes. Chaque nation ou pays, les autres nations. La confiance n'est plus dans aucun cœur. On vit au jour le jour, ne sachant qu'attendre du lendemain.

Votre philosophie vous offre la perspective consolante de l'état qui doit surgir de cet état d'anarchie; mais moi, pauvre femme, qui aime mes amis, je ne vois que des existences détruites, que l'amertume jetée dans toutes les coupes.

Je n'ai pas eu le temps de lire votre livre comme je le lirai. Mais j'ai été enchaînée par quelques pages sur mon sexe. Sur ce sujet, *il n'y a que vous*. Les autres ou donnent à la femme une position essentiellement subalterne, subordonnée aux besoins matériels de l'homme, ou cherchent à lui en assigner une essentiellement en dehors de sa nature et de ses instincts. Vous seul, Monsieur, vous savez combiner sa dignité morale et intellectuelle comme compagne, avec sa nature physiquement et moralement dépendante. Enfin, vous concevez *le lien conjugal*, qui renferme tout ceci, soumission et ascendant, pureté et tendresse. Vous développez admirablement cette belle parole de Vauvenargues : « Toute grande pensée vient du cœur! » Vous dérivez la moralité des affections. Enfin, je vous remercie d'avoir traité avec le dédain qu'elle mérite l'opinion que la vie privée n'a rien à faire à la vie publique maxime, dont on a trop longtemps abusé et corrompu les peuples. Quelle confiance peut-on avoir en un Marrast, en un Girardin?

Enfin, cher Monsieur Comte, nous ne serons jamais d'accord, vous et moi; mais je saisirai toujours les perles que je trouve dans vos écrits avec avidité.

Je trouve l'énorme supériorité que vous réclamez pour la France étonnante et un peu grotesque. Mais je me dis que tout homme qui ne connaît que sa nation a la même persuasion et que l'illusion est plus pardonnable chez les Français, à cause de la prépondérance dont ils ont véritablement joui sous Louis XIV et sous Napoléon. Mais il vient un moment où il est sage d'oublier les triomphes passés, et de s'établir de bonne grâce sur le niveau actuel des nations. La part de la France sera toujours assez belle, sans qu'elle s'arroge une suprématie qui ne compte pas avec l'état actuel du monde. Je lutte toujours contre cette arrogance nationale dans mon pays, j'ai fait les mêmes réclamations en Allemagne (moins, car il n'en existe pas autant), je ne céderai jamais à des prétentions injustes et absurdes en France. Partout et chez tous, elles ont la même racine — *l'ignorance*. Ceux qui ont vu, connu et jugé les premières nations de l'Europe savent combien de poids et de mesures il faut employer pour les peser justement. Je ne crois pas que vous connaissiez l'Allemagne. Je suis *sûre* que vous ignorez profondément l'Angleterre. Il n'y a pas un mot que vous en dîtes qui ne le prouve pas. Pourquoi en parler? Voilà, j'espère, de la franchise, presque de la brutalité. Pardon, cher Monsieur Comte, je ne voudrais pas vous voir faire tort à toutes ces grandes et belles vérités. Je n'ai pas dit un mot sur vous-même, et pourtant combien j'ai été touchée de cette triste et honteuse histoire! Ah! si je pouvais vous aider! Nous autres aussi, nous avons beaucoup souffert. Nous avons perdu en France plus de 5,000 francs, perdus à jamais, de notre mince fortune.

Mon mari n'est pas avec moi dans ce moment, il est chez ma fille, mais il vous enverrait bien des salutations s'il était ici.

Vous connaissez assez ma respectueuse amitié pour vous, agréez-en encore l'assurance.

S. Austin.

(*Reçu le lundi* 9 *octobre* 1848.)
(*Réponse le lendemain.*)

LA STATUE D'AUGUSTE COMTE A PARIS

I. — LE MONUMENT AUGUSTE COMTE.

On nous écrit de Paris que le Conseil municipal vient d'accorder un emplacement pour l'érection d'un monument à Auguste Comte. Le Conseil municipal donnera aussi une subvention, dont le montant n'est pas encore fixé. Au ministère des Beaux-Arts, il est question d'allouer ultérieurement une subvention qui constituera, ainsi qu'on l'espère, un appoint sérieux. C'est ainsi que tous les pouvoirs — tant nationaux que locaux — s'associent pour rendre hommage au grand philosophe du XIXe siècle.

L'emplacement accordé par le Conseil municipal est la « place de la Sorbonne ». Paris ne pouvait choisir un endroit mieux approprié, — presque à deux pas de cette maison où Comte a vécu, où il est mort, et qui maintenant appartient à ses disciples.

Quant au quartier, c'est un des plus anciens, un quartier historique par excellence, et dont le souvenir (coïncidence curieuse) est lié aux différentes phases de l'évolution historique et intellectuelle dont Paris a été le théâtre.

La liste de tous les grands noms inscrits sur les rues, les monuments et les maisons situés à quelques pas de l'emplacement choisi, — cette liste, disons-nous, a tout l'air d'un passage emprunté au *Calendrier des grands hommes* d'Auguste Comte. Tout près se trouvent les ruines romaines de *Parisii* et du *Palais des Thermes*; au sommet de la butte s'élève Sainte-Geneviève, qui porte aujourd'hui le nom de Panthéon. La Sorbonne tire son nom du confesseur de saint Louis, qui avait fondé à cette place une école de théologie, rebâtie par Richelieu, qui en fit une Faculté de l'Université de Paris; le tombeau de Richelieu est placé dans l'église.

La Sorbonne se trouve située entre le Collège de France, fondé par François Ier, et les Lycées Saint-Louis et Louis-le-Grand, et constitue le centre académique, philosophique, religieux et

scientifique de cette partie de l'ancien Paris, tout près de la fameuse salle des Cordeliers et de la maison de Danton. Sur les murs et sur les monuments de ce quartier historique par excellence, on peut lire les noms d'Homère et d'Archimède, de saint Louis et de Robert de Sorbon, de Dante, de Richelieu, de Descartes, de Pascal, de Racine, de Cujas, de Lavoisier et de Claude Bernard. On ne pouvait choisir dans tout Paris un endroit mieux approprié que celui où Comte, ses amis et ses disciples ont, pendant un demi-siècle, vécu, travaillé et professé.

On se propose d'inaugurer le monument un dimanche, le 2 septembre prochain, avant la réunion habituelle des Positivistes, à l'occasion du 43e anniversaire de la mort d'Auguste Comte, qui tombe un vendredi, le 5 septembre. L'artiste est déjà désigné. Son projet est un buste en bronze, exécuté sans doute d'après un autre buste bien connu d'Etex, posé sur une stèle en marbre, et représentant l'Humanité, dont Comte a été l'interprète auprès de notre génération. Les détails de cette partie du monument sont encore à l'étude, et tout cela dépend jusqu'à un certain point des sommes dont on pourra disposer.

On a déjà recueilli des souscriptions qui suffisent largement à assurer l'exécution d'un monument convenable, mais l'exécution des motifs décoratifs nécessite de nouvelles cotisations, qui commencent déjà à arriver. On espère que les autres souscripteurs ne tarderont pas plus longtemps à faire parvenir les fonds au trésorier de Londres ou à celui de Paris. La dernière lettre qui nous est parvenue mentionnait les souscriptions de cinq professeurs d'Universités allemandes : Berlin, Leipzig, Kiel, Erlangen et Iéna. Les listes de souscription témoignent de l'intérêt extraordinaire que les peuples éprouvent pour Comte et son œuvre, — intérêt qui se propage jusqu'aux plus petites parties du monde civilisé, — non seulement les nations européennes, mais aussi l'Amérique du Nord et du Sud, le Mexique, le Brésil et le Chili. On nous a même dit que cette influence universelle du grand penseur a eu pour effet d'empêcher quelques rigides Positivistes de participer à la souscription. Un pharisaïsme aussi ridicule me remet en mémoire ce prédicateur écossais qui disait aux fidèles : « Je ne veux pas être sauvé avec tout le monde. » D'après lui, il n'était pas jusqu'au Paradis qui ne perdît de son prix du moment que le bonheur d'être sauvé n'était pas le privilège de quelques élus — *unco-guid*, comme disent les Ecossais.

Il y a en ce moment, en France, une recrudescence d'intérêt des plus marqués en faveur de Comte et de ses ouvrages. Dans la

série d'ouvrages vraiment scientifiques, connue sous le nom de *Bibliothèque de Philosophie contemporaine* (Félix Alcan, Paris), vient de paraître un travail du professeur Lévy-Bruhl, de la Faculté de Paris, intitulé : *la Philosophie d'Auguste Comte*, 1900. M. Lévy-Bruhl avait publié, l'année dernière, les *Lettres d'Auguste Comte et de Stuart Mill,* précédées d'une savante introduction, et aussi une *Histoire de la Philosophie moderne en France.*

La *Bibliothèque de Philosophie contemporaine* a publié également un *Résumé de la Sociologie de Comte*, par E. Rigolage; un *Essai historique et critique sur la Sociologie chez Auguste Comte*, par F. Allengry, et une traduction en français de l'étude de Mill sur Comte et la Philosophie positive. L'apparition, presque simultanée, de cinq ouvrages critiques consacrés à Comte est un fait remarquable dans l'histoire du Positivisme.

La dernière publication de M. Lévy-Bruhl est sans contredit l'étude la plus magistrale qui ait paru jusqu'ici sur la philosophie de Comte. M. Lévy-Bruhl n'est, en aucune façon, un adepte du système religieux et social de Comte considéré dans son ensemble, mais il en a fait une étude approfondie. Son appréciation ne porte que sur la philosophie, qu'il estime avec raison être l'introduction et la base de la politique. Il fait bonne justice de l'objection pédantesque des Littré et des Mill, d'après laquelle Auguste Comte, dans ses derniers ouvrages, aurait abandonné sa propre méthode, celle qui fit son originalité. Comme le fait voir M. Bruhl, la vie tout entière de Comte est le développement d'un système unique et cohérent. M. Bruhl n'est pas moins heureux quand il réfute les objections que Spencer a adressées à Comte, au sujet de la *Classification des Sciences*, et quand il défend le principe de Comte relatif à la classification des sciences par ordre de complexité croissante et de généralité décroissante. Quant aux critiques des spécialistes tels que M. Huxley, M. Bruhl les néglige comme ne méritant pas l'attention d'un philosophe sérieux.

Cette recrudescence d'intérêt en faveur de la synthèse positive qui se manifeste chez les penseurs du monde entier est un fait vraiment caractéristique. Ce qui se passe à l'extrémité opposée du monde intellectuel n'est pas moins curieux. On nous assure que les conférences de M. Laffitte sont suivies par des prêtres et par des membres militants du parti ultra-clérical, qui accablent M. Laffitte de compliments et d'attentions, — trop exagérées pour être sincères, au dire de ses amis. M. Laffitte, cela n'est pas douteux, a toujours rendu justice au grand rôle historique du

Catholicisme, et il a toujours eu la sympathie d'un assez grand nombre de catholiques sincères. Il faut se féliciter que M. Laffitte soit toujours en état de continuer le cours qu'il professe au Collège de France; il est encore ce qu'il était il y a quarante-trois ans : le continuateur d'Auguste Comte.

Frédéric HARRISON.

Extrait de la « *Positivist Review* » de mai. (Traduction J. La Cécilia.)

II. — COMITÉ INTERNATIONAL DE PATRONAGE

Nouveaux adhérents.

Dr Wilhelm BENDER, Professor der Philosophie, an der Universität, Bonn (Preussen).

Alfonso BOUISSOU, entrepreneur de constructions, à Buenos-Ayres.

Dr Licinio CARDOSO, Lenté cathedratico de Mechanica racional na Escola Polytechnica de Rio-de-Janeiro e lenté cathedratico de Sociologia e Moral da Escola Militar.

Pedro G. DORADO Y MONTERO, Professeur de Droit pénal à l' « Universidad de Salamanca ».

DUMONT, Député du Jura au Parlement français.

† Jules FERRY, ancien Président du Conseil des Ministres.

George P. GARRISON, Professor at the University of Texas (Austin).

Vincent GAYRAUT, à Buenos-Ayres.

Louis GUMPLOWICZ, Professeur à l'Université de Graz (Autriche).

G. PINET, Chef d'escadron d'artillerie en retraite, Bibliothécaire de l'Ecole Polytechnique.

Dr A. RIEHL, Professor der Philosophie an der Universität, Halle (Preussen).

Goldwin SMITH, of Toronto (Canada), formerly Professor of History at Oxford.

Dr Joseph TERRÈS, Professeur à l'Ecole de Médecine et membre de l'Académie de Médecine de Mexico.

Professor Ferdin. TONNIES, Philosophische Fakultät, Kiel (Universität).

Dr Otto WARSCHAUER, Professor der Staatswissenschaften Technische Hochschule, Berlin.

III. — SOUSCRIPTIONS

13e LISTE.

FRANCE :	*Mme Gricourova* (complt de souscription).		5
	Dr Jacquet (L.).		10
	De Champeaux.		20
	Reçu de M. *Monney* :		
	Verlot (Constant).	2	
	Verlot père.	1	
	La Loge « *Le Progrès* »	5	
	Cornette (A.).	2	
	Murat.	1	
	Rosenbaum	1	12
	Lavertujon (André)		200
	Maris (Georges)		20
	Dr Vignard (Ed.).		10
	Tinayre (Louis)		10
	Dr Huchard		20
	Depasse (Hector)		5
	Dr Lacassagne (A.).		50
ALLEMAGNE :	Reçu de M. *Randorf* :		
	Goldstein (Mlle Henny).	Mk 0.50	
	Klausner (Mlle Elfriede). . . .	0.50	
	Hoy (Mlle Emmy).	0.50	
	Reicher (Mlle Hedwige)	0.50	
	Dr Bassenge.	0.50	
	Reicher (Em.).	1	
	Jaffé (Edgar)	1	
	Dr Jaffé.	1	
	Senator.	0.50	
	Von Huth.	0.50	
	Demont (A.).	0.50	
	Kreiter (H.).	1	
	Hexenheimer (Walter).	0.50	
	Börmel (Eugen).	1	
	Jaffé (Mlle Helen).	3	
	Dr Turck (Hermann)	3	
	Schreiber-Sperling (Mme B.). .	1	
	Von Lieres (Mlle G.)	0.50	
	Von Blücher (H.)	0.50	
	Sperling (G.)	1	
	Sperling (W.).	1	
	Sperling (J.).	1	
	Directeur *Schereschevsky* . . .	10	
	Dr Lasbutzki	5	
	Strewe.	1	
	Helgrewe	1	
	Kreiter (J.).	1	
	A reporter.	Mk 38.50	362.00

	Report	Mk 38.50	362.00
	Baronne *Von Wasmer* (2e vt).	1	
	Liman (Mme)	1	
	Jaffé (M.)	1	
	Comte *Pilati*	0.50	
	Dr *Schanz*	0.50	
	Von Forell	0.50	
	Baronne *Von Roberts*	1	
	Dr *Bieber*	1	
		Mk 45	59
AUTRICHE-HONGRIE :	*La Société tchèque de Philosophie*, à Prague		20.75
GRANDE-BRETAGNE :	Reçu de M. *F. Harrison* :		
	Gordon Jones (H.)	L. » 10.0	
	Richardson (J.)	» 10.0	
	Robert Earl	1 0.0	
		L. 2	50
CANADA :	Reçu de M. *F. Harrison* :		
	Goldwin Smith	L. 5	125
BRÉSIL :	Dr *Cardoso* (Licino)		15
ETATS-UNIS :	Reçu de M. *Randorf* :		
	Dr *Lubitz* (W. D.)	5.20	
	Kaplan (Paul)	5.20	10.40
	Garrison (George)		10
	Reçu de M. *F. Harrison* :		
	Frey (Mme)	8 shil.	10
59	souscripteurs nouveaux	Fr.	662.15
1.098	souscripteurs. Montant des listes précédentes		18.986.20
1.157	souscripteurs. Total	Fr.	19.648.35

Paris, le 22 juin 1900.

Le Trésorier,
Emile ANTOINE.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

IV

L'inauguration de la statue d'Auguste Comte, place de la Sorbonne, aura lieu le dimanche 2 septembre prochain, sous la présidence de M. Hector DENIS, Recteur de l'Université libre de Bruxelles, Membre du Parlement belge.

Le Propriétaire, Gérant responsable : P. LAFFITTE.

Versailles. — Imprimerie AUBERT, 6, avenue de Sceaux.

PRINCIPALES

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE POSITIVISTE

En vente aux Bureaux de la *REVUE OCCIDENTALE*
OU CHEZ LES ÉDITEURS DONT LES NOMS SONT MARQUÉS ENTRE PARENTHÈSES

AUGUSTE COMTE.

Cours de philosophie positive (5e édit.), 6 vol. à 8 fr. chaque : — 1er vol. *Préliminaires généraux* et *Philosophie mathématique*. — 2e vol. *Philosophie astronomique* et *Philosophie de la physique*. — 3e vol. *Philosophie chimique* et *Philosophie biologique*. — 4e vol. *Partie dogmatique de la Philosophie sociale*. — 5e vol. *Partie historique de la Philosophie sociale*. — 6e vol. *Complément de la Philosophie sociale et Conclusions générales*.

Extrait du Cours de Philosophie positive, à l'usage des candidats au Baccalauréat, 1re, 2e, 3e et 10e leçons. Paris (Delagrave), 1 vol. 2 fr. 50.

Système de politique positive (2e édit.), 4 vol., 30 fr. Chaque volume se vend séparément : = 1er vol. : Discours préliminaire sur l'Ensemble du Positivisme — (traduction allemande, par E. Roschlau, Leipzig, 1894, Reisland, 8 mark ; traduction suédoise par Mme L. Nystrom et C. Billberg, Stockholm, 1895) — et Introduction fondamentale, 8 fr. ; = 2e vol. : Statique sociale, 6 fr. ; = 3e vol. : Dynamique sociale, 7 fr. ; = 4e vol. : Tableau de l'Avenir humain et Appendice général, 9 fr.

Opuscules de Philosophie sociale, 1819-1828, 1 vol. in-12 de 310 pages, 3 fr. 50. Ce volume reproduit les premiers opuscules d'A. Comte, contenus dans l'*Appendice général du Système de Politique positive*, savoir : Séparation générale entre les Opinions et les Désirs (1819). — Ebauche philosophique de l'ensemble du passé depuis le milieu du moyen âge (1820). — Plan des Travaux scientifiques pour réorganiser la Société (1822). — Considérations philosophiques sur les sciences et les savants (1826). — Considération sur le pouvoir spirituel (1826). — Examen du Traité de Broussais sur l'Irritation et la Folie (1828).

Catéchisme positiviste, 3e édit., 1 vol. in-12, 3 fr. ; — *translated* by R. Congreve, London (Kegan Paul, Trubner), 2 s. 6 d. ; — *übersetzt* von E. Roschlau, Leipzig, 1892 (O. Wigand).

Calendrier positiviste et *Bibliothèque positiviste au* XIXe *siècle*. 0,20 c.

Appel aux conservateurs, 1855, 1 vol. in-8°, 3 fr.

Synthèse subjective ou Système universel des conceptions propres à l'état normal de l'Humanité : — 1er vol. *Système de logique positive* ou *Traite de philosophie mathématique* (1856), 9 fr.

Essais sur la Philosophie des mathématiques, 2 broch. à 1 fr.

Traité élémentaire de Géométrie analytique, précédée de la *Géométrie de Descartes*, 2e édit., Paris (L. Bahl), 1 vol., 12 fr.

Traité philosophique d'Astronomie populaire, 2e édit. vol., 7 fr.

Discours sur l'esprit positif, 1 vol. in-18, 2 fr.

Lettres d'Auguste Comte à Valat, 1 vol., 6 fr.

Lettres d'Auguste Comte à J. Stuart Mill, 1 vol., 10 fr.

Testament et Correspondances, 1 vol., 10 fr.

SULPICE SÉVÈRE

ÉDITÉ, TRADUIT ET COMMENTÉ

PAR ANDRÉ LAVERTUJON

L'OUVRAGE SE COMPOSE DE TROIS VOLUMES :

On va voir que les tomes III et IV de la précédente annonce, laquelle est annulée, sont ramenés à un volume unique.

Paru depuis 1897 :

I. **La Chronique de Sulpice Sévère,** texte critique, traduction et commentaire, livre Ier, précédé de prolégomènes sur Sulpice, ses écrits et son maître Martin de Tours, et suivi de petits essais étudiant la *Chronique* au point de vue des questions du temps (Paris, Hachette). Prix : **10** fr.

Paru depuis le 15 novembre 1899 :

II. **La Chronique de Sulpice Sévère**, texte critique, traduction et commentaire, livre II, précédé de prolégomènes sur l'usurpation de Maxime, sur le procès de Priscillien et sur le rôle de Martin au cours de ces événements, et suivi de petits essais exposant la vie politique, sociale et religieuse aux approches de l'an 400; 1 vol. in-4° couronne, de CLXXVI, 692 p. (Paris, Hachette). Prix : **20** fr.

Pour paraître en 1900 :

III. **La Vie de Martin,** récit original de Sulpice Sévère, complété par les *Trois Lettres* et les *Trois Dialogues,* avec les *Sept Epistulæ apocryphes* en appendice; texte revisé à l'aide des manuscrits de Paris, de Dijon, de Munich et de Vérone. Ce nouveau tome III comprenant la totalité des opuscules martiniens, a dû être divisé en trois fascicules : le premier, outre la partie latine-française, consacré à des prolégomènes sur les origines les plus reculées de la sainteté, et à une série de petits essais sur la vie militaire de Martin, sur les débuts de sa vie religieuse libre, comme moine errant, évêque, destructeur de temples et propagandiste rural; — le second, plus spécialement réservé à une recherche systématique concernant la théorie générale du miracle, et étudiant Martin comme thaumaturge et guérisseur ; — le troisième s'occupant de la biographie de Sulpice Sévère, de l'examen littéraire de ses petits écrits et de l'impression qu'ils nous donnent sur l'état intellectuel et moral de la Gaule, avec portraits et croquis des personnages grands, moyens et petits qui entrèrent en contact avec Martin.

En préparation :

IV. **Les Onze traités de Priscillianus**, évêque d'Avila en Lusitanie, d'après le texte critique de M. G. Scheps, de Wurtzbourg, traduits, commentés et précédés d'une étude sur les procès pour magie au IVe siècle; sur le Manichéisme et les Manichéens; sur l'hérésie considérée comme délit intellectuel et dans ses rapports avec l'esprit de persécution; enfin sur les hérésiologues et leurs hallucinations pornographiques.

N. B. — L'auteur jugeant avoir fait, dans la quatrième partie de son tome II, le strict nécessaire pour contrepeser les involontaires erreurs de Sulpice à l'égard de Priscillien, ce quatrième volume ne sera publié que si les frais ont été préalablement couverts par des souscriptions. — Prix probable *maximum :* **10** francs.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR L'ENSEMBLE

DE LA CIVILISATION CHINOISE

ET SUR

LES RELATIONS DE L'OCCIDENT AVEC LA CHINE

SECONDE LEÇON

(*Et la quinzième du Cours.*)

Vendredi 13 Homère 72. — 10 Février 1860.

THÉORIE GÉNÉRALE DU DÉVELOPPEMENT DE LA CIVILISATION CHINOISE.

Messieurs,

Dans la dernière séance, nous nous sommes occupés de l'appréciation abstraite de la civilisation chinoise, c'est-à-dire que nous avons établi quels en étaient les caractères fondamentaux, communs à toutes les classes et à tous les âges de cette longue évolution.

Théorie sommaire des deux forces qui ont dirigé le développement de la civilisation chinoise : Empereur, Classe des lettrés

Nous avons vu que la base mentale de cette civilisation, c'était le Fétichisme systématisé par le culte du Ciel; et nous avons établi ensuite quels étaient les éléments modificateurs de cette civilisation : éléments résultés de la réaction des sociétés environnantes sur la Chine.

De cette base fondamentale, nous avons ensuite déduit les caractères généraux de la Famille et de la Société.

Nous avons constaté comment la Famille, fondée sur le respect filial et le culte des ancêtres, était la base de cette société

comme de toute autre du reste, mais à ce point, néanmoins, que le gouvernement lui-même était conçu d'après le type de la Famille, et non d'après le type divin; distinction capitale à laquelle se rattachent les principaux caractères du gouvernement correspondant. — Nous avons vu l'absence complète du régime des castes dans une telle société, et qui, au fond, n'a pas même de caste royale, malgré l'hérédité nécessaire de la fonction suprême; — de là une combinaison admirable d'indépendance et de soumission, l'obéissance étant filiale et le commandement paternel, — au lieu de l'obéissance absolue et du commandement arbitraire que la conception théologique tend à faire surgir. — Voilà le résumé très sommaire de l'appréciation abstraite que nous avons accompli dans la séance précédente; il faut maintenant aborder la théorie de l'évolution concrète de cette civilisation. — Car cette société, dont nous avons déterminé abstraitement les bases essentielles, s'est développée effectivement, et au milieu d'un certain nombre de circonstances particulières. Ce sont les phases principales de cette évolution concrète que nous allons étudier, et nous en déduirons, comme aboutissant final, une conception systématique de la situation actuelle de la Chine.

Mais avant d'aborder la théorie même de cette évolution, je dois faire l'analyse sommaire des deux forces élémentaires distinctes, dont l'action et la combinaison mutuelles ont présidé au développement social auquel je dois vous faire assister aujourd'hui.

Ces deux forces élémentaires sont : 1° une famille impériale, représentée par un individu unique qui en est le chef; 2° une classe particulière, que je désignerais sous le nom de classe des lettrés, qui n'a atteint sa vraie constitution qu'après Confucius, mais dont les fondements existaient bien avant. Telles sont les deux forces qui ont présidé au développement graduel de cette civilisation et qui se sont développées avec elle.

Etudions d'abord la première force élémentaire de la civilisation chinoise, ce qui en constitue le moyen d'unité, à savoir un individu unique, empereur, en qui se concentre la direction générale de la société. L'empereur appartient tou-

jours à une famille particulière; de telle sorte que l'hérédité sert de base à cette fonction suprême de l'organisme social, par une exception trop motivée pour qu'il ne soit pas facile de s'en rendre immédiatement raison. Mais cette hérédité n'a pas le caractère absolu de l'hérédité théocratrique. L'empereur choisit son successeur, non seulement dans les enfants de l'impératrice proprement dite, mais aussi parmi les fils des concubines légitimes que permet la loi chinoise; de manière que la succession suprême puisse arriver, dans une famille habituellement nombreuse, véritablement au plus digne. — L'hérédité théocratique, au contraire, a un caractère absolu; le fils aîné succède alors nécessairement au père; ici, au contraire, l'hérédité a un caractère d'ordre public, de manière à combiner, autant que possible dans une telle situation, les avantages naturels de l'hérédité avec ceux du choix. L'existence de cette première force élémentaire dans tout le cours de l'histoire de la Chine est incontestable, et nous voyons, depuis l'époque des plus antiques traditions jusqu'à nos jours, un individu unique appartenant à une famille particulière, gouvernant la Chine, et choisissant son successeur parmi ses fils.

Parmi les impulsions fondamentales qui dominent tout empereur de la Chine, il faut considérer deux éléments distincts et correspondants à deux ordres de fonctions : l'élément ou l'impulsion militaire, et l'élément pacifique, industriel, administratif, paternel en un mot. Ces deux sortes d'impulsions intimes se retrouvent toujours dans tout empereur chinois, quelle que soit son origine ou sa situation. Occupons-nous d'abord de l'élément militaire; l'existence de cet élément est inévitable; toute espèce de civilisation se développant en contact avec d'autres civilisations a besoin de pouvoir se défendre; d'un autre côté, la nécessité de réprimer les luttes, les perturbations intérieures, en un mot, de maintenir l'ordre, développe aussi cet élément militaire. Il est clair que pour cette destination, plus que pour toute autre, la concentration du pouvoir doit se faire et se fait effectivement entre les mains de l'empereur. Aussi l'empereur de la Chine a-t-il toujours eu à un degré plus ou moins développé un caractère militaire. Cet élément est, comme on le voit, essentiel à la constitu-

tion du pouvoir monocratique qui a toujours dirigé la Chine.

A ce caractère militaire, caractère nécessité par la situation, se joint toujours une disposition pacifique, industrielle, administrative qui émane de la nature même de la civilisation correspondante. J'ai expliqué déjà comment le type du gouvernement chinois était emprunté à la Famille, et non au type d'arbitraire divin. Il suit de là que l'empereur a toujours été conçu, suivant l'expression chinoise, comme le *père* et la *mère* de son peuple, comme représentant, en effet, toutes les aspirations et tous les devoirs des chefs de la famille, la fermeté de l'un et la tendresse de l'autre, ce qui est, comme nous l'avons résumé, la conséquence nécessaire de la persistance de la civilisation fétichique.

Ces deux éléments de la constitution intime du pouvoir monocratique ont joué un rôle plus ou moins grand. Tantôt l'élément militaire a prédominé, tantôt au contraire l'élément pacifique, industriel, administratif. Néanmoins, la tendance générale de la civilisation chinoise est, au fond, de faire prévaloir de plus en plus le caractère industriel et pacifique.

Mais d'où est venue la famille primitive qui a fourni le point de départ de cette succession ininterrompue de familles impériales? — Il est évident que la coordination des familles en une société émane toujours d'un individu, ou pour mieux dire d'une famille prépondérante. Les situations posent les problèmes sociaux, mais la solution en appartient toujours à un organe individuel, quoi qu'en disent de vagues penseurs humanitaires. Ainsi c'est donc un individu unique qui a primitivement réuni les cent familles dont prétend descendre la population chinoise (1), et qui les a réunies en apportant un premier degré de systématisation astrolâtrique à leur fétichisme spontané. L'individu qui a institué le premier groupe de cette civilisation, qui a réuni les *cent familles*, a dû être le fondateur nécessaire de la première famille impériale, en

(1) « La population native de la Chine est désignée par les Chinois eux-mêmes sous le nom de Pe-sing (les cent familles), vraisemblablement d'après une tradition qui fixait le nombre de celles qui avaient formé le premier noyau de la nation. » (Abel Rémusat, *Mélanges asiatiques*.)

plaçant naturellement sa famille à la tête de cette civilisation, et a fourni ainsi le premier type à cet égard.

Quel a été le rôle du pouvoir impérial dont je viens d'expliquer la composition intime et l'origine?

En premier lieu, le pouvoir impérial a été un élément indispensable d'unité, de stabilité et d'ordre. C'est par cette concentration et cette transmission héréditaire que l'union, l'ordre ont pu être maintenus, que la société a pu être vraiment fondée, par le concours de toutes les aspirations vers un centre unique qui les représente et les rallie. En second lieu, le pouvoir impérial ayant un caractère militaire est devenu le moyen d'extension et de défense tout à la fois de la société correspondante. C'est à ce pouvoir que revenait naturellement la fonction de repousser les attaques extérieures, et d'adjoindre, par un mélange de force et d'action civilisatrice, les populations environnantes, de manière à donner à la civilisation chinoise à la fois toute son extension et toute sa stabilité.

Il faut ajouter enfin que le pouvoir impérial a été aussi un élément de progrès intérieur. Le progrès, préparé par le travail des prédécesseurs, a toujours reçu sa sanction et sa consolidation définitives de la part des empereurs éminents de la Chine, qui, en effet, proclament les progrès et les incorporent définitivement.

Ainsi donc le pouvoir impérial a été en Chine l'élément nécessaire d'unité, de consolidation, d'extension, et même de progrès de la civilisation correspondante.

Etudions actuellement la seconde force élémentaire qui a présidé aux destinées de cette civilisation, la classe des lettrés.

La nature de la civilisation chinoise repoussait le régime des castes, ainsi que nous l'avons établi, et c'est là un point essentiel. Mais cette civilisation faisait nécessairement surgir une classe éclairée, administrative, lettrée, cultivée, à qui devait revenir la direction des fonctions sociales sous la suprématie impériale. L'accumulation des capitaux rend inévitable, en permettant une culture intellectuelle directe, l'avènement d'une classe distincte. Cette classe ne s'étant pas constituée en caste, par l'absence en Chine de l'esprit théologique, il en est résulté une classe éclairée, ayant nécessairement de l'in-

fluence, et à qui a été dévolue naturellement l'administration de la Chine.

Cette classe, surgie dès le début de cette civilisation, s'est développée dans une population de plus en plus industrieuse; mais cette classe n'est devenue la classe des lettrés, ne s'est systématiquement constituée que sous l'impulsion de Confucius et de son école (1).

Jusqu'à lui, nous voyons bien des ministres, des administrateurs, des généraux, etc., etc., émaner, non pas de castes distinctes, mais de la partie la plus cultivée de la population, mais sans règles fixes, et sans une doctrine coordonnée qui serve de drapeau et de point de ralliement. C'est dans Confucius que cette classe a trouvé son docteur, son organisateur. Aussi je consacrerai une partie de la séance prochaine à l'appréciation systématique de la grande école dont cet éminent philosophe est le fondateur. Quel a été le rôle de la classe des lettrés dans l'ensemble de la civilisation chinoise?

Cette classe a été l'organe régulier du progrès, parce qu'elle pouvait se livrer à une activité industrielle, scientifique, sociale, que le régime des castes ne tendait pas à comprimer et à restreindre dans des limites invariables; persistant au milieu de la disparition successive des dynasties chinoises, elle était en même temps l'organe de la véritable continuité sociale. D'un autre côté, cette classe a agi comme moyen de réaction, par rapport à la puissance impériale, pour limiter spontanément cette puissance, diminuer en elle l'élément militaire et pousser au développement de l'élément pacifique et industriel. La classe des lettrés a développé dans l'empereur le caractère paternel, elle en a construit le type et a poussé lentement, mais d'une manière continue, à la réalisation d'un tel type. C'est sous son impulsion que s'est graduellement réalisé un admirable système d'administration générale. Enfin cette

(1) Ainsi on voit dans le Tcheou-li, ou rites des Tchéou, le tableau complet de l'organisation administrative de la Chine entre le XIIe et le VIIIe siècle avant notre ère. Et ce document, outre ce que nous apprend plus directement mais plus brièvement le Chou-king, donne la preuve décisive de l'existence de la classe directrice avec les caractères généraux que j'indique.

classe est l'organe régulier de l'opinion publique contre les écarts inévitables de la fonction suprême, et elle fournit ainsi une force modificatrice de l'élément directeur.

Telles sont donc, empereur et classe des lettrés, les deux forces générales qui ont présidé à l'évolution de la civilisation chinoise.

Nous avons donc ainsi terminé l'appréciation abstraite des bases de cette civilisation, nous en avons déterminé ensuite les forces directrices, nous tenons ainsi le fil qui va nous guider dans la théorie de ce grand phénomène sociologique, si mal apprécié encore dans son ensemble, malgré de nombreux et intéressants travaux de détail.

Décomposition de l'ensemble de l'évolution chinoise en ses phases essentielles.

Il faut d'abord éliminer une erreur très répandue sur la prétendue immobilité de la civilisation chinoise. D'après une manière de voir, que l'ignorance occidentale a rendue très persistante, la population chinoise aurait atteint dès la plus haute antiquité un certain état, et depuis ne l'aurait pas dépassé. Cette conception constitue un vrai mystère, où l'on s'interdit même la ressource d'une révélation. Car on admet, sans révélation quelconque, l'avènement spontané d'une civilisation très étendue, ce qui est évidemment absurde; on ne saurait, en effet, expliquer par quel mystère, deux mille ans avant Jésus-Christ, un état social aussi développé aurait ainsi apparu tout d'un coup en devenant ensuite parfaitement immobile. Des érudits, fort distingués du reste, préoccupés de donner à cette civilisation une date aussi reculée que possible, ont appuyé cette conception. Ils ont pris au pied de la lettre le rêve d'âge d'or des lettrés chinois. Les lettrés, nécessairement placés à un point de vue absolu, ont dû naturellement reporter dans le passé le type idéal de leur civilisation; de telle sorte que pour eux tout nouveau progrès fût un retour à une sorte d'âge d'or primitif; procédé de l'esprit absolu pour sanctionner les innovations nécessaires sans rompre néanmoins la continuité; procédé logique que nous retrouvons partout, et que l'esprit scientifique peut seul remplacer en vertu de son caractère relatif. Ce rêve d'un âge d'or placé au début de la civilisation chinoise, pris trop au sérieux par d'honorables érudits, a donné de la consistance aux absurdes

préjugés de l'ignorance occidentale. Mais cette opinion est tout à fait irrationnelle; la civilisation chinoise a débuté comme les autres par l'état le plus grossier. Les traditions primitives nous peignent leurs premières peuplades ayant à peine des cabanes, vivant d'herbes, de glands, etc., etc., enfin l'état que nous retrouvons à l'origine de toutes les sociétés. La civilisation chinoise est donc partie comme toutes les autres d'un état tout à fait inférieur, et est arrivée par un long développement graduel à une immense extension, sociale autant que territoriale.

Mais il y a néanmoins dans l'ensemble de cette civilisation un grand caractère, qui a pu donner une certaine apparence à l'absurde opinion que nous venons de réfuter; c'est que l'évolution de la civilisation chinoise, toujours continue, a consisté simplement à développer les germes de son organisation primitive; mais ce grand caractère, que je ferai ressortir, est un admirable titre au respect de tout vrai philosophe, bien loin d'être un signe d'infériorité, comme le suppose l'anarchie occidentale.

C'est là un beau phénomène, que l'état normal pourra seul réaliser pour toutes les sociétés, que ce développement prolongé de civilisation, mais toujours néanmoins avec le même caractère, au lieu de ces changements plus ou moins brusques, et plus ou moins hétérogènes, que nous présente la succession des phases de la civilisation occidentale. Nous voyons, en effet, en Occident, à partir de l'état théocratique, une succession d'états sociaux hétérogènes, quoique liés entre eux, qui constituent les évolutions grecque, romaine, catholico-féodale, dont aucune ne sait rendre justice convenable à la précédente, et habituellement même ne sait que la maudire. L'évolution révolutionnaire commencée au XIVe siècle a, à beaucoup d'égards, aggravé un tel état mental. Nous avons vu se succéder une suite de changements brusques, ayant en réalité entre eux une véritable liaison, mais inaperçue. Les lettrés occidentaux ont systématisé un tel état, ils ont pris le type de la maladie pour le type de la santé, et ils ont subordonné à cette étrange conception l'appréciation de toutes les autres civilisations. En effet, la Chine ne nous présente rien

de pareil à cette évolution occidentale. C'est toujours la même civilisation, civilisation astrolâtrique, prenant un accroissement continu, mais conservant toujours le même caractère; civilisation dans laquelle les contemporains bénissent leurs ancêtres, au lieu de mettre leur stupide grandeur à les maudire et à les méconnaître. C'est là un spectacle consolant que nous offre la Chine; on peut y voir un développement vraiment organique, où le progrès incessant ne méconnaît pas la continuité, caractère suprême de toute sociabilité.

Si en Chine nous voyons une succession continue dans l'évolution, cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de révolutions, si par révolution on entend seulement un changement de dynastie, et non pas un changement dans le caractère même de la civilisation correspondante. La Chine nous présente en effet dans sa longue histoire de nombreuses commotions intérieures; mais à quoi étaient-elles dues? Elles résultaient de la nécessité de changer, de temps en temps, la famille impériale, l'élément directeur, la force centrale de la société. Il est clair que la situation prépondérante de la puissance impériale, malgré les limites spontanées que l'opinion et la corporation des lettrés lui opposent, tend à troubler, au bout d'un certain temps, l'intelligence et la moralité des natures trop peu éminentes qui arrivent quelquefois à la suprême fonction. Aussi les perturbations intérieures viennent de ces changements dynastiques rendus nécessaires. Or, ces changements sont graves. Il s'agit en effet de remplacer l'organe fondamental, celui qui maintient l'unité, le ralliement des populations, et qui se trouve par suite rattaché à toutes les habitudes dans la population correspondante. Aussi ces changements sont accompagnés de rudes commotions; mais ces commotions n'altèrent pas le caractère fondamental de la civilisation. C'est un organe qu'on élimine après qu'il a rempli sa fonction dans l'organisme social, suivant un travail analogue à celui qui s'accomplit normalement dans l'organisme individuel, avec accompagnement néanmoins d'une perturbation pathologique transitoire; mais ces révolutions ne méconnaissent pas la continuité sociale. On en est venu en Occident, d'après une conception aussi absurde qu'immorale, à sanctifier l'état

de maladie, bien loin de le déplorer, et à considérer comment un état vraiment normal est un développement sans règle et sans limite. Aussi ces tristes dispositions pathologiques expliquent pourquoi le développement organique et normal d'une grande civilisation a été pris comme un signe d'infériorité par des intelligences hébétées par l'esprit anarchique, qui domine trop, même ceux qui se croient les plus conservateurs.

Si nous considérons l'ensemble de la civilisation chinoise, nous voyons qu'elle s'étend d'une manière suffisamment authentique de l'an 2500 avant Jésus-Christ jusqu'à nos jours. Il ne faut pas attacher une trop grande importance à ce nombre 2500. Cependant les chiffres ont toujours une véritable utilité logique, surtout en sociologie, quand ils se rapportent aux époques primitives, pour limiter les divagations très naturelles. Mais leur importance scientifique pour les époques primordiales n'est pas aussi grande que pour les époques plus rapprochées, vu l'extrême lenteur de l'évolution sociale à ses débuts. C'est donc pendant une période de plus de quatre mille ans que se développe d'une manière continue cette grande civilisation.

L'histoire de l'évolution chinoise se partage en deux grandes périodes distinctes. La première s'étend de l'an 2500 avant Jésus-Christ jusqu'à l'an 200 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire jusqu'à Thsin-chi-hoang-ti. C'est la période de fondation. Elle se trouve séparée de la seconde période par le règne caractéristique de Thsin-chi-hoang-ti, qui fut un homme d'Etat d'une puissante énergie, d'une individualité fortement accusée, et qui constitua l'empire chinois proprement dit.

La seconde période s'étend de l'an 200 avant Jésus-Christ jusqu'à nos jours. C'est la période de développement. L'empire chinois finalement constitué nous présente alors une évolution continue, dont l'étude systématique nous conduira enfin à l'appréciation de la situation actuelle de ce grand empire.

Appréciation générale de la première phase de la civilisation chinoise : De l'an 2500 avant J.-C. jusqu'en l'an 200 avant J.-C.

Cette phase générale de la civilisation chinoise est la phase d'installation. De l'origine jusqu'à Confucius, cette civilisation s'établit avec tous les caractères que nous avons vus la constituer : fétichisme systématisé par le culte astrolâtrique;

absence de castes, mais existence d'une classe élevée, administrant et gouvernant sous la direction d'un chef unique; enfin famille fortement établie sur le culte des ancêtres et le respect filial. Confucius, vers 550 avant Jésus-Christ, construit la philosophie qui systématise une telle civilisation, et pose ainsi les bases de l'organisation régulière de la classe des lettrés; cette phase se termine par l'énergique action militaire de Thsin-chi-hoang-ti, qui constitua enfin l'empire chinois. A partir de ce moment, la civilisation chinoise définitivement fondée se développera par une action graduelle et continue.

Les philosophes et historiens chinois, dominés par un louable sentiment de continuité, ont voulu mettre dans l'histoire de leur société une unité que la nature des choses ne permet pas. Ils ont imaginé dans la plus haute antiquité toute leur civilisation ultérieure. Ce sont là des rêves d'âge d'or; mais ce qu'il y a de vrai, c'est que les germes de cette civilisation remontent effectivement à la plus haute antiquité, mais ce ne sont que des germes qu'une longue évolution a seule pu développer.

Les traditions placent le berceau de la civilisation chinoise sur les rives du Hoang-ho ou fleuve Jaune, et vers la partie nord du cours de ce fleuve, c'est-à-dire vers les provinces de Chen-si et de Chan-si. C'est en ce point que s'est formé le groupe qui deviendra par une extension graduelle l'empire chinois.

La civilisation chinoise descend ensuite ce grand fleuve, s'étend sur les deux rives, rayonne vers le nord et le sud, et finit enfin par atteindre son immense extension actuelle. Les traditions, conformes du reste aux lois mêmes de toute formation sociale, nous représentent le premier groupe comme très restreint, puisqu'on le conçoit comme formé de cent familles, et que toute la population chinoise estime descendre de ces cent familles; de plus, ce noyau nous est représenté comme étant primitivement à un état complètement sauvage. Mais une fois formé, lié par un culte astrolâtrique, par l'adoration systématique du ciel surgi de l'initiative d'une famille prépondérante, ce noyau, dis-je, rayonne alors sur les populations environnantes de deux manières différentes, par une

action conquérante et par l'action naturelle d'une civilisation plus avancée sur des populations non constituées, et qui n'offrent pas, par conséquent, d'éléments de résistance à une influence civilisatrice. Nous voyons alors cette société acquérir une constitution plus fixe, étendre davantage son action; mais son caractère prépondérant primitif n'étant pas le caractère militaire, les conquêtes ne sont que momentanées, et au lieu de former un empire unique, forment autour de la population initiatrice un grand nombre de groupes ou royaumes distincts, soumis à une même civilisation, mais ne présentant pas une réelle subordination politique. Les historiens chinois, qui ont voulu mettre dans l'évolution de leur civilisation une complète unité, présentent une telle situation comme une sorte de décomposition d'un empire unique. Ainsi, jusqu'à Confucius, nous voyons se produire le phénomène général suivant : développement de la civilisation astrolâtrique avec les caractères généraux que je lui ai assignés, formation d'un grand nombre de petits Etats dominés par une telle civilisation.

Il faut voir maintenant quel a été dans cette situation le rôle spécial de Confucius, sur lequel je reviendrai du reste d'une manière approfondie, mais qu'il faut apprécier sommairement, pour bien indiquer les pas essentiels de cette longue évolution.

Le rôle de Confucius a été de construire pour la classe éclairée, administrative, dont le développement s'était produit conformément à l'esprit de la civilisation chinoise, une doctrine philosophique qui fût l'expression systématique de la nature même de cette civilisation.

Ce rôle est immense, et jamais peut-être un homme n'a exercé une action plus grande, plus profonde et plus régulière dans le développement d'une société. La doctrine de Confucius, comme nous le verrons plus tard, établissait le type idéal de la civilisation correspondante. Cette doctrine systématique construisant le type à réaliser, fournissait la conception autour de laquelle ont pu et dû se grouper les théoriciens, les administrateurs, tous ceux en un mot qui faisaient partie de la classe éclairée. Cette doctrine a donné à cette classe une véritable constitution, une réelle unité;

elle a fondé finalement la classe des lettrés : c'est à partir de Confucius que cette classe se constitue. Dès ce moment aussi la civilisation chinoise se développe avec une intensité et une régularité extrêmes, parce qu'elle a acquis enfin une première coordination de son second élément directeur. La première force fondamentale, élément d'ordre, d'unité, de consolidation, c'est-à-dire la puissance impériale, avait dû être établie dès le début, mais l'élément modificateur, quoique surgi dès l'origine, de la nature même de cette société, n'arrive à se coordonner qu'à partir de Confucius. Cela se conçoit. La concentration était dans la nature même du premier élément qui a dû, dès le début, être plus ou moins systématique; mais le second élément, l'élément modificateur, dispersif par sa nature, n'a pu arriver que plus tard à conquérir la doctrine qui lui a donné une coordination, et qui lui a permis ainsi d'exercer une action plus complète et plus caractéristique.

De Confucius à Thsin-chi-hoang-ti (de 550 avant J.-C. à 221 avant J.-C.) que voyons-nous?

La situation politique de la Chine, situation dispersive, reste la même, mais la civilisation proprement dite marche graduellement. La classe des lettrés acquiert de jour en jour, dans chacune des petites dynasties, une importance croissante. Nous voyons, en effet, les lettrés aller d'un royaume à l'autre porter leurs conseils, leur connaissance des affaires. Tel philosophe de la secte de Confucius, né dans un royaume, devient mandarin, ministre dans un autre. Ainsi s'établit par la classe des lettrés des relations de plus en plus régulières entre des royaumes politiquement distincts, de manière à préparer l'avènement de l'unité politique réalisée par Thsin-chi-hoang-ti. La similitude des mœurs, des habitudes se développe de plus en plus sous l'influence de la classe des lettrés, en même temps que cette classe pousse activement au développement industriel et pacifique de ces diverses populations. Nous arrivons ainsi à Thsin-chi-hoang-ti (de 221 avant J -C. à 209). Nous allons voir quel a été le rôle de ce grand homme, l'importance capitale de son impulsion, malgré les graves déviations dont elle fut accompagnée.

Thsin-chi-hoang-ti appartenait à la dynastie des Thsin, dont le siège était au nord de la Chine, dans les provinces actuelles de Chen-si, et il était chef d'une des huit dynasties qui composaient alors le peuple chinois. Il parvint à conquérir tous les autres royaumes, réunit tous les autres Etats sous une seule domination, et fonda véritablement l'empire chinois. Le royaume de Thsin-chi-hoang-ti se trouvant en contact avec les Tartares, l'activité militaire avait dû s'y développer davantage que dans les royaumes placés vers l'embouchure du fleuve Jaune où l'activité pacifique devait avoir plus de prépondérance; il n'est pas étonnant, d'après cela, que la conquête soit venue de cette dynastie. Thsin-chi-hoang-ti parvint à réunir sous une même domination politique des royaumes liés entre eux, du reste, par la plus extrême analogie de civilisation. Une fois l'empire chinois vraiment constitué, Thsin-chi-hoang-ti étendit sa domination au delà du fleuve Yang-tseu-kiang ou fleuve Bleu, jusqu'au Tonquin, dans cette région qui constitue actuellement la Chine méridionale. Il agrégea ainsi à l'empire des populations qui n'étaient pas réellement chinoises, c'est-à-dire chez qui n'était pas développée la civilisation dont j'ai décrit les traits fondamentaux. Mais ces populations, après avoir été conquises par les armes de Thsin-chi-hoang-ti, furent ensuite graduellement conquises par la civilisation chinoise. Ces deux parties de la Chine ont pu quelquefois nous présenter des luttes, mais le retour à l'unité politique a toujours fini par se faire. Par conséquent, la conquête de Thsin-chi-hoang-ti a été au fond décisive pour la consolidation et l'extension de l'empire chinois. Thsin-chi-hoang-ti repousse et contient les Tartares. Il y a toujours eu lutte entre la civilisation chinoise se développant constamment, s'étendant sans cesse, et les nomades qui la circonscrivaient au nord et à l'ouest. Thsin-chi-hoang-ti en triompha, et parvint à les contenir suffisamment. On lui doit la construction de la fameuse muraille, destinée à défendre la Chine contre les Tartares. Mais cette immense construction fut plutôt un monument d'orgueil qu'un efficace moyen de défense. La Chine a été, malgré la fameuse muraille, conquise deux fois, par les Mongols et les Mantchoux. Mais leur

conquête s'est réduite, comme on l'a justement observé, à leur conférer le droit de monter la garde dans l'intérieur du vaste empire. Thsin-chi-hoang-ti développa fortement dans le gouvernement chinois l'élément militaire; de là l'extrême opposition des lettrés. Néanmoins cette action militaire fut utile pour constituer réellement l'empire chinois; mais la classe des lettrés avait une trop forte consistance et était trop enracinée dans les fondements de cette civilisation pour que le mouvement opéré par Thsin-chi-hoang-ti pût être autre chose qu'une dictature militaire passagèrement nécessaire à la fondation suffisamment stable de ce grand empire. Cette œuvre capitale, Thsin-chi-hoang-ti l'accomplit, il faut le dire, avec une extrême violence. On a voulu souvent justifier de telles violences par une prétendue nécessité ; ce sont là des exagérations de l'esprit absolu. Ces violences proviennent toujours d'une véritable infériorité morale, dans des natures éminentes du reste à beaucoup d'autres égards. Les lettrés, dominés par le sentiment de la continuité, préoccupés du caractère administratif et paternel qu'ils voulaient faire prévaloir dans le gouvernement chinois, méconnurent complètement ce qu'avait d'utile, de nécessaire la politique de Thsin-chi-hoang-ti pour fonder réellement l'empire chinois et lui donner une base suffisante de stabilité contre les attaques extérieures. Ils ne surent pas se dégager suffisamment du type antique, et firent à Thsin-chi-hoang-ti et à son ministre Li-sse une opposition vive et continue. Cette opposition conduisit Thsin-chi-hoang-ti à une mesure d'une violence et d'une brutalité extrêmes. Il ordonna la destruction de tous les livres, et défendit à qui que ce soit d'en conserver, sous peine de mort, un exemplaire, surtout des livres antiques et vénérés de la population. Cet ordre, d'une barbarie inouïe, fut exécuté avec une cruauté extrême; quoique par sa nature il ne pût avoir une complète réussite, il provoqua de la part des lettrés des dévouements admirables. Ils montrèrent un noble courage à défendre ces livres où se condensait toute la sagesse des siècles antérieurs. Voilà quelle fut surtout la mesure extrême, injustifiable de Thsin-chi-hoang-ti, qui brisa ainsi avec une violence impardonnable une opposition bien

naturelle, et qu'il aurait pu facilement vaincre, dans ce qu'elle avait de déraisonnable, sans recourir à d'aussi sauvages expédients. Mais, on doit le remarquer, Thsin-chi-hoang-ti, si profondément ennemi de la classe des lettrés ou des sectateurs de Confucius, fut au contraire partisan déclaré des sectateurs de la raison, des Tao-sse. Cela se conçoit, les Tao-sse, comme tous les métaphysiciens quelconques, plus ou moins, avaient le mépris du passé; ils devaient se trouver sympathiques à un révolutionnaire comme Thsin-chi-hoang-ti. Les sectateurs de Confucius au contraire, véritables représentants de la civilisation chinoise, avaient pour l'antiquité le plus profond respect. — Du reste, il faut remarquer que, chez les empereurs chinois, la protection accordée aux Tao-sse ou aux bouddhistes est en général un signe de rétrogradation. Cela se conçoit, vu le caractère inférieur de ces doctrines qui poussent, plus ou moins, à d'indéfinies divagations mentales.

Telle est l'analyse sommaire de cette première phase de la civilisation chinoise.

Cette civilisation est constituée quant à ses bases essentielles, et l'empire chinois est enfin établi. Il pourra éprouver des commotions, des luttes, des déchirements, mais les divers éléments s'en rapprocheront toujours par leurs habitudes antérieures et par l'action de la classe des lettrés de plus en plus systématiquement organisée. — Nous assisterons maintenant, dans la seconde phase, au développement continu de cette civilisation désormais solidement assise.

Appréciation générale de la seconde phase de la civilisation chinoise : De l'an 200 avant J.-C. jusqu'à nos jours.

Depuis 200 avant Jésus-Christ jusqu'à nos jours, l'histoire de la Chine nous présente un grand nombre de dynasties, dont quelques-unes ont régné simultanément, pendant des périodes d'anarchie. Mais comme il s'agit ici non pas d'une histoire détaillée et concrète de la Chine, mais d'un aperçu systématique sur la marche générale de cette civilisation, nous considérerons pendant cette période seulement six grandes dynasties (les Han, les Thang, les Soung, les Youens ou Mongols, les Ming, et les Thaï-Thsing ou dynastie des Mantchoux). Ces dynasties sont séparées par des périodes d'anarchie ou même de décomposition politique; mais il est important de remarquer que ces périodes d'anarchie vont en diminuant de

durée et d'intensité à mesure que la civilisation correspondante se consolide et s'étend. — Voici les limites chronologiques de ces six dynasties fondamentales :

Les Han, de 202 avant J.-C. jusqu'à 263 après J.-C.; les Thang, de 618 après J.-C. jusqu'à 905 après J.-C.; les Soung, de 960 après J.-C. à 1119 après J.-C.; les Youens ou Mongols, de 1295 après J.-C. à 1341 après J.-C.; les Ming, de 1368 après J.-C. à 1573 après J.-C.; les Mantchoux ou dynastie Thaï-Thsing (très pur), de 1618 après J.-C. jusqu'à nos jours.

Cette indication sommaire donne de grands jalons numériques, qui nous serviront à classer dans des intervalles de temps non arbitraires, les progrès successifs de la société correspondante : entre les Han et les Thang, nous voyons une véritable décomposition politique de la Chine, de même qu'entre les Thang et les Youens. Néanmoins, pendant le règne de ces dynasties simultanées, les progrès de la civilisation chinoise continuent au fond, quoique plus lentement; l'empreinte d'unité fortement établie par Thsin-chi-hoang-ti, et la similitude fondamentale de mœurs et de croyances, systématiquement représentée par la classe des lettrés, ramènent au bout d'un certain temps à l'unité politique une civilisation de plus en plus homogène.

Il faut voir pendant cette longue période deux ordres de progrès : le développement intérieur de la société chinoise, et d'un autre côté l'extension territoriale; par suite, une réaction de plus en plus efficace contre les populations environnantes (Tartares, Thibétains) amène la subordination définitive de ces populations, de manière à donner à cette société toute la stabilité suffisante avant les contacts occidentaux. C'est le double mouvement d'action intérieure et de réaction extérieure que nous allons étudier (1).

Nous voyons s'accomplir sous Thsin-chi-hoang-ti, et se perfectionner sous ses successeurs, une importante découverte

(1) Pour se faire une idée plus précise de la succession dynastique en Chine, on peut consulter la table chronologique dont on doit la traduction au P. Amiot, et qui est reproduite à la fin du livre de M. Pauthier, intitulé : *Chine*.

industrielle, indispensable au développement de la classe des lettrés, c'est l'invention du papier et de l'encre. L'invention du papier est due à Moung-tien, principal général de Thsin-chi-hoang-ti ; il enseigna en même temps l'art de s'en servir avec de l'encre et des pinceaux, au lieu des tablettes de bambou sur lesquelles on gravait. On gravait aussi quelquefois, quoique exceptionnellement, sur la pierre. Il n'est pas rare de voir en Chine d'importants progrès industriels dus à des militaires. Le mode antérieur de propagation des documents consistait à graver sur des tablettes de bambou ; ce mode, très imparfait en lui-même quant à la facilité et à la rapidité, pouvait convenir tant que la classe théorique et administrative était peu développée. Mais dès que cette classe prenait une extension, nécessaire dans une société de plus en plus étendue et de plus en plus industrieuse, on était naturellement poussé à perfectionner les moyens de transcription. L'invention du papier et de l'encre était donc amenée naturellement par la nature de la situation, et préparée par les antécédents. Ce progrès une fois accompli a énormément servi au développement de la classe lettrée et administrative, en facilitant la propagation et l'acquisition des connaissances ; et cette invention accroissait ainsi le progrès de la civilisation correspondante, en augmentant le nombre des gens éclairés. Cette invention se consolide entre Thsin-chi-hoang-ti et la grande dynastie des Han ; et la fabrication perfectionnée du papier est devenue une industrie considérable de la Chine.

Le second empereur de la dynastie des Han, Hoë-ti (l'*empereur bienveillant*, de 194 à 188 avant J.-C.), révoqua le décret de Thsin-chi-hoang-ti contre les anciens livres ; il réagit ainsi contre ce qu'avait d'oppressif et de violent la tentative de ce rénovateur. La dynastie des Han fut, sous ce rapport, réparatrice, marcha dans le sens de la civilisation chinoise, et la développa en conservant de l'œuvre de Thsin-chi-hoang-ti ce qu'elle avait d'essentiel, l'unité politique et une meilleure centralisation administrative. Mais l'un des types les plus éminents de cette dynastie fut Wen-ti (l'*empereur lettré*, de 179 avant J.-C. à 156 avant J.-C.). Il encouragea les lettrés, poussa au développement de l'agriculture, et apporta dans un

gouvernement à la fois ferme et actif un esprit vraiment paternel ; il réalisa ce noble type moral de la fonction suprême systématisé par Confucius et son école.

Ainsi, à propos d'une éclipse, phénomène qui acquiert en Chine une haute importance, à cause de la base astrolâtrique du culte, Wen-ti publia une déclaration vraiment caractéristique.

« J'ai toujours entendu dire que le Ciel donne aux peuples qu'il produit des supérieurs pour les nourrir et les gouverner. Quand ces supérieurs, maîtres des autres hommes, sont sans vertu et gouvernent mal, le Ciel, pour les faire rentrer dans leur devoir, leur envoie des calamités ou les en menace. Il y a eu, cette onzième lune, une éclipse de soleil ; quel avertissement n'est-ce pas pour moi ! En haut les astres perdent leur lumière, en bas nos peuples sont dans la misère. Je reconnais en tout cela mon peu de vertu. Aussitôt que cette déclaration sera publiée, qu'on examine dans tout l'empire, avec toute l'attention possible, quelles sont mes fautes, afin de m'en avertir. Qu'on cherche et que l'on me présente, pour remplir cette fonction, les personnes qui ont le plus de lumière, de droiture et de fermeté ; de mon côté, je recommande à tous ceux qui sont en charge de s'appliquer plus que jamais à bien remplir leurs devoirs, et surtout à retrancher, au profit du peuple, toute dépense inutile. »

Nous voyons surgir ici, sous l'impulsion de Wen-ti, le droit régulier de représentation à l'empereur, ce qui constitue un progrès capital dans ce gouvernement monocratique. Ce droit de représentation, ouvertement proclamé par Wen-ti, toujours maintenu depuis, s'est développé et coordonné plus tard par le conseil des censeurs, destiné à avertir l'empereur. Cette fonction, dont l'exercice a été souvent périlleux, a donné lieu de la part des lettrés à d'admirables dévouements ; elle a offert une limite à l'arbitraire, que tend à faire naître la suprême puissance. Nous voyons, dans cette institution caractéristique, un exemple de cet effort continu de la classe des lettrés pour exercer une action modératrice par rapport au pouvoir impérial, par une réaction régulière de l'opinion publique. Car les

observations des censeurs inscrites dans la *Gazette impériale* sont reproduites par les gazettes provinciales.

De même, Wen-ti abrogea, par une déclaration expresse, la loi de Thsin-chi-hoang-ti qui défendait de critiquer le gouvernement.

« Aujourd'hui, parmi nos lois, j'en trouve une qui fait un crime de parler mal du gouvernement; c'est le moyen non seulement de nous priver des lumières que nous pouvons recevoir des sages qui sont loin de nous, mais encore de fermer la bouche aux officiers de notre Cour. Comment donc désormais le prince sera-t-il instruit de ses fautes et de ses défauts? Cette loi est encore sujette à un autre inconvénient : sous prétexte que les peuples ont fait des protestations publiques et solennelles de fidélité, de soumission et de respect à l'égard du prince, si quelqu'un paraît se démentir en la moindre chose, on l'accuse de rébellion. Les discours les plus indifférents passent chez les magistrats, quand il leur plaît, pour des murmures séditieux contre le gouvernement. Ainsi le peuple, simple et ignorant, se trouve, sans y penser, accusé d'un crime capital. Non, je ne le puis souffrir; que cette loi soit abrogée. »

L'empereur Khang-hi fit sur cet édit les remarquables réflexions suivantes : « Thsin-chi-hoang-ti avait fait bien des lois semblables. Kao-tsou (le fondateur de la dynastie des Han) en abrogea un grand nombre. Celle dont il s'agit ici ne fut abrogée que sous Wen-ti. C'est avoir trop attendu (1). »

L'un des successeurs de Wen-ti fut Wou-ti (l'*empereur guerrier*, de 140 avant J.-C. à 86 avant J.-C.), qui, non seulement développa le mouvement intérieur de la Chine, mais encore réagit vigoureusement et heureusement contre les populations barbares environnantes, de manière à commencer et à poser les bases de cette extension qui, terminée au XVIIIe siècle, devait enfin adjoindre au grand empire oriental, comme éléments subordonnés, la Tartarie et le Thibet. Sous Wen-ti, les études historiques continuent en Chine leur puissant développement. C'est sous son règne que Ssema-thsian (l'Hérodote de

(1) M. G. Pauthier, *De la Chine*.

la Chine) exécuta son grand ouvrage qui, sous le nom de *Mémoires historiques,* nous offre une véritable encyclopédie (voir la notice que lui a consacré M. Abel Rémusat dans ses *Nouveaux Mélanges asiatiques,* tome II). C'est sous cette dynastie (65 après J.-C.) que le Bouddhisme, officiellement introduit en Chine, y acquiert une importance trop souvent funeste, quoique sous la dynastie actuelle il ait été un instrument politique utile par rapport aux populations de la Tartarie et du Thibet, dominées par ces doctrines.

Entre la dynastie des Han et celle des Thang (de 263 après J.-C. à 618), nous voyons une longue période, souvent d'anarchie et toujours de dispersion politique, qui succède à l'élimination nécessaire de la dynastie des Han.

La dynastie des Thang, qui s'étend de 618 après Jésus-Christ à 905, est une des plus considérables de l'histoire de la Chine. C'est la dynastie littéraire. Elle vit surgir un grand nombre de productions littéraires, romans, pièces de théâtre. Sous cette dynastie s'accomplit un grand progrès, c'est l'établissement du système des examens.

C'est là un événement considérable par lequel la classe des lettrés tendit vers sa constitution actuelle. La classe des lettrés s'était énormément développée. Elle fournissait les ministres, les administrateurs, les juges, tous ceux enfin qui étaient appelés à diriger cette industrieuse population. Le besoin d'acquérir des garanties dans le choix des individus, de manière à régulariser l'action de cette classe, dut se faire sentir. Ce furent donc les besoins essentiels d'une telle situation qui conduisirent à l'établissement du système des examens. Une fois établi, ce système a profondément consolidé la classe correspondante, en lui donnant plus d'unité et par suite plus de force. Ce n'était plus désormais une classe plus ou moins vague dans laquelle l'empereur pouvait choisir ou ne pas choisir. Ce fut une classe vraiment coordonnée, où les examens subis furent l'échelon légal par lequel on s'élevait graduellement aux plus hautes fonctions de l'Etat. Un tel progrès donnant plus de consistance à la classe des lettrés, améliore son action sur l'ensemble de la civilisation correspondante. Nous voyons ainsi se continuer dans le même sens

l'évolution générale de cette société. Sous cette dynastie, les écoles publiques, les collèges, l'instruction, le culte de Confucius prennent une extension considérable.

L'un des types les plus éminents des Thang fut Taï-tsoung (de 627 après J.-C. à 949), chez qui nous pouvons largement constater ce noble idéal de l'empereur, construit par Confucius et développé par son école. « Il ordonna que désormais les empereurs chinois, avant de confirmer la sentence de mort contre les criminels, seraient trois jours en abstinence. » La peine de mort est sanctionnée par l'empereur seulement, sauf les cas d'une répression immédiatement nécessaire. Cette sanction définitive de la peine de mort se fait à une époque déterminée de l'année; et nous voyons de quelles nobles précautions morales l'empereur Taï-tsoung a entouré l'acte solennel d'après lequel s'accomplit l'élimination nécessaire d'un membre de la société. Nous sommes loin, comme on voit, du pur arbitraire théocratique, qu'on a si légèrement supposé dans un tel gouvernement.

Taï-tsoung pousse au développement de la piété filiale, base de la famille, et finalement de la société. Il organise un vaste système de travaux publics et des secours pour les vieillards, les infirmes; ce qui du reste a été continué par ses successeurs. L'établissement d'hospices pour les enfants trouvés prouve combien sont absurdes les déclamations dont se nourrit la stupidité occidentale sur une prétendue organisation régulière de l'infanticide. Il a composé un livre sur l'art de régner.

« Après avoir, dit-il, donné chaque jour le temps nécessaire à expédier les affaires de mon empire, je me fais un plaisir de donner ce qu'il m'en reste à promener ma vue et mes pensées sur les histoires du temps passé; j'y examine les mœurs de chaque dynastie, les exemples bons et mauvais de tous les princes, les révolutions et leurs causes; je le fais toujours avec fruit, et je l'ai tant fait que j'en puis parler. »

Ses recommandations à son fils sont admirables.

« Mon fils, soyez juste, mais soyez bon, régnez sur vous-même, ayez un empire absolu sur vos passions, et vous régnerez sans peine sur les cœurs de vos sujets. Votre bon

exemple, mieux que les ordres les plus rigoureux, leur fera remplir avec exactitude tous leurs devoirs; punissez rarement et avec modération, mais répandez les bienfaits à pleines mains; ne renvoyez jamais au lendemain une grâce que vous pouvez accorder le jour même; différez au contraire les châtiments jusqu'à ce que vous soyez assuré par vous-même qu'ils sont justement mérités. »

C'est sous cette dynastie que fut établie la célèbre académie chinoise des Han-lin, qui se compose des esprits les plus intelligents et les plus cultivés, et qui concourt à la direction littéraire, politique et morale de la Chine.

Cette puissante dynastie étendit sa puissance sur les Turcs et les Tartares jusque vers la mer Caspienne.

C'est vers 931, sous les Thang postérieurs, qu'a lieu l'invention, par le ministre Foung-tao, de l'imprimerie chinoise. Elle n'emploie pas de caractères mobiles et consiste à graver sur bois. On grave tout le livre sur des planches en bois, et on imprime ensuite, impression qui se fait du reste très économiquement. Une telle invention était fortement sollicitée par les besoins et la nature de la civilisation correspondante, et il y a lieu de s'étonner qu'elle ait si longtemps tardé à se produire après l'invention du papier et de l'encre, qui en constitue l'indispensable préliminaire. La nécessité de multiplier beaucoup les copies dans un pays où croissait considérablement la classe des lettrés devait pousser à la découverte d'une typographie qui permît de produire facilement et rapidement les copies des divers ouvrages. La situation poussait donc à une telle invention, et il n'est pas étonnant qu'elle se soit enfin produite chez une population très industrieuse. Cette imprimerie n'est pas notre imprimerie à caractères mobiles; elle consiste en planches de bois sur lesquelles sont gravés les caractères qui forment l'ouvrage qu'il faut reproduire. Les Chinois ont néanmoins, au onzième siècle de notre ère, trouvé l'imprimerie à caractères mobiles, mais ils s'en servent peu, et préfèrent l'impression avec planches gravées, non point par un esprit de routine aveugle, comme le suppose la fatuité occidentale, mais d'après des motifs fort rationnels.

Les Chinois se sont peu servis des caractères typographiques mobiles pour deux raisons : l'une sociale, tenant à l'état de leur civilisation; l'autre tenant à la nature de leur écriture.

La raison sociale est que les Chinois réimpriment beaucoup les mêmes livres. En Occident, le mouvement révolutionnaire a déterminé une production abusive, consistant le plus souvent dans de médiocres reproductions dégradées d'excellents originaux. La Chine produit sans doute de nombreux commentaires, néanmoins le respect de la continuité sociale amène la reproduction répétée des mêmes ouvrages; on peut alors, sans inconvénients, en conserver les planches gravées, d'autant plus que ces planches en bois peuvent être retouchées très facilement et très économiquement. Il faut en effet remarquer en passant la supériorité économique de l'impression chinoise sur l'impression occidentale. Ils n'impriment que sur un seul côté de la feuille, et avec une extrême rapidité. Un ouvrier peut tirer deux mille feuilles par jour.

Mais il y a aussi une autre très bonne raison, pour les Chinois, de préférer leur mode d'impression à nos caractères mobiles, c'est la nature de leur écriture. Chez nous, les sons élémentaires sont représentés par un nombre très limité de caractères, dont les combinaisons reproduisent tous les mots. De là l'emploi des caractères mobiles. En Chine, il n'en est pas ainsi. Leur écriture n'est pas une écriture phonétique, ou du moins, pour parler plus exactement, ils ne représentent pas par leurs caractères les divers sons élémentaires, et nécessairement peu nombreux, qui servent à exprimer tous les mots quelconques. Quand un caractère joue le rôle de signe phonétique, il exprime un *mot*, et non pas une articulation distincte, et ce signe phonétique n'est jamais employé exclusivement; il est toujours joint à un signe idéographique. De là le nombre extrême de leurs caractères, susceptible du reste d'une extension indéfinie avec les progrès de leur civilisation. On peut porter le nombre de ces caractères au moins à trente mille. On voit dès lors quel nombre immense il en faudrait faire. Les Chinois n'ont donc pas dû spontanément chercher l'impression à caractères mobiles; et, après l'avoir trouvée,

ils ont dû préférer l'impression à planches gravées comme vraiment plus commode et plus économique.

Néanmoins un habile sinologue, M. G. Pauthier, a résolu le problème d'une facile impression chinoise avec des caractères mobiles; il s'est basé sur une ingénieuse décomposition abstraite du plus grand nombre des caractères chinois. Il a trouvé que ces divers caractères résultaient de la combinaison d'un nombre relativement peu étendu de caractères chinois. Chaque caractère proprement dit se compose alors d'un premier ayant une signification *idéographique*, et d'un second ayant une signification phonétique. On a déjà imprimé à Paris et en Chine d'après ce nouveau système.

A la suite de l'invention de l'imprimerie s'est développée l'institution des gazettes; d'abord de la Gazette Impériale, et finalement des Gazettes Provinciales, par le moyen desquelles s'établissent facilement et rapidement les communications entre le gouvernement et la population. Du reste, le procédé des affiches, si utile pour faire appel à l'opinion, est employé à la fois et par le gouvernement et par le public.

Sous la dynastie des Soung (de 960 à 1119 après J.-C.), le système des examens, déjà institué pour les fonctions civiles, s'applique aux fonctions militaires; c'est une organisation analogue à celle de nos examens d'admission aux écoles militaire, navale ou polytechnique. Nous devons remarquer seulement à ce sujet la tendance continue à l'élimination de l'arbitraire dans le pouvoir monocratique qui préside aux destinées de ce grand peuple. On arrive ainsi aux fonctions publiques, non pas essentiellement par le caprice du maître, mais bien par une série régulière d'épreuves nettement déterminées.

La grande dynastie des Youens ou Mongols gouverne la Chine de 1295 à 1341, après s'être établie par une conquête à laquelle ne purent résister les Chinois, par suite de l'anarchie politique qu'entraîne toujours l'élimination nécessaire d'une dynastie.

L'établissement de la dynastie des Mongols nous offre un exemple capital du rôle que joue la corporation des lettrés comme dépositaire systématique des principaux résultats

intellectuels et moraux de cette civilisation et, par suite, de la continuité qu'elle lui a imprimée; ce qui a permis un développement vraiment homogène.

Ainsi Yeliu-thsou-thsai, principal ministre d'Ogodaï, fils de Tchingkis-khan, et qui lui succéda en 1229, quoique Tartare, était un lettré éminent, initié à la fois à toutes les sciences de la Chine et aux connaissances astronomiques plus profondes des musulmans. Outre qu'il introduisit de telles connaissances en Chine, il fit comprendre à son maître l'importance, la nécessité de se servir des lettrés comme juges, administrateurs, et il commença ainsi avec dévouement et habileté l'incorporation des conquérants dans la civilisation chinoise, de manière à assurer la continuité et le progrès de cette civilisation : « Tartare d'origine, et devenu Chinois par la culture de son esprit, il fut l'intermédiaire naturel entre la race des opprimés et celle des oppresseurs; il se trouva placé près de Tchingkis et de son successeur, comme une providence protectrice des peuples vaincus, et sa vie se consuma tout entière à plaider, auprès de la barbarie triomphante, la cause des lois, du bon ordre, de la civilisation et de l'humanité. Il remplaça le joug de la force par celui de la raison; la puissance du glaive par celle des institutions, le pillage par un système régulier d'impôts, la brutale autorité des conquérants tartares par l'influence lente mais irrésistible des lettrés de la Chine. » (Abel Rémusat, *Nouveaux Mélanges asiatiques.*) Le fondateur proprement dit de la dynastie des Youens ou Mongols, Khoubilaïkhan (en chinois Hou-pi-lie), petit-fils de Tchingkis, continua et développa sur une plus grande échelle une telle politique; il se fit définitivement Chinois, poussa activement à l'extension de cette civilisation; et cette dynastie de conquérants peut compter parmi celles qui contribuèrent à la grandeur de la Chine. Ce fut Hou-pi-lie qui fit de Pé-king la capitale du Grand-Empire. Ce fut sous Hou-pi-lie que, par les Mongols, s'introduisit le Lamaïsme, forme particulière du Bouddhisme propre au Thibet, et caractérisée surtout par une organisation cléricale que ne nous offre pas habituellement cette religion. Hou-pi-lie mourut en 1294.

Du reste, Hou-pi-lie apporta de nouveaux perfectionnements

à l'administration chinoise, outre une fermeté militaire indispensable. En somme, cette dynastie maintint la grandeur de l'empire et contribua à son développement intérieur. Lorsque son incapacité croissante eût rendu nécessaire sa complète élimination, les Chinois l'expulsèrent, et chassèrent en même temps les Mongols; et à la dynastie des Youens succéda ainsi la dysnastie nationale des Ming (1368-1616).

Taï-tsou (le grand aïeul, de 1327 à 1398) fut le fondateur de la dynastie des Ming. *Ming* veut dire *lumière*. Les empereurs chinois ont coutume de donner aux années de leur règne un nom qui désigne l'esprit ou le caractère qu'ils veulent leur imprimer; et c'est le nom des années du règne que les Européens prennent habituellement pour le nom de l'empereur. Ainsi Khang-hi veut dire *paix profonde*; on en a fait le nom de l'empereur qui avait choisi ce mot pour le nom des années de son règne. Le nom des années de règne du fondateur de la dynastie des Ming est Houng-Wou (fortune guerrière) et c'est sous ce nom qu'il est habituellement désigné en Europe. Il naquit en 1327 à Sse-tcheou, bourg de la province de Kiang-nan. Fils d'un laboureur, on le fit bonze. Au déclin de la dynastie des Mongols, et dans les luttes qui surgirent alors, il quitta son monastère, finit par rattacher autour de lui un nombre considérable de partisans, élimina enfin définitivement les Mongols, et commença même à rendre tributaires quelques-unes de leurs tribus. S'appuyant à l'intérieur sur les lettrés, il rétablit l'ordre, développa la prospérité intérieure avec le concours de la classe lettrée qu'il avait su s'attacher, et développa les éléments de cette grande civilisation, pendant qu'il lui donnait, par ses expéditions contre les Tartares, une suffisante stabilité. Ses successeurs immédiats continuèrent la politique de ce grand homme. Houng-Wou, suivant l'usage chinois, usage vraiment social, rendit public le testament dans lequel il motivait le choix fait par lui de son successeur, en même temps qu'il donnait les conseils principaux que comporte cette solennelle manifestation. Cette combinaison d'un choix librement fait dans la famille impériale, et d'une manifestation publique de ce choix et des raisons qui l'ont déterminé, est une institution

sociale que l'état normal des sociétés humaines doit adopter et généraliser. Houng-Wou, dans l'intérieur de son empire, perfectionna l'administration, développa les travaux publics réellement utiles, institua pour les vieillards et les infirmes des secours nécessaires, poussa au culte des ancêtres, à celui de Confucius et des hommes éminents; en un mot, il développa avec activité, pendant une longue carrière, tous ces caractères vraîment sociaux d'un véritable type de l'empereur chinois.

Cette dynastie des Ming, après avoir jeté un grand éclat et avoir rendu d'importants services, altéra graduellement son caractère sous les enivrements de la suprême fonction; au milieu des luttes qu'entraîna nécessairement une telle dégénération surgit, par la conquête, la dynastie des Mantchoux actuellement régnante; cette conquête ne s'accomplit finalement qu'après la plus extrême résistance, rendue inefficace par l'état d'anarchie intime où se trouvait alors la Chine.

La dynastie actuelle date officiellement de l'an 1616; — elle a contribué de la manière la plus efficace au développement de la Chine, d'un côté en poussant avec autant d'activité que de sagesse à son évolution intérieure, et d'un autre côté en rendant finalement tributaires la Tartarie et le Thibet, de manière à donner à cette grande civilisation toute la stabilité nécessaire, avant que n'eussent surgi les contacts perturbateurs avec l'Occident.

Quel était, en effet, l'élément perturbateur de la civilisation chinoise avant ses contacts avec l'Occident? C'était évidemment les Tartares, c'est-à-dire une population, ou plutôt des groupes de populations nomades ou à demi sédentaires, nécessairement en lutte continuelle avec cette société industrielle, riche et pacifique. Ces luttes ont présenté plusieurs péripéties : les Tartares, souvent repoussés et quelquefois conquis, mais aussi quelquefois conquérants; mais dans le second cas s'agrégeant et s'incorporant dans la civilisation chinoise, et après une oscillation plus ou moins grande, servant à son développement. La conversion des Tartares au Bouddhisme après Thingkis prépara évidem-

ment la soumission définitive qu'a accomplie la dynastie actuelle des Mantchoux. Khang-hi et Khian-loung, les deux principaux représentants de cette dynastie, ont finalement rendu tributaires les Tartares et les Thibétains, de manière à donner à la civilisation chinoise toute la consolidation possible.

Le plus connu en Europe des empereurs de la Chine fut Khang-hi, contemporain de Louis XIV (il régna de 1662 à 1723); il accorda à la grande mission des jésuites une protection sage et éclairée; il comprit avec sagacité l'utilité d'incorporer à la civilisation chinoise les connaissances scientifiques occidentales. Il mit un jésuite à la tête du bureau des astronomes, après avoir, par une judicieuse expérience, constaté la supériorité de l'astronomie occidentale sur l'astronomie chinoise; l'expérience qu'il imagina fut de faire calculer, pour un jour donné, la longueur de l'ombre d'un gnomon de grandeur déterminée, ce qui suppose la connaissance pour ce jour de la déclinaison du soleil, et la solution d'un triangle rectangle. Les prévisions des jésuites furent conformes à l'expérience, ce qui n'eut pas lieu pour les prévisions des astronomes chinois; ce qui montre clairement l'état d'enfance d'une telle astronomie. Après avoir rétabli complètement l'ordre dans l'intérieur de son empire, et avoir au dehors empêché en Tartarie, par une sage combinaison de politique et de guerre, la formation d'une nouvelle puissance tartare comparable à celle de Tchingkis, Khang-hi consacra sa longue carrière au développement de la prospérité intérieure de son vaste empire. Khang-hi, qui encouragea activement les progrès des lettres dans son empire, fut lui-même un lettré distingué.

Son petit-fils Kao-tsoung, désigné en Europe par le nom des années de son règne, Khian-loung (protection céleste), régna de 1736 à 1796; il soumit définitivement la Tartarie et assura finalement l'assujettissement du Thibet; au Thibet, c'est bien le Dalaï-lama qui gouverne en apparence, mais sous la direction réelle des mandarins chinois. — Sous ce grand et magnifique empereur s'accomplirent à l'intérieur des progrès en rapport avec l'importance des expéditions

extérieures. Il développa largement les travaux d'utilité publique; on lui doit de beaux travaux pour empêcher les inondations du fleuve Jaune. — J'emprunte à M. Abel Rémusat quelques mots où il caractérise la noble nature de ce prince et ce sentiment du devoir qui fait concevoir la suprême puissance comme une fonction sociale, assujettissant à d'impérieux *devoirs*, suivant le type construit par la philosophie de Confucius, et que tant de dignes empereurs ont réalisé sous l'impulsion et avec l'aide de la corporation lettrée.

« A mesure que l'empereur avançait en âge, il devenait plus exact à s'acquitter des cérémonies qui font partie des devoirs du souverain, et quand les infirmités qui commençaient à l'assiéger l'obligeaient à relâcher quelque chose de son exactitude, il s'en justifiait par des déclarations publiques. Il était aussi de plus en plus appliqué aux affaires de l'Etat, et, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, il se levait au milieu de la nuit, dans la saison la plus rigoureuse, pour donner ses audiences ou travailler avec ses ministres.

« Il était doué, dit encore M. Abel Rémusat, d'un caractère ferme, d'un esprit pénétrant, d'une rare activité, d'une grande droiture; il aimait ses peuples comme un souverain chinois doit les aimer, c'est-à-dire qu'il était attentif à les gouverner avec sévérité, et qu'à tout prix il maintenait la paix et l'abondance parmi ses sujets. Six fois dans le cours de son règne, il visita les provinces du Midi, et chaque fois ce fut pour donner des ordres utiles, pour faire construire des digues sur le bord de la mer, ou punir les malversations des grands, envers lesquels il se montrait inflexible. »

Khian-loung protégea activement le développement littéraire et la diffusion générale de l'instruction; il fut lui-même un lettré distingué. Les missionnaires ont donc pu justement mettre en tête des derniers mémoires publiés par le père Amiot les vers suivants :

Occupé sans relâche à tous les soins divers
D'un gouvernement qu'on admire,
Le plus grand potentat qui soit dans l'univers
Est le meilleur lettré qui soit dans son empire.

Voilà donc, Messieurs, un aperçu très général, mais suffi-

sant pour l'objet que nous nous proposons, du développement concret de cette civilisation. Nous avons assisté à l'évolution graduelle d'un double phénomène : développement intérieur d'une société industrielle et pacifique sous la double direction d'une puissance monocratique, et d'une classe administrative recrutée par des examens réguliers dans toutes les classes de sa population; et d'un autre côté, au milieu de luttes continues, extension croissante de cette société qui se subordonne finalement les populations extérieures perturbatrices.

Après cette longue appréciation générale, nous devons terminer en en montrant l'aboutissant final, par un résumé très sommaire de l'état actuel de cette grande civilisation.

Etat général actuel de la civilisation chinoise, considéré comme aboutissant final de sa longue évolution.

La longue évolution dont j'ai, Messieurs, établi la théorie abstraite et ensuite l'appréciation concrète a finalement abouti à construire dans l'Extrême-Orient une immense société, produit d'une longue élaboration continue de quatre mille ans. C'est cette résultante finale qu'il faut apprécier très sommairement dans son ensemble. En voyant cette grande société à la fois stable et progressive, ayant obtenu, mieux qu'aucune autre jusqu'ici, cette conciliation tant cherchée entre l'ordre et le progrès, vous comprendrez bien la superficialité des préjugés stupides qui, en Occident, recouvrent à cet égard des sentiments si ignobles. . . . .

L'empire chinois se compose de la Chine proprement dite, et des pays tributaires qui sont : le Thibet, la petite Boukharie, la Mongolie, le pays des Mantchoux et la Corée, outre un grand nombre d'îles, sur les côtes orientales de la Chine, parmi lesquelles Formose. L'assujettissement des pays tributaires à la fin du XVIII[e] siècle, après des luttes qui remontent à l'origine même de la Chine, et constituent l'histoire de son activité extérieure, donne à cette civilisation sa stabilité essentielle, outre le service rendu à l'humanité par son action civilisatrice sur des populations arriérées, dont les redoutables excursions troublèrent jadis si profondément jusqu'à l'Europe occidentale.

La Chine proprement dite est comprise entre le 20° et le 41° de latitude nord, et le 140° et le 95° de longitude, ce qui lui donne une étendue de 525 lieues du nord au sud, et de 600 lieues de l'est à l'ouest, ou environ 300,000 lieues carrées de superficie. Je ne compte pas dans la Chine proprement dite trois provinces prises dans le pays de Liao-toung et des Mantchoux, qui y ont été agrégées par Khian-loung, et soumises à un régime différent de celui des peuples tributaires. — La Chine proprement dite se divise en dix-huit provinces. — J'emprunte à M. G. Pauthier le tableau de la population de ces dix-huit provinces, tel qu'il résulte des recensements officiels de 1852 et 1812 :

Recensements officiels de 1852 *et* 1812.

PROVINCES.	CAPITALES.	POPULATION en 1812.	POPULATION en 1852.
1. Tchi-li ou Pe-tchi-li.	Pe-king.	27,990,871	40,000,000
2. Chan-toung	Tsi-nan-fou . . .	28,958,764	41,700,621
3. Chan-si	Taï-youen-fou. .	14,004,212	20,166,972
4. Ho-nan.	Kai-foung-fou. .	23,037,171	33,173,526
5. Kiang-sou	Nan-king	37,843,501	54,494,641
6. Ngan-hoeï	Ngan-king-fou. .	34,168,059	49,201,992
7. Kiang-si.	Nan-tchan-fou. .	23,046,999	43,814,866
8. Fo-kien	Fou-tcheou-fou .	14,777,410	22,699,460
9. Tché-kiang.	Hang-tcheou-fou.	26,256,784	37,809.765
10. Hou-pé.	Wou-tchang-fou.	27,370,098	39,412,940
11. Hou-nan.	Tchang-cha-fou .	18,652,207	26.859,608
12. Chen-si.	Si-ngan-fou . . .	10,207,256	14,698,499
13. Kan-sou.	Lan-tcheou-fou .	15,193,125	21,878,190
14. Sse-tchouan.. . . .	Tching-tou-fou. .	21,435,678	30,867,875
15. Kouang-toung . . .	Canton	19,174,030	27,610,128
16. Kouang-si	Koueï-lin-fou . .	7,313.895	10.584.429
17. Yun-nan.	Yun-nan-fou. . .	5,561,430	8,008.300
18. Koueï-tcheou. . . .	Koueï-Yang-fou.	5,288,219	7,615,025
TOTAUX.		360,279,597	536,909,300

On peut dire que la Chine proprement dite a donc au moins une population de 400,000,000 d'habitants, soumis à un système régulier de gouvernement; ce qui constitue certainement le résultat le plus frappant d'une évolution sociale sans exemple par sa durée et sa continuité.

Voyons d'abord qu'elle est l'activité générale, essentielle de cette immense population.

Nous assistons là, Messieurs, à un grand spectacle : une population de 400,000,000 d'âmes, livrée à une activité essentiellement pacifique et industrielle, et chez laquelle, grâce à la soumission de la Tartarie par la dynastie actuelle, l'armée est réduite à la fonction normale de simple gendarmerie, pour maintenir l'ordre contre les perturbations intérieures, individuelles ou collectives.

La propriété privée est parfaitement respectée dans son acquisition, son emploi et sa transmission ; et ceci s'applique aussi bien aux propriétés mobilières qu'à la possession de la terre. La sécurité, sous ce rapport, base essentielle de toute activité, comme de toute civilisation, y est aussi grande que pour les pays les mieux réglés de l'Europe occidentale (1). La terre y est très morcelée, la petite propriété y a pris un développement immense. La classe des petits cultivateurs est la plus respectée après celle des lettrés. Lors même que la grande existe, c'est la petite culture qui domine. La grande culture est essentiellement moderne et occidentale. Elle tient au développement abstrait des populations de l'Extrême-Occident. C'est la grande culture qui sera dans l'avenir, bien plus qu'elle ne l'est dans le présent, la base et la condition de la systématisation de l'industrie agricole. Dès

(1) « La grande richesse de l'empire, l'industrie infatigable du peuple et son inviolable attachement à son pays, sont autant de circonstances qui prouvent que si le gouvernement est jaloux de ses droits, il ne néglige point ses devoirs. Nous ne sommes pas un admirateur enthousiaste du système chinois, mais nous voudrions expliquer, s'il est possible, les causes qui tendent à la production de biens inappréciables et dont personne ne songe à contester l'existence. Dans la pratique, il se glisse nécessairement un grand nombre d'abus ; mais, au total, et si l'on considère les résultats définitifs, la machine fonctionne bien, et nous répétons qu'on en trouve d'éclatants témoignages chez la nation la plus gaiement industrieuse, la plus paisible et la plus opulente de l'Asie. Nous appuyons sur cette qualification de *gaiement industrieuse*, parce qu'elle est un des premiers traits caractéristiques qui frappent les étrangers arrivant en Chine, et qu'elle démontre incontestablement que chaque citoyen possède une bonne part des fruits de son travail. » (*De la Chine*, par J.-F. Davis, ancien Président de la Compagnie des Indes en Chine.)

lors, en Chine, la culture pastorale, base de la grande agriculture, n'existe pour ainsi dire pas, surtout dans le midi de la Chine. La culture des céréales et surtout du riz est le grand objet de l'agriculture chinoise. L'absence de culture pastorale, par suite le manque d'engrais, malgré les soins inouïs des Chinois pour tout utiliser à cet égard, est une cause inévitable d'épuisement du sol. Mais ces inconvénients incontestables, inhérents, du reste, à la nature d'une telle civilisation, sont infiniment compensés par l'existence de l'immense classe des petits cultivateurs, classe libre, énergique, indépendante; ce qui résulte nécessairement de la vie laborieuse et sobre d'une population dont la propriété personnelle est convenablement respectée.

La culture des plantes potagères, des fleurs, le jardinage ont en Chine un développement inouï et une grande perfection. La culture des arbres (le bambou, l'arbre à thé, etc.) est un des grands objets de cette industrie agricole. La base de la nutrition en Chine est essentiellement végétale. De là l'immense développement de la culture des végétaux. Quant à la nutrition animale, le cochon et la volaille en font les principaux frais. Dans les provinces du nord de la Chine, la Tartarie fournit une grande quantité de bœufs, de moutons, de cerfs, etc., etc... Quant à l'outillage agricole, il est surtout caractérisé par une extrême simplicité. L'adresse et l'actif labeur du cultivateur suppléent, à cet égard, à l'inévitable imperfection résultant nécessairement du morcellement extrême de la propriété. Du reste, l'agriculture chinoise est favorisée par un vaste système d'irrigation. On conçoit dès lors la grande importance attribuée par le peuple chinois aux perturbations atmosphériques, dont les conséquences peuvent être si graves pour la nourriture d'un si grand peuple. De là l'immense développement des greniers publics, sur lesquels nous reviendrons plus tard. — Du reste, la base fétichique de cette civilisation a contribué aussi, à cet égard, à cette préoccupation extrême des phénomènes météorologiques.

L'agriculture est le but essentiel de l'activité de cette population pacifique. L'opinion publique a toujours en Chine

consacré la prépondérance de cette base essentielle de toute activité industrielle.

Considérons actuellement la manufacture et le commerce, c'est-à-dire le travail d'appropriation des matières premières et l'établissement des moyens d'en faciliter l'échange.

Leur industrie est essentiellement empirique, et n'offre pas cet emploi des machines qui résulte de la réaction pratique des sciences abstraites; mais les Chinois déploient dans leur industrie une activité et une sagacité remarquables, combinées avec une extrême patience et une grande sobriété. On doit remarquer, ce qui se conçoit du reste, que l'industrie chinoise est surtout la petite industrie, comme leur culture est la petite culture; c'est une conséquence d'une insuffisante concentration de capitaux et de leur infériorité dans l'emploi des grandes machines.

L'industrie de la soie a en Chine, et depuis la plus haute antiquité, une importance et une extension considérables. Dans la ville seule de Han-tcheou, on comptait plus de 60,000 ouvriers en soie, et plus de 100,000 dans les villages qui l'avoisinent. L'industrie du coton a en Chine une importance analogue, quoique inférieure à celle de la soie; quant à l'industrie de la porcelaine, sa perfection, comme l'immensité de ses produits, sont suffisamment connues sans que j'y insiste. Mais pour donner une idée de l'activité industrielle de cette population utilisant tout avec une application continue, je citerai les paroles suivantes écrites par un missionnaire du XVIIe siècle (*Nouvelle relation de la Chine,* composée par le père Gabriel de Magaillans, de la compagnie de Jésus) : « Car comme dans ce royaume il n'y a pas un pied de terre inutile, aussi n'y a-t-il aucun homme ni femme, jeune, vieux, boiteux, manchot, sourd ou aveugle, qui n'ait le moyen de gagner sa vie et qui n'ait quelque art ou quelque emploi. Les Chinois disent en commun proverbe : *Dans le royaume de la Chine, il n'y a rien d'abandonné.* Quelque vile ou inutile qu'une chose paraisse, elle a son usage et on en tire du profit. Par exemple, dans la seule ville de Pé-kin, il y a plus de mille familles qui n'ont point d'autre métier pour subsister que de vendre des allumettes et des mèches pour allumer du feu; il y en a au

moins autant qui ne vivent d'autre chose que de ramasser dans les rues et parmi les balayures des chiffons d'étoffes de soie, et de toile de coton et de chanvre, des morceaux de papier et autres choses semblables, qu'ils lavent et nettoient, et les vendent ensuite à d'autres qui les emploient à divers usages, dont ils tirent du profit. »

Enfin, pour donner une idée de la sagacité industrieuse de la population chinoise, je puis indiquer les services qu'ils ont tirés de la culture du bambou.

Les Chinois sont, par une culture systématique, parvenus à produire une extrême variété de bambous : variétés dans la grosseur et la hauteur, dans la distance des nœuds, dans la couleur du bois, dans la superficie de la tige, dans la substance et l'épaisseur du bois, dans les branches, dans les feuilles; enfin ils déterminent dans les bambous des variétés constantes et qui se perpétuent, comme par exemple la production de loupes ou excroissances charnues et bonnes à manger. Ce bambou, perfectionné ainsi par une habile culture, est employé à une multitude d'objets.

« Les jeunes rejetons de bambou, lorsqu'ils commencent à sortir de terre, sont aussi tendres et aussi délicats que l'asperge. On les coupe, et ils deviennent un aliment sain et agréable. La consommation de ce comestible est immense et fournit à un commerce considérable. Ce qui n'est pas mangé sur les lieux se transporte ailleurs, et même jusqu'aux extrémités de l'empire. Pour empêcher les jeunes pousses de se corrompre, on les fend par quartiers, qu'on expose pendant un certain temps à la vapeur de l'eau bouillante, et on les fait ensuite sécher. Ainsi préparés, on les conserve longtemps et l'on peut les transporter au loin. Quoique creux, les bambous sont très forts et peuvent soutenir les plus lourds fardeaux : on les fait quelquefois suppléer au bois de charpente. Leurs troncs, très durs à couper transversalement, se fendent avec la plus grande facilité suivant leur longueur; on les divise en filets déliés, dont on fabrique des nattes, des boîtes à compartiments, des peignes et une foule de jolis ouvrages. Les bambous, naturellement percés en tuyaux, s'emploient sous terre ou hors de terre pour la conduite et la distribution des eaux. On brise les

tiges, on les fait macérer dans l'eau, et de la pâte qui en résulte on fabrique différentes espèces de papiers. Le bois du bambou, lisse, uni et susceptible d'un beau poli, reçoit de la sculpture tous les ornements qu'on cherche à lui donner, et il admet de même les incrustations d'or, d'argent, d'ivoire. Bouilli dans l'eau de chaux, et mis sous presse, il peut encore se couvrir d'empreintes qu'il conserve toujours... Selon le P. Cibot, il n'y a point d'exagération à dire que les mines de ce grand empire lui valent moins que ses bambous, et qu'après le riz et les soies, il ne possède rien qui soit d'un si grand revenu. » (L'abbé Grosier, *De la Chine*, tome II, page 381).

Le véritable commerce de la Chine est le commerce intérieur, qui est développé sur la plus grande échelle, ce qui se conçoit facilement vu l'extrême étendue de l'empire et son excessive population. Ce commerce se fait surtout par eau. La Chine est sillonnée de rivières et de canaux; la navigation intérieure est immense. Le gouvernement veille avec soin à ces communications des diverses provinces entre elles. La Chine est un monde qui peut se suffire, et qui effectivement se suffit à lui-même.

« Je naviguai, dit le père Magaillans, par ordre de l'empereur en l'année 1656, sur tout ce grand canal et sur d'autres rivières, depuis Pé-kin jusqu'à Macao pendant plus de 600 lieues, sans aller par terre qu'une seule journée, pour traverser une montagne qui divise la province de *Kiam-si* de celle de *Quam-tum*. Le 4e de mai de l'année 1642, je partis de la ville de Hâm-cheu, capitale de la province de Che-kiam, et le 28e d'août de la même année, j'arrivai à la ville de Chim-tu, capitale de la province de Su-chuen. Durant ces quatre mois, je fis, toujours par eau, plus de 400 lieues, en comptant les détours des rivières, en sorte toutefois que je naviguai durant un mois sur deux rivières différentes; mais durant les trois autres, je voyageai continuellement sur le grand fleuve Ki-am, qu'on appelle Fils de la mer. Pendant cette longue navigation, je rencontrai chaque jour un si grand nombre de trains ou de radeaux de toutes sortes de bois, que si on les attachait les uns aux autres on ferait un pont de plusieurs journées de longueur. Je voguai le long de quelques-uns attachés contre

le rivage pendant plus d'une heure, et quelquefois durant une demi-journée. »

Un tel commerce intérieur s'est largement développé du reste depuis l'époque où écrivait le père Magaillans; aussi le commerce extérieur de la Chine est-il au fond tout à fait insignifiant pour cette population, malgré la grande extension qu'il a pris pendant ce siècle. En réalité, il a été plus nuisible qu'utile à la Chine, à laquelle nous ne communiquons guère que nos vices, outre les dangers spéciaux des contacts avec des gens qui ne se reconnaissent aucune sorte de devoirs quelconques envers les populations orientales.

D'un autre côté, le commerce avec l'Occident n'est pas au fond pour la Chine (sauf avec la Russie) un échange d'objets utiles; il se solde pour la Chine en argent. Il y a deux mille ans déjà, un empereur de la Chine appréciait de la manière la plus judicieuse un tel commerce, en se plaçant dignement au point de vue social :

« L'argent qui entre par le commerce n'enrichit un royaume qu'autant qu'il en sort par le commerce. Il n'y a de commerce longtemps avantageux que celui des échanges nécessaires ou utiles. Le commerce des objets de faste, de délicatesse ou de curiosité, soit qu'il se fasse par échange ou par achat, suppose le luxe. Or, le luxe, qui est l'abondance du superflu chez certains citoyens, suppose le manque du nécessaire chez beaucoup d'autres. Plus les riches mettent de chevaux à leurs chars, plus il y a de gens qui vont à pied; plus leurs maisons sont vastes et magnifiques, plus celles des pauvres sont petites et misérables; plus leurs tables se couvrent de mets, plus il y a de gens qui se trouvent réduits uniquement à leur riz. Ce que les hommes en société peuvent faire de mieux, à force d'industrie, de travail et d'économie, dans un royaume bien peuplé, c'est d'avoir tous le nécessaire, et de procurer une aisance commode à quelques-uns. »

Telle est donc, Messieurs, l'activité générale de cette industrieuse population. Il nous faut maintenant étudier sa constitution, en appréciant successivement la famille et la société proprement dite.

La base de la famille en Chine, et finalement, comme je

l'ai déjà établi, de toute la société, c'est la piété filiale, le respect pour le père, la mère et les ancêtres. La famille ainsi constituée sur sa base essentielle, la puissance du père et le respect des ancêtres, a été l'objet des constantes préoccupations des législateurs et des philosophes.

Le culte des ancêtres et de la tombe, conséquence de l'esprit fétichique, a été systématisé en Chine de manière à constituer un culte privé qui a profondément consolidé la famille, — les visites régulières à la tombe et son soigneux entretien constituent des devoirs essentiels de tout Chinois, quelles que soient les doctrines théologiques, bouddhiques ou autres qui sont venues se superposer aux bases fétichiques de son état mental. — Il y a pour chaque famille, quelle que soit souvent l'extrême multiplicité de ses branches, une salle commune des ancêtres, où se font des cérémonies régulières de commémoration; la présidence y appartient à l'âge, indépendamment de la situation. Enfin, dans chaque famille spéciale, une salle est consacrée à ses ancêtres directs, salle où sont placées les tablettes qui les rappellent, et où l'on va leur communiquer tous les événements quelconques d'une certaine importance qui s'accomplissent dans la famille.

Telle est l'admirable constitution du culte des ancêtres, institution qui est aussi rapprochée que possible de l'état vraiment normal de la famille humaine, dont le caractère essentiel est la *continuité*. Développer systématiquement un tel sentiment, c'est donc assurer le vrai progrès de la famille en développant sa constitution la plus organique. — Ce respect de la *continuité*, largement développé dans la famille, outre qu'il en assure la stabilité propre, prépare pour la société des natures vraiment organiques, et chez qui, comme en Occident, le mépris du passé ne pousse pas à toutes les perturbations dans le présent. Aussi peut-on regarder comme incontestable le principe chinois qu'un mauvais fils est toujours un mauvais citoyen. Enfin, cette belle constitution de la famille a reçu un perfectionnement caractéristique par l'admirable institution sociale qui fait remonter aux ancêtres la gloire acquise par les descendants, au lieu de la faire parvenir aux successeurs, suivant le mode émané

surtout de l'esprit théocratique. Une aussi sainte institution méritera toujours le respect de tout vrai philosophe, et à mesure que, sous l'impulsion de la religion de l'Humanité, l'Occident marchera vers l'état normal, il s'incorporera convenablement cette grande création. Au lieu de l'usage occidental qui, surtout de nos jours, n'assure le plus souvent au successeur d'un homme éminent que la possibilité d'une vie oisive et inutile, l'institution chinoise, prenant son point d'appui dans la piété filiale profondément développée, offre comme principale récompense aux nobles efforts la possibilité d'honorer ses ancêtres, en même temps qu'elle pousse à se préparer des successeurs dignes de glorifier ainsi un jour votre nom.

Quant aux relations fraternelles, loin d'être abandonnées à l'anarchique égalité de l'Occident, elles sont moralement réglées d'après la subordination envers l'âge ; ce qui contribue nécessairement, non seulement à l'ordre et à la stabilité de la famille, mais encore au développement des vraies affections fraternelles. Malgré les préjugés superficiels de l'esprit révolutionnaire, il est incontestable qu'un certain degré de subordination reconnue, qui crée des devoirs réciproques, contribue bien plus à l'affection réelle qu'une égalité anarchique propre seulement à faire surgir le conflit inévitable des prétentions égoïstes.

Enfin le développement même de la civilisation chinoise a, par une action tout à fait inaperçue, réagi pour la consolidation et le perfectionnement de la famille. Cette réaction est due à l'influence nécessaire sur la famille du fait seul de l'existence d'une longue évolution sociale dont la continuité n'a jamais été vraiment rompue. Un Chinois, quelque loin qu'il remonte dans la série de ses ancêtres, se trouve toujours avec eux en sympathie naturelle d'opinion ; dès lors le respect pour les ancêtres reçoit toujours, de la considération du passé, une réelle consolidation, au lieu d'en éprouver un amoindrissement. En Occident, au contraire, la continuité a été souvent rompue. Comment, par exemple, le respect pour les ancêtres peut-il, chez le chrétien, acquérir une profonde consistance, lorsqu'en remontant suffisamment la série des

âges, il arrive à des ancêtres qu'il doit nécessairement maudire : une doctrine qui s'établit en maudissant les prédécesseurs doit réagir nécessairement d'une manière fâcheuse sur le respect des ancêtres. Aussi le culte des ancêtres et de la tombe, que le Fétichisme légua au Polythéisme, a-t-il été méconnu et négligé par le Monothéisme. Dans le grand chef-d'œuvre de Corneille, Pauline, païenne, respecte l'ordre paternel ; chrétienne, elle devient suivant son expression :

... Saintement rebelle aux lois de la naissance.

Le mouvement révolutionnaire proprement dit a largement développé ces profonds inconvénients moraux de la rupture de la continuité sociale. Que peut devenir le respect filial dans une société où chaque génération méprise et maudit celle qui l'a immédiatement précédée. Aussi, en Occident, l'inévitable réaction de l'état révolutionnaire détruit et ébranle cette base sacrée de la famille, que l'évolution continue de la civilisation chinoise consolide et fortifie. Malgré les stupides dédains des révolutionnaires chrétiens, déistes ou athées, la famille est en Chine, quant aux relations filiales et fraternelles, bien plus près de l'état normal que la famille occidentale, et elle est, sous ce rapport, digne d'imitation et de respect.

L'infériorité relative de la famille chinoise se manifeste dans les relations conjugales. L'état monogame n'a été atteint en Chine que d'une manière imparfaite. La loi ne permet qu'une seule femme légitime, mais elle sanctionne un concubinat régulier. Néanmoins il faut observer que ce concubinat légal est strictement restreint en fait aux classes riches ou d'une réelle aisance, et que même, dans ce cas, il est bien loin d'avoir l'extension que la législation permet. Du reste, en Occident, surtout dans les grands centres d'activité, on ne voit que trop souvent un concubinat irrégulier et qui n'astreint à aucun devoir quelconque remplacer le concubinat réglé par la législation chinoise. Néanmoins, lorsque l'Occident régénéré pourra avoir avec la Chine d'autres contacts que ceux déterminés par une rapacité sans frein, il est certain que c'est dans l'amélioration des relations conjugales, dans les classes aisées, que se fera sentir son action bienfaisante.

Sous ce rapport, la famille occidentale, surtout régénérée par la foi démontrable, présente une véritable supériorité, comme elle est incontestablement inférieure, surtout de nos jours, quant aux relations filiales et fraternelles. Et certes, les Chinois peuvent plus pour l'amélioration morale de l'Occident, par le spectacle qu'ils nous offrent d'une société réglée, que nous ne pouvons pour leur progrès intellectuel et matériel, par l'équivoque bienfait de nos progrès industriels, surtout lorsque de tels progrès se développent chaque jour davantage en dehors de toute préoccupation morale ; ce qui tend incontestablement à produire, quoi qu'en disent les emphatiques déclamations d'un libéralisme absurde, pour type de l'homme civilisé, une sorte de brute matériellement très puissante. Du reste, les conséquences de ce dévergondage industriel pour les classes laborieuses, là où ce développement se produit avec le plus d'intensité, n'est guère propre à engager la Chine à une active imitation.

Apprécions maintenant la société proprement dite, et d'abord son culte.

L'adoration fétichique systématisée pas l'astrolâtrie, tel est, comme je l'ai déjà établi, le culte officiel de la Chine. Mais ce culte officiel est complété par celui des grands hommes, ou plutôt par le culte systématique de tous ceux, hommes ou femmes, qui ont rendu à la société des services quelconques, intellectuels, industriels ou moraux. Ce culte des nobles natures est dominé par celui de Confucius.

Confucius est l'objet du culte le plus important, après le Ciel et la Terre; il est pour la Chine le philosophe par excellence; et notre appréciation systématique de ce philosophe prouvera qu'un tel culte est bien mérité. Ainsi le culte des grandes et nobles natures, complétant un culte féticho-astrolâtrique, tel est le culte officiel de la Chine, celui qui représente le véritable esprit de cette grande civilisation, et qui, par ses manifestations régulières, consolide un tel esprit. Il est évident que le culte régulier des grandes natures devait surgir d'une population où la constitution de la famille avait conduit au culte régulier des ancêtres. On a étendu aux ancêtres sociaux le culte rendu aux ancêtres de la

famille. Ce respect systématique du passé, caractère d'une civilisation vraiment organique, a conservé et développé le respect de la vieillesse qu'institua le Fétichisme, et que l'anarchie occidentale compromet de plus en plus avec les autres bases essentielles de toute sociabilité. Le culte officiel de la Chine nous présente ainsi une série homogène qui lie l'adoration et le culte des principaux êtres extérieurs (ciel, terre, fleuves) à l'adoration ou au culte des principaux représentants de la société, depuis les plus grands philosophes jusqu'aux ancêtres directs de chaque famille.

Des provinces remarquables par des productions particulières ont des temples spéciaux. Ainsi la province de Tché-kiang a un temple dédié aux premiers vers à soie, parce que de temps immémorial cette province a développé cette culture.

Les mandarins sont les prêtres du culte officiel; quant aux sacrifices solennels au Ciel, ils sont célébrés par l'empereur lui-même.

Mais à côté du culte officiel, et simultanément avec lui, le Chinois se sert de pratiques religieuses empruntées à la religion des Tao-sse, ou à celle des bouddhistes, ou à d'autres croyances plus ou moins superstitieuses. Même un grand nombre de mandarins ne restent pas exclusivement fidèles au culte officiel fondamental : ils combinent avec lui des pratiques bouddhistes ou Tao-sse; mais ces pratiques n'altèrent nullement ni ne doivent entrer dans le culte officiel de la Chine, et elles sont au fond méprisées souvent par ceux mêmes qui s'en servent. Du reste, le respect du culte de Bouddha est nécessaire à un gouvernement qui a parmi ses tributaires d'immenses populations bouddhiques. Mais les vrais hommes d'état de la Chine savent nettement et judicieusement apprécier la supériorité du culte officiel sur les cultes théologiques qui coexistent à côté de lui. Je vais donner à cet égard quelques citations décisives. L'empereur Khang-hi a publié, sous le nom de *Sainte Instruction*, un certain nombre de maximes morales qui ont été commentées par son successeur Young-tching. Un mandarin, surintendant des salines du Chen-si, nommé Wang-yeou-po, a fait

là-dessus une paraphrase qui a cours dans l'empire, et qui contient sur le sujet qui nous occupe des explications vraiment caractéristiques.

L'un des points sur lesquels le prince commentateur insiste avec le plus de force, c'est l'éloignement pour les fausses sectes; et celle de Fo qui est étrangère à la Chine est surtout l'objet de son improbation. Il parle avec mépris des dogmes sur lesquels elle repose; il en tourne les pratiques en dérision. Les bouddhistes, comme les autres partisans des sectes indiennes, attachent beaucoup d'importance à certains mots ou à certaines syllabes consacrées, qu'ils répètent perpétuellement, croyant se purifier de tous leurs péchés, par l'articulation seule de ces saintes syllabes, et faire leur salut par cette dévotion aisée. Le lettré raille assez plaisamment cet usage : « Supposez que vous ayez violé les lois en quelque point, et que vous soyez conduit dans la salle du jugement pour y être puni; si vous vous mettez à crier à tue-tête, plusieurs milliers de fois : Votre Excellence! croyez-vous que, pour cela, le magistrat vous épargnera? » (Abel Rémusat, *Mélanges asiatiques.*)

Le lettré apprécie ensuite avec une grande sagacité l'infériorité propre à tout culte théologique :

« Si vous ne brûlez pas du papier en l'honneur de Fo, et si vous ne déposez pas des offrandes sur ses autels, il sera mécontent de vous et fera tomber son jugement sur vos têtes. Votre dieu Fo est donc un misérable; prenons pour exemple le magistrat de votre district : quand vous n'iriez jamais le complimenter et lui faire la cour, si vous êtes honnêtes gens et appliqués à votre devoir, il n'en fera pas moins d'attention à vous; mais si vous transgressez la loi, si vous commettez des violences, et si vous usurpez les droits des autres, vous aurez beau prendre mille voies pour le flatter, il sera toujours mécontent de vous. »

Le même lettré, développant les pensées de l'empereur Young-tchin, apprécie de la manière suivante la religion catholique et son rôle en Chine :

« La secte du Seigneur du ciel elle-même (catholicisme), cette secte qui parle sans cesse du ciel, de la terre et d'êtres

sans ombre et sans substance, cette religion est aussi corrompue et pervertie. Mais, parce que les Européens qui l'enseignent savent l'astronomie et les mathématiques, le gouvernement les emploie pour corriger le calendrier; cela ne veut pas dire que leur religion soit bonne, et vous ne devez nullement croire à ce qu'ils vous disent. »

Tel est le point de vue systématique d'après lequel les vrais lettrés jugent toutes les religions théologiques quelconques.

Après avoir apprécié le culte, il nous faut maintenant rapidement indiquer l'organisation de ce vaste empire.

Le gouvernement est concentré dans les mains de l'empereur. Il a la souveraine puissance; mais, quoiqu'en dernier ressort toute décision émane de lui, comme tout pouvoir, cette puissance est limitée par l'ensemble des opinions et de règles établies de temps immémorial, et dont l'ensemble ne serait pas violé longtemps impunément par une dynastie. D'un côté, comme je l'ai longuement développé, le type impérial étant emprunté à la famille, l'empereur est conçu, et se conçoit lui-même, comme le père de ses sujets, assujetti par suite aux devoirs d'une telle fonction, et non pas comme une sorte de divinité, agissant d'après des caprices arbitraires, suivant le type théologique. C'est donc sous le poids continu d'une telle conception que s'exerce et est acceptée la puissance suprême. En outre, un ensemble de pratiques et de préceptes, longuement créé par la suite des antécédents sociaux, règle l'exercice de cette puissance.

L'empereur choisit son successeur parmi ses enfants, en s'éloignant autant que possible de l'hérédité théocratique.

Il n'y a pas d'aristocratie héréditaire. J'ai donné dans la précédente séance la théorie de ce grand phénomène sociologique. La classe gouvernante se recrute, par des examens convenablement gradués, dans toutes les classes de la population. Il y a trois examens successifs conférant des titres analogues à ceux de bachelier, licencié, docteur. Tout le monde peut, après avoir subi des examens régulièrement institués, obtenir le titre de bachelier. Les licenciés à leur tour sont choisis, d'après certains examens, parmi les bache-

liers, et les docteurs, toujours d'après le même mode, sont pris parmi les licenciés. Les employés, même pour les plus hautes fonctions, sont choisis parmi les licenciés et les docteurs. De telle sorte que la Chine est administrée et gouvernée par une classe non héréditaire, émanée de la masse de la population par un système régulier d'épreuves qui fait autant que possible la part au mérite. Il est certain que, dans la pratique, de nombreux abus peuvent être et sont commis, dans l'obtention des titres; mais, prise dans son ensemble, une telle organisation gouverne et administre une population de 400 millions d'hommes, de manière à assurer l'existence matérielle et morale du plus grand nombre, aussi bien certainement que pour aucune autre population de la planète.

Voilà donc, Messieurs, la classe gouvernante ainsi constituée et ainsi recrutée dans tout l'empire. Voyons actuellement comment elle se répartit régulièrement les diverses fonctions spéciales :

Au sommet de la hiérarchie sont placés deux conseils, le *Conseil des ministres* et le *Conseil privé*, dont les fonctions sont de veiller à l'ensemble de la machine gouvernementale.

Après ces deux grands conseils viennent six ministères, ou plutôt six conseils siégeant à Pé-kin, et qui se répartissent toute la direction spéciale de l'empire :

1° *Le ministère des fonctionnaires civils*, ou conseil chargé du choix des fonctionnaires, c'est-à-dire l'analogue de notre ministère de l'intérieur ;

2° *Le ministère des finances* ou conseil chargé de tout ce qui est relatif aux revenus de l'empire;

3° *Le ministère des rites*, ou conseil qui a l'inspection sur tout ce qui concerne les rites, le culte des ancêtres de la dynastie régnante, les grandes solennités civiles ou religieuses ;

4° *Le ministère de la guerre;* 5° *le ministère de la justice;* 6° *le ministère des travaux publics.*

Seulement ces ministères sont dirigés par un conseil dont le président a moins d'autorité que nos ministres, puisqu'il doit consulter ses collègues.

Chacun de ces ministères est partagé en sections, ou divisions. Ainsi le ministère des finances est partagé en quatorze directions, celui des rites en quatre directions.

Voyons maintenant, Messieurs, la décomposition générale de l'empire; l'Empire chinois proprement dit est partagé en dix-huit provinces, un gouverneur est placé à la tête de chacune de ces provinces, ou quelquefois en a deux sous sa direction. J'ai donné ci-dessus la population de chacune d'elles, telle qu'elle résulte des recensements de 1812 et de 1852. Quelques-unes sont aussi peuplées que la France. Chaque province est partagée en préfectures, les préfectures en arrondissements, les arrondissements en cantons, et les cantons en villages ou communes. Un certain nombre de ces arrondissements ressortent directement de Pé-kin au lieu de dépendre hiérarchiquement du gouverneur de la province. Les gouverneurs de provinces, outre les préfets, ont sous leur direction générale des *receveurs généraux* de finances, *grands juges criminels*, ingénieurs en *chef* et *inspecteurs généraux des ponts et chaussées*. — Les préfets ont sous leur direction des sous-préfets et mandarins subordonnés, et finalement les communes sont dirigées par des maires et conseils municipaux élus par la population.

Je ne puis entrer dans tout le détail de ce vaste système d'administration, de cette organisation de travaux publics, de cette constitution régulière de greniers publics destinés à remédier aux malheurs des années disetteuses, enfin de ces hospices pour les vieillards et les enfants trouvés, formés par le concours du gouvernement et des libres cotisations des particuliers. Ce qui, il faut le dire en passant, répond suffisamment aux ignobles calomnies sur une prétendue organisation systématique de l'infanticide; calomnies d'après lesquelles on exploite la sotte suffisance de l'Occident.

En résumé donc, Messieurs, nous voyons à l'extrême Orient une immense population, essentiellement industrielle et pacifique, gouvernée, sous la prépondérance d'un chef unique, par une classe régulièrement émanée de la masse de la population au moyen d'un système bien organisé d'examens, par conséquent sans aristocratie héréditaire. Cette

classe des lettrés a graduellement établi un vaste système d'administration sous la direction de laquelle vit une population de 400 millions d'hommes. Enfin cette société, après de longs efforts, s'est finalement agrégé les populations environnantes, moins avancées, qui avaient été jusque-là pour elle une cause continuelle de troubles, de manière à réduire finalement l'armée à sa fonction normale de gendarmerie.

C'est cette immense société que les contacts anarchiques de l'Occident tendent à troubler et à opprimer. Mais avant d'établir la politique vraiment rationnelle qui doit finalement prévaloir en Occident à cet égard, j'apprécierai Confucius, le type le plus systématique de cette grande civilisation.

TROISIÈME LEÇON

(*Et la seizième du Cours.*)

Vendredi 20 Homère 72. — 17 Février 1860.

APPRÉCIATION ABSTRAITE DE CONFUCIUS ET DE SON INFLUENCE SUR L'ENSEMBLE DE LA CIVILISATION CHINOISE.

Messieurs,

Considérations générales sur l'évolution intellectuelle de la Chine, et sur la situation générale au milieu de laquelle surgit Confucius.

Dans les deux dernières séances, nous avons apprécié sommairement, d'abord l'esprit fondamental de la civilisation chinoise, ensuite l'histoire générale de son développement concret, de manière à ce que la situation actuelle de ce grand empire fût déterminée et éclairée par cette double élaboration. Nous avons vu ainsi l'Empire chinois se constituer graduellement d'après une évolution dont nous avons exposé les lois générales. — Dans cette théorie philosophique de la civilisation chinoise, j'ai indiqué sommairement le rôle spécial de son philosophe le plus éminent, de celui qui a posé les bases essentielles d'après lesquelles s'est constitué l'élément modificateur de la civilisation correspondante. J'ai démontré, en effet, que deux éléments fondamentaux se rencontraient dans cette évolution : une famille impériale, d'où émane un gouvernement monocratique, susceptible d'être remplacée quand l'exige d'impérieuses nécessités, et une classe éclairée, lettrée, qui représente l'élément à la fois modificateur et régulateur.

L'homme qui a posé les bases de la coordination systématique de cette grande classe, c'est Confucius. Il était donc nécessaire de consacrer une appréciation spéciale à ce philosophe; mais ce travail est utile aussi à un autre titre, il développera en nous ce juste sentiment de respect qui nous permettra de concentrer dans ce grand type la représentation concrète de cette civilisation. — C'est pour cela que nous

allons consacrer la première partie de cette séance à l'appréciation spéciale de l'œuvre de Confucius.

Je dois d'abord déterminer la situation générale au milieu de laquelle surgit Confucius. Nous verrons ainsi sous le poids de quels antécédents il a agi, et comment il a été l'organe des nécessités fondamentales d'une situation créée par le passé ; nous comprendrons mieux alors la puissance énorme de son action en voyant combien elle était convenablement adaptée à l'esprit de la civilisation correspondante. Confucius est en effet l'un des hommes qui ont le plus profondément influé sur leur milieu social.

Il faut d'abord expliquer comment les efforts de Confucius et de son école ont dû porter essentiellement sur la morale, surtout pratique, et sur des travaux d'érudition ou de sociologie concrète.

La civilisation chinoise est, comme nous l'avons établi, essentiellement fétichique, et c'est dans ce sens qu'elle s'est développée. Il en est résulté que la Chine a été privée de l'institution sociale de l'abstraction. L'institution de l'abstraction est une des plus grandes créations de l'Humanité, et c'est elle qui domine l'évolution mentale des populations avancées. Toutes les hautes intelligences ont travaillé en Occident sous l'impulsion de cette grande institution, qu'elles ont subie néanmoins sans s'en rendre compte, puisque c'est à Auguste Comte qu'est due la découverte comme la systématisation de ce grand phénomène sociologique, par sa distinction dogmatique et historique entre l'abstrait et le concret. Car les influences sociales, comme les influences cosmologiques, sont subies bien longtemps avant que les hautes intelligences en découvrent les lois.

Le Théologisme établit l'abstraction par la représentation spéciale des divers phénomènes distincts au moyen des dieux correspondants. Or, en Chine, le Théologisme n'ayant pu spontanément surgir, l'abstraction n'a pu être instituée d'une manière à la fois profonde et familière. Or, l'abstraction est la condition nécessaire des grandes élaborations scientifiques, comme de tout développement esthétique élevé.

Pour la science, c'est évident. Il n'y a de véritable science

que la science abstraite. Ce n'est qu'en étudiant les divers phénomènes distincts qu'on peut arriver à en constater les lois. C'est ainsi que se sont graduellement développées en Occident la mathématique, la physique, la chimie, la biologie, et finalement la sociologie par la grande création d'Auguste Comte. Dès lors la Chine, essentiellement fétichique, n'a pu présenter le grand mouvement scientifique propre à l'Occident, ni même rien d'analogue à celui de l'Inde.

Il en est de même pour les grandes créations esthétiques. L'abstraction est la base essentielle de l'idéalisation. L'idéalisation est la condition d'un art vraiment éminent. Or, l'abstraction idéalise, d'un côté par l'élimination de certaines propriétés, et d'un autre côté parce que, permettant de considérer les propriétés séparément des êtres, il est possible de concevoir alors des limites extrêmes de variation en plus comme en moins. La Chine, fertile en créations esthétiques, secondaires en tant que représentations trop exactes de la réalité, devait donc rester étrangère aux grandes créations esthétiques, poétiques ou plastiques.

La Chine, étrangère ainsi au Théologisme, et par suite à l'institution de l'abstraction, a présenté un milieu social réfractaire aux pures élaborations scientifiques, comme aux grandes créations esthétiques.

Ainsi s'explique l'étrange phénomène, souvent signalé, d'une vaste population ayant produit d'immenses travaux de morale et d'érudition, sans que jamais aient pu surgir directement la science proprement dite, ni l'art vraiment élevé.

Voilà donc une situation générale qui éloigne les grandes intelligences, les natures théoriques, des spéculations purement abstraites, ou des grandes élaborations esthétiques.

C'est là un premier fait général qui domine l'évolution mentale de cette civilisation.

Mais la situation sociale proprement dite y agit dans le même sens que la situation intellectuelle, en poussant vers les spéculations morales, et surtout de morale pratique, les intelligences théoriques que celle-ci éloigne des travaux de science pure.

Nous avons établi qu'un des caractères fondamentaux de

la civilisation chinoise était l'absence de castes, par suite aussi absence de caste sacerdotale, ou de classe purement théorique, qui ne peut exister, au début, que par une sanction théologique. Il en résulte que la classe riche et éclairée applique son activité à l'administration et au gouvernement proprement dit de la société. D'après cette situation sociale, les esprits purement théoriques sont poussés à diriger leur activité mentale vers les spéculations morales directement liées au gouvernement de la société, — aussi, sous cette double influence, les penseurs se sont essentiellement occupés de morale; — on peut remarquer d'ailleurs que la nature même de la morale est parfaitement adaptée à cela. La morale constitue pour la classe théorique le passage entre la théorie et la pratique; elle est à la fois art et science. Par sa base, elle touche aux plus hautes théories, car elle repose nécessairement sur la connaissance de la nature humaine, qui finalement repose sur toutes les conceptions scientifiques réelles; par son couronnement, elle devient directement pratique, car elle institue le gouvernement de la nature humaine. La morale est théorique quant à sa base, pratique quant à son immédiate destination. Il est clair que, sous tous les rapports, les intelligences fortes trouvaient à satisfaire dans une pareille étude leurs véritables aptitudes mentales, tout en poursuivant une réelle destination pratique, conformément à l'influence de leur milieu.

Il résultait donc de là une situation fondamentale qui préparait et provoquait la grande opération de Confucius, opération qui a admirablement réussi, malgré les immenses perturbations des Tao-sse et des bouddhistes. Cette construction n'a été si grandement efficace que parce qu'elle se trouvait précisément dans le vrai sens d'évolution de la civilisation au milieu de laquelle elle sé produisait; car la coordination de Confucius est une coordination morale et politique, et c'était le genre de théorie qu'imposait aux vrais penseurs une telle situation.

Du reste, l'état spécial de la Chine au moment où apparut Confucius donnait une haute destination immédiate à son élaboration philosophique.

Au moment où surgit Confucius, nous voyons une civilisation, dont j'ai indiqué les principaux caractères, existant simultanément dans plusieurs petits royaumes placés essentiellement sur le parcours du fleuve Jaune, et dans quelques pays adjacents, comme le Chan-toung.

L'origine commune de la civilisation propre à ces divers petits Etats se manifeste par l'admission d'une sorte de subordination, plus apparente que réelle, à la dynastie des Tchéou, qui continuait, avec des changements inévitables, la famille installatrice de la civilisation chinoise. Enfin des luttes militaires extrêmement actives existaient entre ces divers petits royaumes. — On aperçoit donc là un double fait : une réelle similitude de civilisation combinée avec une décomposition politique, ou, en d'autres termes, un même état de société coexistant dans plusieurs pays voisins, plus ou moins indépendants et continuellement en lutte. Il est clair qu'une telle situation devait pousser les grandes natures à tenter de faire cesser un pareil désordre, et de ramener l'unité et l'ordre parmi des populations ayant des habitudes et des idées analogues, et cependant entraînées à de continuelles perturbations. Cette entreprise pouvait être plus ou moins bien effectuée, cela dépendait de la nature de l'organe qui surgirait pour remplir la fonction, mais il y avait une situation qui sollicitait un pareil effort; c'est à cette grande fonction que s'est consacré Confucius. Il a cherché en effet à agir sur les chefs, les ministres de ces divers gouvernements, au nom d'une doctrine morale qui ne fut rien autre chose que la systématisation plus ou moins abstraite de l'ensemble des antécédents de la civilisation chinoise. C'est là le grand problème qu'il a voulu résoudre et qu'il a résolu. Il a cherché ensuite, par une active prédication de sa doctrine morale et politique, à amener les chefs à faire cesser l'anarchie permanente de leurs luttes militaires et les désordres de leur insuffisante administration intérieure, il tendait ainsi à faire prévaloir de plus en plus une civilisation pacifique et industrielle, en rapport avec les antécédents communs de ces diverses populations.

Après avoir indiqué, Messieurs, quelle était la nature de

cette grande opération, comment la situation l'exigeait, comment l'ensemble des antécédents la préparait, en un mot la partie nécessaire de cette opération étant déterminée, il nous faut voir comment l'accomplit l'organe chargé d'une telle fonction par l'ensemble des destinées sociales de son pays.

Appréciation de l'œuvre et de la vie e Confucius.

Khoung-Fou-tseu (Confucius) naquit 551 ans avant Jésus-Christ, dans le petit royaume de Lou, qui était une partie de la province actuelle de Chan-toung. Il mourut dans son pays natal 479 ans avant Jésus-Christ et à la soixante-treizième année de son âge. Son père était gouverneur de Tseou, ville du troisième ordre, aujourd'hui Tseou-hien, dans la province de Chan-toung. Il perdit son père de très bonne heure, et fut élevé sous la direction intelligente et dévouée de sa mère. Elevé avec beaucoup de soin, il montra dès son jeune âge cette combinaison d'intelligence, de vénération et de dévouement qui caractérise cette noble nature. A l'âge de dix-sept ans, il accepta, sur l'invitation de sa mère, un mandarinat subalterne, qui consistait à inspecter la vente des grains et des diverses substances alimentaires. Il montra dans ces modestes et utiles fonctions une grande fermeté, et cette constante préoccupation de l'intérêt public qui dirigea toute son existence. Il se maria à l'âge de dix-neuf ans, sur l'invitation de sa mère, et bientôt après (à l'âge de vingt et un ans) il obtint dans l'administration publique une plus haute fonction; il fut chargé de l'inspection générale des campagnes et des troupeaux avec les pouvoirs nécessaires pour opérer sous ce rapport toutes les réformes qu'il jugerait utiles. A l'âge de vingt-quatre ans, au moment du plein développement de sa carrière administrative, il perdit sa mère. Conformément aux usages antiques, trop négligés alors, mais dont il voulait déjà reprendre et développer l'influence, il abandonna tout emploi public, et consacra trois années à une retraite qu'il sut noblement utiliser. C'est alors qu'il conçut définitivement son grand projet de réformation. Dans cette féconde retraite, il en arrêta le plan, et se livra

sur l'antiquité chinoise, et sur diverses questions de morale et de politique, aux fortes études et aux méditations indispensables à l'accomplissement de sa grande mission. Son deuil terminé, il compléta ses longues études par des voyages dans les divers royaumes de la Chine situés dans le bassin du fleuve Jaune; il apprécia, par une observation attentive, ces divers pays qu'il voulait convertir à sa doctrine, qui n'était rien autre que la systématisation philosophique des traditions et des tendances de la civilisation chinoise. Nous le voyons alors pendant vingt ans parcourir ces petits royaumes, formant des disciples, consulté par les rois et leurs ministres, et agissant continuellement sur eux pour les amener à une direction paternelle, morale et pacifique des populations qui leur étaient soumises. D'après l'observation du père Amiot, on peut constater que l'action de Confucius s'étendit exclusivement dans une portion du bassin du fleuve Jaune, autour duquel s'est constituée et d'où s'est ensuite graduellement propagée la civilisation chinoise. « Du côté du nord, il n'alla pas plus loin que la frontière du Pe-tchi-li; il ne passa pas le fleuve Kiang, du côté du midi; la province du Chan-toung fut sa limite du côté de l'orient, et la province du Chen-si fut ce qu'il vit de plus reculé du côté de l'occident. » (G. Pauthier, *De la Chine.*)

Revenu dans son pays, il accepta, sur l'invitation du roi de Lou, de rentrer dans l'administration et fut à l'âge de cinquante ans promu aux fonctions de chef de la magistrature civile et criminelle, montrant ainsi cette combinaison de vie politique et d'études théoriques de morale et d'histoire qui devait caractériser son école, et qui n'est au fond qu'une systématisation nécessaire de l'élément modificateur de la civilisation chinoise. Il montra dès le début, dans ses hautes fonctions, cette énergique fermeté qui en constitue la condition nécessaire. Il commença en effet par exiger la mort du principal fonctionnaire politique de l'administration précédente, de manière à condenser sur le principal coupable un indispensable châtiment, et à prouver en même temps son irrévocable décision d'empêcher de nouvelles prévarications. Il apporta dans ces hautes fonctions cette bonté active et

dévouée à la chose publique qui se liait chez lui à l'énergie, sans laquelle elle avorte essentiellement. Les historiens chinois ont raconté avec soin les détails de cette administration. Nous voyons, du reste, en même temps, plusieurs disciples de Confucius arriver dans les divers royaumes de la Chine à de hautes positions administratives et politiques, pendant que d'autres continuent la propagande philosophique et morale de leur maître. A la mort du roi de Lou, son protecteur, il abandonna les affaires publiques, et bientôt son pays natal, et continua, accompagné d'un certain nombre de ses disciples, ses pérégrinations philosophiques et sociales dans les divers autres petits royaumes de la Chine. Rentré enfin dans son pays natal, après quatorze ans d'absence, il consacra entièrement les dernières années de sa vie à l'élaboration définitive de sa doctrine et à la formation des disciples qui devaient la continuer après lui. Le nombre de ses disciples avait considérablement augmenté, et ils étaient répandus dans les diverses principautés qui formaient alors la Chine proprement dite. Vers l'âge de soixante-six ans, il perdit sa femme, bientôt après son fils, et enfin son disciple bien-aimé Yen-hoei, celui en qui il mettait sa prédilection, parce qu'il voyait en lui l'humanité, la vertu par excellence. Ainsi furent attristées les dernières années de ce grand rénovateur. Quelques temps avant sa mort, il réunit ses principaux disciples et leur donna ses dernières recommandations sur l'esprit de sa doctrine et sur les conditions de son application. « L'herbe sans suc, disait-il, est entièrement desséchée, je n'ai plus où m'asseoir pour me reposer; la saine doctrine avait entièrement disparu, elle était entièrement oubliée, j'ai tâché de la rappeler et de rétablir son empire. Je n'ai pas pu réussir : se trouvera-t-il après ma mort quelqu'un qui veuille prendre sur soi cette pénible tâche? »

Ses funérailles furent organisées par ses disciples avec un soin pieux; et ils instituèrent l'usage d'un pèlerinage annuel à la tombe du grand rénovateur.

Son école grandit, son influence s'accrut et des honneurs graduellement croissants furent accordés à la mémoire d'une des plus nobles natures dont l'Humanité puisse s'honorer,

de l'homme qui a le plus fortement influé sur la civilisation chinoise, c'est-à-dire sur les destinées de plusieurs centaines de millions d'hommes. Le vrai culte de Confucius commença surtout sous le fondateur de la dynastie des Han, qui fut une dynastie réparatrice et progressive. Bientôt, des temples furent élevés à Confucius dans les principales villes de la Chine. Ce fut surtout sous Tchen-thsoung, troisième empereur de la dynastie des Soung (998 avant J.-C.), que le culte de Confucius se constitua définitivement; « sous la dynastie des Han, on le nomma Koung ou *duc;* la dynastie des Thang le nomma le *premier saint;* il fut ensuite désigné sous le titre de *Prédicateur royal;* sa statue fut revêtue d'une robe également royale, et une couronne fut posée sur sa tête. Sous la dynastie des *Ming*, il fut nommé le plus *saint*, le plus *sage* et le plus *vertueux des instituteurs des hommes* ».

Enfin, ses descendants directs, par une exception unique, possédèrent le titre de nobles héréditaires, dont ils jouissent encore. Tels sont les principaux traits de la vie de ce grand homme (1); il nous faut apprécier maintenant l'ensemble de son œuvre.

Il n'y a pas, à proprement parler, d'ouvrages de Confucius; outre la compilation des anciens monuments de la Chine, compilation qui constitue les livres sacrés proprement dits, on a, sous le nom de Confucius, quelques ouvrages rédigés par ses disciples immédiats, et qui contiennent non seulement ses théories, mais aussi souvent ses paroles mêmes.

Les quatre principaux ouvrages qui portent le nom de Confucius sont : le *Hiao-king* ou *livre de l'Obéissance filiale*, le *Ta-hio* ou *la Grande étude*, le *Tchoung-young* ou *l'Invariabilité dans le milieu*, et le *Lun-yu* ou *les Entretiens philosophiques*. Les deux premiers ouvrages, le *Hiao-king* et le *Ta-hio*, ont été rédigés par un disciple immédiat de Confucius, Theng-tseu. Theng-tseu était né, comme son maître, dans le royaume de Lou (province actuelle du Chan-toung), dans la ville de Wou, la méridionale; il avait quarante-six

(1) On doit au P. Amiot une biographie détaillée et intéressante de Confucius.

ans de moins que Confucius; il était né, par conséquent, en 505 avant Jésus-Christ.

Le *Tchoung-young* ou *l'Invariabilité dans le milieu* a été rédigé par Tseu-sse, petit-fils de Confucius, et par qui s'est continuée la ligne directe de cette grande famille. Tseu-sse avait trente-sept ans lorsqu'il perdit son aïeul. Enfin, le *Lun-yu* ou *Entretiens philosophiques* ont été recueillis par quelques disciples de Confucius.

Je vais donner quelques citations de ces divers ouvrages (le *Ta-hio*, le *Tchoung-young* et le *Lun-yu*), afin de faire mieux saisir l'esprit général de la systématisation philosophique et morale du grand sage de la Chine (1).

Le *Ta-hio* ou *la Grande étude* se compose d'un argument attribué à Confucius, et d'une explication due à Theng-tseu, disciple de ce philosophe. Ce très court ouvrage a été, de la part des philosophes chinois, l'objet de nombreux commentaires. Le plus remarquable, et qui l'accompagne très souvent, est dû à Tchou-hi, qui vivait vers la fin du XIIe siècle de l'ère chrétienne. — Confucius pose nettement, dans le *Ta-hio*, le problème fondamental du perfectionnement moral.

« La loi de la grande étude, ou de la philosophie pratique, consiste à développer et à remettre en lumière le principe lumineux de la raison que nous avons reçue du ciel, à renouveler les hommes et à placer sa destinée définitive dans la perfection ou le souverain bien. »

« Depuis l'homme le plus élevé en dignité jusqu'au plus humble et au plus obscur, devoir égal pour tous; corriger et améliorer sa personne, ou le perfectionnement de soi-même, est la base fondamentale de tout progrès et de tout développement. »

Voilà nettement posé, en termes précis, le problème suprême : perfectionnement moral de chacun, telle est la destinée finale. Le but de la philosophie morale est d'arriver à construire et constituer ce perfectionnement. — Confucius conçoit aussi, d'une manière générale, les conditions mentales de la solution de ce problème :

« Les êtres de la nature ont une cause et des effets; les

(1) J'emprunte ces citations à la traduction de ces divers ouvrages faite par M. G. Pauthier.

actions humaines ont un principe et des conséquences : connaître les causes et les effets, les principes et les conséquences, c'est approcher de très près de la méthode rationnelle avec laquelle on parvient à la perfection.

« Il faut d'abord connaître le but auquel on doit tendre, ou sa destination définitive, et prendre ensuite une détermination; la détermination étant prise, on peut ensuite avoir l'esprit tranquille et calme; l'esprit étant tranquille et calme, on peut ensuite jouir de ce repos inaltérable que rien ne peut troubler, on peut ensuite méditer et se former un jugement sur l'essence des choses; ayant médité et formé un jugement sur l'essence des choses, on peut ensuite atteindre à l'état de perfectionnement désiré. »

Confucius pose donc d'une manière nette et précise, sans aucune sorte de préoccupation surnaturelle, le problème définitif de la destinée humaine : atteindre par le perfectionnement moral l'état de pleine unité, en employant l'intelligence à découvrir les conditions et les moyens de solution. Le commentaire de son disciple Theng-tseu est destiné à développer ces notions fondamentales en les rattachant à l'histoire primitive et aux plus anciennes traditions de la Chine, de manière à maintenir et consolider la continuité sociale au lieu de la rompre révolutionnairement, comme l'ont fait jusqu'ici les autres rénovateurs.

« Que la vertu de Wou-wang, dit Theng-tseu dans son commentaire, était vaste et profonde; comme prince, il plaçait sa destination dans la pratique de l'Humanité ou de la bienveillance universelle pour les hommes; comme sujet, il plaçait sa destination dans les égards dus au souverain; comme fils, il plaçait sa destination dans la pratique de la piété filiale; comme père, il plaçait sa destination dans la tendresse paternelle; comme entretenant des relations ou contractant des engagements avec les hommes, il plaçait sa destination dans la pratique de la sincérité et de la fidélité. »

On voit là indiqué en quoi consiste ce perfectionnement moral, but suprême de l'existence : faire dominer les diverses relations naturelles par l'Humanité, la soumission, la piété filiale, la tendresse paternelle, la sincérité et la fidélité.

La conception précise de l'état de perfection que conçoit Confucius est exposée, nettement et avec précision surtout, dans le *Tchoung-young* ou *l'Invariabilité dans le milieu*, dû, comme je l'ai déjà dit, à son petit-fils Tseu-sse.

Dans cet ouvrage, le plus systématique qui soit émané directement de Confucius, Tseu-sse développe les conditions mentales et expose la coordination morale d'où résulte le type de perfection dont il faut, dans chaque situation, poursuivre la réalisation, mais qu'atteignent seuls les hommes exceptionnels destinés au gouvernement moral ou politique des sociétés.

Voyons d'abord comment Confucius conçoit le type du philosophe ou de l'homme ayant réalisé l'idéal de perfection. — J'extrais textuellement du *Tchoung-young* :

« Il n'y a dans le monde que les hommes souverainement parfaits qui puissent connaître à fond leur propre nature, la loi de leur être et les devoirs qui en dérivent ; pouvant connaître à fond leur propre nature et les devoirs qui en dérivent, ils peuvent par cela même connaître à fond la nature des autres hommes, la loi de leur être, et leur enseigner tous les devoirs qu'ils ont à observer pour accomplir le mandat du ciel ; pouvant connaître à fond la nature des autres hommes, la loi de leur être, et leur enseigner les devoirs qu'ils ont à observer pour accomplir le mandat du ciel, ils peuvent, par cela même, connaître à fond la nature des autres êtres vivants et végétaux, et leur faire accomplir leur loi de vitalité selon leur propre nature ; pouvant connaître à fond la nature des êtres vivants et végétaux, et leur faire accomplir leur loi de vitalité selon leur propre nature, ils peuvent, par cela même, au moyen de leurs facultés intelligentes supérieures, aider le ciel et la terre dans la transformation et l'entretien des êtres, pour qu'ils prennent leur complet développement ; pouvant aider le ciel et la terre dans les transformations et l'entretien des êtres, ils peuvent, par cela même, constituer un troisième pouvoir entre le ciel et la terre. »

« Ceux qui viennent immédiatement après ces hommes souverainement parfaits par leur propre nature sont ceux

qui font tous leurs efforts pour rectifier leurs penchants détournés du bien. »

L'homme parfait est donc celui qui, dominé par les penchants moraux, arrive, par la connaissance des lois naturelles des corps vivants et inorganiques, à les modifier régulièrement, de manière à perfectionner, par une intervention systématique, l'ordre naturel. Confucius construit ainsi le noble type de la puissance modificatrice qui constitue, suivant sa belle expression, un troisième pouvoir intermédiaire entre le ciel et la terre. Il y a là comme un profond pressentiment de l'ordre normal, caractérisé en effet par l'actif perfectionnement de l'ordre naturel, sous l'impulsion d'une sociabilité prépondérante. Confucius reconnaît les lois générales de l'activité du ciel et de la terre comme base d'une sage modificabilité de l'ordre spontané.

Nous voyons Confucius, perfectionnant la civilisation fétichique et astrolâtrique d'où il émane, emprunter pour sa systématisation politique et morale, aux lois du ciel et de la terre, un type d'ordre et de régularité, qu'il cherche à réaliser dans la vie humaine par la prépondérance habituelle de la sociabilité sur la personnalité, qui seule peut réaliser dans l'ordre humain le type de régularité fourni par l'observation du monde extérieur. Une citation caractéristique va nous montrer effectivement que c'est bien sous l'impulsion fétichique de l'observation des lois naturelles du monde que Confucius construit son type d'ordre.

« Le philosophe Confucius, dit Tseu-sse, rappelait avec vénération les temps des anciens empereurs Yao et Chun ; mais il se réglait principalement sur la conduite des souverains plus récents Wen et Wou. Prenant pour exemple de ses actions les lois naturelles et immuables qui régissent les corps célestes au-dessus de nos têtes, il imitait la succession régulière des saisons qui s'opère dans le ciel ; à nos pieds, il se conformait aux lois de la terre et de l'eau fixes ou mobiles. »

« On peut le comparer (Confucius) au ciel et à la terre, qui contiennent et alimentent tout, qui couvrent et enveloppent tout ; on peut le comparer aux quatre saisons qui se succèdent continuellement sans interruption ; on peut le com-

parer au soleil et à la lune qui éclairent alternativement le monde. »

« Tous les êtres de la nature vivent ensemble de la vie universelle, et ne se nuisent pas les uns aux autres ; toutes les lois qui règlent les saisons et les corps célestes s'accomplissent en même temps sans se contrarier entre elles. L'une des facultés partielles de la nature est de faire couler un ruisseau, mais les grandes énergies, les grandes et souveraines facultés produisent et transforment tous les êtres. Voilà en effet ce qui rend grand le ciel et la terre. »

L'ordre extérieur fournit ainsi à la fois le type de toute régularité, et le point de départ et la condition nécessaire de toute modificabilité. Mais cette réaction ne peut et ne doit être opérée que sous la direction d'une véritable systématisation morale. Voyons avec plus de précision les caractères généraux de cette systématisation, dont j'ai seulement indiqué le principe fondamental : prépondérance de la sociabilité sur la personnalité.

« Les devoirs les plus universels pour le genre humain sont au nombre de cinq, et l'homme possède trois facultés naturelles pour les pratiquer. Les cinq devoirs sont : les relations qui doivent exister entre le prince et les ministres, le père et ses enfants, le mari et la femme, les frères aînés et les frères cadets, et l'union des amis entre eux; lesquelles cinq relations constituent la loi naturelle du devoir la plus universelle pour les hommes. La conscience, qui est la lumière de l'intelligence pour distinguer le bien du mal; l'humanité, qui est l'équité du cœur; le courage moral, qui est la force d'âme, sont les trois grandes et universelles facultés morales de l'homme; mais ce dont on doit se servir pour pratiquer les cinq grands devoirs se réduit à une seule et unique condition. »

Suivant le commentateur Tchou-hi (XIIe siècle de l'ère chrétienne), il résulte du *Tchoung young* que *la prudence éclairée, l'humanité* ou *la bienveillance universelle pour les hommes, la force d'âme* sont les trois vertus universelles ou capitales, ou la porte par où l'on entre dans la voie droite que doivent suivre tous les hommes. Ainsi, d'après Confucius,

les facultés essentielles pour atteindre cet état de perfection morale qui permet de se dévouer au service de tous les hommes sont : la prudence, l'humanité, le courage. D'après une telle conception, Confucius construit le type de l'homme d'Etat voué au service continu de la société.

« Tous ceux qui gouvernent les empires et les royaumes ont neuf règles invariables à suivre, à savoir : se régler ou se perfectionner soi-même, révérer les sages, aimer ses parents, honorer les premiers fonctionnaires de l'Etat ou les ministres, être en parfaite harmonie avec tous les autres fonctionnaires et magistrats, traiter et chérir le peuple comme un fils, attirer près de soi tous les savants et les artistes, accueillir agréablement les hommes qui viennent de loin, les étrangers, et traiter avec amitié tous les grands vassaux. »

« Dès l'instant que le prince aura bien réglé et amélioré sa personne, aussitôt les devoirs universels seront accomplis envers lui-même, etc., etc. » (*Tchoung-young.*)

Outre une telle systématisation morale, Confucius, en harmonie avec ce grand but de son existence, recueillit les anciens monuments de la civilisation chinoise, d'où sont résultés, avec des remaniements littéraires (essentiellement sous la dynastie des Han, de 202 ans avant J.-C. à 263 ans après J.-C.), les livres sacrés de la Chine. Ces livres sacrés sont l'*Y-king* ou *livre des transformations*, le *Chou-king* ou *livre des annales*, le *Chi-king* ou *livre des vers*, et le *Li-ki* ou *livre des rites*.

Le *Chi-king* ou *livre des vers* est un recueil des plus anciennes poésies chinoises, et qui remontent aux époques les plus reculées de cette civilisation; — le *Li-ki* ou *livre des rites* est un recueil des *rites* d'après lesquels se règlent les diverses relations humaines. Ce livre, qui contient de très anciens documents, n'a été constitué sous sa forme actuelle que sous la dynastie des Han.

L'*Y-king* (1) ou *livre des transformations* est un des monuments les plus antiques de la civilisation chinoise.

(1) Voir la *Notice sur l'Y-king*, par le P. Visdelou, à la fin de la traduction du *Chou-king* du P. Gaubil, publiée par de Guignes.

Voici quelle est la composition fondamentale du livre. Le premier élément de ce livre consiste en vingt-quatre traits, ou petites lignes dont douze entières et douze entrecoupées, ou séparées par un petit intervalle. Ce sont là les huit trigrammes de Fo-hi, à qui la tradition attribue la fondation de la civilisation chinoise (3000 avant J.-C.). — 1200 ans à peu près avant Jésus-Christ, Wen-vang, fondateur de la dynastie des Tcheou, accompagna ces trigrammes de Fo-hi d'un commentaire donnant à ces vingt-quatre traits une certaine signification, et probablement d'après des traditions plus antiques dont nous n'avons pas conservé la trace. Le fils de Wen-vang, Tcheou-koug, augmenta ce commentaire d'un nouveau plus explicite; c'est ce fond primitif que Confucius développa par un commentaire plus ample encore. C'est ainsi que s'est formé l'*Y-king*. Cet ouvrage ainsi constitué a été, depuis l'origine jusqu'à nos jours, l'objet d'une suite ininterrompue de commentaires; de nombreux esprits se sont exercés en Chine sur ce sujet, qui offrait un attrait particulier par son caractère même d'indétermination primitive. On voit dans l'*Y-king* l'emploi des nombres comme moyen d'explication et de règlement, suivant une tendance spontanée que nous retrouvons dans toutes les civilisations. La numération, établie sous le régime fétichique, constitue la première institution scientifique de l'Humanité. On tend naturellement à ramener à ces premières notions positives toutes les autres. De là cette théorie philosophique des nombres, qu'on voit surgir partout et qui, malgré d'inévitables exagérations, contient un fond de vérité et une importance sociale et mentale beaucoup plus grande qu'on ne l'a supposé de nos jours.

Enfin, le livre sacré le plus important recueilli par Confucius est le *Chou-king*, ou *livre des annales*, qui contient des notions historiques du plus haut intérêt sur les anciennes dynasties de la Chine. La période embrassée par cet ouvrage s'étend depuis les empereurs *Yao* et Chun (2357 avant J.-C.) jusqu'à l'an 790 avant Jésus-Christ. L'histoire authentique de la Chine ne remonte pas, d'après les critiques, plus haut que l'an 2357 avant Jésus-Christ; au delà, on entre dans les périodes fabuleuses ou semi-fabuleuses. Ainsi Confucius,

outre l'œuvre directe de sa systématisation morale, a recueilli les traditions fondamentales de la civilisation chinoise, dont il se présentait avec raison comme un continuateur; car, en effet, son œuvre continuait la tradition, en la perfectionnant, au lieu de la maudire.

En définitive, nous pouvons résumer sommairement l'œuvre de Confucius, et l'appréciation de son caractère et de son rôle.

Nous voyons d'abord un grand philosophe s'appuyant, pour produire une immense évolution morale et sociale, sur l'ensemble des antécédents et des traditions, et s'y appuyant réellement ; il ne s'agit pas ici de ces hypothèses arbitraires par lesquelles le Christianisme s'est construit une tradition artificielle, faute de pouvoir représenter réellement, par une théorie vraiment scientifique, les antécédents d'où il est vraiment émané. Ici c'est un philosophe qui s'appuie réellement et sincèrement sur la série des antécédents de la civilisation chinoise, et qui poursuit le développement systématique de cette civilisation. C'est là un type vraiment normal, et tout à fait conforme au véritable esprit scientifique, qui appuie toujours ses constructions actuelles sur les constructions antérieures. Sous l'impulsion chrétienne et révolutionnaire, les Occidentaux, dans les spéculations morales et sociales, ont développé au contraire une disposition à la fois irrationnelle et immorale à méconnaître complètement la continuité sociale.

Confucius prend son point de départ dans le Fétichisme astrolâtrique, base de la civilisation chinoise. Tout en acceptant le Fétichisme astrolâtrique, et respectant profondément le culte construit sur cette base, il commence à opérer dans ce fétichisme une transformation qui se réalisera pleinement parmi les plus distingués de ses successeurs. Il commence à opérer en effet la distinction entre l'activité et la vie. Le Fétichisme considère tous les êtres non seulement comme actifs (ce qui est parfaitement scientifique), mais aussi comme vivants, ce qui n'est vrai que pour un certain nombre d'entre eux.

Chez Confucius on voit déjà nettement apparaître qu'il s'agit

bien plus des *lois* du ciel et de la terre que des *volontés* de ces deux êtres prépondérants, de telle sorte que, quoique le commandement soit conçu comme un *mandat* du ciel, ce *mandat* tend à représenter, au lieu de la volonté céleste, la fatalité qui résulte de lois régulières ; cette conception de Confucius a d'autant plus d'importance qu'il lui donne plus de généralité, en concevant essentiellement tous les phénomènes sociaux réglés par les lois des phénomènes célestes, ce qui est vrai à un certain degré. Les phénomènes astronomiques dominent les phénomènes sociologiques, mais non dans le degré de précision où on a dû le supposer au début. Ainsi on voit les esprits éminents de l'école de Confucius tendre spontanément vers l'état scientifique, en concevant tous les corps comme actifs, mais non comme vivants, de manière à présenter un état mental supérieur en rationalité à l'état théologico-métaphysique.

Sur la base fournie par le régime astrolâtrique, Confucius construisit sa systématisation morale, en empruntant au Fétichisme astrolâtrique les notions d'*ordre* et de *soumission* qui résultent nécessairement du type des phénomènes célestes. Là-dessus, il coordonna la morale avec le plein sentiment d'une grande destination politique et sociale. Il s'agit ici d'une morale vraiment pratique où les devoirs propres aux diverses relations de la vie humaine sont nettement formulés, en concevant toujours que le but final est l'état de pleine unité caractérisé par la prépondérance de la sociabilité sur la personnalité. Comme condition de la solution d'un tel problème, il systématisa la prépondérance de la famille, établie à la fois sur la soumission filiale et le dévouement paternel.

Tel est l'ensemble très général de cette construction morale. Elle est, comme on voit, complètement dégagée de toute préoccupation surnaturelle. Et j'ai déjà expliqué, dans ma première leçon, comment cela tenait à l'absence d'esprit théologique et à la prépondérance continue du régime féticho-astrolâtrique.

A propos de cette absence complète de croyances surnaturelles, un esprit vraiment distingué, M. Abel Rémusat, affirme que la morale de Confucius manque de sanction. On s'explique

difficilement comment un tel esprit a pu se laisser dominer par les préjugés théologico-métaphysiques, au point de ne pas comprendre que cette prétendue absence de *sanction* constitue à la fois la réalité et la noblesse de la morale de Confucius. Car le manque de *sanction surnaturelle*, qui est toujours essentiellement personnelle, fait ressortir chez Confucius l'admission formelle de l'existence spontanée des sentiments bienveillants. Confucius reconnaît la moralité spontanée de la nature humaine. La sanction est précisément dans le bonheur de faire le bien pour le bien, dans cet état enfin de pleine unité que poursuit comme idéal le véritable sage, sous l'impulsion d'une ardente sociabilité, éclairée par une haute raison. — Les conceptions théologico-métaphysiques ont tendu à dégrader sous ce rapport la vraie notion de la nature humaine, depuis surtout que les inconvénients de la doctrine ne sont plus contre-balancés par la sagesse du sacerdoce.

Enfin, politiquement, le développement graduel de la réformation de Confucius a eu pour résultat de donner à la classe modificatrice de la civilisation chinoise une solide constitution, qui a assuré et perfectionné son action, dont l'influence dure encore et a été constamment croissante, sur la société correspondante.

Tel est l'ensemble de cette grande existence, systématiquement et activement vouée à la réalisation d'une noble réformation sociale.

Certes, la civilisation occidentale nous présente des types supérieurs, comme intelligence ou comme activité, à celui du philosophe chinois. Aristote et Archimède étaient des intelligences d'un ordre plus élevé; César était un homme d'Etat d'une bien autre puissance. Mais, on peut le dire, l'Occident ne fournit pas de type qui réalise, au même degré que Confucius, cette alliance de bon sens et de moralité, en même temps que d'une activité longuement dévouée à l'amélioration générale de la société correspondante. Voilà un philosophe qui, sans appuyer sa rénovation sur aucune superstition, proclamant le perfectionnement moral comme le but suprême, et le plaçant dans un dévouement continu à la société, dont il améliore les bases essentielles, ne rompt en aucune manière

avec les traditions de la civilisation qu'il veut améliorer, et donne pour sanction définitive à une telle vie le profond sentiment d'avoir accompli son devoir. — Certes, les Occidentaux peuvent s'instruire dans la contemplation d'un pareil type, ils peuvent apprendre, à l'encontre de l'irrationnelle ingratitude chrétienne et révolutionnaire, qu'on peut poursuivre l'évolution sociale sans rompre avec les prédécesseurs, et qu'on modifie d'autant plus dignement une société qu'on s'appuie sciemment sur ceux qui nous ont précédés, en rendant pleine justice à leur action.

Aussi, l'Occident éclairé et régénéré mettra de plus en plus parmi les objets de son intime vénération l'illustre philosophe qu'un immense empire proclame comme le plus éminent de ses rénovateurs.

Considérons actuellement la systématisation de Confucius en elle-même et par rapport à la coordination définitive de la science humaine.

La théorie de Confucius constitue, au fond, une coordination empirique de la morale, ayant pour destination précise la direction effective de la nature humaine. Or, l'immense lacune d'une telle coordination est précisément la lacune même de la civilisation chinoise, c'est-à-dire l'absence d'un convenable développement de la science abstraite, qui puisse donner une base systématique à la morale et qui permette une modification suffisante soit du monde extérieur, soit de l'homme. Car la modificabilité repose tout entière sur l'établissement des lois abstraites. C'est la connaissance des lois abstraites des divers phénomènes qui permet seule d'instituer une modificabilité à la fois puissante et régulière.

Pour préciser une telle appréciation, je vais la rattacher à la série encyclopédique dans laquelle Auguste Comte a condensé hiérarchiquement l'ensemble de la science abstraite. La hiérarchie encyclopédique nous offre les sciences abstraites dans l'ordre suivant : mathématique, astronomie, physique, chimie, biologie, sociologie, morale.

La morale, aboutissant de cette longue évolution mentale, se compose de deux parties essentielles : 1° morale théorique, instituant la connaissance de la nature humaine;

2° morale pratique, instituant le gouvernement de la nature humaine. C'est par cette deuxième partie que s'opère le passage de la théorie à la pratique; ce qui a permis d'admettre qu'il n'y a normalement au fond que des praticiens, agissant les uns sur les choses, les autres sur les hommes. Mais la nature, nécessairement systématique du second mode d'action, a fait donner à la classe qui s'en occupe le nom de *classe théorique*. On saisit d'après cela nettement la lacune profonde que la nature même de la civilisation chinoise a imposée à la systématisation de Confucius. Il lui manque la longue élaboration abstraite qui va de la mathématique à la morale, et sans laquelle on ne peut établir une véritable théorie, suffisamment profonde, de la nature humaine. Mais cette même lacune théorique est, pour le gouvernement de la nature humaine, une cause de grande insuffisance; car l'homme social ne peut être ainsi suffisamment dirigé, faute d'une connaissance approfondie des lois abstraites des divers phénomènes qui le dominent, depuis les phénomènes mathématiques jusqu'aux phénomènes sociaux. Or, l'évolution ultérieure de la Chine n'a pu combler une telle lacune; la nature même de la civilisation chinoise était antipathique à l'institution spontanée de l'abstraction, et, par suite, elle était impropre aux élaborations scientifiques nécessaires. Le travail philosophique, propre à l'école de Confucius, s'est réduit essentiellement à quelques développements et à des commentaires.

L'analyse que nous venons d'effectuer montre la profonde insuffisance mentale et sociale de cette belle systématisation empirique de Confucius, mais elle montre en même temps de quelle manière l'Occident pourra agir, par ses organes les plus éminents, sur une telle civilisation. La science occidentale acceptant, comme Confucius, la suprématie de la morale, arrivera bientôt à faire comprendre aux esprits directeurs de cette civilisation la nécessité de lui donner une base qui la consolide et la fortifie, et qui lui permette enfin d'instituer un convenable gouvernement de la nature humaine. D'un autre côté, les contacts de plus en plus développés de l'Occident et de la Chine feront comprendre aux esprits philosophiques de ce grand empire la nécessité d'une science sociale qui sache

apprécier des états sociaux aussi différents que ceux de la Chine et de l'Occident; la nécessité de la sociologie amènera graduellement, par une série incontestable, la nécessité successive de la biologie, de la chimie, de la physique, de l'astronomie et de la mathématique, d'après les dépendances qui lient entre eux les divers ordres irréductibles de phénomènes; d'où résultera, en résumé, la nécessité, pour les philosophes chinois, d'une étude systématique de la grande hiérarchie abstraite, base essentielle de l'état mental définitif de l'espèce humaine. Le Positivisme, respectant l'évolution spontanée de la Chine, opérera ainsi la rénovation totale de son état mental, et cela d'autant mieux que, s'incorporant le Fétichisme, il adoptera essentiellement son culte officiel.

Considérations générales sur l'Ecole de Confucius, ou Ecole des lettrés.

Il s'agit d'indiquer maintenant, d'une manière sommaire, les principaux travaux émanés de l'école de Confucius, ou plutôt l'esprit général qui domine de tels travaux. Il ne s'agit pas ici, en effet, d'une histoire détaillée de la philosophie et de la science chinoises; c'est là un sujet immense, qui ne saurait avoir, pour le moment, un grand intérêt : l'important pour nous est d'en voir le caractère essentiel. L'étude approfondie des historiens chinois pourrait nous fournir de nouveaux détails; mais de vastes travaux ont été faits à ce sujet, et ils sont plus que suffisants pour construire, d'après les lois générales de la philosophie de l'histoire, une saine théorie scientifique de cette évolution mentale. Trois ordres de travaux émanent de l'école de Confucius et sont profondément empreints de l'esprit même de la civilisation chinoise, tel que nous l'avons défini : d'abord des œuvres morales développant les doctrines de Confucius; en second lieu, une philosophie naturelle qui transforme le Fétichisme astrolâtrique, par la séparation de l'idée d'*activité* de celle de *vie*, en s'appuyant sur les bases posées par Confucius; enfin d'immenses travaux d'érudition, de statistique, etc., etc., en un mot, des travaux de sociologie concrète. Car les travaux d'érudition sont, au fond, des recueils d'observations qui servent de point de départ aux véritables travaux scientifiques en sociologie. Ce sont ces travaux préparatoires auxquels s'est arrêtée la civilisation chinoise, d'après l'esprit concret qui la caractérise.

Voyons d'abord les travaux de philosophie morale.

Ces travaux sont, au fond, d'immenses et nombreux commentaires de Confucius; ils expliquent, développent les formules de la systématisation empirique de ce rénovateur, mais sans changer en rien l'esprit fondamental de sa construction; le système des examens prenant sa base dans l'étude des livres moraux de Confucius, cela a naturellement développé cette immense littérature de commentateurs. Le principal philosophe qui ait marché dans la voie ouverte par Confucius est Meng-tseu (Mencius). Meng-tseu naquit au commencement du IVe siècle avant Jésus-Christ, dans la province actuelle de Chan-toung; il mourut fort âgé, 314 ans avant Jésus-Christ. Il est placé, avec justice, dans l'estime des Chinois, immédiatement après Confucius. On lui rend des honneurs publics analogues à ceux rendus à Confucius lui-même, à qui il est toujours associé dans la vénération publique. Il y a dans Meng-tseu un caractère particulier, qui constitue un progrès réel dans la construction de Confucius, quoique le germe en existât d'une manière distincte. Il a, plus que Confucius, systématisé les conditions d'élimination de la famille impériale ou de l'élément central : élimination nécessaire lorsque celui-ci ne remplit plus, d'une manière vraiment supportable, les conditions fondamentales de sa fonction. Il a nettement établi que, quand le chef de la famille impériale ne remplit plus les devoirs moraux et sociaux attachés à sa fonction, il cesse d'être chef, d'être le fils du Ciel; le mandat du Ciel, en vertu duquel il gouverne, doit lui être retiré. Il y a donc dans Meng-tseu un caractère de plus nette opposition aux empiètements et aux perturbations que peut susciter la puissance impériale, que j'ai décrite comme l'élément d'unité, de conservation et d'extension de la civilisation chinoise. Or, il est inévitable que l'on soit obligé quelquefois de changer l'organe prépondérant de la société; c'est cette nécessité que Meng-tseu a systématisée en en déterminant les conditions générales. Un tel esprit est, comme on voit, bien éloigné du principe de soumission absolue qui émane de l'esprit purement théologique.

Parmi les nombreux commentateurs auxquels a donné lieu Confucius, on peut surtout citer Tchou-hi, qui vivait vers la fin

du XIIe siècle avant Jésus-Christ, sous la dynastie des Soung. Tchou-hi est devenu le commentateur classique par excellence, et son commentaire n'est pas habituellement séparé de l'œuvre de Confucius et de Meng-tseu. Ce commentaire est plein de sagesse et de bon sens, comme celui de tous les lettrés chinois en général, lorsque leur esprit n'a pas été altéré par les extravagances théologiques des bouddhistes ou des Tao-sse. Ces travaux de philosophie morale, consistant en commentaires des livres fondamentaux de la Chine, se sont continués jusqu'à nos jours, et plusieurs souverains n'ont pas dédaigné d'y contribuer.

Confucius avait distingué l'activité de la vie. C'est le point de départ capital, d'où est résultée une philosophie naturelle qui constitue un intermédiaire entre le Fétichisme et la science proprement dite, base dogmatique du Positivisme. Ainsi on voit que Tchou-hi (XIIe siècle avant J.-C.) a fondé une philosophie atomistique dans laquelle il a définitivement établi, pour les esprits cultivés, la séparation dans les corps de la notion d'activité de celle de la vie, ébauchée par Confucius. Les phénomènes ne résultent plus, comme dans le Fétichisme proprement dit, des volontés des êtres correspondants qui les manifestent, ils sont simplement un résultat des divers modes d'activité de ces êtres. Il admet donc que l'activité spéciale de chacun de ces êtres produit les divers phénomènes, activité spéciale dont la manifestation se trouve régularisée par l'activité prépondérante du Ciel, ce qui est une transformation positive du Fétichisme astrolâtrique de la Chine; et cette conception a l'avantage de représenter la prépondérance normale des phénomènes astronomiques sur tous les autres. Cette prépondérance est philosophiquement étendue, quoique d'une manière exagérée, jusque sur les phénomènes sociaux, dont les évolutions sont liées aux révolutions astronomiques. Il est incontestable que la végétalité, l'animalité et la sociabilité sont effectivement dominées par les lois les plus générales du monde.

Ainsi, dans une telle philosophie, la notion d'êtres surnaturels, extérieurs aux êtres réels, et produisant en eux les divers phénomènes, d'après d'inexplicables caprices, est

complètement éliminée; tout s'explique par l'activité spontanée des êtres eux-mêmes. Une telle conception se rapproche essentiellement de celle qui sert de base à la science proprement dite; mais il y manque l'institution de l'abstraction scientifique. En quoi consiste, en effet, la véritable systématisation scientifique? à admettre l'activité spontanée des divers êtres, et à rechercher les lois abstraites propres à leurs divers modes d'activité en tant que communs à un grand nombre d'êtres différents.

Les Chinois ont aussi un nombre considérable d'ouvrages d'histoire naturelle proprement dite, c'est-à-dire de recueils d'observations relatives aux divers êtres; mais ces notions, très nombreuses et très précises, sont essentiellement concrètes, avec le sentiment trop présent d'une destination pratique, et n'ont conduit à aucune véritable loi biologique. Ils ont constaté et recueilli avec précision un très grand nombre d'observations météorologiques; leur astronomie porte le même caractère, les observations purement concrètes y sont nombreuses et assez précises; mais les théories proprement dites, et au fond très peu développées, émanent des astronomes musulmans et chrétiens.

En résumé donc, immense développement de travaux d'observations concrètes précises et nombreuses, mais absence de science vraiment abstraite, dans les études cosmologiques et biologiques.

Ce même caractère, conséquence inévitable de la nature même de la civilisation chinoise, se manifeste dans les études relatives aux phénomènes sociaux. — On doit en effet aux Chinois d'admirables travaux d'érudition, c'est-à-dire de sociologie concrète.

Confucius s'était occupé de travaux historiques, puisque [outre qu'il avait fait une compilation des principales productions mentales de la Chine] il avait composé une histoire du royaume de Lou. Du reste, le sentiment de la continuité, prépondérant en Chine, explique suffisamment cette active préoccupation des études historiques, de même que l'esprit vraiment positif et dégagé des croyances surnaturelles rend bien raison de l'esprit d'exactitude, de critique attentive et

patiente qui caractérise les principales œuvres d'érudition des savants chinois; les fables et les divagations émanent toujours de l'influence perturbatrice des bouddhistes et des Tao-sse.

Les savants de l'école de Confucius ont marché dans cette voie d'études historiques patientes, exactes; et ces travaux ont porté, non seulement sur la Chine proprement dite, mais aussi sur toutes les populations environnantes qui ont été avec elle en relations de commerce ou de politique. C'est dans cette mine féconde des historiens chinois qu'on a abondamment puisé, et qu'on doit puiser encore pour avoir des notions positives et sérieuses sur l'histoire et la géographie des populations tartares. — Je ne puis ni ne dois ici faire même un résumé de l'histoire des immenses travaux d'érudition dus à la Chine; je veux seulement insister sur deux types, comme indication et moyen de préciser davantage les observations générales que je viens d'exposer.

L'un des plus éminents érudits de la Chine est Ssema-thsian, surnommé le *Père de l'histoire* et l'*Hérodote de la Chine* (1). Il était né à Loung-men (province du Chen-si), vers l'an 145 avant Jésus-Christ, sous la dynastie des Han occidentaux, c'est-à-dire sous la grande dynastie réparatrice qui, tout en profitant des résultats de l'énergique impulsion de Thsin-chi-hoang-ti, reprit néanmoins le développement de la civilisation chinoise suivant l'esprit de ses véritables antécédents. — Son père, qui était premier historiographe de la Cour de Chine, destina son fils à écrire l'histoire, et l'éleva avec soin et en conséquence, et il se montra dès son jeune âge digne d'une telle destination.

« Il fut chargé de diriger une expédition militaire qui le conduisit dans les contrées qui répondent aux provinces actuelles du Yunan et de Sse-tchouan. Il était dans le cours de ce voyage, quand il apprit que Ssema-than, son père, était dangereusement malade. Il ne perdit pas un moment pour revenir auprès de son père; mais il n'arriva que pour recevoir ses derniers soupirs.

(1) Voir la *Notice* consacrée à Ssema-thsian, par Abel Rémusat (*Nouveaux Mélanges asiatiques*, tome II).

« Même sur son lit de mort, Ssema-than conservait le sentiment de ses devoirs ; et le voyage que venait de faire son fils l'intéressait encore, et comme père et comme historiographe. Il s'en fit rendre un compte détaillé, et après l'avoir écouté il lui tint un discours que Ssema-thsian a rapporté tout entier : « Le grand historien prit mes mains dans les siennes, dit-il, « et, les larmes aux yeux, il me parla ainsi : Nos ancêtres, « depuis le temps de la troisième dynastie, se sont constamment illustrés dans l'académie de l'histoire. Serait-ce à moi « qu'il serait réservé de voir finir cette honorable succession? « Si vous me succédez, mon fils, lisez les écrits de nos ancêtres. « L'empereur, dont le règne glorieux s'étend à toute la Chine, « m'avait mandé pour assister aux cérémonies solennelles « qu'il pratiquera sur la Montagne sacrée ; je n'ai pu me « rendre à ses ordres. Ces ordres, vous serez sans doute appelé « à les remplir. Alors souvenez-vous de mes désirs. La piété « filiale se montre d'abord dans les devoirs que l'on rend à ses « parents, dans les services qu'on rend à son prince, enfin « dans le soin que l'on prend de sa propre gloire. C'est le « comble de la piété que de rapporter à son père et à sa mère « la gloire d'un nom devenu célèbre. » (Abel Rémusat, *Nouveaux Mélanges asiatiques*, tome II.)

Ssema-thsian exécuta ce que son père lui avait indiqué. Il devint historien, historiographe en titre et finalement censeur. Il eut la double fonction de raconter le passé et de conseiller le présent. Il accomplit ses fonctions de censeur dans des circonstances vraiment difficiles, et avec un héroïsme qui l'honore. Ses travaux historiques sont immenses, précis, consciencieux, et guidés par une critique sage et éclairée. Son œuvre est un admirable monument d'érudition.

« Son ouvrage intitulé *Mémoires historiques* se divise en 130 livres, partagés en cinq parties. La première partie, contenant 12 livres, contient, sous le nom de *Chronique impériale*, tout ce qui est relatif à l'empire considéré dans son ensemble. — La deuxième partie, composée de 10 livres, est formée de tables historiques, de tableaux synoptiques comme nous en avons un grand nombre en Occident. — La troisième partie, en 8 livres, est désignée par le titre de *Pa-chou* (les huit

branches de sciences). L'auteur y traite successivement de ce qui a rapport aux rites, à la musique, aux tons considérés comme types des mesures de longueur, à la division du temps, à l'astronomie, aux cérémonies religieuses, aux rivières et aux canaux, et aux poids et mesures. Ssema-thsian y traite, en autant de dissertations séparées, de toutes les variations qu'ont éprouvées ces divers objets, durant les vingt-deux siècles dont son ouvrage embrasse l'histoire. — La quatrième partie, formée de 30 livres, renferme l'histoire généalogique de toutes les familles qui ont possédé quelque territoire, depuis les grands vassaux de la dynastie de Tcheou jusqu'aux simples ministres ou généraux de la dynastie des Han.— Enfin, la cinquième et dernière partie, composée de 70 livres, est consacrée à des mémoires sur la géographie étrangère, et à des articles de biographie plus ou moins étendus, sur tous les hommes qui se sont fait un nom dans diverses parties des sciences ou de l'administration. » (Abel Rémusat, *Nouveaux Mélanges asiatiques*, tome II.)

Les lettrés, en Chine, ont écrit un très grand nombre d'encyclopédies, les unes générales, les autres spéciales. Il y en a de relatives aux diverses professions, au travail de la porcelaine, à celui des vers à soie, à l'agriculture, etc., etc. Il y en a de relatives aux diverses administrations, à la surveillance des greniers publics, aux travaux de direction des fleuves, etc. Un des plus éminents encyclopédistes chinois est Ma-touan-lin. Ma-touan-lin naquit dans la province de Kiang-si vers le milieu du XIIIe siècle. Il eut pour maître le célèbre commentateur Tchou-hi, dont nous avons déjà parlé. La chute de la dynastie des Soung et la conquête des Mongols le décida à se consacrer tout entier à ses travaux d'érudition, en renonçant à la carrière administrative. Il consacra vingt ans à achever l'immense ouvrage qui, sous le nom de *Recherche approfondie des anciens monuments*, constitue son grand titre de gloire.

Cette vaste encyclopédie est composée de 24 sections qui se partagent en 348 livres. Je vais, d'après Abel Rémusat, en donner le plan :

1re *section*. Du partage des terres et de leur produit sous les différentes dynasties, 7 livres.

2e *section.* Des monnaies, soit métalliques, soit fictives; des papiers-monnaies, etc., etc., 2 livres.

3e *section.* De la population et de ses variations, 2 livres.

4e *section.* De l'administration, 2 livres.

5e *section.* Des péages et des douanes, et en général de tous les droits qu'on perçoit pour les lacs et étangs poissonneux, les plantations de thé, les salines, les mines et les usines, ainsi qu'aux barrières, aux foires, etc., 6 livres.

6e *section.* Du commerce et des échanges, 2 livres.

7e *section.* Des impositions territoriales, ou tributs sur les terres, 1 livre.

8e *section.* Des dépenses de l'Etat, 5 livres.

9e *section.* De l'élévation aux charges, et du rang des magistrats, 12 livres.

10e *section.* Des études et des examens des lettrés, 7 livres.

11e *section.* Des fonctions des magistrats, 21 livres.

12e *section.* Des sacrifices, 23 livres.

13e *section.* Des temples des ancêtres, 15 livres.

14e *section.* Du cérémonial de la Cour, 22 livres.

15e *section.* De la musique, 15 livres.

16e *section.* De la guerre, 13 livres.

17e *section.* Des châtiments et des supplices, 12 livres.

18e *section.* Des livres classiques et autres, 76 livres. L'étendue de cette section vient de ce qu'on y a fait entrer l'analyse d'une foule de traités curieux sur toutes sortes de sujets et d'ouvrages de toutes les sectes : c'est une véritable histoire littéraire.

19e *section.* De la chronologie des empereurs, et de la généalogie des familles qui ont possédé le trône, 10 livres.

20e *section.* Des principautés tributaires et des fiefs érigés sous les différentes dynasties, 18 livres.

21e *section.* Des corps célestes et de leurs accidents, comme les éclipses, les conjonctions, etc., 17 livres.

22e *section.* Des prodiges et des calamités, comme les inondations, les tremblements de terre, les aérolithes, les pluies de sauterelles, etc., 20 livres.

23e *section.* De la géographie de la Chine et de toutes les divisions de l'empire, aux différentes époques de la monarchie, 9 livres.

24e et dernière section. De la géographie étrangère et de tous les peuples qui ont été connus des Chinois, 25 livres.

Du reste, ce vaste ouvrage a été continué sur le même plan depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours. (Abel Rémusat, *Mélanges asiatiques*, tome II.)

L'auteur de ce vaste monument, né vers 1245 après Jésus-Christ, mourut vers l'an 1325.

Ce double spécimen, précisant nos indications générales, fait nettement comprendre le vrai caractère de la science chinoise telle qu'elle s'est développée, essentiellement dans l'école de Confucius. Etudes concrètes, spéciales, précises, exactes, mais absence de la science proprement dite, qui consiste toujours dans la découverte des lois abstraites des phénomènes; et ce caractère essentiel, qui résulte de l'esprit fondamental de la civilisation chinoise, n'a pu être sensiblement modifié, ni par les divagations abstraites et métaphysiques des Tao-sse et des bouddhistes, non plus que par l'introduction de divers éléments de science abstraite venant des Indous, des musulmans et des chrétiens. Ce n'est que la religion démontrée, basée sur la coordination dogmatique des diverses sciences abstraites, depuis la mathématique jusqu'à la morale, qui pourra seule déterminer une transformation graduelle, à la fois profonde et régulière.

DES RELATIONS DE L'OCCIDENT AVEC LA CHINE.

Considérations préliminaires sur la situation générale de l'Occident en elle-même et par rapport au reste de la Planète.

Nous avons ainsi terminé l'appréciation de la civilisation chinoise, considérée successivement dans ses éléments essentiels, dans son évolution et, finalement, dans ses principaux types philosophiques. Il y avait une haute importance théorique dans l'exécution d'un tel travail. Car la Chine constituait, jusqu'ici, une sorte de mystère historique, directement inaccessible aux explications de toutes les théories théologico-métaphysiques (1). Il existait bien de nombreux documents dus à une sagace et patiente érudition, quelques aperçus

(1) C'est la profonde conception positiviste sur le Fétichisme, début spontané de la raison humaine, qui a fourni le point de départ d'une théorie vraiment scientifique sur un tel sujet.

intéressants et parfois profonds avaient été produits, mais il n'existait pas une véritable théorie de l'ensemble de la civilisation chinoise. Ceci est frappant en voyant un homme qui a profondément pensé sur un tel sujet, Abel Rémusat, en venir à considérer des métaphysiciens, très probablement imbus de la philosophie indoue, comme des types de la civilisation chinoise; enfin, Abel Rémusat, malgré des aperçus ingénieux et quelquefois profonds, méconnaît tellement l'esprit fondamental du peuple qu'il avait tant étudié, qu'il ne peut comprendre l'adoration réelle du *Ciel,* qui est cependant la base mentale de sa longue évolution.

Ainsi donc ce grand problème historique n'avait pas été résolu, ni ne pouvait l'être, jusqu'à l'avènement de la philosophie positive, qui devait montrer par une telle solution sa profonde réalité et son intime fécondité.

Mais malgré l'incontestable importance philosophique de cette théorie, il faut en faire découler des conséquences d'une plus haute utilité, en la faisant servir de base à l'institution d'une politique systématique qui dirige enfin les relations de plus en plus multipliées de l'Occident avec la Chine, de manière à ce que ces relations soient utiles à la fois à ces deux grands groupes sociaux, au lieu d'être si profondément perturbateurs pour l'un et pour l'autre, comme cela devient de plus en plus manifeste.

Ce sont donc les principes d'une telle politique, déduits de la double étude de l'évolution occidentale et de l'évolution chinoise, que je vais actuellement rapidement développer; ce sera le résultat pratique et social de notre longue étude.

Avant d'aborder l'exposition de cette politique, il faut sommairement considérer la situation de l'Occident en elle-même, par rapport au reste de la Planète, et spécialement quant à la Chine.

Un premier fait incontestable, c'est la situation profondément révolutionnaire de l'Occident; c'est-à-dire qu'il y a absence de doctrine directrice, négation des antécédents, poursuite de l'avenir sans préoccupation du passé, anarchie intellectuelle toujours croissante. L'unité d'opinion, base de toute société durable, manque de plus en plus. L'Occident se

place donc chaque jour davantage dans une situation profondément instable.

Le second fait capital propre à cette situation, c'est le développement croissant d'une activité industrielle de plus en plus prépondérante, caractérisée par un esprit d'initiative que surexcite, au lieu de la régler, l'absence d'unité doctrinale que nous venons de constater. Il faut apprécier l'origine historique de ces deux faits essentiels avant d'en poursuivre les conséquences quant aux relations de l'Occident avec le reste de la Planète.

Le moyen âge, à partir du XIV[e] siècle, a livré à l'ère moderne qui s'ouvrait une masse sociale, libre, sans caste, et nécessairement pacifique et industrielle. Il est résulté de là la situation la plus profondément favorable à un développement, toujours croissant sous l'impulsion de son propre poids, de l'activité scientifique, esthétique et industrielle. La situation, qu'Auguste Comte a montrée comme la source de la libre évolution propre à la civilisation grecque, est devenue, grâce à la libération des travailleurs accomplie au moyen âge, commune aux nombreuses populations de l'Occident européen. L'activité nécessairement pacifique de la masse sociale, l'aisance et l'indépendance qu'elle crée sur une vaste échelle, l'émancipation que procure l'absence de l'esprit de caste et de l'oppression mentale de la théocratie, sont dès lors devenues la source d'une activité vraiment inouïe, d'un esprit d'initiative tout à fait sans exemple, qu'augmentaient chaque jour les résultats acquis, et que limitait de moins en moins l'impuissance de la doctrine théologique qui avait prévalu pendant le moyen âge. Ce mouvement, exclusivement propre aux populations occidentales, était un résultat nécessaire de toute la série des antécédents, grecs et romains d'abord, et finalement catholiques et féodaux. C'est ainsi que s'est produite la situation que j'ai définie tout à l'heure, d'une immense population livrée à une activité constamment croissante et de moins en moins réglée (1).

(1) Ce groupe, composé de cinq grandes populations distinctes, la France au centre, l'Italie et l'Espagne au midi, la Grande-Bretagne et

Des esprits placés dans un tel milieu devaient nécessairement pousser leurs entreprises dans toutes les directions. Il devait en surgir, et il en a surgi, en effet, d'énergiques individualités développant dans l'industrie, dans le commerce, la plus puissante activité.

Ce foyer incandescent devait nécessairement, sous l'impulsion combinée de l'esprit scientifique et industriel, des habitudes militaires et à quelques égards secondaires des croyances théologiques, développer d'actives relations avec le reste de la Planète. L'établissement de ces relations sur la plus vaste échelle était à la fois inévitable et indispensable.

La situation même que je viens d'analyser, si profondément favorable à l'initiative individuelle et au développement scientifique et industriel, explique pourquoi des relations de plus en plus vastes et de plus en plus actives ont dû se développer entre l'Occident et le reste de la Planète, à partir de la fin du moyen âge et surtout depuis le milieu du xve siècle. A cette époque, nous voyons une activité de circulation vraiment inouïe. La Planète est au fond réellement découverte et parcourue dans tous les sens; la grande navigation se perfectionne, les connaissances géographiques déjà acquises servent à un nouveau développement.

Nous voyons donc là un fait fondamental, il faut l'accepter comme un résultat inévitable des antécédents; que cela fût un bien ou un mal, il était impossible qu'il en fût autrement, d'après les explications que je viens de donner.

Mais, si ces relations étaient inévitables, elles étaient, au fond, indispensables à la préparation comme à l'établisse-

la Germanie au nord, est habituellement désigné sous le nom de *la chrétienté*. Il y aurait opportunité à substituer les dénominations d'*occidentalité*, de *peuples occidentaux*, aux dénominations évidemment impropres de *chrétienté*, de *peuples chrétiens*. En premier lieu, ces désignations surannées manquent de précision en englobant la Russie et les chrétiens orientaux, évidemment étrangers à un tel groupe. D'un autre côté, elles indiquent comme unique, dans l'établissement de la civilisation occidentale, l'influence chrétienne, qui n'a pas été certainement même l'influence prépondérante; enfin, elles tendent à maintenir un dualisme haineux entre les cinq populations avancées et le reste de la Planète. Il y a donc urgence philosophique et utilité sociale à substituer définitivement l'*occidentalité* à la *chrétienté*.

ment de la religion universelle, que l'Occident régénéré doit finalement constituer.

Le but final de l'évolution propre à l'élite de l'Humanité, c'est la fondation de la religion universelle. Une grande tentative a été faite en Occident à ce sujet: c'est le Catholicisme; et quoiqu'elle ait complètement échoué, quant à son but final, elle n'en a pas moins été nécessaire pour poser le problème, et même pour en préparer la solution. La mission de fonder la religion universelle appartenait nécessairement à l'Occident; car il fallait, pour cela, une civilisation militaire, au milieu de laquelle pût se développer réellement la science abstraite. La science abstraite, découvrant les lois, à la fois générales et réelles, propres aux divers ordres de phénomènes distincts, peut seule servir de base dogmatique à la doctrine susceptible de devenir vraiment universelle; car une telle science dévoile l'ordre fondamental qui domine l'existence humaine, à la fois individuelle et collective. Ce développement complet de l'abstraction est, en effet, spécialement propre, ainsi que l'a établi Auguste Comte, aux populations essentiellement militaires de l'Occident; mais, d'un autre côté, cette activité militaire prépondérante était indispensable pour permettre l'établissement de la religion définitive, comme donnant seule de convenables habitudes d'initiative et d'indépendance personnelles. Ainsi donc, en résumé, la fondation de la religion universelle ne pouvait émaner que de l'Occident, avant-garde de l'Humanité, et elle en est effectivement émanée par la grande construction d'Auguste Comte, aboutissant final et essentiel de toute l'évolution antérieure.

Or, les relations actives de l'Occident avec le reste de la Planète étaient indispensables, d'abord pour l'établissement, et finalement pour la convenable diffusion de la religion universelle.

La connaissance de notre Planète, non seulement théorique (telle qu'elle émane de l'astronomie), mais aussi pratique, telle qu'elle résulte d'une active investigation, était nécessaire à la fondation de la foi définitive, en déterminant le siège précis des diverses populations qu'il faut rallier. Par

ce moyen, on peut concevoir une politique vraiment terrestre, de manière à éviter l'étroitesse du point de vue national et l'arbitraire indéfini des conceptions théologiques. La foi scientifique a dès lors pour objet précis, et suffisamment général, de constituer l'unité terrestre, en éliminant finalement toute préoccupation surnaturelle, comme aussi toute restriction empirique, et acquérant toute l'extension possible, sans sortir des bornes de la réalité. Ainsi, la connaissance pratique de notre Planète complétant la connaissance due à l'astronomie, a servi à la fondation de la religion universelle, en déterminant l'objet précis sur lequel devait s'exercer son action.

La connaissance réelle et approfondie des diverses civilisations répandues sur la Planète humaine a été nécessaire d'une autre manière à la fondation de la foi définitive, en dégageant du point de vue absolu, par le spectacle de ces évolutions sociales multiples, et en faisant définitivement saisir l'impuissance manifeste du Théologisme pour la fondation de la religion universelle; car les deux grands Monothéismes (islamique et catholique), seuls aspirants à la religion universelle, n'ont pu, dans leur période de plein ascendant, atteindre qu'une minime portion de l'espèce humaine. Enfin, la connaissance de ces diverses civilisations pouvait seule donner une vérification décisive des lois sociologiques, en permettant de vérifier dans l'espace la loi d'évolution découverte par la considération prépondérante de la série homogène des diverses phases de la civilisation occidentale.

Ainsi donc, à ces divers titres, les relations actives de l'Occident avec le reste de la Planète étaient indispensables à la fondation de la foi définitive; mais elles l'étaient aussi à son établissement final. La connaissance préalable des diverses populations de la Planète était nécessaire pour concevoir le plan général de la propagation de la doctrine émanée du groupe occidental formant l'élite de l'espèce humaine. Les relations qui se sont développées entre l'Occident et le reste de la Planète, pendant les cinq siècles de l'ère révolutionnaire, étaient donc aussi indispensables qu'elles étaient inévitables.

Mais ces relations ont dû nécessairement se ressentir du caractère anarchique de l'ère qui les a vues surgir et se développer. Un prosélytisme, empiriquement aveugle, a voulu étendre au reste de la Planète une foi qui s'éteignait graduellement à son foyer principal. De telles tentatives, dues souvent à d'honorables sentiments, malgré l'étroitesse intellectuelle qui leur servait de base, ont coïncidé avec une oppression et une exploitation croissantes de la part de l'Occident; cette exploitation et cette oppression n'étant que trop favorisées par l'anarchie croissante des populations, ou l'impuissance des anciennes doctrines et l'absence d'une foi nouvelle, laissaient aux impulsions personnelles et égoïstes un libre champ. Le premier devoir de la foi positive sera de régler ces relations, abandonnées désormais à la plus ignoble cupidité. Avant d'exposer les principes d'une telle politique, spécialement surtout en ce qui concerne la Chine, je dois d'abord, Messieurs, vous dire sommairement ce qu'ont été et ce que sont actuellement de telles relations.

Examen sommaire des relations de l'Occident avec la Chine, et de l'état actuel de ces relations.

Les anciens, Grecs et Romains, n'ont eu de la Chine qu'une connaissance très confuse, et leurs relations avec elle n'ont été, en tout cas, qu'indirectes. Il en fut de même essentiellement pendant le moyen âge, où les musulmans surtout servirent d'intermédiaires entre l'Occident et l'Extrême-Orient; et les intermédiaires avaient, dans les deux cas, intérêt à cacher leurs moyens de communication avec ces pays éloignés. Cependant, quelques communications directes eurent lieu, et tout le monde connaît les voyages du célèbre Marco Polo. Ce voyage fut effectué de 1271 à 1295, sous le règne de Hou-pi-lie. Nous avons de Marco Polo une relation fort intéressante de son voyage, et extrêmement importante au point de vue de la géographie du moyen âge. Un grand nombre de traductions, notamment en latin, furent faites sur l'original, probablement écrit en dialecte vénitien. Quoique la description, faite par Marco Polo, de l'immense empire chinois fût, au début, traitée de fable, et qu'on soupçonnât ainsi la véracité de ce remarquable voyageur, elle

fut néanmoins d'une haute importance. Le souvenir d'un grand empire à l'extrême Orient resta comme un but que devaient atteindre les actives investigations de l'Occident. A partir du XVIe siècle, les relations de l'Occident avec la Chine prennent un grand développement et une extrême intensité. Ouvertes par les deux grandes entreprises de Christophe Colomb et de Vasco de Gama, elles acquièrent, dans une situation favorable à cet égard, une activité toujours croissante. Les Occidentaux apparurent alors à la Chine, passagèrement et accidentellement, mais ils n'apparurent que comme des flibustiers cupides et de hardis aventuriers. Cette impression, longtemps conservée, n'a pu être momentanément contre-balancée que par l'admirable mission des jésuites, gloire réelle de cette célèbre société, et qui constitue la tentative la plus rationnelle, comme la plus morale, pour l'institution des relations entre l'Occident et le reste de la Planète. Outre que cette mission était due à des motifs sociaux, et non pas à des impulsions purement personnelles, comme toutes les autres entreprises, l'exécution en fut accomplie avec un esprit sagement relatif, autant et plus même peut-être que ne le permettait l'esprit absolu du théologisme chrétien. Les jésuites pensaient, comme le pensent encore beaucoup d'esprits en Europe, que le Christianisme était la dernière expression de la civilisation humaine, et que, par suite, c'était un devoir d'y faire participer toutes les autres populations quelconques de la Planète. Les diverses missions chrétiennes furent accomplies sous l'impulsion de ce motif vraiment honorable en lui-même, quelque illusoire que fût l'espoir de la réussite. Mais la mission des jésuites en Chine fut accomplie avec une sagacité spéciale, et d'ailleurs avec un plein dévouement, qui mériteront toujours le respect des hommes sensés. Nous allons sommairement la résumer.

Cette grande mission fut instituée par le père Mathieu Ricci (né à Macerata, dans la marche d'Ancône, en 1552, mort en Chine le 11 mai 1610), avec tous les caractères essentiels qu'elle a conservés pendant les XVIIe et XVIIIe siècles. Il comprit d'abord la nécessité d'agir surtout sur les chefs et

essentiellement sur l'empereur. Il renonça à l'habit des *bonzes* qu'il avait pris d'abord, et fit adopter aux jésuites le costume des lettrés. On a blâmé une telle conduite, qui était au fond pleine de sagesse, puisqu'elle cherchait à rapprocher les jésuites de la corporation vraiment directrice de la Chine, en rompant, autant que possible, toute solidarité avec les prêtres bouddhistes, plus ou moins méprisés de l'élite de la population. Cette conduite était d'autant plus nécessaire qu'il y a une grande similitude dogmatique entre le Catholicisme et le Bouddhisme. Ricci institua un sage système de tolérance pour le culte des ancêtres et celui du Ciel, de même que pour le culte de Confucius, qui constituent la base fondamentale de la civilisation chinoise. Enfin, il recommanda la civilisation occidentale à la Chine par la propagation et l'enseignement des connaissances scientifiques abstraites, dont le faible développement en Chine constitue une profonde lacune de cette civilisation. Cette mission fut donc spontanément établie, autant que le permettait l'étroitesse mentale du dogme chrétien, avec les caractères qui conviennent à toute mission sagement instituée : respect et appréciation de la civilisation qu'il faut modifier, services rendus en comblant, par une propagande dévouée et pacifique, les lacunes qui lui sont propres.

La mission, ainsi instituée par Mathieu Ricci, se développa pendant les XVIIe et XVIIIe siècles avec les caractères propres à sa fondation. Elle rendit, par les connaissances géométriques et astronomiques des missionnaires, des services réels à la civilisation chinoise, sans pouvoir néanmoins déterminer à cet égard une modification suffisamment profonde, dont l'institution définitive ne peut appartenir qu'à la religion positive. Les jésuites furent toujours appréciés en Chine en tant qu'apportant les connaissances scientifiques de l'Occident. L'empereur Kan-hi, par une expérience de gnomonique ingénieusement instituée, fit ressortir la supériorité de la science occidentale sur la science chinoise. Des jésuites furent placés alors à la tête du tribunal mathématique; on a pu voir ainsi que la Chine n'était pas absolument réfractaire à une véritable propagande de la science occidentale, lorsque

celle-ci saura apprécier et respecter convenablement la civilisation du Céleste Empire.

La mission des jésuites peut se partager en deux périodes successives, propres, la première au XVIIe siècle, et la seconde au XVIIIe siècle, et qu'on pourrait sommairement désigner sous le nom de périodes italienne et française. La première est caractérisée par la fondation de la mission sous l'impulsion de Mathieu Ricci, la seconde fut surtout honorée par des grands travaux d'érudition, surtout du père Gaubil, qui en est le plus éminent représentant.

Outre les services rendus à la Chine, les jésuites rendirent à l'Occident l'important service de faire connaître enfin la grande civilisation chinoise par d'immenses travaux d'érudition qui seront toujours la base sur laquelle reposeront les nouvelles investigations. D'un autre côté, les jésuites ont eu à cet égard l'inappréciable avantage de passer leur vie entière au milieu de la population qu'ils étudiaient. Ils ont évité ainsi ces superficielles appréciations, souvent calomnieuses et toujours ridicules, par lesquelles des voyageurs prétendent juger en courant une civilisation dont ils ne peuvent apercevoir d'abord que les inconvénients. — Nous devons au père Gaubil une histoire de l'astronomie chinoise que seul, peut-être, par une rare combinaison de profondes connaissances astronomiques et d'une intime connaissance du chinois, il pouvait réaliser. On lui doit aussi une traduction du *Chou-King*, le plus ancien et le plus précieux des livres sacrés de la Chine, et dont la connaissance est pour les Chinois eux-mêmes hérissée de difficultés. — « Le style dans lequel est écrit le *Chou-King*, dit M. Abel Rémusat, se ressent du temps où le livre a été composé : son laconisme excessif, le choix des mots qui y sont employés, l'espèce de figures qu'on y rencontre, font qu'aucun livre chinois ne saurait lui être comparé pour la difficulté, et qu'on peut être en état de lire tous les autres, même ceux de Confucius, et n'entendre pas un mot de celui-ci. C'est en quelque sorte une autre langue, qui diffère plus du chinois moderne que ce dernier ne diffère de tout autre idiome. » Le père Gaubil a composé un grand nombre d'autres ouvrages, tous distingués par une érudition à la fois profonde et sagace.

Envoyé en Chine en 1723, il y mourut le 24 juillet 1759. Outre ses travaux d'érudition et ses fonctions spéciales de missionnaire, le père Gaubil succéda au père Parenin comme directeur du collège où les jeunes Mantchoux venaient étudier le latin, pour être ensuite employés dans les affaires avec les Russes. Il fut de plus interprète pour le latin et le tartare. Beaucoup d'autres missionnaires jésuites surent ainsi combiner les devoirs de leur mission spéciale avec de grands travaux d'érudition et d'importantes fonctions publiques, utilement remplies, au grand avantage de la population qu'ils voulaient convertir.

Ainsi se développa, pendant deux siècles, une mission utile à la fois à la Chine et à l'Occident.

Mais quelque sage et respectable que fût au fond le système de tolérance envers le culte de Confucius et des ancêtres, il était antipathique néanmoins à l'étroitesse dogmatique du Catholicisme, que les jésuites avaient su surmonter par un noble instinct politique. L'abbé Boileau s'écriant, à propos de ce système de mission : « Mon cerveau de chrétien en a été bouleversé, » traduit naïvement l'incompatibilité de l'esprit relatif et d'une sage tolérance avec le dogmatisme absolu propre au Monothéisme chrétien. Aussi la papauté, sous l'excitation continue des dominicains, fidèle à l'esprit de son dogme, a finalement condamné le système de tolérance introduit par les jésuites, et qui seul pouvait permettre, non pas la conversion chimérique de la Chine au Christianisme, mais au moins son admission auprès du Bouddhisme.

Cette grande mission n'en constitue pas moins la seule tentative honorable et sérieuse pour modifier la civilisation chinoise. L'Occident surpassera certainement une telle mission au point de vue mental, en s'appuyant sur une doctrine relative et plus réelle ; mais jamais, j'ose le dire, on ne surpassera la probité, le dévouement et la stricte modestie de ces respectables religieux. C'était un devoir de reconnaissance de donner un témoignagne si mérité de respect à cette noble mission, vrai titre de gloire de la célèbre compagnie qui l'institua.

A partir du XVIIIe siècle, les relations commerciales de

l'Occident avec la Chine ont acquis plus d'extension et d'importance; mais, en même temps, les dispositions des Occidentaux à considérer la Chine comme une mine à exploiter, sans d'autres limites que celles qui résultent d'une insurmontable nécessité, ont augmenté aussi. On en est venu à se regarder comme sans aucune sorte d'obligation morale envers ces populations : la prépondérance seule de la force brutale est invoquée, et l'Occident se targue surtout, contre des populations arrivées essentiellement à l'état industriel et pacifique, de l'énorme supériorité de ses moyens de destruction. De telles dispositions se sont surtout manifestées dans la honteuse guerre de l'opium en 1842. Une expédition, où l'on a vu une puissante population employer la violence pour obliger un gouvernement à permettre l'empoisonnement de sa population, n'est pas seulement déshonorante pour l'aristocratie et la bourgeoisie anglaises qui l'ont instituée; le blâme rejaillit aussi sur l'Occident tout entier, qui n'a protesté ni suffisamment ni persévéramment contre un abus si immoral de la force brutale (1).

Ainsi les relations commerciales de l'Occident avec la Chine ont pris un caractère de plus en plus anarchique, surtout par la protection de la force publique. Elles pourront s'améliorer, en recevant néanmoins plus d'extension encore, lorsque les gouvernements auront compris la nécessité d'en corriger les abus, au lieu de se laisser aller aux impulsions d'une opinion publique qui, malheureusement, favorise trop de telles aberrations. — Car, sous la prépondérance surtout de l'école soi-disant progressive, on en est venu, en Occident, à systématiser l'oppression et l'exploitation du reste de la Planète, sous le spécieux prétexte de civilisation. Il s'est formé, relativement à la Chine et aux relations de l'Occident avec elle, un ensemble d'opinions qu'il faut caractériser.

Ces opinions se résument en un sentiment orgueilleux de la

(1) Malgré les vagues principes économiques sur la liberté industrielle, il est certain qu'il est du devoir de tout gouvernement d'empêcher une culture et un commerce comme celui de l'opium. C'est en agissant ainsi que l'Occident pourrait montrer à l'Orient la supériorité de sa civilisation, au lieu de présenter le spectacle de la force publique au service d'une cupidité sans règle et sans frein.

prépondérance de la civilisation occidentale, et en un mépris aveugle de toutes les autres civilisations quelconques. D'où résulte la disposition à faire prévaloir partout, et surtout par la force, sous le nom vague de progrès, l'anarchie mentale et l'industrialisme sans règles qui prévalent de plus en plus en Occident. Je puis faire à cet égard deux citations, d'autant plus caractéristiques qu'elles émanent d'esprits sérieux et honorables; elles montreront à quel degré d'aberration peut conduire cette notion vague et désormais si dangereuse de *progrès*, qui n'est au fond, maintenant, que la glorification systématique d'un industrialisme anarchique.

Dans un travail, intéressant du reste, sur le Bouddhisme, M. Barthélemy-Saint-Hilaire résume l'opinion d'un pèlerin chinois sur l'Inde, et la fait suivre de quelques appréciations qui lui sont personnelles : « Hiouen-Thsang (1) indique en quelques lignes la distinction des castes, et il ne s'arrête, comme on le fait d'ordinaire, qu'aux quatre principales, parce qu'il serait trop long de faire connaître les autres en détail, ainsi qu'il le dit lui-même. Il analyse brièvement les lois du mariage parmi les Indiens, et il a bien soin de noter l'horreur qu'ils ont pour les secondes noces de la femme. Dès qu'une femme s'est une fois mariée, il lui est expressément défendu jusqu'à la fin de sa vie d'avoir un second époux. On sait que cette loi, sanctionnée par un usage inflexible, s'est perpétuée jusqu'à ce moment; et tout récemment les journaux anglais de l'Inde nous ont appris, comme un fait inouï, et comme une grande victoire de la civilisation sur des préjugés invétérés, qu'une jeune veuve indoue venait de convoler en secondes noces. C'est un progrès immense, que les autorités anglaises ont obtenu après de grands efforts, et dont elles sont aussi fières que d'avoir enfin aboli la coutume atroce des Sutties. » (Barthélemy-Saint-Hilaire, *le Bouddha et sa religion*, page 257.)

Voilà une coutume que tous les hommes sensés de tous les temps s'étaient plu à respecter. Dans tous les pays, on a honoré l'état de viduité, comme un état plus parfait que celui des secondes noces ; on a toujours cru qu'il y avait quelque chose

(1) Pèlerin chinois du VIIe siècle de notre ère.

de digne dans cette fidélité à la mort. Les Occidentaux arrivent dans l'Inde, et regardent comme le plus grand de tous les progrès de parvenir à détruire un usage honorable, qu'à tous égards il fallait respecter. C'est un exemple vraiment caractéristique de cette singulière fatuité de l'esprit occidental, de préconiser comme un progrès la violation d'une règle morale, qu'il faudrait étendre au lieu de restreindre, par cela seul que cette règle n'est pas conforme à l'état actuel d'anarchie de notre civilisation.

Un ministre protestant a publié récemment sur la Chine un travail intéressant, et avec les intentions les plus bienveillantes pour un peuple qu'il a étudié de près. Il résume en quelques lignes la manière dont il conçoit que l'Occident peut civiliser la Chine.

« Si l'on peut concevoir quelque espoir d'un changement heureux, il ne doit pas se fonder sur une agitation plus ou moins organisée, mais sur ce fait que la *pensée* commence à circuler dans le peuple. De nouvelles idées ont été infusées dans l'esprit populaire. Depuis l'établissement des rapports libres avec les étrangers en 1842, « le maître d'école » s'est montré à la Chine. L'esprit de confiance en soi-même, si manifeste dans les dernières insurrections, a commencé à prendre chez le peuple un ton plus élevé. De semblables agitations, comme les orages et les ouragans, purifient l'atmosphère. Des commotions d'une nature aussi grave excitent la pensée et les tentations, apprennent au peuple à agir par lui-même, et à détruire les débris fossiles des préjugés, de la bigoterie et de la superstition. Chaque secousse dans la nation révèle le travail de ce vaste laboratoire où se préparent des résultats nouveaux et inattendus. Nous ne pouvons nous empêcher de croire que toutes ces ondulations morales du sol de la Chine aboutiront à produire quelque chose de bon. C'est ainsi que notre globe tout entier, après que les convulsions terribles de la nature en eurent balayé la surface, finit par présenter une forme que le souverain Créateur lui-même daigna trouver satisfaisante. » (*La Vie réelle en Chine*, par le révérend William C. Milne, 1858, page 509.)

Remarquons d'abord, en passant, combien il est singulier

d'entendre un ministre de la religion chrétienne parler de superstition et de bigoterie, quand il s'agit d'une civilisation aussi dégagée de croyances surnaturelles proprement dites que la civilisation chinoise. Mais quel est, au fond, l'idéal que l'on propose de transporter en Chine? C'est tout simplement un état de complète anarchie, d'où l'on espère que surgira enfin une régénération dont on ne fixe ni l'esprit, ni les conditions, ni la nature.

Ceci est d'autant plus caractéristique, que ce déplorable jargon révolutionnaire émane d'un homme d'ordre, du ministre d'une religion pacifique, qui n'en traduit que mieux involontairement cette disposition de plus en plus prépondérante de l'Occident à considérer toute vague agitation comme un progrès.

Ainsi, en résumé, l'Occident a développé avec la Chine d'indispensables relations commerciales, mais il a apporté dans ces relations une disposition vraiment anarchique et oppressive, par l'appel continuel à la force publique pour favoriser, au lieu de restreindre, les plus coupables excès de la cupidité. — Quant à ceux qui, sincèrement, désirent l'amélioration de la Chine par ses contacts avec l'Occident, ils n'apportent malheureusement que les préjugés les plus étroits dans l'appréciation d'une civilisation qu'ils méconnaissent complètement, et ne conçoivent au fond qu'une anarchie indéterminée comme condition de la civilisation de l'immense empire oriental (1). Ils appliquent comme procédé de civilisation la vague notion de progrès, désormais le plus souvent synonyme d'anarchie, et qui devient de plus en plus une sorte de formule banale avec laquelle on justifie les tentatives les plus absurdes.

Il y a donc urgence de poser les principes généraux d'une politique plus rationnelle et plus morale, pour régler enfin

(1) Il y a, bien entendu, d'honorables exceptions à une telle appréciation générale, émanées surtout d'habiles sinologues, voués à l'étude de cette grande civilisation. Outre les remarquables considérations générales d'Abel Rémusat, on peut citer les intéressants travaux de MM. G. Pauthier, d'Hervey-Saint-Denis; on doit à ce dernier une très judicieuse appréciation de la question chinoise. Voir son opuscule intitulé : *la Chine devant l'Europe.*

des relations surgies spontanément de l'activité désordonnée de l'Occident.

Il faut maintenant, Messieurs, indiquer rapidement quels sont les principes fondamentaux d'après lesquels doivent être réglées les relations entre l'Occident et le reste de la Planète, et il faudra préciser l'application de ces considérations au cas spécial de la Chine.

Des principes généraux d'après lesquels doivent être réglées les relations de l'Occident avec la Chine.

Le passé a développé en Occident les forces humaines sous tous leurs divers aspects. Cette longue et laborieuse préparation est maintenant terminée. L'état normal doit régler les forces que le passé a développées. C'est ce règlement qu'institue la religion démontrée. Pour tous les vrais régénérés, ce règlement doit commencer dès à présent pour tous les divers aspects de la vie privée et publique. Mais, au point de vue social, les relations les plus générales, c'est-à-dire celles de peuple à peuple, ayant été les premières troublées, doivent être les premières réglées, au moins dans leur ensemble. Ces relations générales, troublées dès le début du XIVe siècle, sont celles sur lesquelles nous pouvons le plus, surtout les relations extra-occidentales, parce qu'elles sont liées à des habitudes à la fois moins intenses et moins nombreuses. C'est dans le règlement de ces relations que le Positivisme pourra montrer, dès l'abord, sa supériorité ; parce que, seul, il peut les concevoir, à l'abri à la fois d'un dénigrement et d'une admiration systématiques, et parce qu'il vient enfin les régler moralement en dehors de tout arbitraire, d'après des principes fondés sur l'ensemble même de nos connaissances abstraites.

La religion universelle, dont le problème final est de faire prévaloir la sociabilité sur la personnalité dans tous les aspects quelconques de notre existence, a finalement posé les principes de ce règlement. Mais il s'agit d'examiner d'abord quelles sont en Occident les forces sur lesquelles peut surtout s'appuyer le Positivisme, pour constituer enfin cette opinion publique qui fera prévaloir les principes généraux de la morale démontrée, contre les forces perturbatrices que

favorise l'état révolutionnaire. — Les forces auxquelles le Positivisme peut et doit faire appel, pour appuyer de leur libre opinion les prescriptions de la morale démontrée, ce sont essentiellement les femmes et les prolétaires.

Le Positivisme pose en principe que la morale est une, et que ses prescriptions doivent s'appliquer à toutes les relations quelconques, même à celles entre l'homme et les animaux; ce que du reste l'instinct pratique a fait spontanément admettre en Occident. — Deux classes sont naturellement disposées, en dehors de toute conviction dogmatique, en vertu de leur nature et de leur situation, à admettre et à sanctionner ce grand principe; ce sont les femmes et les prolétaires. Car ces deux classes souffrent nécessairement du dérèglement des forces humaines, dérèglement qui émane toujours soit des théoriciens, soit des praticiens qui, par cela seul qu'ils constituent les forces dirigeantes, tendent toujours nécessairement à abuser. Le caractère même de toute véritable force est de pouvoir abuser.

Les femmes tendent spontanément à appuyer tout règlement moral par une disposition noble et pure, qui tient à leur supériorité morale; c'est donc en vertu de leur meilleure nature intrinsèque, bien plus que de leur situation, qu'elles sont naturellement disposées à sanctionner toutes les véritables prescriptions morales. Ainsi, en Angleterre, où les relations extra-occidentales ont reçu le plus anarchique développement, on a vu les dames anglaises donner l'appui efficace de leur opinion à l'abolition de l'esclavage des noirs dans les colonies. Cet exemple admirable montre ce que peut acquérir de puissance ce noble soutien spontané de tout règlement moral.

De la part du prolétariat, l'appui sera moins spontané, et plus systématique, parce qu'il tient davantage à la situation des individus qu'à leur nature même. Toute perturbation dans l'action des forces sociales réagit nécessairement et surtout sur l'immense masse prolétaire qui constitue la base même de nos sociétés. Or, il y a une intime solidarité entre tous les règlements quelconques; et ceux qui demandent le règlement moral des relations entre les entrepreneurs et les

travailleurs ne peuvent sanctionner l'anarchique domination de la force dans les relations de l'Occident avec le reste de la Planète, et réciproquement ceux qui, dans un but de lucre et de cupidité ou d'orgueil et de vanité, sanctionnent l'oppressive domination de l'Occident, sont-ils donc bien venus à demander à leurs chefs une meilleure administration des forces sociales, puissance ou richesse? C'est donc à ces deux grandes classes que le Positivisme vient faire appel, même en dehors de toute conviction dogmatique, pour sanctionner activement les prescriptions de la morale universelle, dans ses applications aux relations les plus générales de l'Humanité. C'est aux femmes et aux prolétaires, guidés par les plus irrécusables démonstrations de la religion positive, à former enfin en Occident une opinion prépondérante qui mette un frein aux forces perturbatrices, qui profitent de l'interrègne révolutionnaire pour employer la force publique au service de la cupidité privée.

C'est ainsi que nous constituerons graduellement le courant d'opinion qui doit modifier les éléments perturbateurs, essentiellement émanés de la bourgeoisie, qui produisent trop souvent le trouble et l'oppression des autres populations planétaires. Mais il est certain aussi que cette opinion devra trouver finalement un point d'appui efficace dans les gouvernements proprement dits, surtout dictatoriaux.

Car cette action désordonnée des populations avancées sur l'Orient tend à développer en Occident la notion anarchique de progrès, qui sert de justification anticipée à toute perturbation quelconque. La notion de progrès ne représente plus en Occident qu'un développement matériel sans frein et sans limites. Il s'agit maintenant de produire beaucoup et de consommer davantage; voilà l'essentiel. Qu'il surgisse une modification quelconque, surtout matérielle, et profondément perturbatrice, elle est immédiatement justifiée; c'est le progrès! La notion de progrès est actuellement une sorte de justification automatique et stupide de tout événement quelconque, pourvu qu'il trouble une situation existante. Si vous voulez conserver un état de choses existant, en science, en industrie, en politique, vous êtes rétrograde;

mais si vous voulez troubler un ordre déterminé, vous êtes progressif. La prépondérance croissante d'une telle notion devient de plus en plus dangereuse. C'est au nom d'un tel principe que les tentatives les plus anarchiques, en science, en morale, en politique, sont continuellement tentées, ou du moins conçues. Qu'un esprit incompétent, sans remplir aucune sorte de condition préliminaire, vienne attaquer les principes les plus incontestables de la science, au lieu du juste mépris que méritent de tels efforts, émanés toujours d'une indisciplinable vanité, jointe habituellement à une profonde débilité mentale, un public encore plus incompétent applaudit, au nom du progrès. Ce mot constitue désormais une sorte d'explication mystique qui dispense de toute réflexion. Passé, présent, avenir, ce mot merveilleux explique tout. Et c'est ainsi que s'est établi un dogmatisme banal, aussi immoral qu'il est absurde.

Il est grand temps de réagir contre cette dangereuse notion, qui tend à compromettre l'existence de tout ordre quelconque. — Le progrès *n'est* que le *développement de l'ordre. Le progrès moral est plus important que le progrès matériel et que le progrès intellectuel :* Tels sont les deux grands principes posés par Auguste Comte, et d'après lesquels les intelligences occidentales peuvent être ramenées enfin à la situation normale dont elles tendent de plus en plus à s'écarter. Il faut subordonner le *progrès* à l'*ordre*, et proclamer enfin la *suprématie du progrès moral :* telles sont deux des conclusions essentielles résultées de l'immense élaboration mentale qui caractérise le Positivisme; mais le bon sens universel sanctionnera de plus en plus ces principes, dont l'établissement systématique a exigé les plus puissantes méditations. Les femmes et les prolétaires sentiront le profond danger du progrès conçu indépendamment de l'ordre, et les immenses inconvénients de la suprématie du progrès matériel sur tous les autres.

Aussi on peut espérer que les gouvernements occidentaux, que doit absorber le maintien de l'ordre matériel, de plus en plus difficile au milieu d'une anarchie mentale et morale croissantes, comprendront enfin la solidarité qui lie l'ordre

matériel à l'ordre moral. Ils comprendront bientôt l'immense danger qu'il y a à développer, par une action perturbatrice sur l'Orient, la notion perturbatrice de progrès propre à l'Occident. Et quand même il serait vrai que notre intervention extérieure fût vraiment utile à l'Orient, la démoralisation qui en résulte incontestablement pour les Occidentaux devrait nous en éloigner, en nous tenant aux simples relations commerciales librement voulues des deux côtés, librement acceptées.

Il faudra enfin que la force publique se conçoive comme destinée à régler, et souvent à refréner, au lieu de les favoriser aveuglément, les relations de l'Occident avec l'Orient. C'est dans ce sens que doivent changer les opinions des populations et des gouvernements.

Il faut le remarquer, c'est nécessairement de la bourgeoisie qu'émanent ces éléments de perturbation, et ce sont les gouvernements parlementaires, organes d'une telle classe, qui surtout favorisent et protègent une telle politique. Aussi c'est en Angleterre que cette politique extra-occidentale a son complet développement. Grâce au régime parlementaire, une portion de la bourgeoisie a fait servir une hautaine aristocratie à favoriser et diriger des expéditions militaires dans le but d'ouvrir, par toutes sortes de moyens, des débouchés commerciaux. Ce système politique provoque le dérèglement des forces industrielles, outre qu'il pousse à la démoralisation même du prolétariat en cherchant à le lier à une fructueuse exploitation du reste de la Planète. Cette politique a du reste eu toujours l'appui habituel du journalisme, qui n'est qu'un complément nécessaire du régime parlementaire. Nous avons vu les organes les plus accrédités du journalisme anglais pousser au massacre systématique des Indous, et inventer pour atteindre un tel but les plus monstrueuses calomnies. D'admirables protestations ont surgi en Angleterre contre ces sanguinaires manifestations (1). Mais l'ensemble du journa-

(1) Voir *l'Inde*, par Richard Congrève, 1 vol. in-8°, chez Dunod, quai des Augustins, 49. — Voir également, à la fin de la notice de M. le docteur Robinet sur Auguste Comte, la traduction de la protestation publique de M. Richard Congrève contre le *Te Deum* ordonné par le gouvernement britannique pour la terminaison de l'insurrection de l'Inde.

lisme occidental n'a nullement protesté contre d'aussi blâmables excès.

C'est donc sur l'opinion publique, dont les gouvernements, surtout dictatoriaux, sauront se faire l'organe, que nous pourrons trouver en Occident un point d'appui énergique pour réagir contre une politique extra-occidentale vraiment nuisible.

Il faut d'abord, dans le cas spécial qui nous occupe, que l'opinion publique change profondément son point de vue relativement à la civilisation chinoise. — Il faut qu'on admette qu'il y a là, malgré de stupides préjugés, une civilisation respectable dont il faut connaître les conditions d'existence avant de chercher à la modifier; il faut aussi reconnaître enfin que l'Occident doit tendre lui-même à sortir d'une situation profondément révolutionnaire, pour arriver à une situation vraiment normale, avant de chercher à modifier d'autres civilisations; modifications qui, en vertu de leur caractère indéterminé, ne peuvent être que perturbatrices pour les populations sur lesquelles on agit, et démoralisatrices pour celles qui agissent.

La civilisation chinoise s'est développée graduellement, et constamment dans une direction déterminée, depuis quatre mille ans. Elle préside aux destinées de la moitié de l'espèce humaine, qu'elle fait vivre convenablement, et dans une situation à beaucoup d'égards préférable à celle d'une grande partie du prolétariat occidental. Cette civilisation vraiment organique, solidement assise sur une constitution admirable de la famille, offre un spectacle où le superficiel orgueil révolutionnaire de l'Occident peut puiser d'utiles leçons. Placés à un point de vue normal, les Chinois conçoivent que tout développement social doit accepter la continuité, et que le présent, né du passé, pour préparer l'avenir, doit d'abord le respecter et l'honorer, au lieu de le maudire et de le méconnaître d'après une ingratitude aussi immorale qu'absurde. Enfin, ce grand empire a finalement subordonné, au siècle dernier, les populations tartares, il les a enfin liées à un noyau civilisateur; la Chine remplit ainsi la fonction qu'une superficielle appréciation attribue à la Russie, et la remplit

certainement mieux que celle-ci n'aurait pu le faire. — Cette grande civilisation fait donc vivre sous un régime pacifique la moitié de l'espèce humaine (1), sans opposer à une action rénovatrice d'autre résistance vraiment sérieuse que celle qui résulte d'une juste méfiance contre la forme, réellement anarchique, que présente la civilisation occidentale. Quoique l'Occident possède en lui un développement des forces sociales qui lui confère définitivement la suprême initiative, il n'en est pas moins vrai que ces forces non réglées constituent un état profondément anarchique, dont l'action sur la Chine serait nécessairement funeste. Que l'Occident résolve enfin le problème de son organisation normale; jusque-là, les directeurs de la civilisation chinoise ne pourront que contempler, avec plus de répulsion (2) que de sympathie, une agitation de plus en plus convulsive et dont la réaction ne

(1) « Pour joindre mon propre témoignage à celui de M. Ellis, j'affirmerai que, durant notre voyage en Chine, je n'ai vu (excepté à Canton (*a*) que très peu d'exemples d'une misère abjecte parmi les basses classes, ou d'un luxe extravagant parmi les classes élevées. » (J.-F. Davis, ancien Président de la Compagnie des Indes en Chine.)

J.-F. Davis cite ensuite les paroles caractéristiques d'un Chinois, Tien-ki-chi, qui expose les raisons d'après lesquelles il se félicite d'être né en Chine. — J.-F. Davis ajoute à la suite de cette citation les réflexions suivantes : « Assurément, le pays dont les habitants s'expriment ainsi ne saurait passer pour mal gouverné. Un fait encore plus remarquable, c'est cette maxime populaire que les Chinois citent fréquemment : L'empereur et le sujet qui violent la *loi* sont aussi coupables l'un que l'autre. » (*De la Chine*, par J.-F. Davis,)

(2) « J'entretenais, il y a quelques années, des relations amicales et suivies avec un jeune lettré du nord de la Chine, que le désir de voir l'Europe avait amené à Paris... Il admirait sans réserve nos découvertes scientifiques modernes, la photographie, le galvanisme, les merveilles de l'électricité. Mais il n'enviait guère en général que les résultats positifs de nos sciences, le côté moral de notre ensemble social était loin de l'impressionner favorablement.

« Il reconnaissait franchement la supériorité de notre initiative intellectuelle, sans être bien persuadé qu'il dût nous l'envier.

« Les yeux de votre intelligence sont plus perçants que les nôtres, « me disait-il, mais vous regardez si loin que vous ne voyez pas autour « de vous.

« Vous avez un esprit hardi qui doit vous faire réussir en beaucoup « de choses, mais vous n'avez pas assez de respect pour ce qui mérite « d'être respecté. Cette agitation perpétuelle dans laquelle vous vivez,

(*a*) L'exception est caractéristique, et l'on voit nettement les effets, désastreux jusqu'ici, des contacts européens.

pourrait être que perturbatrice. Irons-nous transporter notre mépris de toute autorité, notre famille en décomposition où le juste respect pour la puissance paternelle devient une exception, au milieu d'une civilisation fortement assise sur une admirable constitution organique de la famille ? On conçoit donc la juste répulsion de ce peuple contre des contacts plus intimes avec l'Occident; l'analyse scientifique la plus exacte et la plus approfondie doit la sanctionner, en même temps qu'elle doit proclamer, au nom de la raison comme de la morale, la nécessité de restreindre au lieu d'étendre de tels contacts.

L'Occident régénéré aura sans doute à exercer plus tard une action pacifique, aussi salutaire que profonde, sur cette grande civilisation pour fonder l'état normal de l'espèce humaine sur notre planète. Il est donc utile d'indiquer les lacunes propres à cette civilisation, et que notre action graduelle fera cesser, pour constituer enfin l'Humanité.

La lacune capitale et qui, au point de vue mental, domine toutes les autres, c'est l'absence de l'institution sociale de l'abstraction scientifique. L'observation et la science concrètes ont amplement surgi et se sont largement développées en Chine, mais non l'observation et la science abstraites. De là absence de généralité suffisante, et impossibilité d'une véritable systématisation mentale. La généralité comme la systématisation ne peuvent résulter que de l'abstraction scientifique.

Mais la constitution mentale de la Chine fournira, comme je l'ai déjà indiqué du reste, un point de départ admirable, pour y faire graduellement admettre par les intelligences

« ce besoin constant de distraction, indiquent clairement que vous ne « vous trouvez pas heureux.

« Chez vous on est toujours comme un homme en voyage ; chez nous, « on aime à se reposer. Quant à vos gouvernements, je veux croire qu'ils « ont du bon ; mais s'ils vous convenaient aussi bien que nous convient « le nôtre, vous n'en changeriez pas si souvent. Je suis bien sûr, moi, « de retrouver dans mon pays les institutions que j'y ai laissées, et je « vois que pas un d'entre vous ne me garantirait seulement pour deux « ans la solidité de son gouvernement d'aujourd'hui. » (*La Chine devant l'Europe*, par le marquis d'Hervey-Saint-Denis.)

directrices la vaste construction abstraite, gloire de l'Occident et base de sa suprématie finale. Et cela ne peut avoir lieu que parce que la science coordonnée trouve son aboutissant final dans la morale, d'après l'incomparable systématisation d'Auguste Comte. — Nous admettons, comme les penseurs chinois, que la morale doit dominer à la fois l'évolution théorique comme l'activité pratique. Mais, d'après ce principe même, on peut bientôt faire comprendre qu'au point de vue théorique comme au point de vue pratique, une constitution efficace de la morale exige précisément une longue préparation abstraite qui va, par des échelons successifs, de la mathématique à la morale. (Mathématique, astronomie, physique, chimie, biologie, sociologie, morale.)

Car la morale institue le gouvernement de la nature humaine d'après sa connaissance approfondie. Or, la connaissance de la nature humaine repose nécessairement, pour être vraiment profonde, sur la connaissance des lois réelles des divers phénomènes qui influent sur elle. Comment connaître l'homme sans connaître les lois statiques et dynamiques des phénomènes sociaux, et ces phénomènes eux-mêmes comment les apprécier sans connaître les lois de la vie, qui dépendent à leur tour des phénomènes chimiques comme ceux-ci des phénomènes physiques, qui s'accomplissent sous l'influence des phénomènes astronomiques et finalement mathématiques. Mais si la connaissance abstraite des lois des divers phénomènes distincts est indispensable à une saine théorie scientifique de la nature humaine, elle l'est aussi à l'institution de son gouvernement. Car la modificabilité dépend, autant que la systématisation, de la connaissance des lois abstraites.

Ainsi donc la constitution mentale de la civilisation chinoise, malgré son immense lacune, présente néanmoins un point de départ suffisant pour que l'Occident régénéré puisse déterminer en elle des modifications aussi salutaires que profondes.

Au point de vue de la famille, l'Occident a, quant aux relations filiales et paternelles, plutôt à apprendre qu'à enseigner. En acceptant, sous ce rapport, une constitution vraiment organique, nous n'aurons qu'à la systématiser. Quant aux

relations conjugales, l'incomplet développement militaire propre à la Chine les a maintenues dans un état imparfait. Mais, à cet égard, et au nom du perfectionnement universel admis par l'école de Confucius comme le but final de l'existence humaine, on pourra facilement faire admettre une pleine monogamie, monogamie étendue jusqu'au veuvage éternel. Du reste, les respects universels dont le veuvage est l'objet en Chine faciliteront une telle transformation.

Au point de vue social, les Chinois sont arrivés plus pleinement que l'Occident à l'état vraiment normal, c'est-à-dire au régime industriel et pacifique, de telle sorte même que l'action militaire y est réduite à la pure fonction normale de la gendarmerie. Mais la division entre les entrepreneurs et les travailleurs, base nécessaire de toute systématisation industrielle, n'est développée en Chine que d'une manière radicalement insuffisante, surtout pour l'agriculture où domine presque exclusivement la très petite propriété; de sorte que la constitution normale de l'état industriel et pacifique ne peut finalement surgir qu'en Occident. D'un autre côté, l'absence de science abstraite n'a pas permis en Chine l'établissement de la grande industrie fondée finalement sur l'emploi des machines; de telle sorte que la lacune mentale de cette civilisation a constitué une profonde lacune matérielle. Sous cet aspect encore, la systématisation industrielle, qui repose nécessairement sur la division entre les entrepreneurs et les travailleurs et sur l'emploi connexe des machines, ne pouvait surgir qu'en Occident, sous l'impulsion de la science régénérée, arrivée enfin à l'état religieux. Mais cette systématisation, une fois surgie, pourra graduellement être admise dans une civilisation qui reconnaît le principe fondamental de la prépondérance normale de la vie industrielle et pacifique. Jusque-là, toute tentative prématurée de transporter en Chine notre type occidental d'une vaste concentration de capitaux et d'un emploi développé des machines n'aurait d'autre effet que de produire d'effroyables perturbations (1). Du reste, le spectacle de notre anarchie industrielle

(1) « Toutes les mesures capables de contribuer au maintien de l'ordre et de la tranquillité générale sont prises avec une sollicitude vraiment

ne peut beaucoup séduire les hommes d'Etat de la Chine pour les pousser à une introduction prématurée et fatale.

En résumé donc, respectons cette grande et noble civilisation. Comprenons enfin que si elle présente des lacunes incontestables, on ne peut chercher à les remplir qu'en partant d'une connaissance approfondie de la société correspondante. Son état actuel, résultat de tout son passé, doit être pris pour point de départ d'une modification systématique et graduelle. Admettons désormais que l'Occident lui-même doit être sorti de son état d'anarchie, doit être enfin régénéré, parvenu, au moins dans l'ensemble, à l'état normal, avant de tenter une action profonde sur la Chine. Comprenons enfin que nos efforts pour agir violemment sur ce grand peuple ne peuvent être que perturbateurs pour lui et démoralisants pour nous. Respectons l'évolution spontanée de cette grande civilisation, et dans les libres contacts émanés des relations commerciales, sachons nous dégager de préjugés vraiment puérils, et comprendre les nobles côtés d'une organisation qui dirige convenablement la moitié de notre espèce. C'est en apportant ainsi dans nos appréciations une disposition rationnelle et morale que les relations commerciales actuellement constituées pourront préparer spontanément, par une libre et volontaire adhésion, l'action que l'Occident régénéré pourra être alors digne d'exercer.

Pierre LAFFITTE.

FIN

admirables. La vérité est qu'il existe chez les Chinois une activité infatigable qui les assimile d'une manière frappante aux nations les plus intelligentes de l'Occident, en même temps qu'elle les distingue éminemment aussi de tous les peuples asiatiques. On pourra trouver notre assertion assez étrange, mais nous ne craignons point de dire que, pour tout ce qui entre dans la composition des communautés industrielles et bien organisées, il y a infiniment moins de différence entre eux et les Anglais, les Français et les Américains, qu'entre ces peuples et les habitants de l'Espagne et du Portugal. Nous verrons avec quel art, quelle adresse les Chinois ont su tirer parti de la force des divers éléments ; ils ignorent, il est vrai, la puissance de la vapeur... *la première idée qui frappe un Chinois intelligent auquel on explique les effets de nos machines est celle des maux qui pourraient fondre sur son pays si ce système, dont il considérerait l'importation comme un véritable fléau, venait à y être inopinément introduit.* » (*De la Chine*, par J.-F. Davis.)

COMMENT LES AUTRES NOUS VOIENT

Un des plus lamentables côtés de cette misérable guerre consiste en ce qu'elle a concentré sur notre nation l'indignation, la haine et la crainte de tout le monde civilisé. Avec l'orgueil insulaire que les Anglais ont longtemps regardé comme la première de leurs qualités, on nous avise d'accepter avec indifférence, et non même sans une certaine satisfaction, un pareil état de choses. C'est, nous dit-on, « l'hommage que nos voisins plus faibles rendent à notre force et à notre bonne fortune ». C'est « simplement de l'envie », c'est « le dépit de ceux que nous avons distancés dans la grande course ». Ainsi le public est nourri de mensonges et endurci dans son amour-propre. La guerre a été entreprise, elle est continuée à l'aide d'erreurs, de faux prétextes, de calomnies, d'équivoques et de manœuvres frauduleuses. Mais, dans tout ce système de fausseté, pas une n'est aussi misérable et aussi dangereuse que l'odieuse plaisanterie qui consiste à prétendre que le mépris du monde civilisé n'est que pure jalousie et non dédain justifié et honnête indignation.

Sans doute, on nous envie; mais la condamnation morale et la répulsion de sentiment que cette guerre a soulevées contre nous est quelque chose de tout différent de la jalousie et du mauvais vouloir. On en peut voir la preuve dans cette explosion d'indignation universelle et spontanée qu'ont offerte les peuples les plus différents de race, d'intérêts et de puissance. Grands et petits, forts et faibles, nations démocratiques ou régimes absolus, terriens ou maritimes, les peuples marchands comme les peuples guerriers, tous, nos anciens alliés, nos vieux amis comme nos rivaux et adversaires, poussent contre nous la même clameur. Si de quelques rares côtés

nous recueillons de faibles marques de bon vouloir, l'explication en est facile. Les Etats-Unis croient ou feignent de croire que nous leur avons rendu quelque service dans leur propre carrière impérialiste. Ils sont heureux d'avoir un exemple à citer et, officiellement du moins, font parade de leur bonne volonté à notre égard. Mais tous les mensonges de nos journaux n'ont pu cacher cette vérité que l'opinion indépendante en Amérique a stigmatisé cette guerre comme une honte, comme un crime, et que le peuple américain, tout en reconnaissant l'utilité d'avoir une nation sœur engagée dans le même jeu d'annexions et de conquêtes, répudie toute notre politique et condamne notre agression. Cette manifestation générale du vrai sentiment américain est d'autant plus significative que les circonstances l'inclineraient à pencher vers notre côté; des pertes et des rebuffades, nous en avons docilement accepté de leur part, mais le Sud-Africain leur importe aussi peu que le pôle Antarctique. Cependant, le peuple américain pense que nous avons joué un vilain jeu et maintenant, en dépit de ce que débite notre presse, le peuple anglais sent très bien comment nous sommes jugés. Pour comble, voici que le sultan nous adresse ses plus chaudes congratulations.

L'ineffable Abdul est le seul grand souverain qui n'ait que des compliments pour notre reine et son ministre. Il aura tout un sac de civilités diplomatiques à verser sur la tête de lord Salisbury quand on lui parlera de l'Arménie, de la Grèce et des races chrétiennes. Nous envierions presque les représentants de ces « nations mourantes » lorsqu'ils viennent à Downing-Street, après de récents outrages, et qu'ils sourient et saluent : « *Morituri te salutant;* » mais le vieux Turc prend sa revanche lorsqu'il voit les Bretons, ces vieux champions de la liberté, des nationalités, de l'Evangile, foulant aux pieds deux petites républiques protestantes. Les Grecs, il est vrai (que lord Salisbury est supposé les avoir sauvés d'un destin pareil à celui qu'il s'efforce d'infliger aux Boers), les Grecs semblent vouloir placer leur but politique en dehors de la morale et de la justice; comme toutes les créatures faibles et pourchassées, ils inclinent du côté où ils attendent des secours et ils s'empresseraient de crier : « Vive Victoria ! » et « Vive

Belzébuth! » même, s'ils le voyaient conduisant son armée infernale vers la Corne-d'Or pour chasser Abdul et les mettre à sa place.

Il n'est pas douteux que l'empereur d'Allemagne se refuse à suivre les sentiments de ses peuples sympathiques aux Boers, mais c'est là peut-être le plus sinistre présage. Ce n'est pas pour rien que l'empereur fait parade de son amitié en dépit du courant profond que nos pirateries inspirent aux Allemands. « *Do ut des* » était la devise de Bismarck, et c'est aussi la sienne. L'empereur Guillaume est un homme d'Etat à longue portée, qui attend son « *quid pro quo* ». Depuis son fameux télégramme, il a changé sa politique; il cherche maintenant à faire de l'Allemagne une grande puissance maritime; il a poursuivi son projet naval avec une force de volonté et une ténacité sans égales; dans sept ans, il aura une puissante flotte, mais des centaines de navires de guerre et des millions dépensés ne suffisent pas à faire de l'Allemagne une grande puissance maritime tant qu'elle n'a pas en proportion des rivages, des ports, des docks et une population de vrais marins. Pour le moment, les seuls rivages utilisables de l'Allemagne sont restreints entre l'Elbe et l'Ems, guère plus étendus que la côte qui va de Nore à Yarmouth. Les côtes orientales s'étendent vers la Baltique, où elles ont en face le Danemark, la Suède et la Russie. Depuis sept cents ans, les chefs de l'Allemagne ont reconnu que la nature lui avait refusé un pouvoir dominant sur mer.

Une seule chose peut le lui donner; cette seule chose, c'est la possession ou le contrôle de cette merveilleuse côte de Hollande qui s'étend sur deux cents milles, depuis Emden jusqu'à Flushing, avec ses estuaires, ses îles intérieures, ses ports, ses canaux et sa rude race de chiens de mer. Mariage, traité ou protectorat, les hommes d'Etat de l'Allemagne cherchent un moyen de s'assurer d'une façon quelconque le contrôle effectif sur cet unique rivage. Etant données la richesse de l'Allemagne et sa race magnifique, pour qu'elle devienne, même sur mer, notre rivale, il ne lui manque que d'avoir les ressources de la Hollande à sa disposition. Ainsi, les rêves les plus extravagants de Guillaume II ou de ses pro-

fesseurs et journalistes pourraient devenir une réalité. Nous ne prétendons pas qu'ils veuillent, pour le moment, s'emparer de la Hollande par un simple coup de force, mais ils rechercheront des arrangements matrimoniaux et autres alliances; ils offriront un protectorat ou une incorporation ou une unification impériale, et ne recourront à la force que tout à fait en dernier ressort; mais s'ils trouvent nécessaire de demander la franchise pour leurs uitlanders et de procéder à l'unification de l'Empire sous prétexte de civilisation, le terrain est tout préparé. Le Hollandais détestera cela, mais il nous déteste encore plus. Nous ne pouvons plus parler de maintenir l'indépendance de la Hollande sans soulever les risées de l'Europe; l'Angleterre a perdu ses droits, ses anciens droits de naissance, de faire entendre dans le conseil de l'Europe les mots de « liberté, indépendance, justice ». Maintenant elle sera citée comme le type de l'agresseur, de l'oppresseur, du spoliateur des faibles, et les tzars et les sultans passeront au rang de tyrans ordinaires, et si l'Allemagne, la France ou la Russie ont occasion de s'annexer ce petit voisin pour l'élever « à la civilisation », c'est lord Salisbury, c'est le jungoïsme breton qui leur auront enseigné la manière.

Ce ne sont point nos grands rivaux et nos anciens adversaires qui nous condamnent avec le plus de véhémence, ce sont nos vieux amis et aussi les nations faibles ou éloignées. Il est en effet à remarquer que, dans cette misérable et honteuse affaire, les gouvernants et les hommes d'Etat des grandes puissances ont été bien évidemment neutres, « éminemment corrects », comme disent les Français. Les cabinets se réservent, surveillent les événements et voient sans ennui l'Angleterre plongée dans ses lointains embarras et perdant toute son autorité morale. Ils ricanent à la pensée qu'elle ne peut plus régner en Chine et sur le golfe Persique, ni les fatiguer de l' « onctueuse moralité » de sa diplomatie. Des mains anglaises ont noirci le drapeau de l'Union Jack, dont les plis ne recouvrent plus la liberté et ne protègent plus les opprimés. Le monde va appartenir au plus fort et les plus fortes têtes des grandes puissances saluent le nouvel Evangile et étudient le nouveau « Prince » de Machiavel dans l'édi-

tion revue et augmentée par lord Salisbury. « Oui, disent-ils, la charge du Prince consiste à « sauver l'Etat », il doit être « en même temps un lion et un renard »; il est souvent nécessaire pour sauver l'Etat « de faire des choses contraires à la bonne foi, contraires à la charité, à l'humanité, à la religion ». Voici ce que nous enseignons aux autres, au sortir du Congrès de La Haye, et les astucieux gouvernements murmurent : « Voici un nouveau Daniel qui vient pour nous juger. »

Le fait le plus significatif est celui-ci : tandis que les cabinets et les gouvernants s'abstiennent soigneusement de tout ce qui ressemblerait à une opposition ou à un blâme, la condamnation de la guerre vient du fond même des cœurs de tous les peuples et souvent malgré les efforts de leurs gouvernements, de ceux mêmes les moins puissants, les plus éloignés, de ceux qui ont toujours été nos amis, qui nous ont toujours respectés et qui n'ont aucune raison politique ou commerciale de nous jalouser. Jusqu'à l'année dernière, les Hollandais furent nos amis, unis à nous par la parenté des deux reines et par des affinités politiques et intellectuelles. Maintenant le peuple hollandais nous abomine, le nom anglais est par eux redouté et méprisé, un de nos compatriotes peut difficilement traverser leur pays sans être insulté. Ils ont de trop bonnes raisons pour nous traiter ainsi. Une génération passera avant que nous cessions d'être pour un Hollandais ce qu'est un Russe pour un Polonais, un Allemand pour un Danois. Il en est de même avec les Suisses, nos anciens et bons amis, avec les Italiens, les Autrichiens, les peuples des Balkans et l'Espagne.

La condamnation qu'ils prononcent est basée sur un jugement moral, non sur des intérêts égoïstes; mais l'indignation la plus vive vient des nations les plus faibles, qui voient la bannière de l'Angleterre devenir un symbole de piraterie. Seules, les natures basses et méchantes peuvent se réjouir du dégoût qu'elles inspirent à leurs voisins; l'homme décent, l'homme honnête frémit lorsque sa conscience le force à reconnaître que c'est sa propre conduite qui a soulevé un universel dégoût.

J'ai sous les yeux un appel signé de cent soixante-onze professeurs et sept universités de Hollande, contenant des noms dont la réputation est européenne, qui s'adresse aux professeurs et aux universités américaines pour demander d'arrêter « cette horrible guerre » et « d'empêcher l'écrasement de deux Républiques libres ». Les professeurs aux Etats-Unis sont d'accord avec ceux de toutes les écoles du monde, à l'exception de celles d'Angleterre et d'Ecosse. Un tel élan de l'opinion la plus libre et la plus éclairée n'est pas une chose qu'on puisse insolemment mépriser. Voici une lettre envoyée de France à un de nos politiciens les plus en vue : « L'Angleterre, y est-il dit, est la honte et le fléau de l'humanité. » Nous pouvons sourire, mais nous sentons bien que c'est là le jugement de millions de critiques étrangers qui n'ont vis-à-vis de nous aucune raison de nous en vouloir; sous une forme moins violente, il exprime le sentiment d'une multitude de clairs esprits et de cœurs généreux en dehors de ce pandémonium auquel nous avons décerné le beau nom d'Anglais. Notre cynique gouvernement, notre presse mercantile peuvent voir avec satisfaction la libre opinion étouffée dans ce pays, les conseillers les plus sages insultés et injuriés; mais le jugement du monde civilisé marque d'infamie cette guerre et son but plus ou moins avoué, et les voix des 4,000 femmes réunies l'autre jour, sous la menace des ruffians, représentent l'esprit grave et assagi auquel reviendront les Anglais lorsqu'ils se réveilleront de leur orgie criminelle, lorsqu'ils se réveilleront? — mais trop tard pour réparer les désolations et le sang versé — trop tard pour restaurer le vieil honneur de notre patrie.

Frederic HARRISON.

(Traduit de la « **Positivist Review** » du 14 Charlemagne 112, par L. BARADUC.)

BULLETIN DE FRANCE

I. — SOCIÉTÉ POSITIVISTE DE PARIS

La séance de la Société positiviste de Paris, du mercredi 3 Dante 112 (18 juillet 1900), a eu le caractère d'une intime soirée de famille, embellie par la présence de quelques dames.

Etaient présents parmi nos confrères étrangers : M. le Dr Anton Nystrom, directeur de l'Institut ouvrier de Stockholm, et Mme Nystrom; M. Patrick Guedez, professeur à l'Université d'Edimbourg; le Dr Porfirio Parra, professeur d'anatomie à l'Ecole de médecine de Mexico, membre de l'Académie de médecine, délégué du Mexique au XIIIe Congrès international de médecine; M. Pablo Macedo, ancien professeur de droit pénal à l'Ecole nationale de droit de Mexico, député au Parlement mexicain; M. A.-M. Chavez, ancien directeur des postes et télégraphes du Mexique.

Une jeune artiste suédoise, Mlle Houlson, amenée par M. et Mme Nystrom, a procuré à la réunion le plus vif plaisir en lui donnant l'occasion d'apprécier son talent de pianiste, plein de nuances et de délicatesse.

Un des assistants a demandé la parole pour inviter la Société positiviste à rendre hommage à la mémoire du président Juarez et à s'associer ainsi aux manifestations qui se produisaient sur tous les points du territoire mexicain, en ce jour qui était précisément l'anniversaire de la mort de ce grand homme.

« La mémoire de Benito Juarez nous est chère, dit-il, pour plusieurs raisons. Il fut le général qui défendit l'indépendance de sa patrie avec une vaillance, avec une opiniâtreté finalement victorieuses. Il fonda définitivement dans son pays l'ordre républicain, qui est la forme moderne de l'émancipation politique ;

nous lui savons gré encore d'avoir osé donner à sa victoire une juste et décisive sanction en exécutant l'usurpateur étranger.

« Enfin, et surtout, il convient aujourd'hui de rappeler que la première préoccupation de cet homme d'Etat, en réorganisant son pays, fut de donner à l'enseignement une base scientifique et positive. Il comprit que les réformes politiques sont vaines, si elles ne sont précédées ou tout au moins accompagnées de réformes correspondantes dans l'enseignement. Ce fut l'œuvre essentielle de la reconstruction à laquelle il présida.

« Devant nos confrères mexicains ici présents, vous me permettrez de rappeler qu'à la tête de la commission chargée d'élaborer le plan de l'éducation nationale mexicaine, Juarez plaça deux disciples directs d'Auguste Comte, M. Contreras Elizalde et le Dr Barreda. Ici même, en ce modeste appartement, ils étaient venus l'un et l'autre écouter le Maître ; ici furent recueillies ces semences fécondes qu'ils emportèrent et firent fructifier au delà de l'Océan.

« Nous ne savons pas assez en France, nos hommes politiques surtout ignorent trop profondément tout le profit qui est résulté de cette précoce initiation et comment le Positivisme, sur ce sol généreux, et grâce à l'impulsion de ces hommes éminents, a fait preuve d'efficacité politique et éducatrice.

« Les progrès de tout genre réalisés par le Mexique sont là pour l'attester. Ne nous étonnons pas si ce pays marche à l'avant-garde, s'il a su se garder de toutes les dissidences, s'il s'est montré le plus empressé à souscrire pour la glorification d'Auguste Comte, et si nous ne pouvons mieux faire que de le proposer et de le prendre pour modèle.

« C'est que les Contreras et les Barreda ont eu des successeurs ; ils ont créé une tradition de science, de dévouement civique et de discipline mentale. Nous avons le bonheur de voir à cette réunion M. le professeur Porfirio Parra, l'élève préféré et le digne continuateur du Dr Barreda. Naguère, nous avions le grand plaisir d'entendre M. Agustin Aragon, qui se proclame lui-même l'élève respectueux de M. Parra. Il nous a charmés autant qu'instruits en nous initiant à l'histoire du Positivisme au Mexique, et a laissé parmi nous les plus chaudes sympathies.

« Je vous propose de prier nos confrères mexicains ici présents de transmettre à leurs compatriotes l'expression de notre admiration pour la mémoire de Juarez et de notre fraternelle affection pour les positivistes mexicains. »

Cette proposition a été votée par acclamation, et le professeur

Parra remercie en quelques mots émus la Société positiviste et l'auteur de la proposition. Avant de se séparer, nos confrères ont demandé à visiter les pièces retirées de l'appartement et la chambre où mourut Auguste Comte. Guidés par M. Antoine, qui avait du reste présidé à l'organisation de cette soirée, ils ont vu, avec une émotion pieuse qui ne se dissimulait pas, toutes les précieuses reliques qui rappellent la vie et la mort du noble penseur, notre commun Maître.

A l'une des séances précédentes de la Société positiviste, M. Frederic Harrison, dans une causerie très intéressante et très applaudie, avait mis ses coreligionnaires français au courant des divers incidents de la question Sud-Africaine, et avait exposé la solution préconisée par les positivistes anglais.

II. — DISCOURS

Prononcé à la distribution des prix de l'Ecole primaire supérieure de Mortagne-sur-Sèvre (Vendée),

Par le Dr A. Cancalon, ancien maire de Mortagne,
Fondateur de l'Ecole.

Mesdames, Messieurs, mes chers Enfants,

Cette cérémonie, cette assistance si nombreuse évoquent en moi mille souvenirs très doux d'un passé déjà lointain.

Je suis heureux, je suis ému devant cette manifestation qui prouve que le cœur de Mortagne n'est pas changé.....

Puisque le droit m'est accordé de retarder d'un moment la joie qu'auront ces enfants en recevant leurs récompenses, permettez-moi d'analyser à leur intention ce sentiment : *l'amour d'une commune*, et de leur montrer qu'il peut être très vif, sans avoir rien d'affecté, et qu'il est un des éléments nécessaires de notre patriotisme.

Ces réflexions s'adressent plutôt, mes chers enfants, à ceux d'entre vous dont les études sont terminées. Puissent-elles les aider à mettre en pratique le précieux enseignement civique dont nos maîtres nous ont donné la théorie et l'exemple.

Une des devises d'Auguste Comte, l'auteur sublime de la philosophie et de la politique positives, c'est qu'il faut aimer et servir sa famille, sa patrie et l'humanité.

Entre la famille et la patrie, quand celle-ci est étendue sur un vaste espace, il existe des groupements intermédiaires qui sont

pratiquement indispensables. La famille n'en reste pas moins l'élément essentiel, fondamental d'où sort tout le reste.

La plupart de ces groupements sont arbitraires et n'ont qu'une existence factice ou, si vous voulez, administrative. Ils rendent plus facile la tâche du pouvoir central, mais on pourrait les modifier sans inconvénient sérieux : que ce soit le canton, l'arrondissement ou le département. Il n'en est pas de même de la commune.

Elle remonte le plus souvent à un passé très ancien, au défrichement du territoire, ou même à un municipe romain; elle a une autonomie, une personnalité morale, elle est douée d'une vie propre, quoique subordonnée à l'organisme national.

Lorsque la Constituante abolit les anciennes provinces dont l'organisation était une force contre-révolutionnaire, elle respecta avec raison l'ancienne division des paroisses. C'est un exemple de réforme faite avec modération, dans la mesure de l'utile, sans vaine réaction contre le passé.

Il est à la mode de gémir sur la disparition des provinces et de vouloir les ressusciter sous prétexte de décentralisation. Mais c'est une illusion. Il suffit de considérer que la France s'étant couverte d'un réseau de voies ferrées, les intérêts et les attractions se sont déplacés en conséquence, d'abord et surtout en faveur du foyer principal, Paris, qui se trouve bien plus rapproché qu'autrefois des extrémités. Les foyers secondaires, qui sont les grandes villes, rayonnent et attirent, non pas en raison de leur passé historique, mais en raison de leur importance, de la facilité des communications et des convenances économiques. Nous souviendrions-nous que Poitiers est notre capitale de province, si nous n'avions encore quelques liens administratifs avec cette ville? Nous intéresse-t-elle plus directement que Tours ou que Bordeaux? bien moins que Nantes, à coup sûr.

Si le nom de petite patrie qu'on donne volontiers à la province exprime une idée juste, c'est la commune qu'elle devrait servir à désigner. A mon avis, elle répond aussi bien du reste à l'idée d'une grande famille. Prenez de ces deux définitions celle qui vous plaira, petite patrie ou grande famille, l'une comme l'autre contient une part de vérité et toutes les deux sont incomplètes. Il n'en peut être autrement, puisque la commune est intermédiaire entre les deux termes : famille et patrie. Soulignons seulement deux différences capitales : la patrie a des droits que n'a pas la commune; les femmes, qui ont un rôle magnifique dans la famille, n'en ont aucun dans la commune.

Quoi qu'il en soit, la commune, comme tout être collectif complet, a des fonctions multiples qui nécessitent le concours d'organes divers et coordonnés entre eux.

Dès que vous le pourrez, jeunes gens, étudiez cette organisation, suivez-en le fonctionnement, observez, renseignez-vous, interrogez, et vous en saisirez facilement l'harmonie.

Je ne veux pas faire appel à des sentiments égoïstes et vous dire que vous tirerez de cette étude des connaissances pratiques et fort utiles; j'aime mieux vous dire que, connaissant mieux votre commune, vous apprendrez à l'aimer et vous préparerez à la bien

servir, et que vous saisirez mieux ensuite le rôle de la patrie et les raisons que nous avons de l'aimer par-dessus tout.

La moindre commune a son pouvoir exécutif, son parlement, son suffrage à deux degrés. Tout ce que fait un grand gouvernement, sauf la défense nationale et les relations extérieures, elle le fait en petit sous la tutelle et le contrôle du pouvoir central.

Dans ses fonctions entrent l'état civil, la police locale, le problème des finances à équilibrer, des routes à créer ou à entretenir, des édifices à bâtir ou à réparer. Elle veille à la santé publique par des mesures d'hygiène, elle a une administration de l'assistance aux indigents: mission délicate entre toutes. Son plus constant souci, ce sont les écoles, par lesquelles elle prépare l'avenir et contribue autant qu'elle le peut aux progrès futurs. Elle entretient le culte de ceux qui ne sont plus par le soin pieux qu'elle a de son cimetière. Elle participe à l'administration des biens de fabrique.

Est-ce tout? Elle est encore au service du pouvoir central pour toutes les grandes fonctions, qui ne sauraient être décentralisées ou émiettées sans que l'organisme national perde de sa cohésion, tels le service militaire et la police générale.

Je pourrais compléter ce tableau, mais, quoique abrégé, il suffit à vous montrer qu'une administration communale a des rouages très nombreux, un mécanisme compliqué, et qu'il y faut le concours de beaucoup d'hommes de bonne volonté.

Vous ne trouverez pas un meilleur exemple et plus proche de vous de solidarité humaine. Vous comprendrez que, même en dehors de la famille, une génération hérite des précédentes et travaille pour celles qui suivront, et que telle est la loi de l'humanité.

Après avoir été électeurs consciencieux et exacts, votre tour viendra peut-être d'être élus et, sans l'avoir sollicité, d'avoir l'honneur de participer à l'œuvre collective. N'écoutez pas alors les conseils de l'égoïsme, aussi lâche devant l'action qu'empressé à la critique. Acceptez avec bonne volonté, après avoir fermé votre cœur aux inimitiés personnelles.

Je vous recommande, non pas comme un exercice de vaniteuse érudition, mais comme un moyen d'unir et de fortifier l'un par l'autre l'amour de votre commune et le culte de la patrie, de rechercher les faits qui rattachent l'histoire locale à l'histoire générale du pays.

Nous aimons un peu plus Mortagne en raison de certains faits qui furent le contre-coup des grandes crises nationales. Pendant la guerre de Cent ans, le château est pris par les Anglais, délivré, repris par Du Guesclin et Olivier de Clisson.

Pendant les guerres de religion, Mortagne et son église sont brûlés. Henri IV, lorsqu'il est encore simple chef de la Réforme et parcourt le pays pour lever des troupes, y fait son apparition.

Pendant la Révolution, Mortagne a énormément souffert pour la liberté. Je ne veux pas remuer les cendres de la guerre civile, mais la question du patriotisme se posait alors sur son vrai terrain et Mortagne fut avec ceux qui faisaient face à la frontière. En un jour de combat décisif, entre la rétrogradation et la révolution; Kléber et Marceau, deux généraux dont le loyalisme républicain égalait la vaillance et la capacité, se rencontrèrent sous ses murs.

Ce sont de précieux souvenirs. Si nos vieilles murailles pouvaient parler, elles raconteraient les joies et les tristesses de notre histoire nationale.

Et maintenant encore, mes chers amis, l'étude attentive d'une commune, sa connaissance exacte fournit une base d'appréciation pour l'état général du pays.

Il nous sera facile de voir ce que votre commune a fait depuis trente ans, c'est-à-dire dans l'espace d'une génération. Faites le compte des améliorations qu'elle a réalisées, des sommes qu'elle a dépensées en travaux qui resteront et qui ont augmenté la valeur de son patrimoine collectif.

Vous constaterez, je crois pouvoir l'affirmer, que votre commune, loin de laisser péricliter l'outillage qui lui avait été transmis, l'a beaucoup augmenté. Les vieillards vous diront ce qu'étaient autrefois les écoles, les chemins, les cimetières, etc.

Eh bien, dites-vous qu'il faut multiplier cet effort local incontestable par les 36,000 communes de France. Vous en concluerez qu'il est bien difficile de croire que la nation se soit beaucoup appauvrie. On parle bien d'un marchand qui, perdant sur chaque article, prétendait gagner sur l'ensemble! Mais la France ne peut pas avoir perdu en bloc, si chacune des communes qui la composent a largement fourni, comme c'est ma conviction, son contingent de travail utile.

Ce n'est qu'un des éléments de la situation, mais il est important. Les détracteurs passionnés du temps présent l'oublient trop facilement.

Je m'arrête avec le souci, je crains qu'il ne faille dire le remords, d'avoir abusé de votre attention dans un moment d'impatience bien naturelle.

Je me résume donc :

On ne saurait connaître sa patrie que très vaguement, si l'on ne connaît d'abord sa commune; — on ne saurait aimer beaucoup sa patrie, si l'on commence par être ingrat envers sa commune. Enfin, dans la plupart des cas, nous ne pouvons mieux servir notre patrie qu'en servant notre commune.

Et pour finir par une conclusion qu'on n'accusera pas d'être en désaccord avec mes prémices, je vous demande, à vous qui avez reçu en cette école une instruction primaire supérieure qui vous prépare aux devoirs et aux luttes de la vie, et qui allez quitter Mortagne, de lui garder un bon souvenir de l'hospitalité que vous y avez reçue, des soins dévoués que d'excellents maîtres vous ont prodigués.....

Je vous demande de conserver à Mortagne une affection reconnaissante et de l'aimer comme votre seconde commune. Il n'est pas, je pense, défendu d'en aimer deux, et c'est nous grandir nous-mêmes que d'élargir nos affections.

VARIÉTÉS

I. — A PROPOS DE L' « *ÉCOLE NOUVELLE* ».

« Dévouement du fort pour le faible,
respect du faible pour le fort. »

La grande majorité des lecteurs de cette Revue est assurément au courant des réformes que se propose d'introduire, dans notre système d'éducation, un groupe de bons citoyens, à la tête duquel s'est vaillamment placé M. E. Demolins.

Il est donc inutile de décrire de nouveau ici le programme qui a reçu son application à l'Ecole des Roches, à Verneuil-sur-Avre (Eure), dès le mois d'octobre 1899. Nous le condenserons simplement en quelques mots, puis exposerons, sur cette œuvre, une appréhension d'un ordre particulier, appréhension que nous savons ne pas être le seul à partager.

M. Demolins, s'inspirant des bons résultats obtenus par les écoles anglaises, au point de vue de la transformation rapide et stable des enfants en hommes, veut appliquer chez nous, dans une certaine mesure, les méthodes qu'on y pratique.

Il cherche à développer avant tout la personnalité des jeunes êtres qui lui sont confiés. Il vise à produire, non pas le type potache, mais le type indépendant, fier, parce que fort. Il se propose de faire de l' « Ecole Nouvelle » une « Ecole d'initiative », capable de transformer, pour employer les propres termes de l'Ecole de Le Play, des « communautaires (1) » en « particularistes ».

Voilà qui est fort bien. Hâtons-nous d'applaudir avant de présenter quelques critiques, car une pareille ardeur pour l'amélioration de notre espèce devient rare.

A première vue, ce plan semble devoir être extrêmement sympathique à ceux des pères de famille français qui consacrent un peu de leurs loisirs à la féconde méditation. Cela

(1) Ceux qui comptent sur la communauté pour triompher des épreuves de la vie, par opposition à ceux qui comptent surtout sur eux-mêmes.

provient évidemment, pour une bonne part, de ce que notre Université est, pour le moment, assez antipathique à la masse.

On ne la ménage guère, les critiques l'accablent... avec un excès qui paraît d'autant plus regrettable qu'on se souvient mieux des services rendus dans le passé.

M. Demolins, lui, ne critique guère. Il agit, après avoir constaté certains mauvais résultats. Il cherche à améliorer, sans rien vouloir renverser, et se met en ligne avec plusieurs autres systèmes réformateurs sans attaquer personne.

Convenons que c'est un bel exemple; qu'il y a, au fond de cet acte, une bonne dose de noble courage; et reconnaissons que cette attitude, pleine de dignité, sollicite, *a priori*, une appréciation empreinte de bienveillance.

Réformer les mœurs avant de réformer les institutions : nous sommes en parfait accord théorique. M. Demolins s'est soumis, dans une large mesure, à cette nécessité. On sait avec quelle énergie il a développé ses idées dans la « Science Sociale (1) » et dans plusieurs livres remarqués. Par la parole et ses écrits, il est parvenu, cela est certain, à émouvoir cette minorité pensante et active qui, en somme, mène, dans toute collectivité, la masse relativement inerte. Ses vues ne sauraient donc nous laisser indifférents.

Comme toujours, le passage de la théorie à la pratique est hérissé de dangers. Que résultera-t-il, à la longue, de ce spécial développement intensif de la personnalité humaine? Telle est, en deux mots, la question qui se pose d'elle-même.

Une amélioration quelconque de l'animal humain doit être recherchée en vue de mieux servir la collectivité : c'est un principe essentiel de l'école positiviste.

Or, dans le système de M. Demolins, jamais n'intervient le point de vue de la collectivité. On peut l'affirmer quand on a sérieusement examiné l'ensemble de son œuvre. C'est l'indépendance, sans le concours. Il n'est question chez lui que de devenir plus fort qu'autrui, supérieur à son voisin, surtout par la culture de la volonté. Là est le danger. C'est, à chaque instant, la lutte pour la vie qui est la note prédominante, mais

(1) Revue pleine d'intérêt, où l'on côtoie constamment le Positivisme, sans jamais nommer Auguste Comte. C'est, sans doute, qu'on l'ignore.

un genre de lutte revêtu d'un très frappant caractère d'âpreté. Il s'agit, pourrions-nous dire, d'extraire de l'être humain le maximun de rendement, pour mieux tomber l'adversaire-homme. Assurément, le point de vue important du meilleur aménagement de la planète y existe, l'homme doit être plus fort pour y mieux travailler, mais dans le but final d'y trouver personnellement plus de confort. Chacun doit ardemment travailler... pour lui-même : voilà la pensée brutale qui, implicitement, prévaut dans tout le système et qui frappe tout observateur impartial.

Les Anglo-Saxons nous sont supérieurs sous beaucoup de rapports, nous expose M. Demolins. La question est donc de nous assimiler certaines de leurs qualités, dont nous paraissons être actuellement dépourvus, pour mieux lutter contre eux, par la suite. Et, généralisant, ce hardi réformateur veut prendre à autrui ce qu'il a de bon pour mieux le combattre, afin d'augmenter les profits. Telle est, nous semble-t-il, sa conception du progrès.

Or, cette conception, évidemment acceptée par la masse anglo-saxonne, choque un peu nos âmes sentimentales et artistes de descendants des Gréco-Latins. Et, en particulier, nous autres positivistes dirions, en ce qui concerne ces fameux Anglo-Saxons, dont certaines supériorités ne sont que trop manifestes : tâchons de nous assimiler leurs qualités les plus nobles — ce qui sera l'œuvre de plusieurs générations — pour appliquer, plus tard, les améliorations ainsi obtenues au service de la Famille, de la Patrie et de l'Humanité.

N'est-ce pas là le vrai programme?

Est-il une autre ligne de conduite possible pour nous, au milieu de ces louables aspirations vers le mieux, qui ont surgi spontanément, en présence de certains succès incontestables du monde anglo-saxon?

La conception du progrès que possèdent les adeptes de l'éminent Le Play n'est pas, malgré les apparences, une conception scientifique. Le progrès consiste dans l'amélioration des individus (1), et dans l'amélioration du monde, pour

(1) Amélioration considérée, bien entendu, comme un cas particulier du développement général de l'ordre.

le meilleur service des êtres collectifs, — et non point dans la plus intégrale survivance des plus aptes. La culture individuelle très développée ne saurait donner le bonheur, si elle ne s'applique à autrui. Un homme parfait serait bien vite lassé de sa propre contemplation : or, c'est à cela qu'on arrive, si la notion de l'ensemble vient à disparaître, ou seulement à décroître.

Et puis, si le sentiment est relégué dans l'ombre, que deviennent les déshérités de la vie?

Car enfin, il faut bien rappeler aux sociologues successeurs de Le Play que l'Humanité n'est pas composée exclusivement d'êtres aptes à la vie. Dans l'ensemble de l'espèce, les malades, les débiles, et, plus généralement, les déshérités constituent une trop importante minorité pour qu'on puisse la négliger. Dans la société que les nouvelles écoles feraient surgir, l'existence de cette minorité serait fort compromise, en vérité.

Elle ne peut subsister que par l'altruisme des vrais producteurs, et nous devons répudier tout plan de réformes qui négligerait cette primordiale notion de l'Altruisme.

En parlera-t-on beaucoup à l'Ecole Nouvelle?... Le cœur paraît devoir y être un peu trop remplacé par le biceps; et, nous le savons, ce n'est pas de ce dernier organe que viennent les grandes pensées.

Ainsi éloignés de notre éducation positiviste, nous nous demandons si les petits perfectionnés que nous voyons poindre à l'horizon ne seront pas de la graine d'égoïsme de choix, tellement l'individualité, systématiquement cultivée, touche de près, si l'on n'y prend garde, à l'égoïsme!

C'est si facile, si humain, de marcher sur son voisin, quand on se sent plus vigoureux que lui, et qu'on n'a, dans le cerveau, qu'une vague empreinte de la collectivité!...

Il y a donc là, nous semble-t-il, un grave écueil à éviter dans la campagne qui se prépare. C'est un danger que ceux qui peuvent méditer ont l'impérieux devoir de signaler, au risque de commettre une naïve erreur, ou de refroidir l'enthousiasme de rénovateurs bien intentionnés, mais incomplets.

Sociale dans sa source, l'éducation doit l'être dans sa des-

tination. Cela ne veut point dire que nous préconisons inopportunément, au milieu de réformes désormais inévitables, un vague et stérile sentimentalisme touchant la fraternité des peuples. Nous savons fort bien que la masse des jeunes êtres ne peut atteindre le parfait altruisme, qui n'est l'apanage que de certaines natures exceptionnelles ou de l'âge mûr. Nous savons également qu'avant de vivre pour autrui, il faut inévitablement vivre pour soi-même, et développer le plus possible ses diverses facultés. Mais nous nous souvenons que, depuis l'avènement d'une sociologie véritablement scientifique, une morale bien définie impose à l'homme des devoirs de solidarité très nets. Nous ne pouvons oublier que nous sommes tous naturellement doués de sentiments désintéressés, et qu'il est d'une importance primordiale de les cultiver chez le petit enfant, pour les amener graduellement à leur plein essor chez l'homme. Aussi réduits qu'en soient les germes, c'est un devoir de les conserver pour les développer, puisqu'ils peuvent produire les plus sérieuses améliorations sociales.

Ce sont là des choses mille fois répétées dans cette Revue, mais ces redites ne sont-elles point un peu inhérentes à son rôle de propagande ?

Il serait d'autant plus indispensable de mettre en garde les jeunes gens de M. Demolins contre les excès de l'individualisme, qu'ils sont recrutés dans les classes riches de notre société ; et, comme le disait si justement M. le docteur Dubuisson dans sa conférence de Lyon : « Les riches ont, de par leur position sociale, des devoirs infiniment plus nombreux et plus graves que ceux qui incombent aux pauvres. » Pour devenir de bons « bergers », suivant la pittoresque expression à la mode, il ne leur suffira pas de se dévouer aux intérêts du camp auquel ils appartiendront pendant la partie de foot-ball. Tout en reconnaissant l'excellence, à bien des points de vue, de ces sports en plein air (1), nous devons cependant souhaiter qu'ils n'annihilent point cette précieuse ten-

(1) On les pratique avec acharnement à l' « Ecole Nouvelle ». Cela vaut infiniment mieux que notre irrationnelle gymnastique acrobatique de Joinville, mais la manière dont on les exécute ne contribue pas peu à donner à l'établissement ce fâcheux travers d'anglomanie qui impressionne désagréablement le visiteur français.

dresse que l'adolescent a puisée au foyer, surtout auprès de sa mère, et dont le plein épanouissement mène plus tard, tout droit, au fécond altruisme. C'est qu'il ne faut pas confondre l'esprit d'association propre aux Anglo-Saxons, ou plutôt leur esprit de « clubbism », avec les penchants au dévouement. Il est même surabondamment démontré que cette bruyante éducation anglaise mène beaucoup trop à la brutalité, et nos coreligionnaires anglais en déplorent, dans chaque numéro de la « *Positivist Review* », les honteux excès. Si ces fameux sports athlétiques, que nos voisins appliquent si ardemment à la formation de leur élite sociale, doivent amener les nations à agir à l'égard des faibles comme le fait chaque jour l'Empire britannique (1), gardons-nous bien de les adopter. Quand on plaide en leur faveur, et qu'on nous expose cet argument de la subordination sublime (?) du joueur aux couleurs de son camp, qu'il porte et défend, nous songeons à ces citoyens des villes de la Grèce ancienne, Athènes, Thèbes ou Sparte, qui, trop dévoués aux intérêts de ces petits Etats, trop absorbés par le souci de couvrir de gloire leur propre patrie, faillirent succomber sous les coups des Perses, faute d'avoir « élargi », comme disait Diderot, faute d'avoir constitué, par de suffisantes vues d'ensemble, un bloc uni et résistant.

Il est vrai que cette formation sociale a pu produire des Thémistocle!

Nous voudrions espérer que l' « Ecole Nouvelle » pourra produire des types humains de cette trempe. Nous en aurions grand besoin, dans l'état d'anarchie où nous nous débattons.

Mais, sans nous montrer aussi exigeants, applaudissons tout de même aux efforts de M. Demolins, ne serait-ce que parce qu'il vise à atténuer les épouvantables conséquences de l'internat, en attendant qu'il soit possible de le supprimer, comme le voudraient MM. Rigolage et A. Bertrand.

Nous ne pouvons approuver entièrement son œuvre, malgré les réels progrès qu'elle présente : nombre très restreint des élèves, rapprochement de la vie de famille, hygiène phy-

(1) Il faut lire, sur ce sujet tout brûlant d'actualité (Transwaal), les courageux et éloquents articles de la « *Positivist Review.* »

sique remarquable, développement de l'initiative individuelle, considération plus élevée qu'on accorde aux travaux manuels, séjours des élèves en Angleterre et en Allemagne, etc..., etc...

Nous estimons même, comme on vient de le voir, qu'elle comporte quelques critiques.

C'est que nous ne comprenons pas de la même manière la vraie gloire d'une nation.

Pour lui, simpliste, c'est que tous ses citoyens soient forts. Pour nous, c'est qu'en plus de cela, ils aient le cœur chaud.

Mais montrons-nous relatifs. Si, de nos chers petits enfants de France, il fait des hommes solides, instruits et loyaux, ce sera déjà beaucoup, et il aura droit à toute notre gratitude.

De ces hommes utiles à eux-mêmes, il nous appartiendra, à nous, parents, de faire des hommes utiles aux autres. A la notion d'indépendance, nous ajouterons celle de concours. *Sursum corda !*

A. R.

MOUVEMENT POSITIVISTE INDÉPENDANT (1)

II. — PROJET DE FORMATION D'UNE SOCIÉTÉ D'ÉDUCATION ET D'INSTRUCTION

(Suite.)

III

DES ÉTABLISSEMENTS OU MAISONS D'ÉDUCATION.

Ces établissements, indépendants des établissements d'instruction, pourront recevoir non seulement les élèves des nouvelles écoles, étrangers à la localité, mais aussi les élèves des écoles actuelles, c'est-à-dire les externes des lycées et collèges,

(1) Sous cette *Rubrique* sont publiés des travaux dont les signataires se réclament de la Méthode et de la Philosophie positives, mais dont la teneur ne saurait être admise, sans d'importantes réserves, par la Direction.

et même les jeunes gens ne fréquentant plus aucun établissement d'instruction.

Les maisons d'éducation rendront d'immenses services dans les grandes villes, notamment à Paris, où une foule de jeunes gens, étudiants des Facultés et des écoles spéciales, sont abandonnés à eux-mêmes. Un grand nombre, parmi eux, perdent leur temps, leur santé, leur argent et celui de leurs familles, qu'ils trompent de toutes les manières en s'en faisant gloire auprès de leurs camarades.

Sans discuter ce que le projet d'un phalanstère peut présenter ou non de chimérique, il faut reconnaître que la vie en commun ou cénobitique a été pratiquée avec succès pendant des siècles, et qu'elle s'est maintenue en France, malgré la Révolution.

Faire vivre une partie de la jeunesse française sous un même toit, l'assujettir à une règle librement acceptée, présider et veiller à sa vie pratique, l'initier à l'ordre et à l'économie, qu'on n'enseigne nulle part, lui faire appliquer les préceptes de l'hygiène et les principes de la morale, c'est un problème dont la solution ne dépasse pas les ressources de l'industrie, de la moralité et de la science modernes.

On n'y a pas songé jusqu'ici, c'est la seule excuse qu'on puisse alléguer.

Sans doute les faibles, les déshérités, les malades, les infirmes et les prisonniers méritent la sollicitude publique, mais combien plus cette partie de la jeunesse, forte, saine et vigoureuse, qui constitue l'élite de la nation, et qui, dans son ignorance aveugle et sa fougue désordonnée, se gâte au physique et au moral, faute de soins, à Paris et dans les grandes villes.

Tout est à créer dans cet ordre d'idées : aussi la Société s'entourera-t-elle de toutes les lumières, et fera-t-elle appel à tous les hommes capables de coopérer à l'œuvre de l'éducation, qui est peut-être encore plus importante que celle de l'instruction.

On peut déjà se représenter par l'imagination les immenses avantages, économiques, hygiéniques, moraux et intellectuels, dont jouiraient des jeunes gens qui se confieraient à des

tuteurs, capables et dévoués, vivant au milieu d'eux dans des maisons d'éducation qu'on grouperait pour former une ou plusieurs petites cités à côté de la grande ville, et dont l'ensemble pourrait devenir une sorte de ville écolière.

IV

Des établissements d'instruction ou écoles centrales.

Les établissements d'instruction organisés par la Société seront des externats, comme étaient les écoles centrales de la Convention.

Ce seront des écoles ouvertes à tous, c'est-à-dire à tous les talents et à toutes les bonnes volontés.

Pour y enseigner, il suffira d'avoir une capacité ou un talent quelconque, et de grouper un nombre suffisant d'élèves pour solder une partie des frais de l'enseignement, qu'un règlement ultérieur déterminera.

Pour y apprendre, c'est-à-dire pour y être élève, il suffira d'avoir le désir de s'instruire en une ou plusieurs spécialités, comme il suffit d'avoir envie de se transporter d'un lieu dans un autre pour avoir accès dans un wagon de chemin de fer, en payant le tarif du transport.

Il n'y aura ni examen d'entrée, ni examen de sortie, ni examen d'aucune sorte pendant toute la durée des études.

L'école doit être une préparation à la vie. Or, puisqu'on ne passe pas d'examens dans la vie, il n'y a pas de raison pour en subir dans l'école. La coutume invétérée des examens est un fléau national qui, comme une lèpre, s'étend sur tout le pays, affligeant l'enfant dès l'école primaire, pour le faire souffrir inutilement à tous les degrés de l'enseignement secondaire ou supérieur, au préjudice de sa santé physique, intellectuelle et morale.

L'examen est un travail artificiel, obtenu au détriment du travail naturel, qui se constate par des œuvres.

Poussé à ses dernières limites, l'abus des examens anéantirait toute la production du pays, dont il ferait une Thébaïde stérile, peuplée de mandarins improductifs.

Un exposé général de la nouvelle pédagogie ne serait pas

ici à sa place. Les données suivantes permettront d'entrevoir quels sont les progrès à réaliser.

Au lieu de former un tout complet et immuable comme l'Eglise, l'école grandira matériellement et intellectuellement, suivant les lois de l'évolution.

Les vains sermons, qui sont sans cesse répétés par le maître et qui ne s'adressent qu'à des élèves passifs et inattentifs, seront supprimés.

Le maître fera travailler ses élèves individuellement, et son rôle consistera à diriger leurs travaux, qui seront toujours exécutés en sa présence, sans être précédés d'aucun exercice préparatoire, fastidieux et complètement inutile.

Il n'y aura plus de ces interminables heures d'études, pendant lesquelles l'écolier contracte l'habitude de la flânerie et du rêve, et acquiert l'art si commun de gaspiller son temps en s'ennuyant le moins possible.

L'élève ne sera plus accablé par ces leçons et ces devoirs dont la principale destination est de remplir la durée de l'étude.

Il est prouvé scientifiquement que les leçons ne développent que la mémoire des mots, qui n'est qu'une mémoire partielle, et que leur action est nulle pour développer la mémoire des choses et des faits, qui est bien plus importante.

Les devoirs donnent à l'élève l'habitude de mal faire, de ne rien soigner, de se contenter d'ébauches informes sans aucune valeur, parce qu'il ne sait pas travailler, et que personne ne prend la peine de le lui enseigner.

N'est-ce pas une dérision de payer fort cher des maîtres dont l'unique tâche consiste à juger des travaux exécutés sous la surveillance d'un répétiteur ou d'une mère de famille? Il est inexplicable que les parents se plient à un pareil assujettissement, et que l'opinion publique, plus forte que tous les règlements, n'oblige pas celui qui ordonne le travail à le faire exécuter lui-même, ce qui constitue le seul enseignement réel.

L'élève sera mieux soutenu, sous l'œil du maître, sous l'énergique stimulation de sa présence, qu'il ne l'est aujourd'hui, guidé par le faible souvenir d'exhortations lointaines et déjà en partie oubliées.

Le maître restera libre de n'intervenir qu'au moment

opportun, lorsque l'effort personnel de l'élève faiblira, lorsque la difficulté lui semblera infranchissable, et que le découragement, ce mauvais conseiller à l'heure du danger, sera sur le point de paralyser son élan.

Naturellement, à cette nouvelle conception du travail scolaire doit correspondre une organisation matérielle différente de celle des lycées et des collèges. Les classes et les salles d'étude seront remplacées par de vastes ateliers, dans lesquels les élèves trouveront tous les instruments nécessaires à leurs travaux.

Chaque atelier aura, comme annexes indispensables : 1° une salle distincte pour serrer et classer tous les travaux des élèves, de manière à permettre de constater sûrement, à toute époque, les progrès accomplis par chacun d'eux ; 2° une salle destinée à la bibliothèque et aux collections ; 3° un cabinet pour le travail personnel du maître.

N'étant assujetti à aucun programme, le maître transmettra naturellement à ses élèves, à chacun selon ses aptitudes, sa science, son art, sa capacité, son talent individuel.

Suivant son intelligence et son activité, chaque élève pourra marcher à son allure, et progresser d'autant plus qu'il ne sera ni trop pressé par ceux qui iront plus vite que lui, ni retardé par les plus arriérés, ainsi que cela se produit dans l'enseignement théorique.

De cette différence de vitesse, il résultera un entraînement général, en vertu du principe scientifique de l'influence des milieux.

Cette influence s'exercera dans toute sa plénitude, parce que les élèves exécuteront en commun des travaux de même nature, scientifiques, littéraires, artistiques, industriels.

Par suite, tous les stimulants artificiels qu'on est obligé d'employer aujourd'hui, comme les compositions, les places et les prix, deviendront inutiles. D'ailleurs, on y attache une importance exagérée ; car ils n'agissent que sur les meilleurs élèves, c'est-à-dire sur ceux qui ont le moins besoin d'être stimulés.

Le stimulant employé dans l'école doit être naturel, et consister, comme cela a lieu en dehors de l'école, dans

l'œuvre exécutée, dans le plaisir d'avoir réussi, dans la force et le courage que donne le succès, sans qu'il y ait besoin d'un classement ou d'un numérotage quelconque, dont le résultat le plus certain est de surexciter la vanité, à laquelle l'enfant n'est déjà que trop enclin.

Le temps employé à l'enseignement n'étant plus réglementé par un programme uniforme, le même pour tous, tel élève pourra acquérir, en quelques mois, dans des spécialités différentes, une habileté à laquelle d'autres enfants, moins bien doués à cet égard, ne parviendront qu'après plusieurs années d'efforts persévérants.

Le principe de l'indépendance des études, appliqué dans toute sa généralité, permettra à chaque père de famille de diriger l'instruction de ses enfants, et favorisera l'essor des aptitudes et des vocations les plus variées.

Aujourd'hui, il n'est pas possible d'apprendre, dans un établissement d'enseignement général comme un lycée ou un collège, une science, un art, une spécialité. Il faut assister à toutes les leçons et y consacrer un temps beaucoup trop long pour acquérir les seules connaissances qu'on désire posséder. Encore ne les possède-t-on que d'une manière superficielle et inutilisable, parce qu'on n'y apprend pas à les pratiquer, ce qui est la seule chose utile.

On semble croire que les élèves sont faits pour les lycées, les collèges et leurs professeurs ; tandis que ce devrait être le contraire.

Les nouvelles écoles seront, comme le voulait la Convention, des universités populaires, appropriées aux besoins de tous, où chacun pourra puiser librement, à sa faim et à sa soif, selon ses aptitudes et son envie d'apprendre.

Elles se distingueront des Facultés actuelles en ce que les cours, toujours plus ou moins solennels, y seront remplacés par des travaux pratiques, exécutés sous la direction des maîtres.

Ce seront de véritables écoles pratiques d'enseignement secondaire et d'enseignement supérieur.

Les municipalités qui possèdent un collège communal peuvent dès aujourd'hui annexer à cet établissement une

école pratique d'enseignement secondaire, soit complète, soit partielle, et s'appliquant aux arts techniques, aux beaux-arts, aux lettres ou aux sciences. On aura, dans ces différents cas, des écoles industrielles, artistiques, littéraires ou scientifiques. C'est la réunion de ces différentes spécialités dans un même centre d'instruction qui formera une école centrale.

V

Des usines pour la construction du matériel scientifique des écoles.

Il s'agit d'une industrie éminemment française, dont Vaucanson pourrait être considéré comme le promoteur, par sa création du Conservatoire des Arts et Métiers.

Malheureusement, en cette circonstance comme en beaucoup d'autres, si la France a fourni le génie créateur ou initiateur, elle s'est laissée dépasser par les autres nations, qui ont appliqué l'idée de notre illustre compatriote.

Cependant, la principale place est encore à prendre ; car, s'il existe à l'étranger des usines pour la construction du matériel scientifique, elles ne sont que partielles. Aucune d'elles n'a songé à entreprendre une fabrication d'ensemble. Aucune n'est annexée à une école et n'a eu, pour la fonder, les maîtres eux-mêmes de l'enseignement.

En 1867, j'avais commencé, à l'Ecole de Cluny, à faire exécuter des modèles pour l'enseignement pratique de la mécanique. Ces modèles ont figuré avec succès à l'Exposition universelle de la même année.

M. Duruy, que mon idée avait intéressé, forma le projet de me charger de la construction d'une partie du matériel scientifique des Facultés et des lycées. Je songeai aussitôt à prendre pour collaborateur M. Clair, fournisseur du Conservatoire des Arts et Métiers.

Les événements empêchèrent M. Duruy de donner suite à son projet, auquel je n'ai jamais, depuis lors, cessé de réfléchir. Cette pensée de jeunesse est l'origine du projet plus complet que je forme aujourd'hui.

L'éminent chimiste M. Balard, qui s'est beaucoup occupé

de l'Ecole de Cluny, avait imaginé un matériel de chimie à l'usage des élèves de l'enseignement spécial et des écoles primaires. Il avait utilisé les ustensiles les plus simples, les moins coûteux, qu'on trouve partout. Il opérait sur de très petites quantités de substance, contenues dans des appareils en miniature, de manière à rendre les explosions et les accidents presque inoffensifs. J'ai procuré ce matériel à plusieurs de mes élèves du collège de Cognac, vers 1872 ou 1873. Chaque petit laboratoire coûtait de 12 à 14 francs.

Ce que M. Balard a fait pour la chimie, et ce que j'ai commencé pour la mécanique, il y a lieu de l'entreprendre pour toutes les sciences, pour les beaux-arts et les arts techniques, afin de réaliser l'idée de la Convention, qui voulait établir, auprès de chaque école centrale, un cabinet d'histoire naturelle, un cabinet de physique expérimentale, une collection de machines et modèles pour les arts et métiers.

Les livres forment le matériel de l'enseignement des lettres. C'est une grave erreur de vouloir enseigner, au moyen des livres, une science, un art, un métier. Il est prouvé que l'évolution intellectuelle de l'individu commence, comme l'évolution de l'humanité, par l'acquisition des notions concrètes. C'est donc employer une méthode antiscientifique que d'enseigner les sciences et les arts au moyen des livres, qui ne contiennent que des notions abstraites.

Ce ne sont plus les professeurs de lettres qui doivent imposer leur méthode aux professeurs de sciences, ce sont ces derniers, au contraire, qui, par leur exemple et par les résultats qu'ils obtiendront lorsqu'ils seront munis du matériel et de l'outillage indispensables, imposeront leur méthode aux littérateurs.

Ceux-ci comprendront enfin que la récitation et le commentaire des meilleurs auteurs ne peuvent suppléer à l'exercice, comme le disait Montaigne en son pittoresque langage (1).

(1) Je voudrais, dit-il, que le Paluel ou Pompée, ces beaux danseurs de mon temps, nous apprissent des caprioles, à les voir seulement faire, sans nous bouger de nos places, comme ceux-cy veulent instruire nostre entendement, sans l'esbranler; ou qu'on nous apprist à manier

Appliqué à la musique et à la peinture, un pareil procédé ne formerait ni peintres, ni musiciens. Il n'est donc pas étonnant que si peu de jeunes gens sachent écrire, après huit ou dix années d'études presque exclusivement littéraires.

Les professeurs de lettres exerceront leurs élèves, dès le jeune âge, à bien parler, à bien écrire en prose et en vers, et leur enseignement, aujourd'hui théorique et abstrait, deviendra aussi pratique et aussi concret que l'enseignement des sciences et des arts.

Tous les hommes pratiques comprendront qu'une indication sommaire, si développée soit-elle, serait insuffisante pour donner une idée exacte d'une œuvre technique aussi importante que l'établissement d'une usine pour la construction du matériel scientifique des écoles. Je me borne donc à ces simples considérations.

Conclusion.

L'un des résultats les plus probables de la réalisation de mon projet, qui offrira tous les avantages de la concurrence, ce sera de faire progresser l'enseignement universitaire, sinon dans son ensemble, du moins dans ses parties essentielles.

Au lieu de dominer, comme aujourd'hui, tout le système de l'enseignement secondaire, la question du latin ne sera plus que l'accessoire. Il sera enfin prouvé que l'étude de cette langue n'est pas plus nécessaire à la littérature qu'à la philosophie.

Dans ses spirituels Mémoires, Béranger raconte que, lorsqu'il eut publié ses premiers essais poétiques, on lui conseilla d'apprendre le latin. Il n'en fit rien et devint notre poète national. Alors, parvenu au faîte de sa renommée, quand il disait ne pas savoir le latin, on lui répondait que c'était impossible, et que ses poésies prouvaient qu'il le connaissait parfaitement.

un cheval ou une pique, ou un luth, ou la voix, sans nous y exercer : comme ceux-icy, nous veulent apprendre à bien juger et à bien parler, sans nous exercer à juger ny à parler. — *Essais* de Montaigne, liv. Ier, chap. XXV.

Il sera également prouvé que l'étude du latin n'est nécessaire ni au droit ni à la médecine. Nous aurons alors la médecine française et le droit français. On n'étudiera plus le droit romain qu'au point de vue historique, et sans attacher plus d'importance aux œuvres juridiques des Anciens qu'aux œuvres médicales de Galien et d'Hippocrate.

On reconnaîtra enfin qu'il n'est pas nécessaire d'apprendre le latin pour *apprendre à penser*, et que le plus sûr moyen d'apprendre à bien penser, c'est d'apprendre d'abord à bien agir et à bien vivre, l'enfant étant un être actif, et non contemplatif.

L'Etat a ses lycées et ses Facultés; les villes n'ont encore que des collèges; elles n'ont pas songé jusqu'ici à organiser un enseignement supérieur.

Le moment est favorable et bien choisi pour proposer aux municipalités de fonder des établissements d'enseignement secondaire et d'enseignement supérieur. Tel serait, en effet, le rôle des écoles centrales, suivant l'organisation projetée par la Convention.

Ce retour aux traditions républicaines prouverait à la partie la plus avancée du peuple que, si la République n'a pas tenu toutes ses promesses au sujet de la satisfaction qu'elle devait donner aux revendications populaires, c'est parce qu'elle n'a pas su se défaire des institutions monarchiques que lui ont léguées les gouvernements antérieurs.

Alors, au lieu de chercher le progrès social dans le bouleversement ou la destruction brusque de la société actuelle, les esprits les plus intelligents comprendront d'abord, et feront comprendre ensuite à la masse, que le progrès sera obtenu lentement, mais sûrement et d'une manière indestructible, par les nouvelles générations, plus instruites et, partant, plus morales.

La Société d'éducation et d'instruction exigera, pour se constituer, une grande opération financière.

Il s'agit d'ouvrir ce nouveau débouché à une partie des capitaux français actuellement disponibles.

Emile RIGOLAGE.

BIBLIOGRAPHIE

I. — LE PROFESSEUR HOFFDING ET LE POSITIVISME

Parmi les nombreuses publications récemment faites sur Comte et le Positivisme, la plus importante est probablement l'*Histoire de la Philosophie moderne*, du professeur Hoffding, de Copenhague, dont une traduction anglaise vient de paraître chez MM. Macmillan. Cette histoire ne s'étend pas au delà de 1880, et, par conséquent, ne fait aucune mention d'un grand nombre d'auteurs contemporains qui nous sont très familiers ; mais, jusqu'à cette limite, elle est bien remplie, complète et d'un intérêt spécial pour les positivistes, à cause de sa classification où le Positivisme est considéré comme le dernier chapitre dans l'histoire de la pensée moderne. Selon cette conception, le professeur Hoffding emploie le mot « positivisme » pour désigner non seulement l'œuvre de Comte, mais encore celle de John Stuart Mill, de Herbert Spencer et de l'école évolutionniste en général. L'œuvre de Comte lui apparaît comme la plus importante dans cette période finale, comme étant la première dans laquelle la suprématie d'une méthode positive ou scientifique soit établie. Le professeur Hoffding a fixé à 1880 la limite de son ouvrage, parce qu'il considère cette année comme un véritable point de bifurcation dans l'histoire de la pensée. A cette date, les plus grands penseurs encore vivants : Lotze et Fechner, en Allemagne, Darwin et Spencer en Angleterre, avaient achevé leurs travaux, et le monde philosophique prenait un nouvel aspect en deux sens. Depuis lors, la tendance des autres écoles de pensée à venir se confondre dans les rangs du Positivisme commence à être de plus en plus manifeste et l'échange de pensées philosophiques, par l'entremise des journaux, des sociétés, des correspondances particulières, entre les villes principales d'Europe et d'Amérique est beaucoup plus fréquent; enfin, d'autre part, la division du travail a été poussée beaucoup plus loin qu'auparavant dans le domaine de l'examen philosophique.

La psychologie expérimentale, par exemple, fondée par Fechner, est, depuis 1880, devenue plus distinctement une étude spéciale dont un nombre grandissant de savants s'occupe. Accord dans les principes généraux, divergence entre les différentes branches, tels sont, d'après le professeur Hoffding, les principaux signes caractéristiques de la pensée philosophique à notre époque. C'est pourquoi, bien que la base commune devienne plus large et mieux établie, il est de plus en plus difficile, pour l'une quelconque des parties, d'arriver à une synthèse complète.

C'est sur ce point, le côté synthétique, la partie la plus importante de l'œuvre de Comte, que le professeur Hoffding laisse le plus à désirer. Dans ses critiques positives sur la philosophie de Comte, auxquelles je reviendrai, il est, en général, bien fondé, mais il ne rend pas justice à la qualité maîtresse de la philosophie de Comte, à cette conception, savoir : qu'une synthèse de science positive peut être subordonnée à une synthèse des sentiments et des forces actives de l'homme, qu'une religion peut être basée sur une manière purement positive de considérer la vie et la nature. Le professeur Hoffding traite le côté religieux de l'œuvre de Comte comme une chose à part et lui consacre un paragraphe avec cet en-tête : « Comte mystique. » A ce point de vue, l'autre plus récent critique du Positivisme, M. Lévy-Bruhl, dans sa *Philosophie d'Auguste Comte*, s'est plus approché de la vérité en disant reconnaître parfaitement l'unité de l'œuvre de Comte dès sa première esquisse, dans le Plan des travaux scientifiques, de 1822. « Il eut raison, dit M. Lévy-Bruhl, de prendre pour devise la belle maxime du poète philosophe : « Qu'est-ce qu'une grande vie ? Une pensée de la jeunesse réalisée par l'âge mûr. » La preuve que la synthèse religieuse est réellement la partie vitale de l'œuvre de Comte, c'est ce fait, d'ailleurs paradoxal, que, malgré les défauts de détails qui ont été relevés dans sa construction scientifique et logique, son influence, prise dans son ensemble, a continué de faire de constants progrès dans le sens d'amener le sentiment religieux à un idéal humain et de le guider d'après une méthode scientifique.

Les critiques du professeur Hoffding, sous le rapport du détail en philosophie, sont instructives et intéressantes. A propos de la loi des trois états, il montre l'analogie de la loi de Comte avec des théories similaires exposées par Kant, Fichte, Hegel et d'autres. Tous ont fait cette même observation que, dans l'histoire, après une période dans laquelle l'autorité est souveraine,

la vie intellectuelle de l'homme traverse une période de critique et de désagrégation, et que, cette période franchie, le besoin se fait sentir de trouver où s'arrêter pour établir les fondements communs d'une croyance et d'une règle de conduite. Des trois périodes dont parle Comte, la première et la dernière sont celles qu'il a le mieux définies, et, comme l'indique le professeur Hoffding, la période de pensée intermédiaire, une période principalement de critique et de démolition, présente de nombreux traits qui semblent n'avoir aucun rapport les uns avec les autres. En outre, dans la période finale ou positive, il reconnaît la légitimité du droit de faire des hypothèses sur des questions que la science ne peut encore déterminer, mais à condition qu'on ne leur accorde pas la valeur d'une vérité scientifique ni leur laisse faire opposition à un résultat scientifique.

Quant à la classification des sciences, le professeur Hoffding nous donne, d'après ses propres études de psychologie, des analogies corroboratives, et en même temps, il critique le plan de Comte sur des points de détails. Il paraît convenir que Comte ait été le premier à entreprendre de réduire en système la méthode positive, c'est-à-dire celle qui nous a valu nos concepts ou lois des sciences spéciales. Toutes les lois particulières n'obéissent pas à un principe unique, mais la même méthode est appliquée dans toutes les sphères. Le professeur Hoffding admet le principe de la classification suivant l'ordre historique des états transitoires par lesquels chaque science est passée pour arriver à l'état positif, et il nous montre comment le rapport entre la généralité décroissante et la complexité croissante dans les différentes sciences correspond au rapport inverse de la profondeur et de l'étendue des idées. Mais il critique la solution de continuité que Comte maintient entre ses groupes d'idées fondamentales, c'est-à-dire entre les sciences : mathématiques, astronomie, physique, chimie, biologie et sociologie, et il cite l'assertion de Comte, qu'entre le règne végétal et le règne animal, il existe une réelle et profonde discontinuité, qu'il est complètement impossible d'effacer par aucune espèce de transition.

« Comte, dit le professeur Hoffding, fait là profession d'une « foule d'idées platoniciennes. Il se représente la discontinuité comme un dogme au lieu de la regarder comme un « simple fait, comme un fait dont la cause est, peut-être, l'imperfection de la science. La tâche incessante de celle-ci, « Comte lui-même le reconnaît, est de réduire au plus petit « nombre possible les différences, les interruptions dans la con-

« tinuité des phénomènes. Et le perfectionnement ultérieur de la « science, précisément pendant la période qui commença comme « se terminait la grande œuvre de Comte (vers 1840), a rendu « possible de démontrer ou de conjecturer qu'il y avait conti- « nuité là où Comte l'avait déclarée impossible. »

Il cite pour exemple la doctrine sur la chaleur considérée comme une forme de mouvement et la preuve de l'identité de la lumière et de l'électricité, et montre comment il est devenu de plus en plus difficile de tirer avec précision une ligne quelconque de démarcation entre le règne végétal et le règne animal. Cette critique me paraît sensée, mais il ne me semble pas qu'elle atteigne le principe essentiel de la classification de Comte, laquelle est un arrangement progressif des lois naturelles d'après leur généralité décroissante et leur complexité croissante. D'autant que les recherches scientifiques nous montrent tous les phénomènes comme plus intimement liés les uns aux autres que nous ne l'avions d'abord supposé, d'autant s'en trouve consolidé l'édifice de la vérité scientifique. Et s'il est exact que, sur les limites de certains groupes de faits, il soit difficile de dire à quel groupe tel fait appartient, cela n'atteint nullement cette vérité, que les lois de chaque groupe supérieur, prises dans leur ensemble, sont distinctes de celles du groupe inférieur. Le groupe supérieur à tous en donne l'exemple le plus frappant. Il est fort difficile de dire ce qui dans notre propre nature peut être aussi l'attribut d'animaux inférieurs, et néanmoins, en aucun cas, il n'est plus certain que les lois spéciales à l'espèce humaine et au progrès humain ne peuvent être aussi l'attribut d'animaux inférieurs.

Les deux autres points principaux sur lesquels porte la critique du professeur Hoffding sont la psychologie de Comte et son défaut d'une définition quelconque de la connaissance ou épistémologie. Le premier de ces points, qui, à vrai dire, englobe l'autre, est un lieu commun de critique sur la philosophie positive quelque peu vieilli aujourd'hui. La raison et le sens de l'opposition de Comte à la psychologie comme elle était comprise lorsqu'il écrivait sont bien connus, et cette opposition était excellente tant qu'elle ne tendait qu'à attirer davantage l'attention vers les études comparatives des phénomènes vitaux et à faire considérer les phénomènes de la conscience comme une portion des actes de la vie pris en bloc. Mais en ce qui concerne l'opposition absolue à l'introspection ou examen de soi-même, le refus de l'admettre comme une méthode possible, l'opinion de Comte, je crois, ne peut se soutenir, et le professeur Hoffding me semble

justifié quand il dit que « Comte ne reconnaissait pas comme un « fait avéré que la méthode subjective sert toujours d'appui à la « méthode objective et que, tandis qu'ailleurs il insiste trop sur « la discontinuité, ici il ne la fait pas assez sentir ». Mais il faut se rappeler que l'ouvrage sur la Philosophie première, qui devait traiter des lois fondamentales de l'esprit humain, ne fut pas exécuté du temps de Comte.

Ce ne sont là, toutefois, que des questions subalternes dans l'appréciation générale du mouvement positiviste dans son ensemble que nous donne le professeur Hoffding. Il nous montre comment, en remontant au XVIII[e] siècle, on peut tracer la suite des ancêtres philosophiques de Comte par Diderot, Hume, Kant et l'école écossaise, et il nous explique comment le mouvement réactionnaire, dont de Maistre fut, en France, le principal représentant, est aussi un élément constituant de la philosophie positive. De plus, il fait une distinction très juste entre les tendances semblables au Positivisme, entre l'école anglaise de philosophie, d'une part, et la philosophie idéaliste et romantique de l'Allemagne, d'autre part. Il ajoute à cette distinction une remarque profonde et fort intéressante sur le même esprit qui, au fond, anime les deux mouvements, positif et romantique. Tous deux ont pour objet de nous faire acquérir un jugement critique certain, fondé sur des vérités démontrées. Le Romantisme, non moins que le Positivisme, s'efforce de trouver la réalité; seulement, tandis que le Romantisme tâche de la découvrir par des méthodes subjectives, le Positivisme dirige ses recherches en s'appuyant sur une base objective. Les deux reconnaissent que tout idéal hors du réel est nécessairement faux. Ainsi, l'une et l'autre école se détournent de la critique du XVIII[e] siècle de l'entendement humain et s'appliquent à l'étude du grand acte de l'évolution dans la nature et dans l'histoire. Le concept du développement est non moins prédominant dans le Romantisme que dans le Positivisme. Les deux écoles s'occupèrent à relever les connexités constantes de l'histoire et, grâce à ce sens historique, qui est une sorte de sympathie humaine généralisée, des opinions contraires, que la discussion logique ne pouvait pas mettre d'accord, se sont réconciliées. Les deux écoles ont travaillé à l'exécution de l'œuvre indiquée, pour la première fois, par Kant; découvrir quelles forces motrices ont accompli l'œuvre des siècles écoulés, rechercher leurs lois et leur développement, et, de cette façon, les dégager pour qu'elles fassent l'œuvre de l'avenir.

Ceci n'est pas l'opinion d'un simple éclectique; le professeur Hoffding se range ouvertement du côté des positivistes, mais il tâche de saisir la vérité commune, qui, il le soutient avec raison, doit se trouver dans les œuvres d'écoles apparemment opposées, lesquelles ont fait leur apparition dans le monde à la même époque et sont inspirées par les mêmes idées.

F. S. MARVIN.

(Traduit de la « **Positivist Review** » du 14 Charlemagne 112, par José SANJURJO.)

II. — LA BIBLIOTHÈQUE POSITIVISTE

Réédition de l'*Anatomie générale*, de Bichat, et du *Tableau historique des Progrès de l'Esprit humain*, de Condorcet.

On sait qu'Auguste Comte a fait choix, parmi les innombrables productions de l'esprit humain, d'un certain nombre de chefs-d'œuvre qu'il a pris soin de grouper sous les quatre dénominations de *Poésie*, *Science*, *Histoire*, *Synthèse*, et dont il a conseillé la lecture à tous ses disciples présents et futurs.

C'est essentiellement l'ensemble des ouvrages ainsi choisis par Comte qui porte le nom de *Bibliothèque positiviste*.

Mais il est arrivé que plusieurs d'entre eux sont devenus très rares et ne se trouvent plus en librairie qu'à des prix exorbitants et hors de proportion avec la valeur typographique des volumes.

Pour remédier à ce fâcheux état de choses, les diverses Sociétés positivistes, françaises et étrangères, ont été amenées à faire réimprimer à leurs frais, d'abord celles d'entre les œuvres de leur Maître qui figurent dans la collection (*Politique positive*, 2e édit.; *Catéchisme positiviste*, 3e édit. française; *Traité philosophique d'Astronomie populaire*, 2e édit.; *Traité élémentaire de Géométrie analytique*, 2e édit.), puis la *Condensation*, par Miss Martineau, du *Cours de Philosophie positive* (2e édit. française, 4e édit. anglaise), les *Lettres sur les animaux* de Georges Leroy (4e édit.), la *Géométrie* de Descartes, le *Traité de l'amour de Dieu* de saint Bernard, la traduction anglaise de l'*Arithmétique* de Condorcet, et des *Eléments de Géométrie* de Clairaut, etc.

La Société positiviste d'Enseignement populaire supérieur continue aujourd'hui la série de ces utiles réimpressions en éditant, coup sur coup, dans le format de la *Philosophie positive*, de la

Politique positive, de *la Revue Occidentale*, et sous une couverture, avec frontispice orné du médaillon de Comte, le mémorable *Traité d'Anatomie générale*, de Bichat, et l'immortel *Tableau historique des Progrès de l'Esprit humain*, de Condorcet.

ANATOMIE GÉNÉRALE APPLIQUÉE A LA PHYSIOLOGIE ET A LA MÉDECINE, par Xavier BICHAT. *Première partie* : un beau volume in-8°, de 525 pages, bien imprimé, édité à 3 fr. 50. Paris, 1900. Librairie G. Steinheil, rue Casimir-Delavigne, 2.

La nouvelle édition de l'œuvre de Bichat a l'avantage d'être entièrement conforme, quant à l'orthographe, à la ponctuation, etc..., à celle de 1801. Elle mérite, par le soin qui a été apporté à son exécution, par son bon marché exceptionnel, d'être accueillie avec faveur, non seulement par les positivistes des deux Mondes, mais aussi par tous ceux, d'entre les médecins et les étudiants, qui estiment, avec raison, qu'aucune lecture de manuels ne saurait remplacer la fréquentation directe des grands esprits auxquels la Biologie est redevable de sa constitution. Tous ceux-là, et ils sont nombreux, se réjouiront de pouvoir désormais se procurer facilement les œuvres de l'homme de génie qui, le premier, a institué l'étude des êtres vivants à l'état de science positive, distincte et autonome, en appliquant systématiquement la Méthode positive à l'exploitation systématique du domaine biologique, et en écartant définitivement — d'une part, comme oiseuses et inutiles, les explications chimériques des métaphysiciens spiritualistes de l'école de Stahl, — d'autre part, comme trop simplistes et notoirement insuffisantes, les explications mécanico-physico-chimiques des métaphysiciens matérialistes de l'école de Boerhaave.

La présente édition ne peut être que la bienvenue à l'heure où finit le siècle qui a vu la Biologie positive naître et prendre un si prodigieux essor, à la veille du centenaire de la mort de Bichat, son glorieux fondateur.

TABLEAU HISTORIQUE DES PROGRÈS DE L'ESPRIT HUMAIN, par CONDORCET (1re partie : *Esquisse d'un Tableau historique* ; 2e partie : *Fragments d'un Tableau historique*) ; un beau volume in-8° de 480 pages, édité à 5 fr. Paris, 1900. Librairie G. Steinheil, rue Casimir-Delavigne, 2.

La réédition de l'ouvrage posthume de Condorcet offre aussi l'avantage de présenter un texte entièrement conforme à celui de l'édition de 1847, collationné lui-même sur les manuscrits de l'illustre philosophe. Elle comprend, en plus du *Prospectus* publié jusqu'à ce jour sous le titre inexact d'*Esquisse*, une série de *Fragments* du Tableau historique qui éclairent d'une façon singulièrement saisissante la pensée de l'auteur, et dont nous devons la connaissance au dévouement conjugal de Mme de Condorcet et à la piété filiale de M. et de Mme O'Connor.

Par le soin que M. Fagnot a apporté à son exécution, par son prix modique, la nouvelle édition de Condorcet ne mérite pas moins que l'édition de Bichat ci-dessus mentionnée d'être accueillie avec faveur, et par les positivistes, et par tous ceux qu'intéressent à un titre quelconque l'histoire de la Sociologie et de la Morale. Les uns et les autres sauront gré à la Société positiviste de Paris de s'être chargée de la réimpression fidèle de l'œuvre maîtresse de celui qui, le premier, a vraiment tenté de constituer l'étude des phénomènes sociaux et moraux à l'état de sciences positives, en faisant prévaloir, dans cette étude, l'observation sur l'imagination, en proclamant l'assujettissement de tous les phénomènes sociaux et moraux à des lois naturelles aussi invariables que celles qui gouvernent les phénomènes du monde inorganique, en ébauchant la première démonstration scientifique de la progression de l'Humanité, en prouvant l'éclosion spontanée des sentiments altruistes dans le cœur de l'homme civilisé, sans le secours d'aucune grâce céleste, en annonçant l'avènement imminent d'une science morale, indépendante des croyances théologiques et basée exclusivement sur l'étude positive de la nature humaine, modifiée par la vie sociale.

C. H.

LA STATUE D'AUGUSTE COMTE A PARIS

I. — *Extrait du Rapport de M.* P. GRIMANELLI, *Préfet de la Loire, au Conseil général de ce département* (session d'août 1900).

DEMANDE D'UNE SOUSCRIPTION POUR L'ÉRECTION D'UNE STATUE A AUGUSTE COMTE.

Parmi les demandes de souscription dont le Conseil général est saisi, il convient de faire une mention spéciale de celle qui est parvenue à votre Président, au moment même où la session d'avril allait être close, et qui lui était adressée par M. Pierre Laffitte, professeur au Collège de France, au nom du Comité formé pour élever un monument à la mémoire d'Auguste Comte, fondateur de la philosophie positive.

Ce monument sera inauguré, à Paris, le 2 septembre 1900.

Il n'entre sans doute pas dans les attributions des corps élus de se prononcer pour ou contre une doctrine philosophique. Mais ils ne sortent assurément pas de leur rôle quand ils s'associent à la commémoration d'une de nos grandes gloires nationales.

Il n'en est pas de plus noble et de plus haute, de plus largement humaine et de plus vraiment française que celle d'Auguste Comte.

Au moment où, de toutes les parties du monde civilisé, affluent les hommages des hommes les plus compétents au génie et à l'œuvre de notre philosophe, il est naturel que des hommages semblables, soit individuels, soit collectifs, ne lui soient pas marchandés dans sa Patrie, dont il ne séparait pas le culte précis de sa piété profonde pour l'Humanité.

Parmi ses nombreux titres à l'admiration des penseurs et à la gratitude de tous les hommes, il en est qui doivent toucher particulièrement le Conseil général de la Loire. Auguste Comte a étendu aux faits sociaux et moraux l'application des méthodes scientifiques ; il a montré que cette application était la plus sûre

garantie de l'ordre en même temps qu'elle ouvrait les plus larges perspectives au progrès ; il a édifié sur des bases positives la morale la plus désintéressée, la plus pure, la plus généreuse et la plus solide. . . .

Le Conseil général voudra participer, par son témoignage et par son subside, à la commémoration de celui que Gambetta appelait « le plus grand penseur du siècle ».

Avant-dernière séance. — Présidence de M. Audiffred.

Une souscription de 50 francs est proposée par la Commission pour le monument d'Auguste Comte.

M. Victor Gay intervient.

« Il ne s'agit pas, dit-il, de discuter le système philosophique d'Auguste Comte et encore moins de nier la haute valeur de ce savant. Mais il ne convient pas de nous associer à une souscription qui pourrait être interprétée comme une reconnaissance des doctrines d'Auguste Comte et d'oublier que ces doctrines tendent comme à une glorification du matérialisme. »

M. le préfet prend la parole après M. Gay.

Il rappelle qu'il ne s'agit pas, pour le Conseil général, d'instituer un débat philosophique, mais de s'associer à la commémoration d'une gloire nationale très haute et très pure, reconnue par l'élite intellectuelle de tout le monde civilisé.

Il doit cependant faire observer que l'honorable M. Gay n'est pas exactement renseigné. « La doctrine positiviste, dit M. le préfet, n'est pas la doctrine matérialiste. Elle n'est ni spiritualiste, ni matérialiste ; elle est scientifique. »

M. le préfet termine ainsi : « Tous ceux qui attendent de la science — non pas de la science pour ainsi dire *mineure* réduite à la connaissance du monde inorganique, mais de la science *majeure* étendant son domaine aux faits vitaux, sociaux et moraux — le gouvernement de la conduite humaine, s'inclinent avec respect et reconnaissance devant le génie et l'œuvre d'Auguste Comte. »

M. Charpentier insiste pour le vote de la souscription, ce qui est fait.

II. — COMITÉ INTERNATIONAL DE PATRONAGE

Nouveaux adhérents.

E. BRICKA, Négociant, Conseiller municipal du Havre.

C. F. GABBA, Professeur à la Faculté de Droit de l'Université de Pise, Sénateur du Royaume.

Jacques NOVICOV, Vice-président de l'Institut international de Sociologie, Odessa.

Le Chancelier de l'Université de Tübingen, Dr Gustav VON SCHOENBERG, Professeur d'Economie politique.

Dr Fritz SCHULTZE, Professor der Philosophie an der Technischen Hochschule, Dresden (Sachsen).

III. — SOUSCRIPTIONS

14e LISTE.

FRANCE :	*Tinayre* (Abel)		10
	Dr *Delbet* (Ernest)		100
	Plantier (Ernest)		5
	Baraduc (Louis)		5
	Dr *Baraduc* (Léon)		5
	Momenheim (L.)		10
	Brecville (Félix) (2e versement)		10
	Dr *Regnard* (Albert)		20
	Millerand (A.)		20
	Labiche (Emile)		5
	Badoureau		10
	Berteaux (Maurice)		20
	Mme L. *Kronberg*		3
	Reçu de M. Edouard *Laporte* :		
	Leriche (Fernand)	2 »	
	Guichard (Eugène)	2 »	
	Léger (Charles)	1.50	5.50
	Reçu de M. *Saint-Domingue* :		
	Schœnloke	2 »	
	Pruvost	3 »	
	Saint-Domingue (2e versement)	0.50	5.50
	Dr *Clément* (Souscription posthume)		3
	Mme F. *Rousseau*		3
	Bombard (2e versement)		10
	De Lanneau (Henri)		5
	Vente de brochures		3.55
GRANDE-BRETAGNE :	Reçu de M. F. *Harrison* :		
	Chatterton (W.)	L. 0.10	
	Dr *L. de B. Klein*	1 »	38.50
HONGRIE :	Reçu de M. S. *Kün* :		
	Szent-Imrey (Georges)	fl. 5 »	
	Némethy (Louis)	0.50	
	Kün (Samuel) (3e versement)	1.50	14.45
RUSSIE :	*Novicow* (J.)		50
BRÉSIL :	Reçu de M. A.-G. d'*Azevedo Sampaio* :		
	Simon (Louis)	10 »	
	Mlle *Oliveira* (Maria-Thérésa)	10 »	
	Mlle *Sampaio* (Ernestine)	10 »	
	D'Azevedo Sampaio (Jacob) (2e vt)	10 »	
	D'Azevedo Sampaio (A.-G.) (2e vt)	20 »	60
MEXIQUE :	Reçu de M. Agustin *Aragon* :		
	Velasquez (José-M.)	10 »	
	Castellot (José)	20 »	
	Colonel *Carillo* (Lauro)	10 »	
	Bulnes (Francisco)	20 »	
	Hegenwisch (Adolfo)	20 »	
	Miramon (Alonso-Rodriguez)	10 »	
	A reporter		421.50

Report		421.50
Pelaez (Ernesto)	5 »	
Gameros (Manuel)	20 »	
Valero (Antonio)	0.50	
Lujan (Jésus-E.)	20 »	
Lujan (José-Maria)	20 »	
Lujan (Ramon-F.)	20 »	
Tavera y Serrano (Miguel)	2 »	
Cayetano (Rodriguez)	25 »	
Ytuarte (Eugenio)	25 »	
Lujan (Julio)	15 »	
De Llergo y Cia	12 »	
Lujan (Abraham)	20 »	
Hernandez (Antonio-V.)	10 »	
Ecole préparatoire de Monterrey (le directeur, quelques professeurs et élèves de l')	26 »	
Reyes (Francisco-E.)	5 »	
Dr Gonzalez (Jésus-Maria)	5 »	
Leal (Pedro-Benitez)	5 »	
Martinez (Miguel-F.)	5 »	
Morelos y Zaragoza (Ignacio) . . .	2 »	
Livas (Pablo)	2 »	
Garza Cantu (Rafael)	2 »	
Dr Carrillo (Atanasio)	1 »	
Villarreal (Aurelio-V.)	1 »	
Flores (Eulogio)	1 »	
Trevino (Tomas)	1 »	
Moctezuma (Manuel-Lopez)	1 »	
Vera (Manuel-Aguilar)	1 »	
Rosales (Othon)	2 »	
Olivares (Manuel-M.)	1 »	
Canalizo (Rafael)	2 »	
Ybarra (Frédéric-E.) (2e versem.) .	1 »	
Ybarra (Alejandro)	1 »	
Mme Jiménez (Carmen)	5 »	
Aragon (Pierre-Emile-Bossuet) . .	10 »	
Pesos	364.50	911.25

RÉPUBLIQUE ARGENTINE : Reçu de M. J.-L. *Kin* :

Gayraut (Vincent) . . . . . Pesos	20 »	
Kin (J.-L.) (3e versement)	10 »	
Mlle Munoz (Praxedès)	5 »	
Pietsch (Georges)	5 »	
Fracchia (Adolfo)	5 »	
Bouissou (Alfonso)	5 »	
Thomas (Léon)	2 »	
Jürguensen (Pedro)	2 »	
Durivaux (Louis)	2 »	
Caubet (José)	1 »	
Pesos	57 »	123 »
Total		1.455.75

80 souscripteurs nouveaux.		Fr.	1.455.75
1.157 souscripteurs. Montant des listes précédentes.			19.648.35
1.237 souscripteurs.	Total.	Fr.	21.104.10

Paris, le 22 août 1900. *Le Trésorier*,
Emile ANTOINE.
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

Le Conseil général de la Drôme, suivant avis du 4 juillet, a voté une somme de 100 francs pour la statue d'Auguste Comte.

HOMMAGE INTERNATIONAL A AUGUSTE COMTE

La Commission exécutive a l'honneur de vous informer que l'inauguration du monument d'Auguste Comte, qui devait avoir lieu le dimanche 2 septembre, place de la Sorbonne, est, sur la demande du sculpteur, M. Injalbert, reportée à une date ultérieure.

Une réunion devait avoir lieu ce même jour, sous la présidence de M. Hector Denis, député au Parlement belge, ancien recteur de l'Université libre de Bruxelles, avec le concours d'un certain nombre de délégués des souscripteurs qui, en Europe et en Amérique, ont apporté leur concours à l'œuvre du Comité.

La Commission exécutive a décidé de maintenir cette réunion. Elle a pensé qu'il convenait de ne pas laisser achever le siècle dont Auguste Comte a été l'un des plus éminents représentants sans lui consacrer publiquement l'hommage international dû à ses services, hommage que la présence à Paris de quelques-uns de nos plus dévoués collaborateurs occidentaux va permettre de lui rendre.

Vous êtes prié, M , ainsi que votre famille, de vouloir bien assister à cette réunion qui aura lieu le dimanche 2 septembre, à 2 h. 1/2, rue Serpente, 28, (Hôtel des Sociétés savantes).

Salut et fraternité.

La Commission exécutive de la Statue d'Auguste Comte :
Pierre LAFFITTE, président.
Ch. JEANNOLLE, D[r] HILLEMAND, Albert TOURNIER, Emile ANTOINE, Emile CORRA, Auguste KEUFER, C. MONIER.

On peut se procurer des cartes : 10, rue Monsieur-le-Prince, et 28, rue Serpente (Hôtel des Sociétés savantes).

Le Propriétaire, Gérant responsable : P. LAFFITTE.

Versailles. — Imprimerie AUBERT, 6, avenue de Sceaux.

COMITÉ INTERNATIONAL

DE LA

STATUE D'AUGUSTE COMTE

10, rue Monsieur-le-Prince, 10.

PRÉSIDENT D'HONNEUR

Pierre LAFFITTE, Directeur de « *La Revue occidentale* », Professeur de l'Histoire des Sciences au Collège de France.

PRÉSIDENT

Hector DENIS, ancien Recteur de l'Université libre de Bruxelles, Membre de l'Académie royale de Bruxelles, Député au Parlement belge.

COMMISSION EXÉCUTIVE

Ch. JEANNOLLE, Président; — Dr Constant HILLEMAND, Secrétaire; — Emile ANTOINE, Trésorier; — Albert TOURNIER, Commissaire général; — AUZENDE; — Dr CANCALON; — Emile CORRA; — A. KEUFER; — Camille MONIER.

COMITÉ DE PATRONAGE

Maurice AJAM, Avocat, Conseiller général de la Sarthe; — Dr J. ALBARRAN, Professeur Agrégé à la Faculté de médecine de Paris, Chirurgien des Hôpitaux (*adhér. positiv.*); — Andres ALDASORO, Ingénieur des Mines, ancien élève de l'Ecole préparatoire de Mexico, membre du Comité supérieur du Cadastre; — F. ALENGRY, Professeur agrégé de Philosophie à Pau; — Guilio ALESSIO, Professore nella Uni-

versita di Padova, Deputato al Parlamento; — Andres ALMARAZ, ancien élève de l'Ecole préparatoire de Mexico, Professeur de Chimie à cette école et au Collège militaire; — Dr ALTAMIRANO, Professeur à l'Instituto Medico Nacional de Mexico; — Izaac ALZAMORA, Doyen de la Faculté des Lettres de Lima (Pérou); — J. ANGELÉ, typographe, membre de la Commission de Surveillance de l'Ecole Estienne, Paris; — Agustin ARAGON, Professeur à l'Ecole des Ingénieurs de Mexico (*adhér. positiv.*); — Dr Pedro N. ARATA, Professeur à l'Université de Buenos-Ayres; — Roberto ARDIGO, Professore nella Universita di Padova; — Timoléon ARGYROPOULOS, Recteur de l'Université d'Athènes; — F. ARNASSAN, à Nîmes; — A. ASTURARO, Professore nella Universita di Genova; — AUDIFFRED, Député au Parlement français (*adhér. libre*); — A. AULARD, Professeur à la Sorbonne, Paris; — J. Baron D'AULNIS DE BOUROUILL, Professeur d'Economie politique à la Faculté de Droit de l'Université d'Utrecht; — AVEZAC-LAVIGNE, Sous-Inspecteur des Douanes à Bordeaux (*adhér. positiv.*); — A.-G. D'AZEVEDO SAMPAIO, Pharmacien à Rio-de-Janeiro; — AYMONIN, Sculpteur, Paris.

Dr Gilbert BALLET, Professeur Agrégé à la Faculté de médecine de Paris, Médecin en chef à l'Hôpital Saint-Antoine; — L. BARADUC, Procureur de la République à Gannat (*adhér. positiv.*); — Dr G. BARBEZIEUX, Rédacteur en chef du journal parisien « *La Paix* » (*adhér. positiv.*); — Dr L. BARD, Professeur à la Faculté de médecine de Genève, Médecin des Hôpitaux; — Horacio BARREDA, Mexico (*adhér. positiv.*); — Professor Dr Paul BARTH, Privat Docent an der Universität zu Leipzig; — L. BARTHOU, Député des Basses-Pyrénées au Parlement français, ancien Ministre des Travaux publics, ancien Ministre de l'Intérieur; — J. BASTIDE, Administrateur du Cours professionnel de la Chambre syndicale des typographes de Paris; — Teixeira BASTOS, Redator do Jornal « *Seculo* », Lisbonne (*adhér. positiv.*); — Pierre BAUDIN, Député de Paris, ancien Président du Conseil municipal, Ministre des Travaux publics; — BAUMÉ, Secrétaire de l'Union des Syndicats de la Seine; — E. Spencer BEESLY, M. A. Oxon., lately Professor of History, University College, London, Editor of « *The Positivist Review* »; — BEMY, Directeur de la Société des Imprimeurs sur étoffes de Lyon; — BÉRARD père, ancien Député de Lyon; — Professor Ernst BERNHEIM, Königliche Universität, Greifswald (Preussen); — BERROND, commerçant, à Lyon; — A. BERTHELOT, Député de Paris; — M. BERTHELOT, Professeur au Collège de France, membre de l'Académie des sciences, Sénateur, ancien Ministre de l'Instruction publique et des Affaires étrangères (*adhér. sc.*); — Alexis BERTRAND, Professeur de Philosophie à l'Université de Lyon; — Constantin BILLBERG, Ingénieur à Stockholm (*adhér. positiv.*); — Adrien BLATRI, Trésorier de la Fédération française des Travailleurs du Livre; — Paul BOELL, ancien Chef de Service au Gouvernement général de l'Indo-Chine (*adhér. positiv.*); — Dr Charles BOHM, Professeur de Philosophie à l'Université de Kolozsvar (Hongrie); — BOITEL, Directeur de l'Ecole municipale Turgot; — Dr Joseph BOKOR, Docent à l'Université de Budapest; — A. BOLL, ancien Conseiller municipal de Paris (*adhér. positiv.*); — Colonel BOMBARD, ancien Elève de l'Ecole polytechnique (*adhér. positiv.*); — Dr BONMARIAGE, Professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles, Directeur de l'Institut d'Hygiène; — Ch. BOS, Député de Paris; — Giovanni BOSIO, Professore nella Universita di Napoli,

Deputato al Parlamento; — P.-V. Bosson, membre fondateur de la Chambre syndicale des typographes de Paris; — Dr Ch. Bouchard, Professeur de Pathologie générale à la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie de Médecine et de l'Académie des Sciences (*adhér. libre*); — Léon Bourgeois, Député au Parlement français, ancien Ministre de l'Instruction publique, ancien Président du Conseil des Ministres; — J.-B. Bourrec, à Lyon; — Theophilo Braga, Professor du Curso superior de Lettres, Lisbonne (*adhér. positiv.*); — L. Brentano, Professeur d'Economie politique, à l'Université de Munich; — Bretin, ouvrier corroyeur, à Lyon; — V. Breton, typogr., Professeur technique à l'Ecole Estienne, Paris; — Briat, Secrétaire du Syndicat des ouvriers en instruments de précision de Paris; — E. Bricka, Négociant, Conseiller municipal au Havre; — Dr J.-H. Bridges, M. B. Oxon., formerly Fellow of Oriel Coll. (*adhér. positiv.*); — Brisson, Maire de Cognac; — Dr D. Brunet, Directeur, Médecin honoraire des Asiles publics d'aliénés (*adhér. positiv.*).

A. Caduc, Sénateur de la Gironde au Parlement français (*adhér. positiv.*); — Camélinat, ouvrier bronzier, ancien Député au Parlement français; — Dr Cancalon, membre de la Société positiviste d'Enseignement populaire supérieur, à Charenton (Seine); — P. Cantilli, Secrétaire du Conseil des Ministres, Bucarest; — J. Carey Hall, Consul de Sa Majesté Britannique à Kobe (Hiogo), Japon; — Dr Carrière, à Uzès (Gard); — Ferdinand Castels, Doyen de la Faculté des Lettres, ancien Maire de Montpellier; — Dr Cazalas, Conseiller d'arrondissement, Bagnères-de-Bigorre; — J. Cazot, Sénateur au Parlement français, ancien Ministre de la Justice; — Dr Giovanni Cesca, Prof. ord. di Storia della filosofia all'Universita di Messina; — A. Chabot, Voyageur de commerce, Paris; — T. de Chaignon, propriétaire, Lyon; — Jules Chapon, Conseiller général de la Drôme (*adhér. libre*); — Dr A. Charrin, Professeur Agrégé à la Faculté de médecine de Paris, Professeur remplaçant au Collège de France, Médecin des Hôpitaux (*adhér. libre*); — Ezequiel A. Chavez, Avocat, Professeur à l'Ecole nationale préparatoire de Mexico, Sous-Chef de Bureau de l'Instruction publique au Ministère de l'Instruction publique (*adhér. positiv.*); — *Le Chêne*, Société d'Etudes économiques et sociales, Lyon: — Dott. Prof. Mario Cermenati, Presidente del Circolo dei Naturalisti, Roma; — Em. Clairin, Conseiller municipal de Paris; — G. Clémenceau, ancien Député au Parlement français; — Jose Augusto Coelho, Director da Eschola normal, Lisbonne; — Dr Napoleone Colajanni, Direttore della « *Rivista di Politica, Lettere e Scienze sociali* », Deputato al Parlamento, Roma; — Gabriel Compayré, Recteur de l'Université de Lyon; — Conelleux, négociant, Lyon; — Dr Francesco Cosentini, Bibliotheca Brera, Milano; — Dr Luigi Credaro, Professeur ordinario di Storia d. Filosofia R. Universita di Pavia, Deputato al Parlamento Nazionale; — Crescent, Professeur au Lycée de Lyon; — Dr J. Curtillet, Professeur Agrégé des Facultés, Chargé du Cours de Clinique des Maladies des Enfants à l'Ecole de médecine d'Alger.

Giuseppe d'Aguanno, Professeur à l'Université de Palerme, Director del periodico « *La Liberta e La Pace* »; — A. Dambergis, Doyen de la Faculté de Philosophie d'Athènes; — † Roger Danglar, ancien Directeur du journal parisien « *Les Droits de l'Homme* »; — Déandreis, Sénateur de l'Hérault au Parlement français; — Delabrousse, an-

cien Conseiller municipal de Paris; — DELAMARCHE, Maire de Mont-le-Frânois (Haute-Saône); — Dr E. DELBET, Maire de la Ferté-Gaucher, Conseiller général de Seine-et-Marne, Député au Parlement français, Directeur du Collège libre des Sciences sociales (*adhér. positiv.*); — Dr Pierre DELBET, Professeur Agrégé à la Faculté de médecine de Paris, Chirurgien des Hôpitaux; — P. DELUNS-MONTAUD, Chef de la Division des Archives au Ministère des Affaires étrangères, ancien Député au Parlement français, ancien Ministre des Travaux publics (*adhér. positiv.*); — Hector DENIS, ancien Recteur de l'Université libre de Bruxelles, Membre de l'Académie royale de Bruxelles, Député au Parlement belge; — DENOYEL, Chef d'Escadrons d'artillerie, en retraite; — Hector DEPASSE, Publiciste, ancien Conseiller municipal de Paris; — DEQUAIRE, Agrégé de philosophie, à Lyon; — Paul DEYRET, papetier, à Amiens; — P. DONAY, typographe, à Amiens; — Dr Louis DOR, ex-Interne des Hôpitaux de Lyon, ancien Chef du Laboratoire de Clinique chirurgicale (*adhér. positiv.*); — Pedro DORADO, Professr de Droit pénal à l'Université de Salamanque; — L. DORISON, Professeur à l'Université de Dijon; — Dr Frant. DRTINA, Docent filosofie pri ceské université à Prague; — Dr DUBOIS, ancien Président du Conseil général de la Seine, Député de Paris; — Antonin DUBOST, Président du Conseil général de l'Isère, Sénateur, ancien Ministre de la Justice; — DUBOST, clerc d'avoué, Lyon; — Dr P. DUBUISSON, Médecin en chef à l'Asile Sainte-Anne, Paris (*adhér. positiv.*); — Dr DUMAS, Agrégé de l'Université, Professeur de philosophie au Collège Chaptal; — DUMAY, ouvrier mécanicien, ancien Député au Parlement français, Administrateur de la Bourse du Travail de Paris; — Dr Ernest DUPRÉ, Professeur Agrégé à la Faculté de médecine de Paris; — Dr Joseph DURDIK, Professor d. Philosophie a. d. böhmischen Universität zu Prag; — Emile DURKHEIM, Professeur à l'Université de Bordeaux; — DUVAL, Professeur de musique, à Lyon; — Pandit Sudha Kara DVIVEDI, Sanskrit College, Bénarès (Indien).

Rudolf ENCKEN, Professeur à la Faculté de Philosophie de l'Université d'Iéna (Sachsen-Weimar); — Dr G. ESCANDE, ancien Député au Parlement français, Bordeaux (*adhér. libre*); — Margaritis EVANGELLIDIS, Professeur à la Faculté de Philosophie d'Athènes.

FAGOT, Conseiller prud'homme, à Lyon; — Louis FARGES, Chef du Bureau historique aux Affaires étrangères; — Maurice FAURE, Député de la Drôme au Parlement français, Vice-Président de la Chambre des Députés; — R. FAURE, Pharmacien, ancien Maire de Briançon; — Celso FERRARI, Advocat, Sampierdarena (Genova); — Dr G.-M. FERRARI, Prof. di Filosofia nel R. Liceo V. E. di Napoli; — Enrico FERRI, Professore nella Universita di Roma, Deputato al Parlamento; — FERRIER, limonadier, à Lyon; — Ch. FERRY, Député des Vosges au Parlement français (*adhér. libre*); — † Jules FERRY, ancien Président du Conseil des Ministres de la République française; — Professore Giuseppe FIAMINGO, Direttore della « *Rivista di Sociologia* », Roma; — Isidore FINANCE, Chef du Bureau des Syndicats professionnels et des Etudes d'Economie sociale, à l'Office du Travail (*adhér. positiv.*); — J. FLAN, typographe, à Amiens; — L. FLOCARD, Président de la Chambre syndicale typographique lyonnaise; — FONTAINE, Maire d'Asnières; — Alfred FOUILLÉE, Membre

de l'Institut, ancien Maître de Conférences à l'Ecole Normale supérieure, Paris; — FOURNIÈRE, Député au Parlement français.

Aug. GAILLARD, ancien Député de l'Isère au Parlement français; — † Louis GALLET, Librettiste; — George P. GARRISON, Professor at the University of Texas; — Dr Ern. GAUCHER, Professeur Agrégé à la Faculté de médecine de Paris, Médecin des Hôpitaux; — Claude GAULE, typographe, Secrétaire adjoint de la Fédération du Livre; — Dr GAUTREZ, Directeur de la Maternité du Puy-de-Dôme, Conseiller municipal de Clermont-Ferrand; — Patrick GEDDES, Professeur à l'Université d'Edimbourg, Secrétaire de l' « Association internationale pour l'avancement des Sciences, Arts et Education »; — GIORDAN, Directeur de la « Mutuelle nationale », à Lyon; — Prof. Achille DE GIOVANNI, Direttore della Clinica Medica generale nella R. Universita di Padova; — J. GIRARD DE RIALLE, Ministre plénipotentiaire de France au Chili; — Louis GODARD, Ingénieur des Ponts et Chaussées, à Saint-Brieuc; — Gustave GOUNOUILHOU (*adhér. libre*); — Henri GOUNOUILHOU, Capitaine d'Artillerie dans l'Armée territoriale (*adhér. libre*); — *El Gran Oriente Espanol*, à Madrid; — Guillaume DE GREEF, Recteur de l'Université nouvelle de Bruxelles; — Hugh Mac GREGOR, lately Gen'l President of the American Federation of Labor, New-York (*adhér. positiv.*); — GRIMANELLI, Préfet des Bouches-du-Rhône (*adhér. positiv.*); — Dott. Alessandro GROPPALI, Director della « *Rassegna di Sociologia e Science affini* », Cremona; — † Nicolas GROTE, Président de la Société psychologique de Moscou, Professeur de Philosophie à l'Université; — A. GUY, artiste peintre, à Lyon.

H. HARANT, Professeur honoraire au Lycée Condorcet, Paris; — Frederic HARRISON, lately Professor of Jurisprudence (Council of Legal Education, London), Alderman London Country Council, President of London Positivist Committee; — Joseph HAYEK, Commerçant, Budapest; — G. HÉMART, typographe, à Amiens; — Dr Emeric HEVESY, Médecin des Hôpitaux, Professeur adjoint à la Clinique de Kolosvar (Clausembourg); — Dr Ch. Gaskell HIGGINSON, M. B. University of London, President of Manchester Positivist Committee; — Harald HOFFDING, Professeur de Philosophie à l'Université de Copenhague; — G. HUBBARD, Avocat, ancien Député au Parlement français; — Dr HUCHARD, membre de l'Académie de Médecine, Médecin en Chef à l'Hôpital Necker, Directeur du « *Journal des praticiens* », Paris; — † Ed. HUSSON, Avocat, Paris (*adhér. positiv.*).

Dr JABELY, Benevent; — JACOBSEN, Professeur à l'Université de la Havane; — Dr L. JACQUET, Médecin des Hôpitaux de Paris; — Dr L. JAGOT, Professeur à l'Ecole de médecine d'Angers; — Paul JANSON, ancien Bâtonnier de l'Ordre des Avocats de Bruxelles, Sénateur au Parlement belge; — V. JEANVROT, Conseiller à la Cour d'Appel d'Angers (*adhér. positiv.*); — Dr Georg JELLINEK, Professeur à la Faculté de Droit de l'Université de Heidelberg; — Prof. Dr D. JOSEPH, Directeur de l' « *Internationale Revue* », à Berlin; — Benito JUAREZ, Député au Parlement mexicain, ancien élève de l'Ecole préparatoire; — JUGE, employé de banque, à Lyon.

Ahmed ben KADDOUR, Licencié en Droit, Alger; — J. KAINES, Sc. D., London (*adhér. positiv.*); — Joseph KARINTHI, Employé, Budapest; — K. KAUTSKY, Directeur du « *Neue Zeit* », à Stuttgard; — Auguste KEUFER, Secrétaire de la Fédération française des Travail-

leurs du Livre, membre du Conseil supérieur du Travail, Président du Cercle des Prolétaires positivistes de Paris; — J.-L. KIN, Architecte à Buenos-Ayres; — E. KOCH, négociant, ancien Conseiller municipal de Lyon; — H. VAN KOLL, Membre du Parlement hollandais; — Emile KORBULY, Professeur au Gymnase de Nagy-Szeben (Hermanstadt); — Dr G. KOROSY, Professeur au Gymnase d'Eperies (Hongrie); — KRAUSE, Président du « Cercle Auguste Comte », au Havre; — Maurice KUFFERATH, Publiciste et Critique d'Art, Bruxelles; — Samuel KUN, Président du Cercle positiviste de Budapest.

Dr LABORDE, Chef des Travaux physiologiques de la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie de médecine; — Dr A. LACASSAGNE, Professeur à la Faculté de médecine de Lyon, Membre correspondant de l'Académie de médecine de Paris, Directeur des « Archives de l'Anthropologie criminelle » (*adhér. positiv.*); — F. LAFAY, ouvrier typographe syndiqué de Paris; — LAMPUÉ, Conseiller municipal de Paris; — Gustave LARROUMET, Membre de l'Institut, Paris; — Fern. LATASTE, ancien Professeur de Zoologie à l'Ecole de médecine de Santiago du Chili (*adhér. positiv.*); — LAVENIR, Directeur de l'Association des ouvriers corroyeurs de Lyon; — André LAVERTUJON, Ministre plénipotentiaire de 1re classe, ancien Sénateur de la Gironde au Parlement français (*adhér. positiv.*); — G. LAVOINNE, agriculteur à Boudeville (S.-Infre); — Manuel Fernandez LEAL, Ingénieur, Ministre de Fomento, ancien Directeur et Professeur à l'Ecole des Ingénieurs, ancien Professeur à l'Ecole préparatoire de Mexico; — LECOINTE, typographe, à Amiens; — A. LEFEBVRE, typographe, à Amiens; — Dr P. LE GENDRE, Médecin en Chef à l'Hôpital Tenon, Paris; — G. LELOU, Conseiller Prud'homme, Secrétaire de la Fédération des Syndicats ouvriers de Lille; — Ch. LENGLIER, ancien Elève de l'Ecole Polytechnique, Proviseur honoraire du Lycée Charlemagne, Rennes; — J. LÉVEILLÉ, Professeur à la Faculté de Droit de Paris, ancien Président du Conseil général de la Seine, ancien Député de Paris; — Dr Léonce LEVRAUD, Député de Paris, ancien Président du Conseil municipal; — Dr Enrique F. LHURIA, Madrid; — José Yves LIMANTOUR, Avocat, Ministre des Finances, ancien élève de l'Ecole préparatoire, ancien Professeur d'Economie politique à l'Ecole de commerce de Mexico; — Dr Franz VON LIZT, Professeur de Droit à l'Université de Halle; — Dr Cesare LOMBROSO, Professore nella Universita di Torino; — Achille LORIA, Professore nella Universita di Padova; — Dr LOVY, ancien Interne des Hôpitaux de Paris, Médecin de l'Hôpital arabe, à Tunis; — Hyacinthe LOYSON, Prêtre catholique; — Judge Vernon LUSHINGTON, Q. C., M. A. Trin. Coll. Cambridge (*adhér. positiv.*).

Miguel MACEDO, Professeur de Droit pénal à l'Ecole nationale de Droit, Président du Conseil municipal de la ville de Mexico (*adhér. positiv.*); — Pablo MACEDO, ancien Professeur de Droit pénal à l'Ecole nationale de Droit de Mexico, Député au Parlement mexicain (*adhér. positiv.*); — Ernst MACH, Professeur à la Faculté de Philosophie de l'Université de Vienne; — Adolfo DE MAGLIA, Gr. Secr. del Gran Oriente Espanol, Madrid; — J. MALBRANQUE, ébéniste, à Amiens; — MALFAIT, Trésorier de la Chambre syndicale des typographes de Paris; — Ch. MANGIN, Rédacteur en chef du journal « *Le Progrès de Lyon* »; — Giov. MARCHESINI, Professore nella Universita di Ferrara; — Dr Ur-

bano Marcondés, Membre du Parlement brésilien, à Rio-de-Janeiro; — Dr A.-B. Marfan, Professeur Agrégé à la Faculté de médecine de Paris, Médecin des Hôpitaux (*adhér. libre*); — Mariet, employé, Lyon; — Errico de Marinis, Professore nella Universita di Napoli, Deputato al Parlamento; — Prof. Luigi Marino, Preside della Facolta di Lettere e Filosofia, R. Universita di Catania; — Dr Th.-G. Masaryck, Professeur à l'Université Tchèque de Prague; — Robert de Massy, Procureur de la République, à Brioude (*adhér. positiv.*); — Julio de Mattos, Director du Manicomio do Conde de Ferreira, Lisbonne (*adhér. positiv.*); — Maynard, ancien Adjoint au Maire de Lyon (*adhér. positiv.*); — J. Maynier, Secrétaire de la Chambre syndicale des typographes de Paris; — Dr J.-R. de Mendonça, ancien Président de la Société positiviste de Rio-de-Janeiro; — J. Alberto Ribeiro de Mendonça, Ingénieur à Pachecos (Brésil); — Carl Menger, Professeur d'Economie politique à la Faculté de Droit de l'Université de Vienne; — A. Meynier, architecte, Lyon; — G. B. Milesi, Professore all' Universita di Roma; — Ph. Millet, Directeur de la « Sellerie lyonnaise »; — Dr Monprofit, Professeur à l'Ecole de Médecine et Chirurgien de l'Hôtel-Dieu d'Angers; — Monseur, Professeur à l'Université libre de Bruxelles (*adhér. positiv.*); — Dr A. Monti, Professeur à la Faculté de Médecine de Pavie; — Dr Miguel Morayta, Gr. Maître del Gran Oriente Espanol, Député au Parlement espagnol, Madrid; — J. Morel, journaliste, Lyon; — John Morley, Conseiller Privé de la Reine, membre du Parlement britannique, ancien Ministre L. L. D.; — Professor Enrico Morselli, Directeur de la Clinique des Maladies mentales, à l'Université de Gênes, Direttore della « *Rivista di Filosofia scientifica* » et della « *Rivista di Scienze biologiche* »; — Dr Mosny, Médecin des Hôpitaux de Paris; — Mme M.-Praxedes Munoz, Directrice de la Revue « *La Filosofia positiva* », Buenos-Ayres.

V. Neveux, Statuaire, Lyon; — Nicolas, membre du Comité de la Chambre syndicale des typographes de Paris; — Dr Anton Nystrom, Directeur de l'Institut Ouvrier de Stockholm (*adhér. positiv.*).

Dr Pactet, ancien Maire de Mont-sous-Vaudrey, Conseiller général du Jura (*adhér. positiv.*); — Paillasson, Conseiller général, Lyon; — Jean Pantajides, Professeur à la Faculté de Philosophie d'Athènes; — Maffeo Pantaleoni, Professeur à l'Université de Genève; — Christ. Papadopoulos, Professeur à la Faculté de Philosophie d'Athènes; — Parché, ouvrier charpentier, membre du Conseil supérieur du Travail; — Dr Porfirio Parra, Professeur d'Anatomie à l'Ecole de médecine de Mexico, membre de l'Académie de médecine, Médecin de l'hôpital Juarez, Député au Parlement mexicain (*adhér. positiv.*); — J. Pasquelin, Rédacteur au journal parisien « *La Presse* »; — Dr Marius Paulalion, Professeur de Biologie au Collège libre des Sciences sociales; — Dr Charles Pekar, Professeur au Gymnase de Lœcse (Hongrie); — Camille Pelletan, Député au Parlement français; — Edouard Pelletan, éditeur, à Paris; — Dr G. Pennetier, Professeur à l'Ecole de médecine de Rouen, Directeur du Musée d'Histoire naturelle (*adhér. positiv.*); — Périllier, Député de Seine-et-Oise au Parlement français; — Perquenz, fondeur, à Amiens; — Raph. Petrucci, Professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles (*adhér. positiv.*); — Léon Philippe, Directeur de l'Hydraulique agricole

au Ministère de l'Agriculture; — Dr Ad. Pic, Professeur Agrégé à la Faculté de médecine de Lyon, Médecin des Hôpitaux; — Edmond Picard, Sénateur au Parlement belge; — R. Poincaré, Député au Parlement français, ancien Ministre de l'Instruction publique; — Dr Sam. Pozzi, Professeur Agrégé à la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie de médecine, Sénateur au Parlement français (*adhér. libre*); — *Le Progrès de Lyon :* Charles Mangin, rédacteur en chef; Arm. Basset, A. Girod, A. Roche, rédacteurs; F. Bulard, Richier, correcteurs; Broyer, metteur en pages; Aug. Abel, Andrier, F. Barbier, Battéron, Bonfils, Broichot, F. Cosson, Ducoté, Just. Ferrouillon, Feuillat, Grenier, Grosse, F. Lahille, A. Lièvre, Liprandi, L. Lubrano, Pélissier, Phil. Petit, Romain, typographes; — G. Prunières, membre de la Société positiviste d'Enseignement populaire supérieur; — L. Puech, Député de Paris, ancien Vice-Président du Conseil municipal.

G. Racine, typographe, à Amiens; — Ranc, ancien Sénateur de la Seine; — George M.-T. Randorf, New-York (*adhér. positiv.*); — Albert Regnard, Publiciste, Paris; — Joseph Reinach, Conseiller général des Basses-Alpes, ancien Directeur du journal parisien « *La République française* », ancien Député au Parlement français (*adhér. positiv.*); — † Ernest Renan, ancien Directeur du Collège de France; — J. Renouard, membre du Comité de la Chambre syndicale des typographes de Paris; — Renouvier, ancien Directeur de la Revue « *La Critique philosophique* »; — Dr Bela Revesz, Médecin à Budapest; — Em. Rigolage, Ingénieur des Arts et Manufactures, Agrégé de l'Université, Principal de Collège honoraire (*adhér. positiv.*); — Ch. Ritter, Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, en retraite (*adhér. positiv.*); — Dr Ant. Ritti, Médecin en chef à la Maison nationale de Charenton, Secrétaire général de la Société Médico-Psychologique de Paris, Directeur des « Annales médico-psychologiques » (*adhér. positiv.*); — Ahmed Riza, ancien Directeur de l'Instruction publique en Turquie, Directeur du « *Mechveret* », organe de la Jeune-Turquie; — E. de Roberty, Professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles; — † Dr Robinet, ancien Maire du VIe Arrondissement de Paris (*adhér. positiv.*); — Jules Roche, Député au Parlement français, ancien Ministre du Commerce et de l'Industrie (*adhér. libre*); — Dr H. Roger, Professeur Agrégé à la Faculté de médecine de Paris, Médecin des Hôpitaux; — Rossignol, Conseiller municipal de Lyon; — Rousselle, Conseiller municipal de Paris; — Dr Roussy, Maître de Conférences à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, au Collège de France (*adhér. positiv.*); — Maurice Rouvier, Député au Parlement français, ancien Président du Conseil des Ministres (*adhér. libre*).

Sante de Sanctis, Professor all'Instituto secundo di Roma; — Bernard Saint-Just, Ingénieur civil, à Lyon; — J.-B. Sars, Professeur d'Histoire à l'Université de Christiania (*adhér. libre*); — F. Saulnier, Architecte, Satigny près Genève (*adhér. positiv.*); — R. Schiattarella, Prof. ordinario all' Universita di Palermo; — Miguel E. Schulz, ancien élève de l'Ecole préparatoire, Professeur de Géographie à cette école et à l'Ecole normale de Professeurs, Mexico; — Gabriel Séailles, Professeur de Philosophie à la Sorbonne; — Dr L.-A. Segond, Professeur Agrégé à la Faculté de médecine de Paris (*adhér.*

positiv.); — Dr Paul SEGOND, Professeur Agrégé à la Faculté de médecine de Paris, Chirurgien des Hôpitaux; — Justo SIERRA, Avocat, Magistrat à la Cour suprême de Justice de la Nation, ancien Député, Professeur d'Histoire à l'Ecole préparatoire, Mexico; — L. SIFFERT, membre du Comité de la Chambre syndicale des typographes de Paris; — Libanio DA SILVA, Lisboa; — Léon SIMON, Industriel, à Rio-de-Janeiro; — Joaquim-Michel-Martins DE SIQUEIRA, Agriculteur à Jacarehy; — Lauro SODRÉ, Sénateur au Parlement brésilien, ancien Gouverneur de l'Etat de Para; — Beno SPITZ, Employé d'administration, Budapest; — † E. SPULLER, ancien Ministre de l'Instruction publique de la République française; — Prof. Dr Ludwig STEIN, Directeur des « Archiv. für Philos. », Membre de l'Académie des sciences, Bern; — H. J. STOKES, à Dublin; — Paul STRAUSS, Sénateur de la Seine; — † Hte STUPUY, ancien Conseiller municipal de Paris, Conservateur des Collections artistiques de la Ville (*adhér. positiv.*); — SULLY-PRUDHOMME, de l'Académie française (*adhér. libre*); — Adam SZAWLOWSKI, Ingénieur à Varsovie.

Gabriel TARDE, Professeur au Collège de France, Paris; — Dr Giuseppe TAROZZI, Libero Docente di Filosofia teoretia nell' Universita di Roma; — H. TARRY, Inspecteur des finances en retraite, en mission à l'Ecole polytechnique; — TASSEL, Professeur à l'Université libre de Bruxelles (*adhér. positiv.*); — Dr F. TEXO, Professeur à la Faculté de Médecine de Buenos-Ayres; — THIESSET, conducteur-typographe, à Amiens; — Abel TINAYRE, Membre de la Chambre consultative de Majunga, Madagascar; — L. TINIÈRE, Chef de Bureau à l'Assistance publique, Paris; — Louis TISSIER, Maître de Conférences à la Sorbonne; — Albert TOURNIER, Bibliothécaire du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, Paris; — TRARIEUX, Sénateur de la Gironde au Parlement français, ancien Ministre de la Justice; — Dr M. W. F. TREUB, Professeur d'Economie politique à l'Université d'Amsterdam; — TRIDON, Secrétaire général de l'Alliance des Savants et des Philanthropes; — A. TROUBAT, Publiciste; — J. TROUBAT, Bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, Paris.

Dr Karl UEBERHORST, Professor an der Philosophische Facultät, Innsbrück Universität.

L. VAGANAY, Avocat à la Cour d'appel de Lyon; — A. VAILLANT, Chef de Division à l'Administration générale de l'Assistance publique, Paris (*adhér. positiv.*); — C. VALLIS, Professeur de Pathologie à l'Institut Caroline de Stockholm, Député au Parlement suédois (*adhér. libre*); — Emile VANDERVELDE, Député au Parlement belge; — Dr VARIOT, Médecin des Hôpitaux de Paris; — VAUTHIER, Ingénieur des Ponts et Chaussées, ancien Représentant du Peuple français; — Francis VELLY, Président du Tribunal à Briançon (*adhér. positiv.*); — Dr E. VIGNARD, Professeur suppléant à l'Ecole de médecine de Nantes; — VIGUIER, ancien Conseiller municipal de Paris; — G. VILLARD, artiste peintre, à Lyon; — VINCK, Secrétaire général de l'Institut des Sciences sociales, à Bruxelles (*adhér. positiv.*); — Filippo VIRGILII, Professore nella Universita di Siena, Direttore della « *Rivista di Sociologia* »; — A. VORBE, ancien Vice-Président du Conseil général de la Seine (*adhér. positiv.*); — Pandit Ambi Kadatta VYASA, Normal School, Bankipurat (Indien).

Dr Adolphe WAGNER, Professeur d'Economie politique à l'Univer-

sité de Berlin; — Lester F. Ward; — O. Wartel, typographe, à Amiens: — E. Windesheim, Conseiller municipal du Havre; — René Worms, Directeur de la « *Revue internationale de Sociologie* », Paris; — G. Wyrouboff, ancien Directeur de la Revue « *La Philosophie positive* ».

Dr Zizeos, Bucarest (*adhér. positiv.*).

Note : Nous rappelons, pour expliquer les mentions qui suivent certains noms, que, par suite d'un malentendu, deux formules de demandes d'adhésion, rédigées en des termes différents par deux des membres de la Commission exécutive, furent d'abord simultanément mises en circulation : — l'une, dans laquelle on demandait aux destinataires de faire partie du Comité de patronage, soit à titre *d'adhérents positivistes,* soit à titre *d'adhérents libres* ; — l'autre qui, seule, fut maintenue comme étant plus simple, dans laquelle, tout en sauvegardant suffisamment l'indépendance des divers adhérents, on réclamait une adhésion pure et simple.

Or, les noms suivis de l'une ou de l'autre des mentions en question sont ceux des personnes auxquelles fut adressée la première formule et qui y répondirent (Voir *Revue Occidentale* de mai 1899). C. H.

Les souscriptions doivent être adressées à M. Emile Antoine, trésorier, 10, rue Monsieur-le-Prince (ou 8, rue Méchain), Paris.

HOMMAGE INTERNATIONAL

A AUGUSTE COMTE

L'inauguration du monument d'Auguste Comte n'ayant pu se faire le 2 septembre dernier par suite d'un retard du statuaire, le Comité a dû, au dernier moment, remplacer la cérémonie par une réunion philosophique, qui a d'ailleurs obtenu le plus vif succès. Elle a eu lieu le 2 septembre, à 3 heures, rue Danton, dans la grande salle de l'Hôtel des Sociétés savantes, ornée de la bannière positiviste et des drapeaux de toutes les nations, y compris celui de la République du Brésil qui, donnant l'exemple, porte fièrement la devise positiviste : *Ordem e progresso.*

Cinq à six cents personnes, de nationalités les plus diverses et de toutes les conditions sociales, ont participé à cet Hommage international, en même temps qu'elles ont pu apprécier la maquette du monument placée à droite de l'estrade et ainsi soumise au jugement de l'assemblée.

L'œuvre du maître Injalbert n'a reçu que des éloges, de la part des disciples et des admirateurs du « plus grand penseur du siècle ». Le monument se compose de trois sujets, harmonieusement groupés. Au milieu et sur une stèle de hauteur suffisante, la figure d'Auguste Comte, très fidèle, est d'une majestueuse sérénité. A droite de la stèle, une jeune femme, son enfant sur le bras, décerne au philosophe la palme de la Gloire et de la Reconnaissance : c'est l'Humanité, toujours jeune, remerciant le fondateur de la Sociologie et de la Morale

positive, celui qui a découvert enfin le véritable but de la destinée humaine. A gauche, la Science, sous la forme d'un beau jeune homme dans l'attitude de la méditation.

Tout en louant l'heureuse conception de l'artiste, M. Emile Antoine a proposé que ce deuxième personnage allégorique représentât le Prolétariat et a demandé qu'il eût les traits de Fabien Magnin, l'éminent ouvrier menuisier choisi par Comte pour présider après lui la Société positiviste de Paris. M. Auguste Keüfer, qui était arrivé, de son côté, à la même conclusion, a développé éloquemment cette idée. La proposition de nos confrères a été trop unanimement approuvée; le pur sentiment social qui l'inspire est trop légitime pour ne pas être compris par M. Injalbert, qui, nous en sommes sûr, s'efforcera de le satisfaire et de nous donner un monument digne de son talent et digne aussi de son immortel compatriote.

Après l'exécution du *Chœur des Amis*, d'Ambroise Thomas, par l'excellent Choral des Travailleurs du Livre, habilement dirigé par notre confrère M. F. Thibaudeau, le Président de la réunion, M. Hector Denis, membre de l'Académie de Bruxelles et député au Parlement belge, a prononcé un grand discours, profondément pensé et souligné par de chaleureux applaudissements. Dans cette magistrale revue du mouvement philosophique moderne, Auguste Comte est placé, par un jugement raisonné et libre, à la tête des penseurs du XIX[e] siècle. Même quand il fait des réserves sur la partie sociale et les conclusions religieuses de son œuvre, M. Hector Denis rend pleine justice à Auguste Comte. Le jugement motivé d'un homme de si haute valeur intellectuelle aura du retentissement dans le monde philosophique où, même parmi les esprits émancipés de la théologie, les idées principales d'Auguste Comte sont encore si imparfaitement comprises. Au surplus, les lecteurs de la *Revue Occidentale* apprécieront eux-mêmes le prix de cette page de philosophie historique et, avec nous, ils voudront sans doute remercier vivement l'éloquent interprète des penseurs occidentaux.

Après M. Hector Denis, l'assemblée a entendu et applaudi le discours d'un prolétaire, M. Auguste Keüfer, Secrétaire de

la Fédération française du Livre et Vice-Président du Conseil supérieur du Travail, qui est venu affirmer son inébranlable conviction que le problème social ne serait vraiment résolu que par les solutions positivistes, seules capables d'assurer pleinement le concours social tout en garantissant l'indépendance de l'individu. Ont ensuite parlé, au nom de leurs pays respectifs : — M. le professeur Molenaar, de Munich (Allemagne), dont le saisissant rapprochement entre la date de cette fête de la Pensée et l'anniversaire de la bataille de Sedan a produit une profonde sensation ; — M. le Dr Bridges, de l'Université d'Oxford, au nom des penseurs anglais et comme délégué officiel de la Société positiviste de Londres dont il est, depuis plus de trente ans, l'un des plus éminents représentants en même temps que l'une des têtes philosophiques de notre époque ; — M. Pablo Macedo, ancien Professeur à l'Ecole de droit du Mexique et député au Parlement mexicain, qui nous a dit, en belle langue française et avec une compétence spéciale, toute l'importance des services politiques que la doctrine d'Auguste Comte a rendus depuis 1867 et rend chaque jour à la République mexicaine ; — M. Léon Simon, industriel à Rio-de-Janeiro et membre influent des Cercles politiques de son pays, qui a rappelé, avec une chaude gratitude, que la République du Brésil était l'œuvre des positivistes groupés autour de l'homme d'État Benjamin-Constant Bothello de Magalhaës ; — M. le professeur Porfirio Parra, membre de l'Ecole et de l'Académie de médecine de Mexico, Député au Parlement mexicain et Directeur de la plus importante Revue du centre et du sud de l'Amérique, dont la profession de foi positiviste est d'autant plus précieuse pour nos idées que le disciple préféré de Gabino Barreda (le propagateur du Positivisme au Mexique) est l'une des plus hautes personnalités scientifiques de l'Amérique centrale ; — M. Novicov, Vice-Président de l'Institut international de Sociologie et Vice-Président de la Chambre de commerce d'Odessa, qui représentait au milieu de nous l'élite intellectuelle de la Russie ; — M. Ahmed Riza, ancien Directeur de l'Instruction publique en Turquie, Directeur du *Mechveret* et l'un des chefs du parti Jeune-Turc, qui a sacrifié un brillant avenir

en s'exilant volontairement, afin d'arracher sa malheureuse patrie des odieuses mains du Sultan rouge.

Quoique modeste, la partie esthétique de la cérémonie a été remplie par le Choral du Livre, dont le chef distingué, M. Thibaudeau, et tous les membres agrémentent avec autant de talent que de bonne volonté nos réunions spirituelles. En outre, deux poésies ont été dites, et fort bien dites : l'une, « *La Toussaint* », poésie de M. J.-B. Foucart, par un membre de la Coopération des Idées (l'Université populaire fondée par notre vaillant ami Georges Deherme, au faubourg Saint-Antoine); l'autre, « *l'Ode à Auguste Comte* », de Yundzill, par M. Chiray.

Dans un éloquent et dernier discours, M. Emile Corra, se faisant l'interprète de l'assemblée, a remercié les orateurs des diverses nationalités et envoyé un salut fraternel aux positivistes absents et à tous les hommes qui, émancipés des vieux dogmes, recherchent dans la philosophie positive les moyens propres à affranchir définitivement la raison humaine.

Cette fête, véritable communion philosophique, nous a tous profondément réconfortés. Elle a été particulièrement agréable à notre vénérable Directeur, M. Pierre Laffitte, qui, malgré son grand âge, était venu prendre part à l'Hommage international rendu à l'auguste Maître dont il a, pendant plus de quarante ans, et avec une infatigable ardeur, défendu, propagé et développé la doctrine. Et les vifs applaudissements qui, à plusieurs reprises, ont salué son nom, ont dû lui être une douce récompense et surtout la preuve que l'immense labeur auquel il a consacré sa vie sera courageusement continué par les disciples qu'il a formés.

Pour clôturer une journée dont le délicieux souvenir demeurera parmi nous, un banquet de cent couverts réunissait le soir, au café Voltaire, les positivistes parisiens et leurs confrères et amis de l'étranger.

Au dessert, des toasts exprimant la satisfaction générale ont été portés par MM. — Paul Descours, de la Société positiviste de Newton-Hall, à Londres; — Patrick Geddes, le distingué Professeur de l'Université d'Edimbourg et l'actif Secrétaire de l'*Association internationale pour l'avancement*

des sciences; — Agustin Aragon, notre dévoué confrère mexicain, récemment élu député au Parlement de son pays et dont le nouveau séjour en Europe nous a tant réjouis; — A. Chavez, ancien Directeur des Postes et Télégraphes du Mexique, qui a donné d'intéressants renseignements sur le mouvement intellectuel de son pays; — Léon Simon, industriel à Rio-de-Janeiro, dont les appréciations sur le rôle social du patron ont été très goûtées; — Kozlowski, Directeur d'une Revue polonaise, qui a rappelé que, à la suite de l'insurrection de 1863, la Philosophie positive a été le mot d'ordre des défenseurs de la nationalité polonaise; — Alexis Bertrand, le Professeur bien connu de Philosophie à l'Université de Lyon, où il représente si brillamment la doctrine positive, et qui a présenté, en un tour gracieux et spirituel, les amitiés de la Société lyonnaise « le Chêne » ; — P. Grimanelli, que le Ministère de Défense républicaine vient de nommer Préfet des Bouches-du-Rhône; — le docteur Cancalon; — Ahmed Riza; — Auguste Keüfer et Emile Corra, de Paris.

Il serait ingrat de ne point ajouter que l'organisation de la fête a été tout entière assurée par M. et Mme Emile Antoine, intelligemment secondés par M. Auguste Granjon.

Ce compte rendu de la journée du 2 septembre est vraiment bien pâle, et nous nous en excuserions si nous n'avions le plaisir de publier ci-dessous le texte de tous les discours qui ont été la ferme substance du pieux Hommage international rendu à Auguste Comte, quarante-trois ans après sa mort, — Hommage qui nous permet d'attendre l'érection prochaine de sa statue place de la Sorbonne, en face de cette Sorbonne « longtemps vouée à un autre idéal et à d'autres doctrines (1) », et tout près de l'emplacement d'une maison (2) qui a été habitée par Auguste Comte.

F. Fagnot.

(1) Discours de Léon Gambetta (12 décembre 1880).

(2) Rue Neuve-Richelieu, n° 5; l'emplacement est aujourd'hui occupé par le n° 7 de la place de la Sorbonne. — Voir l'article de M. Pierre Laffitte sur ce sujet (*Revue Occidentale* du 1er janvier 1898).

Discours de M. Hector Denis.

Mesdames, Messieurs,

Une cérémonie commémorative comme celle-ci a la portée d'un événement social et international. Des savants, des travailleurs, des hommes d'Etat venus de tous les points de la France, des représentants de la plupart des peuples éclairés du monde, se confondent dans un témoignage d'admiration, de reconnaissance, de piété émue. C'est que la puissance du génie a réussi à créer une véritable communauté intellectuelle et morale, c'est que sa pensée s'est élevée à l'Humain, selon le mot de Renan, c'est-à-dire à l'Universel. Présider une telle assemblée, c'est être un organe de cette communauté, et si j'ai osé accepter la mission qui m'a été confiée, c'est que j'ai compris le sentiment qui animait le Comité exécutif; c'était là montrer toute la grandeur de l'œuvre du philosophe, toute l'étendue de son influence, toute la solidité des liens qu'il a noués au sein des peuples et entre les peuples.

Je suis donc comme une voix qui sort du milieu de votre assemblée tout entière, pour exprimer ce qui est au fond du cœur de tous. Que cette voix adresse d'abord le tribut de notre gratitude au Comité exécutif, à l'initiative duquel est due cette réunion à la fois solennelle et touchante, et qui, le but atteint, s'efface aujourd'hui derrière nous ; qu'elle confonde dans cet hommage les syndicats de travailleurs qui apportent leur coopération fidèle à l'œuvre philosophique; qu'elle s'élève vers les disciples éprouvés de la philosophie positive qui ont consacré des vies de labeur, et souvent d'abnégation, à la défendre, et dont les noms tels que ceux de P. Laffitte, Harrison, Bridges, Beesly, miss Martineau, Wyrouboff, resteront attachés à cette cérémonie comme ceux des plus dignes parmi les successeurs vivants de Comte; qu'elle réveille le souvenir des morts illustres ou vénérables comme Emile Littré, Mill, Lewes, Robinet, ou Magnin, Barreda et Bothello de Magalhaës, qui ont si puissamment concouru à cette rénovation philosophique.

Qu'elle se reporte enfin vers vous tous, qu'elle salue en vous les représentants d'une philosophie qui nous fait participer en ce moment, sous le charme de cette fête universelle du travail et de la paix, comme bercés par une vision fugitive de l'avenir dans le grand Paris, le Paris de la Révolution, à une même communauté mentale et fait de nous des citoyens du monde.

I

H. de Saint-Simon, qui eut les intuitions du génie, a dit dans ses *Opinions philosophiques :* « Les philosophes du XVIIIe siècle ont fait une Encyclopédie pour renverser le système théologique et féodal, les philosophes du XIXe siècle doivent aussi faire une Encyclopédie pour constituer le système scientifique et industriel. »

Ces mots de l'élève de d'Alembert marquent la position historique et la portée de l'œuvre fondamentale d'Auguste Comte. Témoin ému de la crise mentale et morale amenée par la dissolution de l'ordre social antérieur à la Révolution, c'est lui qui accomplit cet incomparable effort de repenser tout le savoir de son temps, d'élargir le domaine des connaissances positives au point de l'étendre jusqu'aux limites des phénomènes accessibles à l'observation, d'en présenter alors la synthèse puissante, débarrassée de tous les éléments étrangers à la science, et élevé lui-même par cette élaboration à la pleine maturité de la pensée, de proposer à l'adhésion du monde savant une philosophie qui fût un gage définitif d'unité et de paix pour les esprits, et qui donnât un fondement solide et l'efficacité la plus étendue au système de réorganisation sociale auquel s'attachait sa pensée.

Car cette destination sociale de son œuvre apparaît nettement à ses yeux dès ses premiers travaux scientifiques, et même, comme il l'a dit, dès l'adolescence. Aucun des philosophes modernes ne se proposa, à une telle distance de la réalisation, un but plus élevé ; aucun d'eux, pour en assurer l'exécution, ne sut contenir avec plus de constance et d'énergie les entraînements de l'idéal. On a beaucoup discuté l'unité de la vie et de l'œuvre d'Auguste Comte. L'unité est là, par-dessus tout,

la diversité est dans la méthode et l'étendue du plan, aux deux époques de sa vie de penseur. Comme Saint-Simon et avec lui, il comprit que la rénovation sociale imposait des travaux théoriques et des travaux pratiques, qu'elle avait un double aspect : spirituel et temporel. Mais, contre Saint-Simon, et avec une inflexible rigueur qui ne se démentit jamais, il affirma la nécessité de poursuivre et d'achever l'œuvre théorique avant toute réformation des institutions. Il fut convaincu que la dissolution de la Société était inévitable si l'on ne réussissait à reconstituer un corps de doctrines politiques et morales qui pût réunir l'adhésion de toutes les classes, et il reconnut et proclama que cette unité dans les esprits, cette réorganisation mentale ne pouvait être demandée qu'à la science, et à la transformation de la politique en une véritable science d'observation. C'est ainsi qu'à vingt-deux ans, il avait arrêté la direction maîtresse de sa vie ; c'est ainsi qu'il s'engageait dans une entreprise dont il ne crut pas, au début, pouvoir atteindre le terme, et qu'il reportait à deux ou trois générations ; c'est ainsi qu'il ne voulait être, d'après sa correspondance, que *théoricien*, pas même *praticien consultant*. Le zèle ardent du réformateur et sa puissance de travail rapprochèrent seulement les étapes. La publication du *Cours de philosophie positive* fut l'exécution de la première partie du programme que le jeune philosophe s'était tracé ; c'était bien le tableau de l'évolution de l'esprit humain et l'inventaire systématique de ses conquêtes positives, destiné à servir cette fois de base scientifique à la politique. Cette œuvre, dont Mill a pu dire qu'elle suffit pour élever son auteur au rang des premiers penseurs du siècle, embrassa seize années de sa vie. Rapprochement éloquent : dans l'intervalle, l'école saint-simonienne avait accompli sa destinée tragique : élaboration précipitée d'une doctrine d'ailleurs remarquable par l'éclat et la grandeur, propagande ardente, formation, déchirements, destruction, dispersion d'une Eglise. A mesure qu'il s'élevait dans la construction du monument scientifique, il reportait ses regards en arrière, il se donnait à lui-même devant le monde le témoignage de l'unité et de la continuité de son œuvre ; non pour satisfaire un vain orgueil, mais pour justifier au

contraire sa confiance dans la justesse de la direction de sa propre pensée. Il réalisait ainsi avec une pleine conscience cette grande parole d'Alfred de Vigny, qu'il devait prendre plus tard pour épigraphe : « Qu'est-ce qu'une grande vie? Une pensée de la jeunesse réalisée dans l'âge mûr. »

Ce qui le soutint dans une entreprise où l'héroïsme même eût pu fléchir, c'est ce sentiment qui a glissé parmi les hommes, selon le beau mot de Littré, l'amour de l'Humanité. « Je ferais très peu de cas des travaux scientifiques, écrit-il en 1819 à Valat, si je ne pensais *perpétuellement* à leur utilité pour l'espèce. » Dans le fait, il y pensait perpétuellement, même à travers les plus arides parties de la *Philosophie positive*, et le plus douloureux sentiment qu'il ait exprimé vingt ans après dans sa correspondance, c'est qu'on eût pu douter de la tendresse de son cœur. Dans un passage vraiment sublime, il rappelle qu'un lecteur n'avait pu retenir ses larmes à la lecture d'une page de la *Philosophie positive*, où Comte retraçait la perspective qu'il rêvait pour la grandeur de l'homme, et il ajoute qu'à la vérité, ce passage, il l'avait écrit tout en larmes lui-même. Gravir les degrés de l'œuvre maîtresse du penseur, ce fut pour l'homme presque un calvaire ; il a subi en même temps les épreuves matérielles, les déchirements intimes, les persécutions du dehors, l'épuisement du travail; il a rappelé lui-même, dans des lettres, les trois crises physiques et morales qui marquèrent : après quatre-vingts heures de méditation, l'élaboration du plan de la Philosophie positive en 1826, la préparation de la Sociologie en 1838, et, après l'achèvement de l'œuvre, la méditation de la Politique positive en 1845. La première fut une éclipse temporaire de la raison : il en parle avec sérénité, offrant sa souffrance en sacrifice à l'humanité. Sa vie était déjà une communion avec elle avant qu'il renouvelât pour elle l'effusion de l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ :* « Je t'aimerai plus que moi-même et je ne m'aimerai qu'à cause de toi. *Amen te plus quam me nec me nisi propter te.* »

C'est avec son caractère synthétique que l'œuvre d'A. Comte, qui enveloppe l'interprétation du monde et de la société humaine, doit en ce moment nous apparaître; c'est dans ce

trait éclatant de son génie, la puissance de coordination, d'unification, consacrée aux plus grands objets des préoccupations modernes, que l'histoire trouvera le secret de cette influence profonde, continue, toujours grandissant dans le temps et l'espace, qu'il aura exercée sur l'esprit humain. C'est là aussi que l'admiration même déplorera les entraînements et les abus; mais c'est précisément dans ces grandes entreprises où le génie individuel s'efforce, comme ici, d'être l'interprète de la pensée impersonnelle de l'humanité; c'est là, pour employer un mot de Comte, que la raison publique doit effacer elle-même les caractères de personnalité qui altèrent toute contemplation régulière.

On semble aujourd'hui avoir voulu presser le jugement impartial de l'histoire, en s'appliquant à reconstituer tout entiers l'homme et son œuvre. Les travaux récents de MM. Adam, Alengry, Dugas, Faguet, Lévy-Bruhl, et des plus remarquables appréciateurs de Comte, MM. Alfred Fouillée, et de Roberty (celui-ci se défend d'être le disciple de Comte, et il a cependant tant de raisons de proclamer qu'il l'est), ont porté la critique moderne à une grande hauteur. Elle aura la noble joie d'avoir préparé la justice pour le penseur que fut le représentant sans égal du génie organique de la France, et l'un des plus humains des *hommes représentatifs* de ce siècle et de tous les siècles.

Il nous faut donc effleurer les hauts sommets de la pensée d'A. Comte pour embrasser d'un regard les horizons qu'il a parcourus, le domaine qu'il a fécondé.

II

La loi qui domine toute l'œuvre de Comte, c'est la loi des trois états de l'esprit humain. Mill en a fait la colonne vertébrale, Lewes la clé de voûte du système.

Dans son évolution, l'esprit humain suppose d'abord les objets mus, les événements déterminés par des êtres surnaturels : la foudre est due à la colère d'un Dieu, l'histoire des sociétés humaines réalise un plan divin. L'homme anime les phénomènes en y transportant, en y généralisant de plus

en plus l'activité volontaire dont il a l'expérience intime; c'est l'état théologique — puis le principe d'action perd par degrés le caractère d'activité volontaire, et se *désincorpore*, selon le mot original d'un critique — pour se résoudre en une entité, ou il devient quelqu'autre principe de causalité hypothétique, inaccessible à l'expérience; la société est conçue comme ayant un pouvoir absolu sur ses destinées, l'électricité est conçue comme un fluide, c'est l'état métaphysique; l'esprit humain écarte, enfin, ces conceptions pour limiter son domaine aux lois des faits observables, et renonce à rechercher ce que sont en *soi* l'électricité, l'attraction newtonienne, l'affinité chimique, l'essence des phénomènes intellectuels même; il soumet la marche des sociétés à des lois : c'est l'état positif.

Turgot a le premier formulé la loi, mais sans pouvoir lui donner toute sa portée et toute sa solidité; Burdin et Saint-Simon en ont ébauché la vérification et tenté l'extension. On ne leur disputera pas une légitime gloire, en parlant du philosophe qui écrivait en 1822 : « L'homme le plus justement illustré par de grandes découvertes doit presque toujours la plus grande partie de ses succès à ses prédécesseurs. »

Mais la grande découverte appartient ici à Comte; le plus justement illustre, c'est lui, et pour des raisons décisives. C'est qu'il en a d'abord accompli la vérification patiente dans toute l'histoire des connaissances humaines, en reconstituant celle-ci par un effort vraiment formidable; c'est qu'il l'a étendue au vaste domaine de la Sociologie et qu'il en a fait la loi fondamentale du développement de l'Humanité. Il y a, dans la *Philosophie positive*, une page admirable, où Comte rappelle les dix-sept années de méditation continue, consacrées à ce grand objet. C'est qu'enfin cette loi est devenue, avec lui, l'expression synthétique de tous les aspects essentiels de la Philosophie positive. Il en a tiré une philosophie.

La loi des trois états est la loi de la connaissance, inférée directement de l'histoire. Au reproche dirigé par Max Muller contre le philosophe, d'avoir construit une philosophie sans égards pour la *Critique de la Raison pure* de Kant, il avait

répondu d'avance, dans une lettre à d'Eichthal : « Le plus grand pas que j'aie accompli depuis Kant, c'est d'avoir découvert le passage des idées humaines par les trois états. » Il est donc allé au delà de la critique de la connaissance, demander une loi à la Sociologie même. C'est pourquoi M. Lévy-Bruhl a raison de répondre à l'illustre Renouvier que la philosophie de Comte renferme une théorie de la connaissance qui lui est propre, sans laquelle elle n'existerait pas. Seulement, ce n'est pas à l'étude du moi *personnel* qu'il la demande, c'est à ce qu'il appelle lui-même l'*intelligence collective* de l'Humanité ou la *raison publique*, envisagée dans son développement historique continu. Selon un beau mot de Tarde, il cherche les secrets de la philosophie et de la science sociale dans la psychologie accumulée de l'histoire, dans la psychologie des morts. La psychologie individuelle, avec l'un des plus profonds et des plus justes critiques de Comte, Fouillée, revendiquera le droit de rechercher dans l'analyse de l'intelligence les éléments, les conditions, les bornes de l'expérience, la raison dernière de cette loi des trois états; mais la loi d'évolution de l'intelligence collective restera au premier plan, si riche que doive être la contribution de la psychologie individuelle même.

La loi des trois états exprime l'entraînement graduel de l'esprit humain vers l'interprétation positive des phénomènes de la nature, de l'homme, des sociétés.

Comme la nécessité de satisfaire les besoins de l'homme a, dès l'origine, fait acquérir certaines connaissances positives, la loi exprime la tendance à la généralisation des connaissances positives. Sous cette forme, elle échappe à des critiques injustes, car A. Comte n'a jamais parlé de trois époques distinctes se succédant invariablement, mais de trois états pouvant, dans une certaine mesure, coexister même au début. On en a fait, depuis Wyrouboff et Littré, une loi empirique, limitée à notre race et à certaines classes de faits intellectuels. La seule justification de l'œuvre de Comte doit être demandée ici aux faits qui témoignent de la loi. Je veux ici en citer deux. Les progrès de la Sociologie fourniront un troisième exemple.

Le savant Laffitte a déjà vérifié la loi dans l'évolution chi-

noise. A plus de soixante ans de la découverte de Comte, notre illustre Houzeau, reconstituant, par des recherches originales, la bibliographie universelle des travaux astronomiques, avec une érudition extraordinaire, retrouva l'évolution de Comte sous les noms d'époque fabuleuse, époque empirique et des systèmes, époque inductive. « L'homme de science de notre époque, dit-il, ne rencontre plus nulle part de puissances occultes, ni de forces capricieuses... dans quelqu'ordre d'études qu'il pénètre, l'idée qui lui reste est que les phénomènes sont amenés et réglés par des lois. »

Le second fait est donné par la psychologie moderne et son prodigieux essor expérimental. Un prélat catholique, d'une vaste culture, M. Mercier, a retracé l'histoire de la psychologie depuis Descartes, et, parmi les caractères généraux de l'évolution de cette science, il signale l'abandon de la métaphysique, et la préoccupation des psychologues de ne pas sortir du fait conscient.

Interprète loyal de l'histoire, il parle et doit parler ici le langage de Ribot, exposant la constitution et les progrès de la psychologie physiologique. J'ajoute que la dissolution du spiritualisme cartésien, les formes organiques du nouveau spiritualisme, ce ne sont là que les efforts d'adaptation de la philosophie théologico-métaphysique aux résultats de l'expérience, pour soutenir le choc de la philosophie positive envahissante.

Cette loi est ainsi l'artisan de l'unité progressive des connaissances. Grâce à elle, leur homogénéité finale n'est plus seulement désirable, elle est inévitable par le cours même de l'esprit humain. Une philosophie de même nature que les sciences et qui résultera de leur coordination en sera le résultat dernier. L'œuvre du penseur individuel aura été d'en presser la constitution en mettant la loi en lumière, en la projetant comme un flambeau dans le domaine resté sous l'empire de la théologie et de la métaphysique. — Œuvre glorieuse entre toutes, puisqu'elle prépare la réconciliation de l'esprit humain avec lui-même.

Sans doute, dans nos sociétés modernes, l'unification ne se fera pas sans luttes, car la loi révèle un antagonisme fondamental entre les états de l'esprit humain et, dès lors, la fragi-

lité, l'illusion des efforts de conciliation si souvent rêvés. Mais le triomphe n'aura pas lieu sans justice. Dépassant, comme œuvre organique, l'œuvre du XVIII[e] siècle et de Condorcet, la Philosophie positive, le mot est de Comte, n'est plus critique envers le passé; dans le fait, elle ne prononce aucune excommunication, elle ne maudit ni l'antiquité, ni le catholicisme, ni le protestantisme, ni la Révolution, ni le matérialisme, ni l'idéalisme, elle cherche leur justification dans l'histoire; elle y voit des approximations successives, dominées par une évolution fondamentale. Elle n'atteint elle-même que la vérité relative. La loi des trois états revêt alors son expression la plus haute, elle devient l'expression même de la relativité de la connaissance humaine dans le temps, dans l'histoire. Elle ne peut être mère de l'optimisme et de l'indifférence, comme le redoutent certains penseurs, M. Henry Michel, par exemple, parce que la Philosophie positive est précisément celle qui donne la base la plus solide et le plus large champ d'action aux aspirations progressives, qui ne sont pas près de s'éteindre au cœur de l'homme moderne. Elle ne peut non plus, comme on en voit la préoccupation dans de profondes études de MM. de Roberty et de Greef sur l'Inconnaissable, permettre un retour théologique. Sans doute, d'après la Philosophie positive, l'océan de l'inconnaissable vient battre les rives du savoir; mais dût-on, comme Littré qui, mourant, parle avec une mélancolie et une résignation sublimes de son savoir limité, dût-on affirmer une existence transcendantale au delà de l'observation humaine, il est impossible qu'elle donne naissance à une théologie nouvelle; la raison décisive en est que les formes supérieures du sentiment chez l'homme, les plus dégagées de l'égoïsme et du calcul personnel, ne peuvent plus avoir d'autre objet qu'un être relatif et terrestre, comme l'Humanité.

La classification des sciences de Comte coordonne les acquisitions de l'esprit humain. Pour en comprendre la fécondité et la grandeur, il faut la comparer à l'Encyclopédie du XVIII[e] siècle; celle-ci, groupant les sciences d'après nos facultés, était propre à dresser le tableau complet de nos connaissances, et à en faire un instrument de lutte; celle de

Comte, basée sur la comparaison des phénomènes, prépare une rénovation sociale. Elle va des plus généraux et des plus simples aux plus complexes, des plus éloignés aux plus rapprochés de l'Humanité; elle reproduit, dans l'ordre des sciences abstraites, la subordination naturelle des faits. Chaque science qui y est incorporée a besoin, pour établir ses vérités, des vérités et des méthodes des sciences qui forment les termes antérieurs de la série.

Cette dépendance naturelle, l'histoire la reproduit, car les sciences se constituent dans l'ordre de la classification méthodique; la loi des trois états déroule la synthèse progressive du savoir.

C'est en s'inspirant de cette genèse des sciences que Condorcet, dans ses Rapports trop oubliés sur l'instruction publique, fixa les premiers termes de la série définitive de Comte : les mathématiques et les sciences inorganiques, l'astronomie, la physique, la chimie; les travaux de ses contemporains permirent à Comte lui-même de prolonger le système de la philosophie abstraite jusqu'aux vérités les plus complexes de la science de la vie, la Biologie. Pour embrasser tout le savoir abstrait, pour développer une conception totale du monde et de l'Humanité, il restait à constituer la Science sociale, la plus complexe de toutes, et c'est ce que fit Comte, en lui traçant définitivement un domaine indépendant.

La constitution de la Sociologie fut à la fois une fin et un moyen pour Comte; ce fut une fin, et elle donna l'unité à sa vie, puisque sans elle la réorganisation sociale, basée sur la science, était impossible; — elle fut un moyen, parce que, sans l'achèvement de la Philosophie positive que la Sociologie couronne, l'unité spirituelle des hommes était impossible.

Ni les erreurs de Comte lui-même, ni les progrès de la science n'ont modifié cette admirable classification. La condamnation par Comte des recherches qui ont abouti à la Biologie cellulaire fut l'une de ces erreurs que de Roberty et Fouillée ont sévèrement qualifiées, mais son redressement ne fait que confirmer la place de la Biologie. D'un autre côté, les découvertes modernes sur la corrélation des forces phy-

siques, la constitution de la thermo-chimie laissent subsister les rapports des sciences inorganiques dans la série abstraite. L'introduction, par Mill et Bain, de la Psychologie dans la classification n'en a nullement altéré le principe : elle reste liée à la Biologie.

Et quelles confirmations ne tire-t-elle pas des travaux modernes sur la Philosophie des sciences!

Ampère, dans un admirable passage, Cournot, dans son œuvre philosophique, reproduisent le principe de cette même subordination des connaissances. Dans son *Essai sur la classification des sciences*, M. Goblot adopte la hiérarchie de Comte, et ne prétend accomplir qu'une œuvre de revision. M. Giddings, renouvelant récemment la critique de Spencer, malgré la forte et victorieuse réponse de Littré, oublie que les sciences concrètes de Spencer reproduisent elles-mêmes, avec l'évolution des phénomènes de la nature, l'ordre de dépendance tracé par Comte; et déjà l'illustre auteur du *Cosmos*, Alexandre de Humboldt, a fait de sa grande œuvre le commentaire animé de la Philosophie positive; il va, dans cette œuvre, du monde sidéral à la Terre, du tableau du jeu complexe des forces physiques à celui de la vie, et s'arrête dans des pages sublimes au seuil de l'histoire de l'Humanité. Telle est la fécondité de cette classification scientifique qu'elle coordonne non seulement les vérités démontrées, mais les méthodes qui ont servi à les atteindre : elles évoluent avec les sciences, elles sont le perpétuel instrument de la découverte, fortifié par chaque acquisition, toujours plus efficace pour les acquisitions nouvelles, et consolidant de plus en plus l'état positif dont il est le générateur. La classification donne une puissance supérieure à cette discipline, et à la méthode un critérium précieux. Comme on a vu le rayonnement de Condillac dans Lavoisier, on entrevoit l'action de Comte sur Ch. Robin, sur Sainte-Claire-Deville et Claude Bernard; elle se lit dans l'œuvre critique et psychologique de Taine et de Ribot; la Pathologie, avec Bouchard et Charcot, en portent l'empreinte; l'hygiène sociale et la démographie, avec Bertillon et Lacassagne, lui empruntent l'admirable classement des modificateurs qui affectent la population et la santé publique;

la Criminologie trace l'ordre de subordination des conditions biologiques, psychologiques et sociales du crime. Dans l'œuvre économique du célèbre Carey (de Philadelphie), l'évolution et la classification des industries humaines projettent dans l'histoire du travail et de la richesse la série des sciences de Comte; et Lester Ward, cinquante ans après, y rattache le plan de sa philosophie de la Sociologie.

Le philosophe qui construisait cet édifice de la synthèse objective du savoir était donc devenu, pour ainsi dire, l'interprète de la raison collective de l'Humanité. Les plus sévères juges de Comte, tels que de Roberty, considèrent cette partie de l'œuvre comme définitive. L'unité intellectuelle était non plus seulement dans la tendance de l'histoire, elle se réalisait dans un patrimoine commun, pur de toute philosophie étrangère, à la philosophie scientifique. La communauté mentale elle-même apparaissait comme irrésistible, et cependant exempte de contrainte, parce que la raison individuelle donne spontanément son adhésion quand elle a saisi la preuve et qu'elle ne peut la refuser à la démonstration.

Le système d'éducation rêvé par Comte, depuis 1822, devait, en l'accroissant sans cesse, étendre cette communauté aux générations futures.

C'est ainsi que la Philosophie positive, enfin constituée, mettait un terme à l'anarchie mentale : la convergence des esprits devait se réaliser enfin dans le domaine du savoir expérimental, de la vérité relative. Elle avait pour appui indestructible une double loi, celle suivant laquelle la pensée tend d'une manière constante à la positivité, celle suivant laquelle se forme le corps des vérités démontrables, héritage commun du genre humain; et ce corps de doctrines, toujours grandissant, était le résultat d'une critique incessante, les raisons individuelles, par un accord logique, se fondaient spontanément dans la Raison publique, collective, l'artisan de cette œuvre éternelle d'unité et de paix : l'élimination de l'Absolu.

III

La Sociologie que Comte a constituée est une science abs-

traite, elle expose l'objet, les méthodes, les divisions fondamentales, les lois applicables à toutes les sociétés possibles, en faisant abstraction de tous les modificateurs dérivant du milieu, du climat, de la race, des conditions politiques. Les travaux des sociologues qui l'ont suivi et dont l'efflorescence est remarquable, sont empreints de cette extraordinaire complexité, au-dessus de laquelle Comte s'était systématiquement élevé. L'influence d'une œuvre puissamment ordonnée ne s'en est pas moins profondément fait sentir chez ceux-là mêmes dont les travaux s'éloignent le plus des travaux du fondateur de la science. Elle est aussi manifeste chez le profond théoricien de l'évolutionnisme, Herbert Spencer, que dans la grande œuvre d'Albert Schäffle; tous deux la reconnaissent, et chez tous deux se voit la forte empreinte de la loi de subordination qui place la Sociologie au sommet des sciences. Le langage de Gumplowicz et de Giddings témoigne aussi éloquemment de cette influence que celui de De Greef et de Bernès, qui se rapprochent bien plus du plan primitif. Pour ceux-là comme pour ceux-ci, l'impulsion de Comte a révolutionné la pensée scientifique, et les écoles les plus diverses la subissent aujourd'hui encore.

Depuis Comte, les méthodes inductives ont pris définitivement possession de l'étude systématique des sociétés humaines. La recherche des lois se poursuit par l'observation directe des faits sociaux; elles ne se déduisent plus de données *a priori* empruntées à la métaphysique, ou même à des sciences plus simples : la Biologie, la Psychologie; la filiation et la corrélation des faits sociaux sont établies par une observation directe et indépendante. Comte a rendu vraiment féconde l'œuvre de Condorcet, qui avait mal conçu la filiation des phénomènes. De là un essor que rien ne peut arrêter.

Et, dans le fait, il existe en France quatre chaires de sociologie, trois en Suisse, un enseignement sociologique dans deux collèges en France; le plus illustre des disciples de Comte a été appelé au Collège de France. On en constitue un dans cinq écoles d'enseignement supérieur en Belgique, dans treize universités allemandes, une autrichienne et quatre espagnoles et portugaises. La Sociologie s'étudie dans toutes les

grandes universités des Etats-Unis. La Sociologie et la Philosophie positive ont glorieusement pénétré dans l'enseignement et la pensée publique au Mexique, au Brésil. Elle a partout ses instituts, ses congrès, ses revues, ses annales; et nous ne sommes qu'au début.

Son enseignement pénètre dans le peuple, ébauchant, en Angleterre, en France, en Belgique, en Suède, en Norvège, en Danemark, ce que Comte avait réalisé pendant dix-sept ans dans un cours populaire : l'alliance des prolétaires et des philosophes, à laquelle nous donnons, aujourd'hui encore, une émouvante consécration, et à laquelle l'avenir réserve une incomparable grandeur.

Le double point de vue statique et dynamique auquel Comte ramène l'étude des sociétés : d'une part, les rapports d'état, de structure, de coexistence; d'autre part, les rapports de changement, de succession, ce double point de vue domine encore toutes les conceptions modernes. Si l'on en faisait une étude comparative, on rattacherait à la première de ces divisions toutes les conceptions si variées et si intéressantes auxquelles tant de noms célèbres sont associés, et qui tendent à exprimer de plus en plus près cette réalité complexe de la société dans l'unité de ses aspects : elles vont des conceptions qui assimilent le plus complètement la société à un organisme vivant, de l'affirmation la plus rigoureuse de la conscience collective, aux interprétations les plus directement inspirées par la psychologie individuelle, et qui ramènent les faits sociaux à la généralisation d'actes individuels, la genèse de la société elle-même à son contrat entre les individus. Les congrès de sociologie, les publications récentes révèlent à la fois cet antagonisme et les essais de conciliation. Le conflit est au fond entre la tendance biologique et la tendance psychologique.

La lutte, si j'ose dire, est polarisée par des œuvres comme celles de Worms et de Novicow, d'Espinas, et par celles de Tarde; entre elles, à des distances variables, celles de Durkheim, de De Greef, de Bernès, de Fouillée, pour ne pas rappeler ici Spencer et Schäffle, là Lilienfeld. L'action profonde de Comte, et qui se ressent dans bien de ces remarquables tra-

vaux individuels, tend puissamment ici à soustraire la Sociologie à la fascination, à la domination absolue de la Biologie et de la Psychologie, tout en maintenant la subordination fondamentale de la Sociologie. Comte, dans la *Philosophie positive* et surtout la *Politique positive*, a donné une sérieuse contribution à l'organicisme, sans doute, comme il l'a fait à la Psychologie sociale, mais il tend toujours à sauver l'originalité de la Sociologie et son indépendance relative, à fortifier les solutions ayant un caractère sociologique propre et direct.

A l'égard du second point de vue, dans les théories de l'Evolution des Sociétés, les savants contemporains, à l'exemple de Comte, outre les nouvelles classifications des phénomènes qu'ils présentent, considèrent certains faits prépondérants qui entraînent les autres faits sociaux dans leur changement; ils consacrent un certain ordre de dépendance entre eux. Ici encore, l'étude comparative marquerait la grande diversité des conceptions qui succèdent à celle de Comte. Les travaux récents, comme ceux de De Greef, de Worms, de Loria, d'Asturaro, ont élargi la classification des phénomènes sociaux, et donné une place considérable aux phénomènes économiques et juridiques. Et cependant, ici encore, l'influence inaperçue de son œuvre reste considérable. Un seul trait le montrera. Comte soutenait que, dans le développement social, la prépondérance appartient à l'ordre intellectuel; la loi des trois états est à ses yeux la loi directrice de l'histoire, mais il admettait que l'évolution des autres aspects de la civilisation, en réagissant sur l'ordre intellectuel, doit lui donner un nouvel essor. La *solidarité*, la dépendance mutuelle des aspects de la société est donc confirmée par lui, et elle contre-balance plus ou moins profondément l'ordre de subordination fondamental. Eh bien, la théorie matérialiste de l'histoire, que caractérise une opposition radicale à la conception de Comte, soulève aujourd'hui le même problème.

Rigidement conçue, elle donne la prépondérance à la structure économique; les conditions de la production des richesses déterminent les autres manifestations de la vie sociale, scientifique, morale, juridique, politique, et c'est alors dans cet

ordre invariable que se modifient les phénomènes sociaux. Mais ces facteurs supérieurs de la civilisation, la science, la morale, le droit, n'acquièrent-ils pas peu à peu, dans les civilisations avancées, une évolution indépendante et ne peuvent-ils exercer sur la structure économique une influence croissante? Le problème que se pose l'Ecole se ramène encore à la solidarité croissante des aspects de la vie sociale. J'y suis conduit par toutes mes recherches en sociologie économique. C'est là un gage de rapprochement des esprits, et le gage d'un progrès pacifique et continu.

La théorie des fonctions du Gouvernement, chez Comte, soumet à l'esprit d'ensemble la division du travail social : avec lui, le Gouvernement devient un organe puissant de civilisation, et Schäffle signale que c'est dans sa conception sociologique même qu'il puise cette direction morale, destinée à refouler la conception absolue du Droit personnel, la conception atomistique du Droit. C'est pourquoi la théorie de Comte, en opposition complète ici avec celle de Spencer, prolongeant l'art social de Condorcet, reproduisant, au point de vue d'une Sociologie positive, l'œuvre de Sismondi, anime encore aujourd'hui même des controverses ardentes, et revit dans les travaux des réformateurs modernes.

L'action d'Auguste Comte ne s'exerce pas seulement sur la Sociologie générale, elle a été directe sur les diverses parties d'une science qu'il voulait cependant que l'on étudiât dans son ensemble. Son influence a, en effet, ramené les savants à rattacher les sciences spéciales à la considération de l'ensemble de la Société, et ce progrès est d'une portée incalculable.

Cette action spéciale sur l'économie politique, comme je l'ai prouvé ailleurs, a précipité, en Angleterre, la décomposition de l'ordre naturel, absolu, immuable, qui dominait la science classique et qui se fortifiait par l'isolement de la science. Mill céda l'un des premiers à l'influence de Comte, en traitant d'une manière toute différente la production et la répartition des richesses, en livrant les principes de la répartition, même la propriété, aux transformations historiques. L'œuvre de Cliffe Leslie est pénétrée du même principe; il ne considère jamais

les faits économiques que comme le résultat direct de toutes les forces sociales, intellectuelles, morales, politiques. Aujourd'hui, Alfred Marshall proclame le service rendu par Comte, en disant que méconnaître la *solidarité des phénomènes est plus futile encore dans une science sociale que dans les sciences physiques, et, pour lui, les généralisations de la science économique ne sont admissibles qu'en tant qu'elles se rapportent à un état donné de civilisation.* Ainsi s'évanouissent les conceptions abstraites et absolues de l'ordre économique, et Ingram, l'historien anglais de la science, rattache à A. Comte même l'évolution moderne de l'économie politique qui devient un département de la Sociologie.

C'est l'évolution de la science du droit qui porte en Italie, et même en Espagne, la plus forte empreinte de la Sociologie positive : une lignée de penseurs remarquables y concourent, parmi lesquels des hommes comme le vénérable Ardigo, malgré la large indépendance de ses conceptions sociologiques; le droit pénal a été renouvelé en Italie par la Sociologie criminelle. La seule notion de crime, chez Enrico Ferri, évoque toute la Sociologie. Des livres comme celui du professeur Carle, sur la vie du Droit dans ses rapports avec la vie sociale, rendent sensible l'influence de la Sociologie sur le Droit en général.

Le droit public s'y rattache; par exemple, Schiatarella a dégagé de l'œuvre de Comte une théorie de l'Etat, alors que Loria, plus fidèle à la théorie de Marx, a subordonné l'évolution politique des sociétés à leur condition économique. Cette influence rayonne en Espagne avec les travaux de Posada et de Dorado. Le livre de Dorado sur le Positivisme et la science juridique et sociale italienne résume à la fois toute l'histoire de l'influence de Comte sur les admirables travaux italiens, et la transporte en Espagne.

L'action de la Sociologie positive sur la Science économique allemande, précédée par celle de l'école historique, se concilie avec elle et est surtout *morale*. Knies, le vénérable représentant de la méthode historique, reconnaît en 1882 que Comte a, longtemps avant lui, établi l'existence de l'évolution décrite par lui-même au point de vue écono-

mique. Albert Schäffle fait honneur à Comte d'avoir, l'un des premiers, réagi contre le laisser-faire, le laisser-passer, et les auteurs du célèbre manuel collectif de l'Economie politique, Scheel et Schönberg, reconnaissent que l'économie politique doit être traitée comme une partie de la science sociale.

Un jeune savant français, M. Saint-Marc, mort il y a deux ans, après avoir exposé, dans un beau mémoire, le caractère sociologique de l'économie politique allemande, déplorait que l'influence de Comte eût été aussi lente à se faire sentir sur la science française; son crime était, disait-il, d'avoir condamné l'étude isolée des différents éléments sociaux comme destinée à demeurer stérile. Cependant, l'esprit sociologique envahit la science économique; même les savants peu sensibles à l'attrait de la Sociologie parlent sa langue. Ainsi, M. P. Leroy-Beaulieu a rompu avec la méthode de Malthus et de Ricardo en rattachant le mouvement de la population à un vaste ensemble de causes inhérentes à la civilisation même. Il parle, dans la théorie de la population, le langage de la Sociologie, comme les Levasseur, les Arsène Dumont, comme François Nitti, l'un des défenseurs les plus remarquables de la Philosophie positive en Italie.

IV

La conception de l'Humanité est comme le lien sacré qui unit la Philosophie positive à la Politique positive et condense toute l'œuvre de Comte. Placez-vous au sommet de l'édifice des connaissances.

Les phénomènes sociaux vous apparaîtront comme soumis a des lois qui leur sont propres, puisqu'ils impliquent la coopération incessante des générations éteintes et d'un nombre immense d'individualités vivantes, à la vie collective et au mouvement de l'histoire; mais les phénomènes sociaux dérivent du concours de deux facteurs : le milieu dans lequel ils s'accomplissent, et l'homme qui les opère. Le milieu, composé à la fois d'existences organiques et inorganiques, soumet directement le phénomène social aux lois des êtres vivants, et, en même temps que tous les êtres vivants, aux lois des

phénomènes inorganiques terrestres et célestes, qui contiennent les lois du nombre, de l'étendue, du mouvement. L'agent du phénomène social, l'homme, le subordonne aux lois des phénomènes de l'esprit, qui sont eux-mêmes soumis aux lois de la vie et à celle du monde inorganique, de telle manière que l'explication ultime du phénomène social renferme toutes les lois de l'univers. C'est pourquoi Comte en est venu, non seulement à reconnaître que toutes les sciences préparent à la Science sociale, mais à dire qu'elles sont les éléments d'une science unique, celle de l'Humanité.

C'est là conception qui domina les œuvres de la seconde époque de la vie de Comte.

Elle venue, la connaissance des lois des phénomènes sociaux, en permettant de les prévoir, fixe les conditions de l'intervention des hommes pour les modifier, et les limites de ces modifications, tracées par les lois fondamentales de l'évolution même. Or, de tous les phénomènes, ce sont les plus modifiables, étant les plus compliqués. C'est là qu'est la base inébranlable du progrès réfléchi, c'est sur cette modificabilité que reposent pour toutes les écoles, quelles qu'elles soient, les espérances rationnelles d'une réformation de l'Humanité, et selon un mot de Comte, *nos destinées actives tout entières*. La Philosophie positive consacre les plus hautes aspirations vers l'idéal, en conjurant, de toute la puissance acquise par la science, les déceptions, les reculs vers le pessimisme entraînés par les chutes de l'idéal; elle donne les plus solides garanties à l'ordre social, parce qu'elle assure la continuité même à l'histoire. C'est pourquoi elle domine toutes les écoles réformatrices, et j'affirme que le degré de certitude d'une évolution normale et pacifique est dans l'étendue et la solidité de son influence, et de l'influence de la Politique positive qu'elle engendre.

Cette notion de l'Humanité, transportée dans l'ordre moral, anime la seconde époque de la vie d'Auguste Comte, car il a divisé lui-même sa vie en deux époques : l'une aura été l'époque mentale, l'autre l'époque sociale de cette admirable vie. La première est remplie par la synthèse des sciences allant du monde à l'Humanité, reproduisant toute l'évolu-

tion des connaissances; la seconde est marquée par une nouvelle coordination dans laquelle l'Humanité est prise comme une fin à laquelle tout se ramène, et vers laquelle le philosophe fait converger non seulement la pensée, mais les énergies morales. Ces deux époques sont-elles à ce point distinctes qu'on puisse les séparer complètement? faut-il voir dans la seconde une déviation, la déchéance même du penseur? Quand on examine toutes les pièces de ce grave débat, on voit la seconde partie de la carrière du philosophe dominée, avec une égale puissance intellectuelle, par la réalisation du plan de réorganisation sociale tracé en entier dès 1822. Seulement il ne s'est pas assimilé de matériaux nouveaux depuis la Philosophie positive. Il dévore, si j'ose dire, sa substance dans sa synthèse subjective.

Et dès le début de cette période nouvelle, il a une conscience si nette de l'œuvre à accomplir qu'il l'annoncera lui-même en 1845, dans sa correspondance; après l'achèvement de la Philosophie positive, l'élaboration de la réorganisation sociale, suspendue par une inflexible méthode pendant près d'un quart de siècle, sera reprise sur la base solide qu'il a édifiée, et ce sera là la destination de la seconde moitié de sa carrière. Il était d'ailleurs trop préoccupé d'aboutir à quelque chose de grand dans l'intérêt de l'humanité, pour *refaire*, selon son mot à Valat, *son point de départ*. Il dit encore comment le plan primitif de la réorganisation spirituelle est élargi, et embrasse non seulement *les idées et les actes, mais les sentiments*. Sans doute la passion qu'il éprouve alors pour Mme Clotilde de Vaux agira puissamment sur les tendances affectives du philosophe et l'entraînera plus tard vers le mysticisme, mais elle ne déterminera pas sa direction; celle-ci aura été conçue indépendamment de la passion même, et jugée indispensable à la solution qu'il poursuit depuis tant d'années.

Disjoindre ces deux parties de la carrière du philosophe, ce serait non seulement injustement le mutiler, mais rendre sa vie tout entière inintelligible. Cependant, un changement de méthode distingue et devait distinguer la phase de réorganisation sociale. D'inductive elle est devenue déductive, et c'est sur une sociologie abstraite que l'œuvre déductive se basera.

Ici, chacun a le droit et même le devoir de rechercher, comme l'ont fait Littré et Mill, si la déduction est légitime. C'est Comte lui-même qui a écrit ces lignes : « L'état d'abstraction indispensable aux grands efforts intellectuels expose à tant de graves aberrations, soit par négligence, soit même par illusion, qu'aucun bon esprit ne doit dédaigner ce précieux contrôle permanent de la *raison publique*, si propre à consolider et à rectifier sa marche particulière toujours plus ou moins aventureuse, jusqu'à ce qu'il ait suffisamment mérité cet assentiment universel, objet final de ses travaux. »

Le fondateur de la Philosophie positive relève de la méthode positive et s'y soumet donc spontanément.

Auguste Comte, après avoir été l'interprète de la raison publique, proposant à la raison publique l'hypothèse de l'homme de génie, fait appel lui-même aux légitimes réserves. Je les fais comme les fit un autre de mes maîtres, Littré.

Dans son œuvre déductive, subjective, Comte a voulu fixer les traits permanents et essentiels des sociétés industrielles et pacifiques de l'avenir, en enveloppant l'organisme tout entier d'une morale supérieure : la distinction des classes sociales est maintenue, le pouvoir temporel est exercé par les chefs d'industrie, un pouvoir spirituel nouveau, centralisé et hiérarchisé, étranger au gouvernement temporel, pénètre dans toute la vie publique et privée, concentrant autour de lui l'action toute morale de la femme et du prolétariat; les institutions de la propriété et de l'hérédité sont consacrées, mais soumises à l'empire inflexible de la morale, qui refoule toute tendance à l'absolutisme, à l'arbitraire. Il donne en général à la morale toute la place que prendrait la réforme du droit et des institutions; telle est la conception qui appelle mes réserves. Dans les limites de la déduction que je me crois accessible, la constitution d'un pouvoir spirituel semblable ne m'apparaît ni comme une donnée de l'évolution, ni comme nécessaire à l'autorité de la morale; charger un sacerdoce philosophique de diriger la constitution de la science vers l'utilité de l'Humanité est, à mon avis, gros de périls, et tend à faire une philosophie fermée d'une philosophie que fortifie et élargit sans cesse la critique; le péril de ce critère de l'utilité est de faire

prendre des hypothèses hâtives pour des vérités démontrées, et méconnaître l'utilité de recherches actuelles, parce qu'il faudra des siècles pour la rendre sensible.

Loin que je conçoive la distinction des classes comme définitive, la tendance, à mes yeux, est à leur fusion et vers l'égalité des conditions. Je ne conçois pas le droit individuel ou le droit public comme dépourvus de puissance organique, comme purement négatifs et révolutionnaires, et je pense que la démonstration s'en tirera des principes mêmes de la Philosophie positive. Déjà Proudhon, dans ses essais de constitution de la *raison collective*, n'a fait, d'après moi, que transporter dans la politique la théorie de la raison publique de Comte. Celle-ci trace aux yeux du philosophe le champ de la véritable exploration scientifique, en la faisant porter sur les impressions *communes* à tous, et en faisant abstraction des diversités propres à chaque observateur. Ce qui veut dire que la raison publique est la résultante du concours incessant des raisons individuelles, de leur antagonisme, de leur critique éternelle ; elle réalise le *relatif*, par l'opposition permanente de leurs tendances à l'*absolu;* dès lors, si cette raison publique a une valeur organique évidente, comment la refuser à ses éléments nécessaires ? Le libre examen individuel est donc la condition permanente de la positivité collective; et comme la souveraineté du peuple, le suffrage universel, ne sont que les expressions collectives du droit individuel d'examen, il faut, à mes yeux, non pas tendre à les rejeter comme négatifs et révolutionnaires, mais tendre à leur donner la *forme organique* la plus féconde.

Je crois enfin et surtout que la prédominance de la morale n'exclut pas l'évolution du droit, que les progrès de la morale se fixent et doivent se fixer dans des formes juridiques plus parfaites, réalisant de mieux en mieux la généralité et l'équivalence des garanties; je crois que, par là même, la propriété et l'hérédité n'échappent pas à des transformations rationnelles. Et cette évolution du droit, sa consolidation, jointes aux progrès de la morale immanente, auront pour effet de suppléer à tout pouvoir spirituel extérieur.

Cependant, malgré ces réserves, j'entends montrer à quelle hauteur Comte a élevé la notion morale de l'Humanité, et quelle

grande portée a cet empire définitif de la morale sur la politique. Les économistes ont bien reconnu les caractères essentiels des organismes sociaux dans la division du travail et la coopération à un commun résultat; mais, dans la conception économique, l'individu livré à son seul intérêt égoïste n'a pas conscience de ce concours. Comte s'empare de ces caractères organiques, les généralise, les étend à toute l'activité sociale, et cette coopération à la vie de l'ensemble devient, à ses yeux, *dans l'ordre moral, consciente pour l'individu*. La conscience morale s'illumine et s'élargit; c'est alors qu'il embrasse non seulement tous les coopérateurs de la génération actuelle à la vie collective, dégageant le sentiment de leur solidarité; mais il prolonge dans les profondeurs du passé la continuité des générations encore associées dans cette unité toujours grandissante et pesant d'un poids toujours plus lourd sur nos idées, nos sentiments, nos actes. Les liens de dépendance qui attachent la vie de chacun à l'ensemble de ses prédécesseurs et de ses contemporains se déroulent alors; la vie de l'individu, isolée du présent ou du passé, cesse d'être concevable.

Le philosophe reviendra sans cesse sur cette pensée, que l'Humanité est seule réelle, réelle en ce sens que l'individu ne peut s'isoler d'elle que par abstraction; et s'il osait nier ces liens du temps et de l'espace, il ne trouverait, pour exprimer son ingratitude et son blasphème, qu'une langue fille d'une coopération séculaire. Cependant, par un nouvel effort, le philosophe précisera la notion de l'Humanité en l'idéalisant et en la prolongeant dans l'avenir; c'est qu'en effet elle n'aura de suprématie morale que si sa notion embrasse les seuls êtres qui ont effectivement concouru à son développement progressif, en excluant ceux qui lui ont été funestes et qui ont été pour elle un fardeau. Il proposera alors comme fin, à l'individu, de se rendre *associable*, digne d'être incorporé au souvenir de l'Humanité immortelle, participant à son immortalité, et cette sanction prendra définitivement la place de l'immortalité personnelle des chrétiens. Une fois cette Humanité réelle et idéale conçue, toutes les activités distribuées entre les classes sociales se ramènent à elle, elles deviennent des fonc-

tions de l'Etre collectif, toutes les institutions de droit individuel, la richesse elle-même, sous l'empire de la morale, acquièrent une destination sociale, le contrat de travail, le salariat subissent une transformation morale, et de la notion de fonction dérive l'universelle notion du devoir, qui relègue le droit, quand il ne procède pas du devoir même, dans les phases de révolte, d'anarchie, d'antagonisme, comme l'*ultima ratio* du peuple, de l'homme ou du travailleur opprimé.

Toute cette conspiration des éléments sociaux vers l'Humanité se traduira, dans l'intimité de l'âme humaine, par l'unité du sentiment, de la pensée et de l'action, sous la prépondérance du sentiment social, de l'altruisme qui donne l'impulsion et la direction à la conduite humaine; et au dehors, dans la société, elle se résoudra dans l'unité de la politique, de la science, de la morale. La politique aura pour mission de seconder l'Humanité dans les fonctions d'ordre et de progrès qu'elle accomplit; la science l'éclairera et tracera les limites de l'action qui peut être exercée sur le mouvement de l'histoire; elles seront, l'une et l'autre, subordonnées à la morale, la vraie souveraine, qui se confondra avec l'expansion indéfinie de l'altruisme, et cette vaste synthèse idéale et réelle prendra le nom de religion de l'Humanité.

Notre pensée fléchit devant d'aussi prodigieux efforts de synthèse et devant une telle identification de l'homme avec l'Humanité. Et quelles que soient les divergences au sein de l'école de Comte, et les réserves qu'éveillent l'idée d'un culte, d'un dogme, d'un régime nouveau et la constitution d'un pouvoir spirituel, il reste comme héritage commun les éléments essentiels d'une morale purement humaine et, avec elle, la prédominance définitive de l'altruisme humanitaire, succédant à la préoccupation de l'immortalité personnelle; l'ère de la morale positive qui s'ouvre se séparera de l'ère théologique et métaphysique antérieure, par une conception de la mort et de l'immortalité, comme le monothéisme chrétien s'est séparé du monde antique par une conception de la mort et de l'immortalité; il reste la subordination dernière de la politique à la morale, et la pénétration toujours plus profonde du droit par la morale sociale même.

L'avenir réalisera, sous l'inspiration d'un idéal plus élevé et sous la discipline de la science, les pratiques, compatibles avec celle-ci, d'un culte ou d'une vénération de l'Humanité. Telle la commémoration des morts, qui se dégage d'elle-même, comme le plus pur rayonnement du sentiment grandissant de la solidarité.

J. Stuart Mill a dit que Comte était ivre de morale. En effet, et c'est sa gloire impérissable, il eut l'ivresse de l'Humanité; c'est pour cela qu'il restera dans l'histoire l'un de ses plus grands représentants. C'est pour cela aussi qu'on ne peut le bien juger qu'en le rapprochant de ses contemporains. Il aimait à se rattacher à Descartes et à Bacon; à la vérité, son œuvre prolonge et réunit les leurs dans une vaste synthèse, mais cette filiation historique lointaine ne donne encore qu'une pâle signification à l'œuvre de Comte. C'est qu'il faut placer directement avant elle l'Encyclopédie et l'œuvre critique de la Philosophie du XVIIIe siècle, la crise révolutionnaire, léguant à travers les ruines accumulées l'idée d'une science de l'histoire, du progrès indéfini de notre espèce, dans le testament de la Révolution dressé par l'immortel Condorcet; il faut placer le mouvement de réaction et le retour de la pensée de J. de Maistre vers la constitution organique de l'Eglise au moyen âge, imposant à la philosophie moderne la justice dans l'histoire; il faut placer le déchaînement des égoïsmes, l'anarchie intellectuelle, économique et sociale, et de cette situation bouleversée faire sortir un inexprimable besoin d'unité, de reconstitution, de rénovation morale et sociale. Avant tous les autres, Saint-Simon et Ch. Fourier en eurent le noble tourment et le communiquèrent à leurs disciples; quand l'école de Saint-Simon se divisa, les disciples l'emportèrent, soit dans la direction du catholicisme avec Buchez, du déisme, du spiritualisme avec Pecqueur et J. Reynaud, du panthéisme avec Bazard, de l'humanisme avec P. Leroux.

Au milieu de tant d'efforts où le génie se mêle à l'utopie, Comte, reliant les deux siècles par une pensée organique, ce qu'avait entrevu Saint-Simon, chercha l'unité et la puissance de l'homme dans une philosophie qui fût de même nature que la science; ayant, comme l'a dit Lewes, des

épaules d'athlète, il en dressa l'édifice sur ses épaules et le couronna d'une morale humaine. L'édifice est encore là, il a traversé le siècle qui va s'éteindre. Et comment cette grande œuvre ne serait-elle pas vivante encore pour nous?

Est-ce que l'unité mentale et morale est réalisée? Est-ce qu'on peut la demander à une autre philosophie que la philosophie des sciences, et à une autre morale que la morale humaine? Est-ce que la théologie peut ressaisir le gouvernement moral du monde, elle qui n'est plus historiquement qu'un élément de nos désespérants antagonismes? Le seul principe de la Tolérance, conquis au prix de tant de sacrifices, impose de rechercher l'unité spirituelle en dehors de toute conception de l'absolu. Il y a une connexion intime entre cette expression essentielle de la justice et la relativité de la connaissance. L'homme qui renonce à imposer sa loi à son semblable est aussi celui qui reconnaît la limitation de la connaissance humaine, et s'incline devant l'œuvre de ce que Comte a appelé *l'Intelligence collective*. Cette œuvre est enfin constituée; c'est la synthèse toujours perfectible de la connaissance relative du monde de l'homme, de la Société. Le fondement de la justice, les éléments altruistes d'une morale sociale supérieure sont dégagés de la nature humaine et d'une conception de l'Humanité qui n'a jamais été égalée à aucune époque de l'histoire. N'est-ce pas là que la Société trouvera la fin de son anarchie mentale et morale?

Est-ce que la question sociale est résolue? Nos déchirements ne nous éloignent-ils pas même de ce pacte solennel que Comte appelait l'incorporation du prolétariat? Cependant, grâce surtout à l'impulsion d'A. Comte, le XIX[e] siècle déroule l'œuvre collective grandiose de la science sociale, qui sera le fondement elle-même d'une politique positive entrevue depuis trois quarts de siècle, objet constant des méditations du penseur. N'est-ce pas là ce qui doit guider vers les plus hautes destinées cet immense effort de solidarité humaine dans lequel se renferme toute la solution du problème social?

Est-ce que, par une ironie sanglante, le régime de l'industrie, malgré les prévisions des philosophes, n'est pas aussi celui de la guerre? Est-ce qu'on espère la conjurer sans que la phi-

losophie pénètre plus avant dans les secrets économiques et sociaux de la guerre, sans que la voix de l'Humanité, même assez puissante, domine enfin les intérêts, les appétits et les passions?

Comment alors l'œuvre du philosophe qui, plus qu'aucun autre, a communié avec l'Humanité, en repensant la pensée collective, en confondant son âme dans l'idéal collectif, comment ne serait-elle pas un rappel perpétuel aux conditions mêmes de l'unité, de la justice, de l'apaisement, de la réconciliation du genre humain avec lui-même? Et si le XIX[e] siècle a failli à sa mission tracée par la Philosophie, comment méconnaître que, grâce à elle, il a au moins préparé l'œuvre organique du XX[e] siècle, pour lequel le mot de Saint-Simon mourant sera vrai enfin : *Le fruit est mûr, il faudra le cueillir.*

C'est donc à nous, aujourd'hui, c'est aux philosophes, c'est aux prolétaires, leurs alliés directs, qu'il appartient de donner une signification plus haute encore à la parole d'Alfred de Vigny : « Qu'est-ce qu'une grande vie? C'est la pensée de l'homme, du philosophe, réalisée par l'Humanité même. »

Discours de M. Keüfer.

C'est au nom du Cercle des Prolétaires positivistes de Paris que je viens, en cette solennelle circonstance, rendre un public hommage à la mémoire de notre vénéré Maître Auguste Comte, et affirmer notre fidélité à la doctrine positiviste qui impose à ses disciples cette admirable règle de conduite : Vivre pour autrui.

D'autres coreligionnaires, accourus des différents points du globe, s'associent au respectueux hommage que notre reconnaissance nous inspire; ils apprécient, avec l'autorité scientifique qui s'attache à leur nom, l'œuvre immense du grand philosophe.

Il me suffira donc d'indiquer le caractère de la participation des prolétaires positivistes à cette commémoration internationale : Auguste Comte a droit à la reconnaissance du

prolétariat, car il lui a assigné le rôle qu'il doit remplir dans la société moderne; le premier, il a proclamé la nécessité de modifier le système d'éducation générale, en faisant prévaloir, dans la conduite privée et publique des hommes, le sentiment social, qui devient la base de la régénération humaine.

Au milieu des préoccupations croissantes de l'opinion publique, et sous l'impulsion énergique des différents partis socialistes, un problème ardu se pose : Quel sera l'avenir du prolétariat, quelle place occupera-t-il dans l'ordre social futur?

Comment résoudra-t-on le problème de l'usage de la richesse? La force, la violence sera-t-elle la génératrice d'une société meilleure, comme le proclament un certain nombre de théoriciens et de prolétaires impatients de mettre un terme à de cruelles injustices, aux vieilles iniquités sociales? Ce mode d'action fera-t-il naître un système social où le bonheur définitif sera la loi commune? Telle est bien la question qui se pose à tous les esprits.

Dans ce domaine, comme dans tous les autres, le fondateur du Positivisme substitue la solide méthode d'observation aux superbes fantaisies de l'imagination.

C'est sous l'obsession de cette question fondamentale qu'Auguste Comte s'est livré à de longues méditations. Le résultat a été la démonstration et l'affirmation de cette vérité : les phénomènes sociaux et moraux, aussi bien que les phénomènes physiques et biologiques, sont soumis à des lois que l'homme, par son active intervention, peut atténuer, peut modifier dans leur intensité, mais il ne peut les supprimer.

En raison de cette observation, et pour agir efficacement dans l'ordre social, il importe que le prolétariat bénéficie d'une éducation normale par un enseignement supérieur, source de son développement intellectuel et de sa valeur morale. De là surgira l'action décisive et permanente que devront exercer les travailleurs sur les entrepreneurs, sur les possesseurs du pouvoir, ce qui importe beaucoup plus que la possession elle-même du pouvoir.

Tous les prolétaires et tous ceux qui vivent au milieu du

prolétariat apprécient la profondeur des observations faites par Auguste Comte; ils reconnaissent que toute transformation sociale doit être précédée d'une modification des opinions et des habitudes.

Aux sentiments individuels développés par les idées théologiques, et à l'égoïsme stimulé par les idées matérialistes, il faut substituer la sociabilité, la bienveillance et le dévouement, sous peine de bâtir sur le sable une société qui disparaîtrait sous la première poussée des instincts personnels.

C'est pour cette conception du rôle social qu'assigne Auguste Comte au prolétariat que nous vouons notre entière reconnaissance et notre constante fidélité au grand et généreux philosophe, le constructeur de cette admirable synthèse, qui éclaire la raison, ennoblit les sentiments et dirige l'activité.

M. Laffitte, le dévoué successeur d'Auguste Comte, au cours de son infatigable enseignement qui dure depuis plus de quarante années, nous donne le précieux modèle de ce que sera le philosophe positiviste : il a consacré toute son activité, toute sa science au service de la société, sans aucune préoccupation matérielle, avec le plus absolu désintéressement. Il nous plaît donc de lui rendre cet hommage public et de l'associer à cette belle manifestation.

Dans son remarquable *Discours sur l'Esprit positif,* Auguste Comte indique la nécessité de l'avènement d'un nouveau pouvoir spirituel, qui ferait alliance avec le prolétariat, avec la collaboration nécessaire des femmes, et pour constituer une plus puissante opinion publique.

Mais pour constituer cette force morale, destinée à diriger l'opinion, à préparer une mentalité nouvelle, et obtenir enfin que la science elle-même *devienne sociale dans sa destination, autant que le travail et la richesse,* la science doit quitter le domaine spécial pour prendre un caractère social, au lieu de s'abstraire dans des régions que ne peuvent atteindre et laissent indifférents ceux qui souffrent.

Diderot lui-même, notre grand encyclopédiste, dans son *Traité de l'Interprétation de la Nature*, entrevoyait la nécessité de cette alliance des prolétaires et des philosophes, car il disait : « Hâtons-nous de rendre la philosophie populaire.

Si nous voulons que les philosophes marchent en avant, approchons le peuple du point où en sont les philosophes. »

Ce système nouveau d'éducation, qui fera participer le prolétariat à l'enseignement général, n'est pas destiné à faire naître chez les prolétaires d'excessives ambitions ou le dégoût des travaux manuels, de produire des déclassés : mais il devra contribuer à former des hommes actifs, plus conscients du caractère social de leur mission, mieux disposés à remplir leur office d'appréciation et plus aptes à conquérir leur place dans la société.

C'est ainsi que les prolétaires deviendront des agents sociaux mieux armés pour rendre effectives les responsabilités de ceux qui possèdent et gaspillent les capitaux; ils pourront intervenir pour donner à la richesse et au travail leur destination sociale par une nécessaire et constante initiative.

Je ne puis terminer cette bien imparfaite appréciation du rôle social du Positivisme sans signaler en même temps le caractère universel de cette doctrine par le reconnaissant hommage rendu à son fondateur par les penseurs de tous les pays, venus à Paris pour déposer leur tribut d'admiration devant le monument qui doit être élevé au grand philosophe.

Nous faisons aujourd'hui une significative manifestation du culte de l'Humanité, la religion de l'avenir, se substituant aux doctrines théologiques du passé, en conservant le culte de nos familles et de nos patries respectives. Le Positivisme, en instituant le culte de l'Humanité, par son influence croissante, développera les instincts généreux, apaisera les haines, et ainsi il hâtera l'avènement du régime pacifique et industriel par le concours de plus en plus effectif de tous les citoyens, guidés par cette belle formule de notre Maître : *Penser pour agir et agir par affection.*

Discours de M. H. Molenaar.

Mesdames et Messieurs,

Jusqu'à présent, l'Allemagne a entièrement manqué dans les réunions internationales de positivistes. Voilà un fait bien

singulier, mais dont il ne faut pas tirer la conclusion que l'esprit positif ne soit pas encore entré du tout en Allemagne. Si l'on n'y connaît guère les doctrines d'Auguste Comte, si la majorité, même des esprits cultivés, ignore jusqu'à son nom, les idées positives s'y sont infiltrées tout de même. La métaphysique, il est vrai, est encore très forte en Allemagne. Le Kantisme occupe encore la plupart des chaires de nos universités. Mais il n'y règne plus en maître absolu. Le sol est bien préparé pour l'avènement du Positivisme. Les matérialistes, quoiqu'ils ne soient parvenus qu'à des résultats négatifs, ont néanmoins faits beaucoup pour déblayer les résidus du théologisme. Parmi eux il y en a un (Fenerbach) qui s'élève parfois au-dessus du négativisme et dont les vues ont beaucoup de ressemblance avec celles d'Auguste Comte, duquel, cependant, autant que je sais, il ne s'est pas inspiré directement.

« La nouvelle doctrine, dit-il, prenant pour base l'étude de la nature, érige l'homme en objet exclusif de la philosophie. La science universelle, c'est l'anthropologie. » Et parlant de la morale, il dit : « Ce n'est que dans la vie *avec* autrui et *pour* autrui que l'homme remplit sa destination et trouve son bonheur. »

Voilà ce qu'on croirait être une sentence d'Auguste Comte. Parmi nos philosophes positifs proprement dits, il faut nommer Laas, qu'on a appelé le Comte allemand.

De nos jours, c'est principalement dans la psychologie que l'esprit positif fait ses plus grands progrès. La psychologie physiologique de Wundt s'est presque entièrement dégagée de la métaphysique. De même, la sociologie allemande commence à prendre un caractère de plus en plus positif. Un des penseurs les plus énergiques de nos jours, le lieutenant-feld-maréchal autrichien Gustave Ratzenhofer, auteur d'une politique et d'un traité de sociologie très appréciés, a intitulé son dernier ouvrage : « Monisme positive », et s'appelle lui-même positiviste.

Or, vu toutes ces tendances vers le Positivisme, d'où vient-il que celui-ci ne prend pas pied dans le gros d'un peuple qui aime tant les sciences naturelles ? La cause en est très claire. Aucun des penseurs positifs de l'Allemagne ne s'est mis au

point de vue de la religion. Depuis la synthèse métaphysique de Kant (laquelle, du reste, n'est pas une synthèse proprement dite), il n'y a plus eu de doctrine satisfaisant le cœur aussi bien que l'esprit. C'est pourquoi le peuple est forcé malgré lui de recourir au théologisme pour contenter ces besoins du sentiment. *De Kant à Comte*, voilà pour l'Allemagne la devise du siècle qui va venir. Ce qui avait barré le chemin à Auguste Comte chez nous jusqu'à présent, ce sont, ce me semble, trois choses : 1° son style de longue haleine, qui est encore plus pénible dans les traductions allemandes; 2° sa tendance à dogmatiser, ce qui est tout à fait contraire à l'individualisme germanique, et enfin sa critique sévère du protestantisme, dont il me semble avoir méconnu les bienfaits pratiques en insistant trop sur ses inconvénients théoriques, qui sont incontestables. J'ose même dire que Comte n'a pas été tout à fait juste en omettant Luther dans son calendrier positif. Tout réactionnaire qu'était sans doute ce dernier, il a néanmoins rendu de très grands services à l'Humanité et principalement à la nation allemande, qui lui doit sa langue écrite moderne. Je ne nie pas que de l'autre côté l'antipathie même d'Auguste Comte pour le protestantisme pourrait être utile à la propagande de sa doctrine, principalement dans l'Allemagne méridionale. Aussi est-ce un jésuite qui a écrit le premier aperçu allemand, pas mauvais du reste, de l'œuvre et de la vie d'Auguste Comte. Il ne restera plus longtemps le seul, j'espère, et je suis convaincu que dès que la Religion de l'Humanité sera mieux connue en Allemagne et adaptée un peu aux besoins particuliers de l'esprit germanique, elle y trouvera d'aussi fidèles et ardents amis que partout ailleurs.

C'est un étrange hasard que nous nous soyons réunis ici pour rendre hommage à Auguste Comte justement le 2 septembre, le jour de Sedan. Si les armes allemandes ont vaincu la force *physique* de la France, c'est maintenant à l'esprit français, incorporé dans son plus grand fils, Auguste Comte, de remporter une victoire beaucoup plus noble et généreuse sur la force *métaphysique* de l'Allemagne. Je fais mes vœux sincères pour que cette victoire s'effectue le plus tôt possible.

Discours de M. Bridges.

Comme représentant de la Société positiviste de Londres, je me félicite du privilège d'assister à l'hommage solennel que nous accordons aujourd'hui au grand penseur, au grand rénovateur de l'Occident. Bien qu'il fût dignement apprécié dans sa jeunesse par des esprits de la première force, tels que Fourier et de Blainville, sa gloire a cédé, dans sa maturité, devant les mesquines jalousies des médiocrités académiques et à cause de l'insuffisante préparation de ses contemporains. Elle ressuscite enfin, pour ne plus s'éclipser dans un milieu plus favorable, grâce au sentiment plus profond et plus répandu de l'opportunité des vérités que le grand penseur a découvertes, grâce aussi à l'énergique exposition de ses idées, maintenue pendant de longues années par le plus fidèle et en même temps le plus original de ses disciples, M. Pierre Laffitte.

Ces vérités, Messieurs, d'autres vous les indiquerons beaucoup mieux que je ne pourrais le faire; je vais borner mes remarques à décrire très sommairement comment les idées de Comte ont pénétré en Angleterre, et quelle a été, chez nous, leur évolution. C'est en 1838, après la publication des deux premiers volumes de la *Philosophie positive,* qu'un article remarquable a paru dans la *Revue d'Edimbourg,* ayant pour objet de porter à la connaissance du public britannique l'auteur de cette philosophie, jusque-là inconnu. L'écrivain était un physicien distingué, sir David Brewster, auteur de belles recherches optiques. Il commence par exprimer quelques regrets sur l'émancipation théologique du philosophe; mais tout en faisant cette concession obligatoire à l'orthodoxie écossaise, il continue en faisant ressortir avec une clarté et une force vraiment remarquables les traits les plus saillants qui distinguent Auguste Comte entre les penseurs contemporains.

Malgré ses préjugés religieux, il accepte d'emblée la grande loi des trois états par lesquels doivent passer toutes nos spéculations quelconques, loi dont il reconnaît l'immense portée philosophique; il accepte également la loi de classement scientifique, en indiquant sa supériorité sur toutes les tentatives antérieures du même genre.

M. Brewster continue par un éloge éloquent du discours de Comte sur l'astronomie. Je voudrais, dit-il, présenter quelques exemples de la manière dont l'auteur traite ce sujet difficile et important; je voudrais donner une idée de sa simple et puissante parole, de sa vénération profonde pour les vraies supériorités intellectuelles, de son exactitude historique, de sa candeur judiciaire, de son émancipation absolue des préjugés nationaux et personnels. Il approuve surtout la séparation décisive de l'astronomie solaire de l'astronomie sidérale. Selon lui, Comte avait pleinement raison en insistant sur l'impossibilité de constituer l'astronomie sidérable en véritable science positive. Etendre à l'univers la loi de la gravitation newtonienne sur la foi de quelques observations imparfaites des phénomènes d'une vingtaine d'astres doubles, c'était, pensait-il, un exemple frappant de l'abus de l'hypothèse et de la confusion de la science imaginaire avec la véritable science positive. L'astronomie solaire au contraire, vu la simplicité et l'accessibilité de ses phénomènes, se présente comme la science modèle, science caractérisée surtout par la précision, pierre de touche qui distingue la science de l'érudition, qui n'est que la constatation des faits accomplis.

Selon Brewster, Auguste Comte a précisé le premier le vrai rôle de la science mathématique dans la philosophie positive. Limitée dans ses opérations directes à l'astronomie et à quelques applications de la physique terrestre, elle échoue devant les complications croissantes et continues des phénomènes de la vie individuelle et sociale. Et, cependant, là aussi elle ne cesse de constituer un type logique indispensable de la précision et de la clarté.

De cette première appréciation du grand penseur, il faut dater l'étude approfondie qu'y consacra ensuite le plus célèbre de ses disciples britanniques, John Stuart Mill. Qu'il me soit

permis de citer un passage remarquable tiré de son grand *Traité de Logique* sur la méthode dite *historique :* « Malgré la faiblesse, dit-il, des facultés spéculatives de l'espèce humaine, il demeure établi que les grandes évolutions de l'état social ont toujours été précédées par une évolution correspondante des convictions humaines. La transformation de l'espèce humaine dépend, en dernier lieu, des transformations de l'opinion. Il s'agit donc de savoir si l'on peut dégager la loi selon laquelle s'opère cette évolution intellectuelle. Pour cela, faut prendre en considération l'ensemble de l'histoire humaine, depuis le commencement jusqu'aux temps actuels. Or, cette analyse de l'histoire de l'esprit humain, seul jusqu'ici M. Comte a tenté de la faire. Il est arrivé à une grande généralisation, qu'il regarde comme la loi fondamentale du progrès du savoir humain. C'est la loi selon laquelle la spéculation, dans tous les départements, passe par trois états successifs : théologique, méthaphysique et positif. Cette généralisation me paraît fondée à la fois sur les indications de l'histoire et sur les déductions auxquelles nous conduit l'analyse de la nature humaine. De sa simple énonciation, il est difficile de se faire une idée des flots de lumière qu'elle jette sur l'ensemble de l'histoire en rapportant à chaque modification de ces diverses phases intellectuelles l'état correspondant des autres phénomènes sociaux... Désormais, tous les penseurs compétents reconnaîtront, comme condition indispensable de toute synthèse sociale, qu'elle se montre capable d'une explication suffisante des grands mouvements historiques. La philosophie de l'histoire doit vérifier et, en même temps, elle doit commencer la philosophie du progrès social. »

L'influence de Mill sur ses contemporains britanniques a été immense. De la publication de son *Traité de Logique* et de son *Economie politique* date l'existence, chez nous, d'une véritable école positiviste. Mill a été suivi par George Lewes, par Miss Martineau, auteur de la belle traduction condensée de la *Philosophie positive*; il n'a pas été sans influence sur M. Herbert Spencer, bien que celui-ci, en suivant une direction indépendante, et en se passant de la condition indiquée par Comte et Mill, celle de fonder la Sociologie sur l'étude de

l'ensemble de l'histoire, a produit moins de résultats permanents malgré sa retentissante renommée.

C'est vers la fin de la vie de Comte que surgit en Angleterre une école, ralliée à l'école parisienne, fondée à la fois sur la doctrine philosophique de Comte et sur ses aspirations politiques et sociales. Cette école existe encore chez nous, fondée par M. Congreve, continuée par M. Harrison, M. Beesly et leurs confrères ; c'est celle dont je suis ici le représentant. Tout en exposant les principes philosophiques de notre Maître, nous avons consacré une grande partie de nos efforts à l'application de ces principes aux divers problèmes de politique internationale qui ne manquaient jamais de se présenter. Autant qu'il était en nous, nous avons surtout tenté d'adoucir les conflits inévitables entre l'Occident et les civilisations arriérées. Qui ne voit, au moment actuel, l'urgence des dangers qui nous menacent. Muni des formidables machines de guerre fabriquées par l'industrie scientifique, poussé par la concurrence commerciale à chercher partout des débouchés pour ses marchandises, peu embarrassé par des scrupules moraux, l'Occident, la portion la plus civilisée du genre humain, devient un danger à la civilisation! Surtout avons-nous tâché de détourner nos compatriotes de toute tentative d'extension territoriale de notre empire colonial, qui a pris déjà des proportions exorbitantes. Animés d'un amour profond pour la Patrie, nous avons senti que le vrai patriotisme demande le respect de la Patrie des autres, et qu'au-dessus de la nation il y a une collectivité suprême, point de convergence de toutes les conceptions politiques et de toutes les aspirations sociales — l'Humanité !

L'on peut résumer ce qui caractérise l'œuvre de Comte en disant que c'est la combinaison du point de vue scientifique avec le point de vue social. C'est ce qui rend sa philosophie synthétique dans le seul sens que comporte ce mot. La synthèse qui consisterait à expliquer tous les phénomènes de l'univers par des procédés évolutionnaires, la synthèse objective, fut tentée dans le XVII[e] siècle par Descartes; elle fut tentée de nouveau dans le siècle actuel par M. Herbert Spencer. Mais de telles tentatives ont toujours avorté, l'uni-

vers n'étant pas accessible au savoir humain. La seule synthèse possible est celle qui range les phénomènes selon le degré de leur rapprochement à l'ordre humain : c'est la synthèse subjective fondée sur la conception de l'Humanité.

Cet idéal de la conciliation de la science avec le dévouement social, de la convergence de la foi et de l'amour, idéal longtemps désiré de toutes les nations et dont la France surtout s'est efforcée de se rapprocher, c'est Auguste Comte qui nous a indiqué le chemin qui y conduit. C'est pour cela que la postérité ne cessera jamais de vénérer sa mémoire.

Discours de M. Pablo Macedo

Ancien président de la Chambre des députés du Mexique.

Mesdames, Messieurs,

Invité, en 1898, par les positivistes mexicains, à prendre la parole à l'occasion du dix-neuvième anniversaire de la mort de l'introducteur du Positivisme au Mexique, l'éminent Dr Gabino Barreda, dont le nom ne vous est pas inconnu, je crus de mon devoir d'apporter à sa mémoire l'hommage de la reconnaissance des hommes de la génération scolaire à laquelle j'appartiens, et qui précéda de quelques années seulement celle qui reçut directement du Dr Barreda les trésors et les bienfaits de son enseignement.

Ces deux générations scolaires, en raison de la courte différence d'âge qui les séparait, étaient destinées à se rencontrer souvent dans la vie : les enfants devenus hommes, les collégiens devenus professeurs, fonctionnaires ou magistrats, en se trouvant aux prises avec les mêmes problèmes de morale et de politique, étaient contraints de les résoudre avec les critériums tout à fait différents dont on les avait armés sur les bancs de l'école : nous autres, les aînés, avec les vides formules métaphysiques, les plus jeunes avec les règles sévères et toujours fécondes de la méthode scientifique et positive. Ceux de ma génération dont l'esprit n'était pas irrémédiablement faussé, ni fermé à la lumière, constataient toujours avec surprise que les positivistes arrivaient à des

conclusions plus nettes, et par des moyens plus simples et plus sûrs. Aussi, au cours des luttes journalières et à mesure qu'ils avançaient dans le chemin de la vie, en vinrent-ils à se dépouiller peu à peu, non sans trouble ni sans amertumes parfois profondes, de leur inutile et encombrant bagage métaphysique pour se rallier aux principes de la philosophie scientifique.

L'histoire de cette crise, à la fois intellectuelle et morale racontée par un de ceux qui l'avaient traversée, n'était pas sans intérêt, à titre de document humain; et ce fut sur ce terrain que je me plaçai lors de la commémoration du Dr Barreda. Mes paroles étaient, au fond, la déclaration d'un témoin. Or, comme vous le savez, un témoignage n'a de poids sérieux sur les esprits que s'il remplit certaines conditions qui permettent de croire à la sincérité du témoin, et, parmi ces conditions, la plus fondamentale est que celui-ci soit bien connu des personnes devant lesquelles il parle. C'était mon cas, lorsque je prononçai l'éloge, si mérité, du Dr Barreda.

Malheureusement pour moi, il n'en est pas de même aujourd'hui, où je viens, à la suite d'un choix qui m'honore, apporter à la mémoire d'Auguste Comte l'hommage des positivistes mexicains dont l'adhésion fut antérieure à l'introduction, dans les écoles officielles du Mexique, de l'enseignement de la philosophie positive. Je suis pour la plupart d'entre vous, Messieurs, un inconnu : accueilli, il est vrai, je me plais à le constater, avec une bienveillance qui modère en moi les regrets de la patrie absente, mais, néanmoins, un inconnu dont le témoignage ne saurait avoir pour vous la même valeur que pour de vieux amis, je dois donc renoncer à retracer devant vous — comme j'avais été invité à le faire — les étapes, souvent pénibles et toujours laborieuses, de la conversion, aux vérités de la philosophie positive, d'un esprit nourri à ses débuts de l'enseignement métaphysique

Cela, néanmoins, ne m'empêchera pas de remplir ma mission, toute de sympathie et de reconnaissance, car je puis invoquer, pour la justifier devant vous, un des résultats pratiques les plus importants que nous avons commencé à obtenir, dans ma lointaine patrie, grâce aux enseignements positi-

vistes, et que je signalerai de préférence parce que ce résultat est sous le contrôle de tout le monde.

Au Mexique, comme d'ailleurs presque partout, l'anarchie sous toutes ses formes, anarchie intellectuelle et morale, anarchie domestique et sociale, avait été le fruit amer des doctrines théologiques et métaphysiques ; et, comme c'était inévitable, dans un milieu tout préparé par la diversité et, on pourrait dire, par l'antagonisme de ses éléments ethniques, la discorde et la guerre civile avaient été, jusqu'à ces derniers temps, l'apanage des générations qui ont vécu après la conquête de l'indépendance politique vis-à-vis de la métropole espagnole.

Eh bien, depuis vingt-quatre ans, nous commençons à savoir ce que c'est qu'un gouvernement stable, ce que sont les bienfaits de la paix publique, ce que c'est que de vivre au sein d'une société dont les assises ne s'effondrent plus du jour au lendemain. Sans méconnaître nullement la complexité de ce phénomène qui, comme tous les faits sociologiques, est sans doute la résultante de causes multiples, je veux signaler à votre attention la coïncidence, la simultanéité de ce phénomène avec la transformation profonde qui s'est opérée dans l'esprit des hommes qui forment au Mexique la partie la plus active et la plus vigoureuse de sa population, et ont, de ce chef, une influence incontestable sur la direction de ses affaires publiques. Ces hommes sont, en grande partie, des adhérents de la philosophie d'Auguste Comte, qui était presque inconnue au Mexique avant l'année 1867; et ceux même d'entre eux qui restent encore attachés aux vieilles doctrines n'osent plus se contenter de mots ni d'abstractions quand il s'agit des problèmes pratiques, mais observent attentivement les faits et, par cela même, subissent l'influence de la méthode de leurs adversaires. Comment ne pas revendiquer hautement pour cette méthode, et pour les principes philosophiques qui en sont inséparables, une grande partie de la transformation sociale qui s'est opérée au Mexique? Comment ne pas affirmer que si, là-bas, nous avons la paix publique, c'est parce que nous commençons à avoir la paix dans nos consciences? Pour moi, comme pour vous et pour tout esprit attentif et sérieux, je crois que la liaison entre ces deux faits est telle-

ment perceptible qu'elle s'impose d'elle-même. Cela ne veut pas dire, je le répète, que les enseignements positivistes aient été seuls à produire ce résultat; cela ne veut pas dire non plus que, dès à présent et pour toujours, la prépondérance de la doctrine positiviste soit assurée sans luttes et sans efforts : beaucoup reste encore à faire, car les représentants des vieilles doctrines, les intérêts existants, et même le simple esprit de routine, constituent autant d'obstacles qui ne sont certes pas à négliger; mais, j'ose affirmer — et les nombreux souscripteurs mexicains à la statue d'Auguste Comte sont un éclatant témoignage de la vérité de mes paroles — que, par sa diffusion, l'esprit positif a été parmi nous un important facteur pour l'établissement de l'ordre, et qu'il sera de même un très important facteur pour notre progrès.

Eh bien! ne serions-nous redevables, nous, Mexicains, que de ce bienfait à la doctrine du grand philosophe dont l'hommage nous réunit en ce moment, que nous lui devrions beaucoup; car, en proie à la discorde et aux horreurs de la guerre civile, aucun progrès ne serait possible; irrévocablement condamnés à l'anarchie, notre vie politique se traînerait dans des conditions misérables, et peut-être même serions-nous voués à disparaître à courte échéance, en tant que représentants d'une nationalité fière de ses destinées et capables de réaliser l'idéal de sa civilisation et de sa race. Qu'il me soit donc permis, au nom des hommes de ma génération scolaire au Mexique, ou plutôt au nom de ceux qui, comme moi, sont des convertis à la doctrine positive par les poignantes réalités de la vie, de venir déposer un sincère et profond hommage de reconnaissance à Auguste Comte, au grand philosophe, gloire de sa nation et de son siècle.

Discours de M. Léon Simon.

Mesdames et Messieurs,

Avant tout, qu'il me soit permis de remercier le Comité de l'insigne honneur qu'il m'a fait, en me désignant pour représenter les souscripteurs brésiliens à cet hommage international

rendu au plus puissant de tous les philosophes connus jusqu'à ce jour : Auguste Comte, le Maître de la pensée moderne.

Cette place, en ce lieu et en ce jour, devrait être occupée par une personne plus autorisée que moi ; aussi me bornerai-je à quelques paroles.

Je ne vous ferai pas l'histoire du Positivisme au Brésil, car elle a été écrite tout dernièrement par M. A.-G. d'Azevedo Sampaïo. Je ne ferai pas davantage une appréciation du Maître ; vous avez entendu les orateurs qui m'ont précédé et vous entendrez encore ceux qui me suivront et qui, ayant vécu de la même atmosphère, dans le même milieu, ont entendu, vu et transmis tous les résultats de cette courte vie beaucoup vécue pour nous, pour l'Humanité. Oui, pour l'Humanité, car si la saine philosophie (comme le disait un confrère) est vieille comme le bon sens, la forme positive en est nouvelle, et c'est à lui, le Maître, que nous la devons.

C'est pour cela que je suis sûr qu'Auguste Comte aura partout un jour des statues de marbre, de bronze, d'argent, d'or, et sous toutes les formes, comme son image existe déjà dans le cœur de chaque positiviste; je suis aussi sûr de cela que de la mort, qui est une loi, ou du mouvement de la terre, qui en est une autre. Cependant, nous serons satisfaits, à juste titre, que la première statue soit érigée dans la Cité nouvelle, titre honorable que reçut Paris de notre Maître, de ce Paris qui cessera petit à petit d'être le rendez-vous des enrichis de la planète, pour être le théâtre de leurs plaisirs, mais qui deviendra le centre du pèlerinage où chacun apportera le concours et la pratique des vertus.

La philosophie positive a embrassé tous les problèmes, et, sous quelque face qu'on l'envisage, un problème quelconque soumis à sa logique trouve immédiatement sa solution claire, avec la même facilité que l'organisateur de l'Exposition fait jaillir ses lumières.

C'est par cette philosophie que nous avons vu grandir Moïse, Homère, Aristote, Archimède, saint Paul, enfin tous ces grands bienfaiteurs de l'Humanité qui font partie du Calendrier positiviste. Bienfaiteurs grandis avec des faits suffisants pour développer un culte apte à satisfaire les plus dé-

licats; grandis encore dans la confection de cet édifice immense qui devait être couronné par le Maître.

Pour rendre hommage à sa mémoire, en ce moment, autant qu'il m'est possible, je me mets en communion d'esprit avec tous les habitants de la terre, émancipés et esclaves; j'invoque tous les meilleurs penchants pour m'incliner devant les femmes françaises, dont sont issus les trois anges qui sont incorporés au Maître à tout jamais pour le bonheur de l'Humanité.

Discours de M. Porfirio Parra.

Mesdames, Messieurs,

Un demi-siècle ne s'est pas encore écoulé depuis la mort du grand philosophe, et déjà l'Humanité, reconnaissante de ses bienfaits, acclame son nom, et bientôt Paris lui érigera le premier monument consacré à sa gloire. La signification de cet hommage est on ne peut plus intéressante. Ceux qui ont apporté leur obole à la réalisation de l'œuvre sont des hommes qui vivent sous différentes latitudes, qui parlent des langues distinctes, mais qui sont unis entre eux, par un lien commun d'amour pour l'éminent Maître, et par une adhésion plus ou moins entière aux doctrines qu'il a conçues et qu'il a, pendant sa glorieuse carrière, coordonnées, développées et consignées dans des livres immortels, en leur imprimant le sceau lumineux de la vérité.

Il ne m'appartient pas, Messieurs, de faire devant vous l'apologie de l'immortel Auguste Comte, ni de dessiner sa figure radieuse; d'ailleurs, ma main inhabile hésiterait à entreprendre une si vaste tâche. Les mérites du philosophe insigne sont connus, à cette heure, dans le monde entier; son nom, porté sur les ailes de la renommée, est salué avec respect et dans la vieille Europe et dans la jeune et progressiste Amérique.

Là-bas, dans ce monde de Colomb où, sous les brûlantes caresses d'un soleil de feu, entre les flots agités de deux océans, ma chère patrie occupe une place destinée par la nature à devenir un théâtre splendide pour la sociabilité et la

culture ; là-bas, dans ce continent immense, le nom d'Auguste Comte est acclamé, aussi bien dans les plaines monotones des Pampas et sur le sol diamantifère du Brésil que dans les ravins pittoresques des Cordillères et sur le territoire argentifère du Mexique.

Permettez, Messieurs, à un étranger qui l'est moins dans ce beau pays de France que dans tout autre, et qui trouve dans votre belle patrie un antidote à sa nostalgie, permettez-lui, je vous prie, de vous présenter, dans une évocation rapide, le tableau de l'amour, de la vénération, de l'adhésion, qui, comme une trace toujours lumineuse, ont été imprimés, dans ce pays éloigné du vôtre, où les passions sont volcaniques, où les cœurs battent si énergiquement, où les imaginations sont si vives, par l'enseignement grandiose de l'éminent philosophe de Montpellier.

Le Mexique, colonisé et civilisé par l'héroïque nation espagnole, apprit à aimer les hommes sous l'influence altruiste de l'idéal chrétien ; la religion catholique y disciplina les caractères et coordonna les énergies, en subordonnant à la foi et à l'espoir, qui viennent du cœur, la raison, qui coule froide et sèche du cerveau. Au commencement de ce siècle, mon pays représentait l'état théologique dans la forme la plus complète qu'il puisse atteindre dans le développement humain, dont la loi majestueuse a été tracée par Auguste Comte. En 1821, le Mexique conquit son indépendance politique ; alors la liberté de penser y remplaça la lourde tutelle théologique, et toutes les transformations, toutes les révolutions qui anéantissent l'idéal vieilli s'y accomplirent rapidement. Pendant cette période, la société progressait, il est vrai, mais, comme ici-bas le bien absolu n'existe pas, ce progrès était accompagné des grands maux que produit l'anarchie intellectuelle : l'anarchie politique déchirait la nouvelle nation. Un grand réformateur, homme d'Etat insigne, l'éminent Juarez, vint effacer les traces nuisibles du passé et prépara le terrain pour reconstruire la société mexicaine.

Deux hommes très remarquables sont venus accomplir cette reconstruction ; l'un, grand philosophe, maître éminent, savant de premier ordre, s'inspirant des idées d'Auguste Comte, basa

sur elles l'enseignement public, s'efforçant ainsi de mettre fin à l'anarchie intellectuelle : ce fut Gabino Barreda ; l'autre, capitaine doué d'un bon sens admirable et d'une énergie exceptionnelle, véritable homme de gouvernement, mit fin à l'anarchie politique en faisant fleurir les bienfaits de la paix là où les horreurs de la guerre civile s'étaient si longtemps déchaînées : j'ai nommé le général Porfirio Diaz, le président actuel de la République mexicaine.

Aujourd'hui, je peux le dire avec orgueil, ma patrie est une nation tranquille et pacifique, qui aspire à jouer dans la civilisation le rôle qui lui appartient. Là, les hommes de science, de même que les personnes simplement cultivées, saluent et vénèrent généralement Auguste Comte. Ils trouvent dans ses doctrines bienfaisantes le chemin qu'il faut suivre pour conduire la société à son état organique, normal et définitif.

Le Mexique éprouve donc pour Auguste Comte non seulement ce sentiment d'admiration instinctif trop souvent stérile qu'inspirent les grands hommes, mais encore le sentiment fécond et positif de la gratitude que tous les cœurs bien nés éprouvent pour leurs bienfaiteurs.

Ma patrie a voulu en donner une preuve en prenant une part active à la campagne entreprise pour ériger une statue au grand philosophe, puisque, comme vous le savez, ce concours est dû à plus de cinq cents personnes appartenant à toutes les classes sociales et à tous les points du vaste territoire de la République.

Maintenant, qu'il me soit permis, Messieurs, de saluer, au nom de ma patrie, votre beau pays, un des plus nobles, des plus généreux, des plus sympathiques de la terre. Vous ne sauriez croire à quel point la France est aimée au Mexique. Nous autres, Mexicains, nous avons rêvé sous l'inspiration de vos poètes, nous avons pensé avec vos philosophes, nous avons appris dans les livres de vos savants. Au Mexique, on avoue et l'on proclame le grand rôle joué par la France dans le progrès humain : au moyen âge, elle a été la première des nations chrétiennes ; sous Louis XI, elle a commencé la ruine de la féodalité ; sous Richelieu et sous Louis XIV, elle a grandi et consolidé l'Etat ; avec la Révolution, la Grande crise, comme

l'appelle si justement notre éminent Maître, elle a, grâce à ses héros et à ses hommes d'Etat, donné au monde un spectacle sans exemple, ouvrant des horizons nouveaux aux yeux des peuples éblouis; enfin, pour parfaire sa gloire, il lui échut d'être la patrie du grand philosophe qui modela l'avenir. Aussi, lorsque Paris, sa belle capitale, possèdera la statue de ce grand homme, elle sera plus que jamais, pour parler le langage de l'éminent penseur, la véritable métropole de l'Occident.

Que mes dernières paroles te soient consacrées, ô grand philosophe, déjà acclamé et déjà avoué comme guide par l'élite de l'Humanité! Ta gloire, plus durable que le monument qui sera bientôt érigé en ton honneur, parviendra, de plus en plus éblouissante, jusqu'aux générations les plus reculées de l'humaine postérité. Les siècles, en frappant de leurs rudes ailes d'airain le front métallique de ta statue, finiront peut-être par en altérer les traits, mais chacun d'eux ne fera qu'ajouter à ta gloire, et ne pourra qu'affermir la base de ton impérissable renommée!

Discours de M. J. Novicow.

Mesdames, Messieurs,

Les doctrines de Comte sont moins répandues en Russie que dans certains autres pays de l'Occident. Il n'y a pas chez nous une église comtiste comme au Brésil; il n'y a pas d'adeptes formant des groupes organisés et portant ostensiblement le nom de positivistes. Le *Cours de Philosophie positive*, et, à plus forte raison, la *Politique positive* n'ont pas été traduits en russe. Cependant la philosophie de Comte a donné lieu, en Russie, à de nombreux travaux, surtout à partir de la sixième décade de notre siècle, quand les tendances de la société russe sont devenues plus réalistes et plus matérialistes. Alors Comte a été étudié avec grand intérêt. Je puis vous signaler les travaux de Polética, Lessévitch, Pissaref, Lavrof, Pavlovski, Koudriaftsef, Obolenski, Solo-

viof et surtout Tchitcherine. Ces différents écrivains et publicistes ont donné une analyse très exacte des idées de Comte et ont discuté sa philosophie sous tous ses aspects. Je dois avouer que beaucoup de publicistes russes ne sont pas d'accord avec Comte. Tchitcherine dit, par exemple, que la théorie des trois états ne soutient pas la critique et que Comte lui-même en est la meilleure démonstration : il a commencé par être positiviste, puis, à la fin de sa vie, il aurait presque versé dans le mysticisme, donc dans un état d'âme plutôt métaphysique et théologique. Tous les écrivains russes reprochent aussi à Comte de n'avoir pas essayé une théorie de la connaissance; ils disent que sans cela sa philosophie est incomplète. Ils ne s'aperçoivent pas que Comte ne *veut* pas donner cette théorie parce qu'il la trouve inutile et vaine. C'est le fond même de sa philosophie, que c'est la sociologie qui est la véritable théorie de la connaissance.

Cependant, bien que, directement, le succès de Comte ne soit pas très éclatant en Russie, bien que Comte n'ait jamais été chez nous un philosophe à la mode, comme l'a été Hegel à une certaine époque, néanmoins l'influence indirecte de Comte est énorme dans mon pays. L'âme russe est-elle plutôt mystique ou réaliste ? C'est ce qu'il est bien difficile de dire. Il y a de l'un et de l'autre. Mais, sans aucune contestation, nous avons un noyau de positivistes des plus convaincus. Souhaitons qu'ils deviennent aussi nombreux que possible, souhaitons qu'ils deviennent une majorité écrasante. Et le jour où cela sera, le jour où les idées de Comte domineront dans mon pays, il sera quelque chose de bien différent de ce qu'il est aujourd'hui.

Discours de M. Ahmed-Riza.

Mesdames, Messieurs,

Chaque fois que les positivistes français organisent une fête en l'honneur d'Auguste Comte, je suis heureux de pouvoir me joindre à eux pour rendre un hommage de reconnaissance

et d'admiration à cet illustre penseur, à ce grand bienfaiteur de l'Humanité.

Ceux qui, comme Auguste Comte, ont vécu pour les autres, doivent continuer de vivre dans la mémoire des nouvelles générations. C'est un devoir sacré pour tous les peuples de célébrer les vertus des hommes qui se sont dévoués pour eux.

Les Turcs n'ont pas encore pu s'initier aux grands principes de la doctrine positiviste. Le régime actuel s'oppose, comme vous le savez, à toute émancipation intellectuelle du peuple.

Néanmoins, grâce à quelques conférences de M. Pierre Laffitte sur l'Islamisme et à quelques modestes grains semés par les collaborateurs du *Mechveret*, on a commencé à se faire, en Turquie, une idée juste et réconfortante du Positivisme.

Notre dette de reconnaissance envers le fondateur du Positivisme et envers son vénéré successeur est d'autant plus grande que, au milieu du désordre mental et moral qui caractérise la politique actuelle de l'Europe, le Positivisme seul est capable de sauver, aux yeux des peuples orientaux, le prestige de la civilisation occidentale et l'honneur de la grande Révolution française.

Il règne en ce moment une singulière notion du droit et de la civilisation, en vertu de laquelle les Occidentaux se croient dispensés de compter avec les lois de la morale et de la justice, et considèrent comme une nécessité politique de soutenir par la force armée toutes les iniquités commises en Orient au nom de ce prétendu droit et de cette prétendue civilisation.

Les hommes d'Etat nous parlent souvent, il est vrai, de paix et de fraternité internationales; mais ces belles paroles ne traversent guère leurs circonscriptions électorales et s'arrêtent, comme leur Humanité, aux frontières de leur province.

L'épée de la France, par exemple, qui était toujours au service de la Vérité, défend aujourd'hui, en Orient, les missionnaires, c'est-à-dire les propagateurs de mensonges et de discordes.

Le grand marché international de l'esprit libéral que la France a tenu pendant trois siècles, marché qui a lancé dans la circulation du monde tant d'idées nobles et fécondes, s'est

transformé aujourd'hui, pour ce qui concerne l'Orient, en un commerce de boissons abrutissantes.

Un Etat, Messieurs, ne peut violer les droits d'un peuple sans se nuire à lui-même. L'Occident, par sa politique brutale, cléricale et intéressée, a perdu l'estime et la confiance de l'Orient. Toute idée, tout projet de réforme venant de l'Europe risquent désormais d'être mal accueillis.

L'Européen n'est plus, aux yeux des Orientaux, qu'un être de sang et d'intrigue.

Plutarque raconte qu'Agésilas, roi de Sparte, ayant entendu nommer le roi de Perse le « grand Roi » : « Eh! comment, s'écria-t-il, serait-il plus grand que moi, s'il n'est pas plus juste et plus vertueux? »

Les Orientaux font les mêmes réflexions lorsqu'on leur parle de la supériorité des Européens, car ils croient que la morale est la même sur toute la terre et que tous les peuples sont tenus d'observer les mêmes devoirs les uns vis-à-vis des autres.

Si donc l'Occident veut relever son prestige et gagner la sympathie de l'Orient, il faut qu'il suive une politique toute autre que celle qu'il a adoptée jusqu'ici.

Or, en dehors de la politique positiviste, je ne vois pas un principe quelconque capable de remplir cette tâche en vue des intérêts supérieurs de la civilisation et de l'Humanité.

« La politique extérieure, pour être saine, disait d'Holbach, ne doit être que la morale appliquée à la conduite des nations. » La politique positiviste, fondée sur l'histoire et subordonnée à la morale, offre seule à cet égard les conditions nécessaires pour être considérée comme la véritable politique planétaire.

En effet, le Positivisme, grâce à sa loi des trois états et à son esprit toujours relatif, c'est-à-dire ne jugeant rien au point de vue absolu, faisant, en tout, la grande part des circonstances, du temps et des lieux, et rendant justice aux diverses doctrines antérieures, pourra seul concourir, d'une façon utile et efficace, à resserrer les liens de l'Humanité, à favoriser toutes les œuvres de rapprochement et à augmenter les traits d'union qui font de toutes les nations une grande famille.

Je regrette profondément, Messieurs, que cette politique

positiviste ne soit pas encore prise comme règle de conduite dans les questions d'Orient qui s'agitent, depuis un demi-siècle, en Europe.

Serait-ce parce que le Positivisme a eu soin de remplacer toutes les vaines prétentions des « droits » par une application féconde et salutaire des « devoirs »? Les positivistes sont-ils donc seuls à trouver qu'il est doux de remplir ses devoirs et de vivre pour autrui?

J'espère que la morale élevée du Positivisme ne tardera pas à enflammer chez les hommes de cœur de l'Europe ce sentiment de fierté et de vraie gloire qui consiste à mériter l'estime de tous les citoyens du monde.

Discours de M. Emile Corra.

Mesdames, Messieurs,

Au nom de la Commission exécutive du monument qui doit être élevé sur la place de la Sorbonne, en l'honneur d'Auguste Comte, j'ai l'agréable devoir d'adresser, d'abord, nos plus chaleureuses félicitations et l'expression de toute notre reconnaissance à notre éminent président, M. Hector Denis, dont le discours, aussi savant qu'éloquent, nous a montré toute l'étendue et la profondeur de la pénétration du Positivisme.

Je dois, en outre, rendre le plus vif hommage à tous les orateurs qui ont succédé à M. Denis et qui, de tous les points de l'horizon géographique, sont venus avec tant d'empressement apporter leur tribut d'admiration raisonnée à Auguste Comte.

Enfin, je ne dois pas oublier le Choral des Travailleurs du Livre, qui s'associe toujours avec tant de gracieuseté à nos fêtes et dont le concours nous a permis de tempérer si heureusement l'austérité de cette fête philosophique par les charmes d'un art dans l'exercice duquel cette société a depuis longtemps conquis son brevet de maîtrise.

Après avoir de la sorte interprété le sentiment unanime à l'égard de tous ceux qui ont si généreusement collaboré à cette cérémonie, il conviendrait peut-être, en raison du développement qu'elle a pris, que je vous laisse sous la bienfaisante

impression des émotions salutaires et des pensées fécondes qu'elle a sûrement éveillées en vous ; mais nous avons pensé qu'il ne serait pas inutile de la clore par un résumé, une synthèse, en quelque sorte, des enseignements qu'elle comporte, et la Commission exécutive, au nom de laquelle je viens déjà de parler, m'a donné comme second mandat de remplir cette dernière obligation pour la satisfaction de laquelle je vous demande la permission de retenir encore un instant votre attention.

En effet, en persistant à célébrer cette fête caractéristique, bien qu'elle n'ait pu coïncider, conformément à notre projet primitif, avec une inauguration que les convenances de l'artiste, le maître sculpteur Injalbert, nous ont momentanément contraints d'ajourner, nous ne nous sommes pas seulement proposé d'offrir le spectacle d'une fraternité internationale qui, heureusement, est devenue, cette année, presque banale à Paris, malgré la stupide tentative de quelques vulgaires déclamateurs pour emprisonner, ici et ailleurs, le sentiment fraternel des hommes dans la sphère étroite des frontières nationales; nous avons surtout nourri l'ambition de fournir une démonstration publique, visible et vivante, de la réalisation effective des principales conceptions d'Auguste Comte, relativement à l'avenir intellectuel et moral du genre humain.

Nous avons la satisfaction d'avoir atteint ce but; car, ainsi que vous n'avez pas manqué d'en faire la remarque, Mesdames et Messieurs, les positivistes ne sont pas venus ici, comme le font tant d'autres, pour discuter sur des questions encore confuses, ou pour ne manifester leur accord que sur tel ou tel point spécial du savoir humain, étudié par dilettantisme. Je puis, au contraire, affirmer hautement que les personnes d'origines si diverses que vous avez entendues, et même la plupart de celles qui composent cet auditoire, sont en complète communion d'idées sur l'ensemble des connaissances relatives au monde, à l'homme et à la société.

Ce résultat est décisif ; il suffirait seul à prouver la valeur scientifique de l'œuvre d'Auguste Comte et son aptitude à rallier tous les hommes sans distinction de milieu; dans tous les cas, on ne saurait méconnaître que, s'il est possible de

l'obtenir dès aujourd'hui, c'est manifestement parce que le Positivisme est, non pas un système subjectif, produit ingénieux d'une imagination puissante, mais bien la coordination de faits permanents et universels, supérieurement observés, qui s'imposent à l'attention des hommes, quelle que soit leur patrie, en un mot, une systématisation de la réalité qu'aucun esprit sage ne peut refuser d'adopter. Cela ne fait pas le moindre doute, d'abord pour la philosophie positive, qui repose essentiellement sur la constatation d'un fait indéniable, à savoir : que la philosophie théologico-métaphysique, qui a provoqué, dirigé et soutenu le vol de la pensée humaine pendant les premiers ans de notre espèce, s'est graduellement affaiblie, épuisée, puis évanouie, pour céder la place aux connaissances positives qui, d'abord très indigentes, se sont successivement accumulées et multipliées au point de constituer un trésor immense et inaltérable de vérités démontrées, dans lequel l'esprit humain a fini par puiser et continuera de puiser, d'âge en âge, les éléments d'une mentalité de plus en plus vigoureuse, d'où toute idée théologique ou métaphysique est à jamais exclue.

Ce grand mouvement scientifique, que les précieux travaux des prêtres égyptiens et chaldéens ont préparé, a pris son essor en Grèce, avec Thalès, au VIIe siècle avant notre ère ; il s'est continué dans l'antiquité, avec Pythagore, Aristote, Hippocrate, Hipparque, Archimède et l'école d'Alexandrie ; grâce aux Arabes, il s'est conservé, virtuellement au moins, pendant toute la durée du moyen âge ; puis il s'est ranimé avec une irrésistible énergie au XVIIe siècle, sous l'impulsion de Copernic et de Galilée, de Bacon et de Descartes, pour aboutir enfin à l'état actuel, où toutes les sciences sont florissantes, où toutes les choses sont envisagées telles qu'elles sont et tous les phénomènes considérés comme soumis à des lois naturelles indépendantes de tout arbitraire divin et humain, où l'initiative pratique, qui n'attend plus rien de la prière ou des mortifications, entreprend audacieusement, à l'aide des seules forces humaines et terrestres, l'exploitation méthodique de toutes les ressources de la planète, où nous ne reconnaissons enfin d'autre providence que celle de l'Humanité, car les cieux eux-

mêmes, jadis considérés comme le plus éclatant témoignage de la majesté divine, ne nous inspirent plus de respect, selon la belle remarque d'Auguste Comte, que pour les grands géomètres qui nous ont révélé les lois de l'équilibre et du mouvement des astres.

L'esprit positif, qui a pour caractères de tout subordonner à l'observation et de déduire de celle-ci les moyens de prévoir les phénomènes et de les modifier rationnellement, domine désormais tous les esprits convenablement cultivés; il n'a plus à prouver ni sa vitalité ni sa supériorité; il règne souverainement; il subjugue et, grâce à lui, voici que les hommes d'origines, de nationalités et même de civilisations différentes, qui, depuis quelques siècles déjà, pouvaient se mettre d'accord sur les sciences spéciales, telles que les mathématiques, l'astronomie, la physique, la chimie, la biologie, peuvent maintenant envisager aussi d'une manière uniforme les questions qui forment et formeront éternellement le point culminant des méditations des penseurs, c'est-à-dire la philosophie, la politique et la morale.

C'est pour cela, Messieurs, que les représentants de tant de nations distinctes qui viennent de se succéder à cette tribune, bien qu'ils fussent, jusqu'aujourd'hui, pour la plupart inconnus les uns des autres, et qu'ils ne se soient pas préalablement concertés, vous ont fait entendre le même langage philosophique, inspiré par la lecture des œuvres d'Auguste Comte, méditées cependant solitairement par chacun d'eux.

Les doctrines philosophiques d'Auguste Comte procèdent, en effet, de ces mêmes sciences qui, jusqu'ici, semblaient avoir pour privilège exclusif de provoquer l'assentiment universel; elles sont construites avec les mêmes méthodes, animées par le même esprit qui finit par imposer la conviction aux intelligences les plus rebelles, et c'est pour cette raison qu'elles sont aptes, comme les sciences elles-mêmes, à réaliser l'unité mentale du genre humain.

De plus, la Philosophie positive a, sur ses devancières, cette autre supériorité, qu'elle ne peut pas être passagère comme elles; elle sera dans les siècles futurs, partout et toujours, non moins active et féconde que dans le siècle actuel, parce

que, partout et toujours, le besoin d'une connaissance générale du monde, de l'homme et de la société, s'imposera, et qu'il ne peut être convenablement satisfait que par la Philosophie positive.

D'ailleurs, ce n'est pas seulement la Philosophie positive qu'Auguste Comte a édifiée sur la base indestructible d'une observation rigoureuse, universellement vérifiable, éternellement renouvelable, et qui se montre apte à rallier unanimement les contemporains et la postérité; il en est de même des deux autres grandes constructions de cet immortel penseur : la Politique positive et la Morale positive, solidaires de la précédente et sur la nature scientifique desquelles les organisateurs de cette réunion ne sont pas moins d'accord que sur la Philosophie positive.

A vrai dire, puisque la Philosophie positive substitue partout le règne des lois naturelles à celui des Dieux, elle devait tôt ou tard être inévitablement conduite à éliminer la théologie de l'étude et de la direction des sociétés, comme elle l'avait antérieurement chassée des domaines du monde inorganique et du monde organique.

De mémorables efforts dans ce sens ont été faits, à la fin du siècle dernier : par Montesquieu, dans son *Esprit des lois;* par Diderot, qui a magistralement donné la formule du problème à résoudre, en proclamant qu'il fallait réorganiser la société sans Dieu, ni roi; par Condorcet surtout, dans sa merveilleuse *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain;* enfin, par les plus éminents acteurs de la Révolution française, qui ont péremptoirement démontré qu'on peut tout sacrifier à l'Humanité, la vie et même l'honneur, comme le déclarait Danton, sans aspirer à aucune récompense surnaturelle.

Mais, réellement, c'est à Comte que revient l'insigne honneur d'avoir découvert les lois naturelles les plus générales de l'évolution des sociétés humaines et définitivement jeté les bases de la science sociale qu'il appartient à la postérité de développer.

En dégageant de la contemplation de l'ensemble du passé, et d'une étude approfondie de la philosophie de l'histoire, ce

fait, évident et prépondérant, que, non seulement l'esprit humain, d'abord condamné à des conceptions théologiques et fictives, puis métaphysiques, s'est progressivement élevé à l'état positif ou scientifique, mais encore que notre activité, d'abord offensive, puis défensive, devient de plus en plus industrielle, et enfin que notre sociabilité, d'abord bornée à la famille, puis à la patrie, s'étend graduellement au genre humain tout entier, Auguste Comte a simultanément illuminé le passé, expliqué le présent, fourni les moyens de prévoir l'avenir, et transformé l'étude du mouvement général de la civilisation en une science exacte.

Grâce à cette science, nous pouvons proclamer avec certitude que l'Humanité marche, sans rétrogradation, vers un état d'équilibre définitif, que des réunions comme celle-ci et un grand nombre d'autres événements contemporains nous permettent déjà d'entrevoir avec clarté, et dont les caractères essentiels seront : une philosophie positive; une morale sociale universelle; une politique pacifique. Sous ce dernier aspect lui-même, les apparences actuelles ne sauraient ébranler nos convictions, dont les racines se trouvent dans le spectacle beaucoup plus étendu et suggestif de toute l'évolution accomplie, parce que les préparatifs immenses et permanents qu'on fait dans l'intérêt de la guerre sont bien plutôt inspirés par la crainte de la subir que par le désir de la faire.

Au surplus, cette conception théorique de l'avenir ne comporte pas seulement un diagnostic et un pronostic assurés, relativement aux agitations contemporaines, dans quelque milieu social qu'elles se manifestent; elle sert aussi de flambeau à notre activité pratique, en nous faisant connaître nos devoirs politiques actuels. Ces devoirs sont, en effet, tracés par la sociologie elle-même qui montre que, pour être de dignes serviteurs de l'Humanité, il faut que nous consacrions tous nos efforts à préparer et à hâter l'avènement de l'avenir inévitable qu'elle dévoile, par une réforme correspondante des mœurs privées et publiques et par l'établissement d'un système d'éducation appropriée.

Sur tous ces points, l'harmonie est encore établie entre

ceux que la Philosophie positive éclaire; ils ont même la satisfaction de constater que les moyens, proposés par Auguste Comte pour atteindre le but que nous venons d'indiquer, sont aussi de jour en jour mieux appréciés, car on voit, de toutes parts, spontanément surgir : le culte des grands hommes; l'institution de fêtes philosophiques et laïques correspondant aux principales phases de l'existence; le besoin d'une éducation scientifique et rationnelle, dont on chercherait vainement le plan en dehors de la hiérarchie encyclopédique de la Philosophie positive, puisque l'individu se borne à répéter, en l'accélérant, la marche de l'espèce.

Enfin, Messieurs, ce n'est pas seulement sur la philosophie et sur la politique générales que notre pensée s'identifie avec celle des philosophes allemands, anglais, belges, brésiliens, italiens, mexicains, russes et turcs, qui se trouvent ici, et avec l'ensemble des gens de bon sens. C'est encore sur la morale; car, dès qu'on se place au point de vue positif, toute divergence cesse nécessairement sur la nature réelle des devoirs de l'homme et sur la destination de sa vie.

Il nous est, en effet, impossible d'admettre, avec les théologiens, que nous sommes exilés, en ce monde, dans une vallée de larmes, par le caprice d'un Dieu despote et cruel, en expiation d'une faute dérisoire commise par un seul, et que toutes nos pensées, tous nos sentiments, tous nos actes, doivent avoir pour objet le rachat de cette faute, en s'inspirant sans cesse de la préoccupation obsédante d'un salut éternel dont l'hypothèse n'a jamais été vérifiée.

Nous ne pouvons pas davantage consentir à considérer l'homme, selon la doctrine métaphysique, comme un être uniquement égoïste et n'obéissant qu'à l'impulsion de ses instincts personnels, ce qui le ravalerait au-dessous des animaux inférieurs, mammifères et oiseaux, qui donnent par moments des preuves éclatantes d'attachement, de reconnaissance et de bonté.

Sans nous départir de la méthode positive qui impose de toujours subordonner l'imagination à l'observation, nous regardons au contraire l'homme comme un être doué de sentiments bienveillants innés, auxquels une culture conve-

nable permet d'acquérir la plus grande noblesse et la plus exquise délicatesse, et nous constatons qu'en fait, consciemment ou non, il vit non pour lui-même, mais pour des êtres collectifs.

Nous répudions donc, à la fois, la morale théologique comme chimérique et la morale métaphysique, non moins fausse, comme plus avilissante, puisqu'elle tend à consacrer l'individualisme et à stimuler la bestialité ; et, tout en voyant les choses telles qu'elles sont, en nous bornant à systématiser la réalité, nous disons : que l'homme doit cesser d'implorer les cieux muets et sourds, parce que toute sa destinée s'accomplit sur cette terre ; que le but réel de sa vie est de vivre pour autrui, la famille, la patrie, l'Humanité ; qu'il n'exerce jamais de fonction privée, attendu que toutes les fonctions, depuis les plus humbles jusqu'aux plus élevées, intéressent la société ; que les forts doivent se dévouer pour les faibles, et que tous les capitaux matériels, intellectuels, esthétiques et moraux, étant sociaux dans leur source, doivent l'être aussi dans leur destination, qui est le service de l'Humanité ; bref, il n'y a pour nous qu'une morale : la morale sociale.

Telles sont, Mesdames et Messieurs, sommairement indiquées, les raisons pour lesquelles l'unité mentale et morale est faite entre les hommes ici présents et pour lesquelles elle peut s'étendre à l'ensemble du genre humain ; tels sont aussi, rapidement esquissés, les enseignements philosophiques qui se dégagent de cette assemblée internationale et que vous devez conserver dans vos mémoires, si vous voulez retirer du spectacle de cet événement passager des fruits féconds et durables.

Peu importe que le nombre de ceux qui professent les idées que vous venez d'entendre exposer et qui les propagent ne soit pas, à l'heure actuelle, considérable ! Dans les grands problèmes philosophiques et sociaux, le difficile est, non pas de répandre les solutions, mais de les trouver. La théorie du double mouvement de la terre, qui a porté, au XVII[e] siècle, un coup si meurtrier à la théologie, en est un témoignage convaincant, puisqu'elle a très rapidement pénétré dans les masses, bien qu'elle eût contre elle : sa difficulté

même; toutes les apparences extérieures; les préjugés de l'orgueil humain, et, par surcroît, la résistance opiniâtre de la papauté, c'est-à-dire du pouvoir spirituel le plus énergique et le mieux organisé qui ait dominé sur la terre.

De même les idées positivistes s'infiltreront par la supériorité de leur propre poids, et le temps fera son œuvre en leur faveur.

C'est pourquoi nous pouvons, en terminant, sans la moindre exagération, saluer de pareilles journées comme l'aurore des temps futurs où l'universalité des hommes sera ralliée et réglée par une foi, une morale, une activité scientifiques communes, et proclamer, avec la sérénité et la précision des savants qui formulent les lois permanentes qu'ils dégagent de l'observation attentive des phénomènes naturels, que le Positivisme est fatalement appelé à devenir le régulateur général de l'évolution ultérieure du genre humain.

Dès maintenant, dans tous les cas, comme l'annonçait déjà notre Maître immortel, en 1851, lorsqu'il achevait son troisième cours philosophique sur l'histoire de l'Humanité, les représentants de l'esprit positif sont seuls véritablement aptes à diriger les affaires terrestres, attendu que l'organisation systématique de la véritable Providence humaine suppose l'exclusion irrévocable de la suprématie politique de tous les divers esclaves de Dieu, catholiques protestants, ou déistes, comme étant à la fois arriérés et perturbateurs.

Discours de M. W.-M. Kozlowski

(Prononcé au banquet du soir).

Positiviste récemment reconverti, — je voudrais bien pouvoir le dire, — en tout cas attiré par toute la sympathie du cœur et de la conviction vers cette communauté, je prends la liberté de m'adresser à vous pour compléter une omission — involontaire sans nul doute — faite dans la séance de l'après-midi, et pour dire quelques mots du mouvement positiviste dans ma patrie — la Pologne.

Mais, avant d'aborder la question, je pense qu'il est de

mon devoir de m'expliquer sur mes relations personnelles envers cette doctrine. J'appartiens à une génération dont les premiers pas vers une conception philosophique du monde et de la société furent faits sous la prédominance du Positivisme. Des études philosophiques ultérieures m'éloignèrent de cette doctrine sur certains points concernant surtout la partie théorique et abstraite de la doctrine. Mais il y a deux principes pratiques de la Politique positive qui coïncident avec ce qui forme et, je l'espère, restera toujours le fond de mes aspirations, de mes vœux, de mon activité. Ce sont les deux grands principes de *justice internationale* et de *justice sociale*, que je viens d'entendre énoncer dans cette réunion avec tant de force, de netteté, d'éclat, que j'entends répéter par tous ses membres, indépendamment de leur nationalité ou position sociale, que je vois appliquer avec toute leur vigueur, en dépit des préjugés de naissance envers sa propre nation ou sa caste.

Ce sont ces deux principes qui me firent en quelque sorte une nouvelle révélation du Positivisme, qui m'attirèrent soudainement vers ceux qui les confessent et me firent sentir l'identité d'une grande partie de mon être spirituel avec les buts que poursuit la Société positiviste. Voilà le sens de la phrase avec laquelle j'ai débuté.

Je viens de dire qu'en Pologne toute la génération à laquelle j'appartiens avait subi une forte influence de la part du Positivisme. En effet, c'était, sinon la doctrine exacte, du moins son esprit qui remplaça chez nous, vers le commencement de la septième décade du siècle, le romantisme et l'idéalisme qui régnaient jusqu'au moment de la dernière lutte infortunée pour reconquérir l'indépendance (en 1863). Les malheurs du pays, les horreurs de l'oppression, près de cent mille hommes, formant l'élite de la nation, massacrés, incarcérés ou déportés en Sibérie, tout cela produisit une réaction, une dépression momentanée. Ce fut le Positivisme qui vint apporter un souffle nouveau qui ranima la vie intellectuelle de la société.

En 1868, Francisque Krupinski, prêtre catholique, donna le premier une exposition exacte et détaillée de la doctrine

d'Auguste Comte, dans une revue mensuelle, *La Bibliothèque de Varsovie*. Cette exposition était plus qu'impartiale : elle était sympathique. Hégélien jusque-là, F. Krupinski se convertit à la doctrine philosophique de Comte et lui resta fidèle jusqu'à la fin de sa vie.

L'étude de Krupinski inaugura un mouvement très intense dans cette direction. Les expositions de la doctrine se suivirent, ainsi que des articles polémiques combattant la superstition et les doctrines religieuses surannées au nom du Positivisme. Ce dernier devint bientôt un mot d'ordre de tout ce qui était jeune et progressif dans la lutte avec le conservatisme et la tradition, comme le romantisme l'avait été un demi-siècle avant contre le classicisme.

Cette substitution est très remarquable. La Pologne, qui avait commencé sa lutte centenaire pour l'indépendance au nom des principes de la philosophie politique du XVIIIe siècle, la continua, pendant la plus grande partie du XIXe siècle, sous les auspices des idéals de la poésie romantique qui, chez nous, avait pris un développement héroïque et une teinte prophétique sous l'influence des luttes grandioses et des malheurs du pays. Elle revient au principe philosophique, comme critérium suprême, après la dernière lutte. Ce principe, qui substitue le tribunal calme et positif de la raison aux entraînements de l'imagination et du cœur, sert de base pour un nouveau programme politique et social, qui est connu sous le nom de « programme organique ». Le but qu'il se proposait était de relever le pays sous le double point de vue : intellectuel et économique ; de guérir ainsi les plaies fraîches de la dernière lutte sanglante, de travailler surtout à relever le niveau intellectuel, moral et économique du peuple rural et des classes ouvrières.

Le travail, dans les cadres de ce programme, continue de se faire jusqu'à présent en s'élargissant de plus en plus et en gagnant en profondeur. Mais il y a un mouvement nouveau qui est entré en jeu, depuis une dizaine d'années, et qui n'est pas resté sans influence sur la domination de l'esprit positiviste en Pologne. Le premier entraînement pour le travail dit organique fit sommeiller les aspirations pour l'indé-

pendance nationale, qui, du reste, n'avaient pas de buts pratiques pour le moment, vu le récent et terrible échec de 1863. Mais les tentatives de réaliser le programme organique, faites pendant les deux décades de 1870-1890, étaient accompagnées d'une oppression toujours croissante du gouvernement conquérant, tendant à étouffer toute manifestation de vie nationale paisible. Elles prouvèrent l'impossibilité de poursuivre les buts même purement culturels et dépourvus de tendance politique autrement que par des voies clandestines et conspiratives. En réalité, que peut-on faire pour l'instruction du peuple, par exemple, dans un pays où on est emprisonné et déporté pour avoir distribué au peuple des livres imprimés avec l'autorisation de la censure gouvernementale ; où la langue maternelle est bannie de l'école, pour être remplacée par une langue incompréhensible et antipathique au peuple ; où les rigueurs contre « l'instruction clandestine » (quelle horreur dans cette combinaison de mots !) augmentent de plus en plus, comme le prouve une loi récente édictée par le czar (1). Si donc une partie du programme, émis par nos positivistes, continue d'être exécutée avec une extension supérieure à celle qu'elle avait vingt ans avant, ce n'est que sous une forme absolument clandestine.

Cette expérience contribua puissamment à ranimer les tendances vers l'indépendance politique qui ont dominé dans la dernière décade du siècle. Elles entraînèrent un revirement d'idées qui, du Positivisme, se retournèrent vers la poésie héroïque de la première moitié du siècle et furent soutenues par le renouvellement d'études philosophiques.

Ce retour n'est peut-être pas tout à fait justifiable. Parmi les éléments de la doctrine positiviste, il y en a qui pourront servir de base à une conception nouvelle de la vie politique et sociale, et se lier étroitement avec les nouvelles

(1) Celle du 26 avril 1900, qui n'est du reste que l'extension, pour le royaume de Pologne, d'une loi promulguée en 1892 pour la Lithuanie. Le crime d'apprendre à lire en polonais est puni de 300 roubles d'amende ou trois mois de prison. La même chose existe dans la Pologne prussienne; seulement la punition est moindre (100 marks ou cinq jours de prison).

aspirations de nos patriotes. Ce sont surtout les principes, que je viens de mentionner, de la Politique positiviste qui se prêtent à ce rôle. Mais, malheureusement, cette partie de la doctrine de Comté a été, jusqu'ici, la moins connue et la moins appréciée dans ma patrie.

J'ai déjà mentionné que ce qui formait le fond du mouvement positiviste chez nous, c'était surtout l'esprit critique, dirigé contre le dogmatisme des anciennes croyances et contre les préjugés traditionnels. Cet esprit se faisait jour dans tous les domaines de la vie intellectuelle et active, en y introduisant le ferment réformateur et progressif. Une revue hebdomadaire, le *Przeglad Tygodniowy*, dirigée par M. Wislicki, ouvrit la première ses pages à ce positivisme militant, dont les deux champions principaux, MM. Swietochowski et Chmielowski, ont acquis depuis une juste renommée, l'un comme publiciste et belletriste, l'autre comme historien de littérature et critique. Le premier fonda bientôt un nouvel organe du positivisme militant, *la Prawda (la Vérité)*. Une troisième revue, fondée plus tard, *le Glos (la Voix)*, représentait aussi l'esprit positiviste quant aux principes généraux, quoique s'éloignant des deux premières dans son programme social. Son directeur, J. Potocki, était un adhérent des disciples anglais de Comte, surtout de Spencer, dont il traduisit plusieurs volumes. M. Ochorowicz, connu à Paris pour ses travaux sur l'hypnotisme, fonda un recueil sous le nom de *Bibliothèque positiviste*, dans lequel il insérait des esquisses originales et des traductions des livres écrits dans l'esprit nouveau (1).

Si toute cette littérature ne peut pas être considérée comme positiviste au sens strict du mot, il n'a pas manqué d'expositions scientifiques et objectives de la doctrine de Comte, dont nous signalons deux faites par MM. Kaszewski et Struve — tous les deux, du reste, n'étant pas adhérents de la doctrine. M. Smolikowski s'appliqua à exposer la religion positiviste (1875). M. Boleslas Limanowski, publiciste et sociologue très distingué, habitant à présent Paris, donna

(1) Entre autres, *De l'intelligence*, de Taine.

une étude détaillée sur la sociologie de Comte (1875). Je ne nomme pas les publications d'une valeur secondaire.

Ce résumé permet d'entrevoir jusqu'à quel point la vie intellectuelle et active de toute une génération, en Pologne, s'est trouvée influencée par le Positivisme. Cette influence n'est pas encore épuisée et la doctrine de Comte pourra reprendre son autorité, par des points laissés jusqu'à présent dans l'ombre par mes compatriotes.

Je reviens ainsi au point d'où je suis parti, et si vous me permettez d'abuser encore pour quelques minutes de votre bienveillance, je prendrai la liberté d'exprimer mon sentiment sur le rôle futur du Positivisme, non seulement pour ma patrie, mais pour l'Humanité en général. Je le vois dans le développement conséquent et dans l'application des deux grands principes déjà mentionnés, tendant au double but de la *paix sociale* et de la *paix internationale*. La première signifie l'abolition de la domination de l'individu sur l'individu; l'émancipation du travailleur de l'esclavage aux moyens de production. La seconde, l'abolition de la domination d'un peuple sur un autre; de la dépendance politique, résultant d'un crime ou d'une injustice historique.

Il est aisé de voir que toutes les deux sont intimement liées l'une à l'autre. En effet, si nous considérons les quatre causes principales des guerres que nous présente l'histoire, nous pouvons admettre que les guerres *religieuses*, produites par le fanatisme, appartiennent entièrement au passé; que les guerres *dynastiques* deviennent de plus en plus rares et disparaîtront totalement avec l'extension des institutions républicaines. Mais ce sont les guerres *coloniales* qui, loin de diminuer, ne font qu'augmenter en nombre, de telle sorte que la fin de ce siècle est devenue témoin d'une véritable bacchanale de l'avidité militante.

D'où vient cela? Pourquoi, au moment où on a l'air de promulguer la paix, où on énonce des idées humanitaires, pourquoi ce carnage incessant? Pourquoi ces atrocités inouïes commises envers les peuples dits non civilisés? C'est que ces guerres sont une exigence de l'organisation ou plutôt de la désorganisation du système économique du XIXe siècle. Chaque

nation cherche des débouchés pour ses produits industriels, non moins que pour son prolétaire expulsé de la patrie par des machines « qui produisent à meilleur marché et ne demandent pas à manger ». Le système économique actuel fait que ceux qui dirigent la production trouvent leur gain dans le moment de la vente, ce qui les pousse à produire à outrance et en mauvaise qualité, et à chercher toujours des nouveaux marchés au dehors, de nouveaux malheureux dont on massacre une moitié, pour forcer ce qui reste à payer cher de mauvais produits afin d'assurer le gain du capital. C'est donc la même organisation sociale qui produit l'esclavage du prolétaire dans sa patrie, qui l'expulse au delà de l'Océan et qui sème les germes de la guerre. Et puisque la cause du mal est la même, le remède doit l'être aussi. C'est la paix sociale qui servira de base à la paix internationale.

Il est vrai qu'il existe encore une cause de guerres, mais de guerres qui sont autant chères aux amis de l'Humanité que leur cause est exécrable. Ces guerres sont justes et généreuses, car elles tendent à réparer des torts commis par l'histoire, des rapines faites par les peuples sur des peuples. Je parle des guerres d'*indépendance*. Basée sur des injustices internationales, leur source tarira quand le principe de justice internationale triomphera sur le globe, et tous nos vœux sont pour que ce soit le plus tôt possible.

Ce sont donc ces deux idées qui attireront toujours les esprits généreux vers le Positivisme, car elles tendent à ce qui est le plus cher à chacun qui aime ses semblables : à un *futur* meilleur et plus humain de l'Humanité. C'est à leur extension et à leur triomphe que je voue mes vœux.

BULLETIN DE FRANCE

I. — LE 5 SEPTEMBRE

Nonobstant le solennel hommage international rendu trois jours auparavant à la mémoire d'Auguste Comte, les positivistes parisiens, accompagnés d'un certain nombre de leurs coreligionnaires étrangers, ont accompli, dans la matinée, le pèlerinage annuel au cimetière du Père-Lachaise, et rendu visite, en même temps qu'à la tombe du Maître, aux sépultures de Fabien Magnin, de Sophie Thomas, de la famille Robinet, de Clotilde de Vaux.

Nous reproduisons ci-dessous les discours prononcés par M. Parra sur la tombe de Comte, par M. Bridges devant la sépulture de la famille Robinet, par M. Cancalon devant celle de Clotilde de Vaux.

L'après-midi, a eu lieu la réunion habituelle rue Monsieur-le-Prince, pour entendre le successeur de M. Pierre Laffitte, M. Jeannolle, exposer ses vues sur la situation du Positivisme.

Le soir, nouvelle et dernière réunion, au cours de laquelle une ode de M. Louis Prunières, dite par l'auteur, a recueilli les plus chaleureux applaudissements.

Discours de M. le docteur Porfirio Parra
(Sur la tombe de Comte).

Mesdames, Messieurs,

Il y a aujourd'hui quarante-trois ans qu'après une existence féconde consacrée aux méditations les plus utiles et les plus transcendantes, passa de la vie objective, extérieure, palpable et transitoire, à la vie subjective, intérieure, spirituelle et durable, une des figures les plus nobles qui aient honoré l'Humanité, un de ses plus fidèles serviteurs : celui qui nous consacra le noble feu de l'amour et la lumière géniale de sa haute pensée, le grand philosophe qui traça en lois mémorables les étapes du chemin que parcourt l'intelligence humaine pour atteindre, après un périlleux voyage, au port assuré de la science.

Le souvenir d'Auguste Comte fait palpiter nos cœurs et projette en notre pensée de sereines et grandioses images. Dès notre plus tendre adolescence, nous avons pris la douce habitude de prononcer son nom vénéré et illustre, devenu pour nous l'étendard intellectuel, le symbole de l'amour, la garantie de l'Ordre, l'emblème du Progrès.

Fils illustre de la savante Montpellier, sous le beau ciel bleu de laquelle s'écoula ta riante et studieuse jeunesse! habitant insigne de Paris, ce foyer radieux du savoir et de la civilisation humaine, dans la vaste enceinte duquel se passa ton utile et féconde existence, sereine et calme comme le cours paisible de ce beau fleuve, qui sur sa rive droite baigne le sol où s'élèvent les palais somptueux, et sur sa rive gauche caresse la terre qui soutient les sanctuaires de la science! philosophe illustre, reçois l'hommage que nous consacrons à ta grande mémoire, nous tous tes disciples, et, en particulier, le groupe des fils du Mexique, éduqués dans tes doctrines, formés à tes enseignements, admirateurs de ta vie exemplaire et de ton inépuisable et puissante maîtrise!

Messieurs, j'ai qualifié cette grande existence de paisible et sereine. Comment, en effet, la supposer autrement, quand on voit son œuvre, ce Panthéon du génie humain, s'élever avec ampleur, puissance et méthode, jusqu'aux plus hauts sommets accessibles à notre entendement! Mais, hélas! vous le savez, il n'en fut rien; et quand on apprend comment, entraîné par son profond amour social, il sut dominer les peines domestiques et les entraves qu'il dut subir, on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, ou de la puissance de son esprit ou de la grandeur de son cœur!

De ce cerveau torturé par l'insomnie, consumé par de tenaces méditations, accablé par de douloureuses pensées, a surgi la doctrine appropriée à la Terre et à l'Homme, doctrine immortelle, la plus réelle et la plus féconde de toutes celles qui ont entrepris de régénérer l'humaine lignée, de relever les courages, de tracer le chemin de la vie. De ce front couronné d'épines ont jailli, par torrents, les rayons de la pure lumière qui doit illuminer tous les enfants de l'Humanité!

Oui, comme de la terre féconde remuée par la charrue naissent les blondes et riches moissons, ainsi, de cette âme éprouvée par le malheur jaillit une doctrine réelle, stable et bienfaisante. La science lui sert de piédestal; elle donne une satisfaction juste et proportionnée aux légitimes aspirations de notre esprit, elle enchaîne le monstre de l'erreur, et tire de leur engourdissement, pour les déployer tout entières, les ailes puissantes de la vérité.

Sous son influence, le chaos de l'anarchie se transforme, comme par l'effet d'un nouveau *Fiat lux,* en un riche, harmonieux et bel organisme, qui alimente la vie avec les dépouilles de la mort.

Les masses colossales des astres servent de base et de ferme ciment à l'œuvre gigantesque d'Auguste Comte. Sur ces fondements diamantés s'élèvent, dans un ordre successif, les sciences qui nous apprennent à connaître les réalités qui constituent et animent notre petite habitation, où notre mère féconde, la bienveillante Rhéa, garde en son sein amoureux les restes inertes de ses fils trépassés, pour les transformer en nouveaux éléments de vie. La science des sociétés complète ce majestueux défilé : sur cette vaste et complexe scène, l'histoire déroule son drame tant de fois séculaire, la civilisation se pare de ses merveilles, la justice érige ses prétoires, et la morale formule ses saints préceptes.

Cette sublime hiérarchie, véritable soleil de l'existence humaine, forme le centre du monde intellectuel édifié, avec nombre, mesure et poids, par le grand architecte de l'entendement que nous vénérons sous le nom d'Auguste Comte. La doctrine qui lie les éléments de ce vaste empire intellectuel et social sert de fondement, de base indestructible, à son immortalité.

En comparant la vie du philosophe insigne au cours doux et paisible de la Seine, je ne pouvais avoir en vue que la partie extérieure, l'œuvre publique de cette grande existence, qui ne fut jamais flottante, qui n'abandonna jamais son étroit chenal, qui se soumit dans ses manifestations extérieures à une discipline inébranlable, avec une volonté forte, cheminant sans déviation vers son bel idéal qui n'était autre que l'alliance de l'avenir avec le passé, l'étroite union des hommes, l'amour du bien, la vénération de l'Humanité.

Et pourtant, dans quel cadre désolant s'est déroulée son existence ! Que de saignantes douleurs, que d'amères désillusions, que de sourdes inquiétudes s'étaient glissées, comme le serpent sous l'herbe fleurie, dans les profonds et impénétrables sinus de cette âme quasi-divine, qui savait penser comme Thomas d'Aquin et aimer comme le Dante !

Il est arraché, maintenant, le voile qui couvrait aux yeux de ses contemporains son triste foyer, âpre et finalement délaissé. Philosophe sans fortune, mais intrépide, manquant d'une famille qu'il pût aimer, il aima avec idolâtrie l'Humanité ; privé d'enfants nés de son sang et de sa chair, il adopta comme tels ses fidèles

serviteurs; manquant d'une digne épouse, il consacra la plus ardente affection, de plus en plus épurée, à la touchante et noble Clotilde, profondément désillusionnée, et, comme lui, malheureuse. Devenue l'idéale Béatrice de l'austère Alighieri de la philosophie, fatigué comme l'immortel Florentin au milieu du chemin de la vie, elle était digne de le conduire jusqu'aux sphères éthérées et paisibles de l'amour idéal et pur, de cet amour qui ne meurt pas parce qu'il est exempt du ferment de la chair, parce que, semblable à la colombe qui dans la Trinité catholique symbolise l'amour, il s'élève jusqu'à ces sublimes et paradisiaques régions de l'âme humaine, qu'il est seul capable d'animer.

Exemple admirable d'abnégation, de pureté et d'amour que nous a donné le grand Philosophe, lui, le fils de la brûlante Provence, inondée de lumière et dorée par le soleil, en dominant les vives impulsions de son ardente nature gallo-romaine, pour s'adonner, comme s'il fût né parmi les populations de la zone arctique, au froid commerce des idées et à l'amitié sereine envers les morts.

Semblable à l'être idéal conçu par nos pères, il aima non seulement ceux qui doivent peupler l'avenir et ceux qui ont rempli le passé, mais il aima ses propres contemporains, inconscients du trésor d'affection et d'actifs dévouements dont il venait de donner la clef et de découvrir la source inépuisable et féconde : l'Humanité.

Sur les ruines de sa situation matérielle, sur la mer morte de ses chagrins privés, s'abstrayant du présent, il scruta le passé, lui rendit justice, et annonça l'avenir; il chemina, auguste et bon, comme le prophète au bord du lac de Tibériade, portant dans son cerveau le texte d'une nouvelle alliance, ayant sur les lèvres, source du vrai et du bien, les paroles consolatrices d'une bonne nouvelle.

Les vivants le dédaignèrent; le flot inquiet et agité de ses contemporains passa tumultueusement autour de cette grande figure sans en soupçonner l'existence.

De meilleurs jours sont venus réconforter ceux qui ont eu le souci de la gloire d'un si grand Maître. Le spectacle dont nous étions hier les témoins attendris atteste l'étendue des hommages que lui réserve l'avenir. Dans ce lieu sacré entre tous, où il repose, nous venons exprimer l'amour qu'il nous inspire, et qu'il a tant mérité par sa vie héroïque, pleine de sacrifices et si féconde en enseignements. Combien il est doux à celui que les circonstances ont fait naître dans une patrie éloignée de son berceau et de sa

tombe, mais où il est si justement admiré, de lui dire ici, dans la belle langue qui berça ses premiers ans et qui servit d'instrument et de parure à ses hautes spéculations : Cher et vénéré Maître, A nous ta pensée et tes nobles espoirs, à toi nos souvenirs, notre amour et notre vénération!

Discours de M. Bridges.

Nous sommes venus ici pendant plusieurs années pour renouveler nos souvenirs affectueux et respectueux pour la noble femme qui a joué un rôle si important dans la formation et la consolidation du corps positiviste à Paris, dont le bon sens, le jugement clair et impartial, la bonté, la gaîté de cœur, la sagesse enfin, dans la plus haute acception du mot, nous ont préservé de bien des dangers auxquels est toujours exposée une communauté naissante.

Nous nous réunissons ici pour rendre honneur à celui dont Mme Robinet a été si longtemps la fidèle et noble compagne, à l'un des meilleurs disciples d'Auguste Comte, disciple de la première heure. M. Robinet était dans l'intime confiance du Maître, plusieurs années avant la mort de celui-ci : il était son médecin, il fut son biographe. De plus, il était grand citoyen. Il héritait des grandes traditions de la Révolution. Il eut l'insigne honneur de rappeler aux souvenirs de ses compatriotes et de mettre à sa place permanente, dans l'histoire, l'homme d'Etat qui sauva la France au moment le plus critique de son existence, — le grand Danton. Ce n'était pas chose facile : M. Robinet avait contre lui les préjugés d'un public rendu hostile par des publicistes et des littérateurs d'une grande réputation, tels que Louis Blanc et Victor Hugo, dont la demi-émancipation théologique les faisait pencher vers la religiosité vide et dangereuse de Rousseau et de Robespierre. Il réussit cependant, par un patient et consciencieux examen historique, à purifier la mémoire du grand homme d'Etat des taches calomnieuses que des faux révolutionnaires et des francs réactionnaires lui avaient apposées. Nous voyons le résultat de ces généreux efforts dans l'admirable statue de Danton dont Paris s'est enfin honoré. Encore honorons-nous en M. Robinet le grand citoyen qui exerça avec tant de courage et de dévouement pendant le siège de Paris, comme maire du VIe arrondissement, et qui, après la suppression sanguinaire de l'in-

surrection communale, a montré une générosité audacieuse en sauvant à ses risques personnels beaucoup des vaincus égarés du déluge réactionnaire qui s'ensuivit. Nous honorons finalement en lui le médecin fidèle aux meilleurs traditions de son métier, qui consacrait gratuitement aux pauvres la meilleure part de ses talents et de son habilité.

Tout en parlant ainsi, je trouve qu'il m'incombe à exprimer, une fois pour toutes, le regret que je ne lui ai jamais caché qu'il a cru devoir, vers la fin de sa vie, se séparer à quelques égards de nous. Que cette séparation engageait ni ses principes ni ses sympathies de positiviste, voilà ce que je puis affirmer de science certaine, ayant causé avec lui longuement sur tous les sujets qui nous intéressaient, dans le printemps de l'année dernière.

Mais il nous importe, je crois, de reconnaître que notre lutte pour le progrès social, pour l'établissement du règne de l'humanité, doit être autant que possible une lutte collective, et que les appréciations individuelles doivent se subordonner aux considérations prépondérantes du but auquel nous aspirons. Du reste, jamais je n'ai entendu sortir de sa bouche, dans ces années où il vivait dans une solitude qui lui avait été quelquefois bien amère, aucun de ces mots intolérants et même injurieux qui ont déshonoré quelques-uns de ceux qui continuent à s'appeler les disciples de Comte et les serviteurs de l'Humanité. Sa mort a été heureuse. Il se trouvait environné des soins affectueux de la famille à laquelle nous devons tant, et qui reste encore, comme toujours, l'un des appuis fondamentaux du Positivisme. Il est mort en travaillant. Il faut espérer que ce qui reste de son dernier travail ne sera pas perdu. Le sujet qu'y traitait M. Robinet est sûrement d'une importance qu'on ne peut exagérer, — les tendances à la religion finale qui perçaient à travers les plus formidables orages de la Révolution.

Reste donc, ami fidèle, âme aimante, courageuse et ardente, assuré des sympathies et de la vénération de ceux qui sont associés à l'œuvre à laquelle tu as si dignement collaboré.

Discours prononcé par le Dr Cancalon

Sur la tombe de Mme Clotilde de Vaux.

Nous venons déposer sur la tombe de Mme Clotilde de Vaux nos hommages les plus respectueusement sympathiques. Sa mé-

moire est pour nous inséparable de celle de notre Maître. L'amour qu'elle lui inspira embellit la fin de sa carrière, le consola dans son isolement, exalta son génie et satisfit les intimes aspirations de son ardente sociabilité.

Nous ne croyons pas qu'elle ait exercé sur lui une véritable inspiration et qu'elle lui ait ouvert des perspectives non entrevues, encore moins qu'elle l'ait fait dévier de sa voie, comme on le prétend encore. Comment l'aurait-elle fait? Leurs relations furent trop courtes pour qu'elle ait pu être initiée complètement à sa doctrine. Son action fut plutôt posthume, grâce au culte qu'il lui voua.

Ils lisent bien peu attentivement le *Cours de philosophie* ceux qui ne reconnaissent pas, çà et là, les pierres d'attente posées pour préparer la construction de la *Politique positive* et la souder à sa base scientifique, ceux qui ne voient apparaître la méthode subjective qu'à partir du moment où se rencontrèrent Auguste Comte et Mme Clotilde de Vaux.

Auguste Comte n'a eu véritablement qu'une passion, celle de l'Humanité. Elle remplit sa vie, et l'amour pour Mme Clotilde de Vaux n'en fut qu'un épisode. Son cœur gonflé d'altruisme déversa sur elle une sensibilité contenue jusque-là et prête à déborder. Ce qu'il aima en elle, c'est non seulement sa grâce, sa dignité, la tendresse et la pureté de son amitié, mais aussi la civilisation en sa fleur, l'Humanité en un de ses chefs-d'œuvre, un résumé du passé à jamais vénéré pour nous avoir préparé de telles compagnes, un idéal d'amour à créer pour l'avenir, qui fût plus beau que tous les amours passés!

Il est actuellement manifeste que le triomphe de la doctrine se fera en deux étapes, dont la première peut être considérée comme accomplie. Le philosophe l'emporte partout où il y a des cerveaux pensants. C'est lui qui est célébré et qui aura sa statue, sur la place de la Sorbonne. Un jour viendra où l'opinion publique sera mûre pour fêter à son tour l'auteur de la religion et de la morale positives. Les hommages qui lui viendront alors seront plus complets et plus émus.

Ce jour-là, l'image de Mme Clotilde de Vaux sera unie à celle d'Auguste Comte. Elle apparaîtra à côté de lui, éternellement couronnée de jeunesse, de beauté, et de cette auréole qu'ajoutent une destinée mélancolique et une fin prématurée. Près de l'austère image du philosophe-prêtre et dans le rayonnement de sa gloire, elle attirera et captivera les cœurs.

II. — SOCIÉTÉ POSITIVISTE D'ENSEIGNEMENT POPULAIRE SUPÉRIEUR

1° La « Société positiviste d'Enseignement populaire supérieur » se réunira, 10, rue Monsieur-le-Prince, le 14 novembre, à 3 h. 1/2 du soir, sous la présidence de M. Ch. Jeannolle.

2° PROGRAMME DES QUATORZE CONFÉRENCES

Qui seront données à l'Université populaire du Faubourg-St-Antoine, 157, *par l'Ecole positiviste,* **sur l'Histoire des Religions.**

7 déc. 1900. *Vue d'ensemble sur l'évolution religieuse de l'Humanité,* par Emile Corra.
14 — *Les Religions de l'Inde,* par Paul Boell.
21 — *Les Religions de l'Extrême-Orient,* par Paul Boell.
28 — *La Religion de l'ancienne Egypte,* par Camille Monier.
4 janv. 1901. *La Religion gréco-romaine,* par le Dr C. Hillemand.
11 — *La Religion juive,* par le Dr Cancalon.
18 — *La Religion islamique,* par Ahmed Riza.
25 — *La Religion chrétienne* : I. Sa constitution, par le Dr Dubuisson.
1er fév. 1901. *La Religion chrétienne* : II. Son apogée, par le Dr Dubuisson.
8 — *La Religion chrétienne* : III. Sa décadence, par le Dr Delbet.
15 — *La Religion métaphysique* : Le déisme, par le Dr Delbet.
22 — *La Religion de l'avenir ou Religion scientifique* : I. La conception positive de l'Humanité.
1er mars 1901. *La Religion de l'avenir* : II. Caractères de la Morale positive.
8 — *La Religion de l'avenir* : III. Principales règles de la Morale positive.

SOCIÉTÉ POSITIVISTE DE PARIS

Ch. Jeannolle, Directeur.

Bureau pour 1899 et 1900.

Président : Auguste Keufer; — *Vices-Présidents :* Colonel Bombard et Dr Cancalon; — *Secrétaire :* Lucien Momenheim.

7 nov. 1900. *La Question chinoise :* Paul Boell, Rapporteur.
21 — *De la Dépopulation :* Dr Constant Hillemand, Rapporteur.
28 — *Du Protectorat des Chrétiens d'Orient en Turquie :* Ahmed Riza.
5 déc. 1900. *De la Loi Falloux :* Emile Rigolage.

III. — LE POSITIVISME AU CONGRÈS INTERNATIONAL D'ANTHROPOLOGIE ET D'ARCHÉOLOGIE PRÉHISTORIQUES

Le Congrès international d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques, réuni à Paris pour sa douzième session, a émis à l'unanimité, dans sa séance du 24 août 1900, un vœu invitant les divers gouvernements à protéger par une loi, contre la destruction qui les menace, au moins les principales stations de l'époque quaternaire. Ce vœu a été émis sur la proposition du docteur Cancalon, qui avait donné lecture au Congrès de la pétition des positivistes au ministre des Beaux-Arts et avait commenté cette pétition.

Un des membres de la Commission des monuments préhistoriques, M. A. de Mortillet, a répondu à notre confrère que la pétition positiviste n'était pas passée inaperçue et que l'Administration avait fait, en attendant mieux, l'acquisition de la grotte de Pair-non-Pair, si importante par les représentations d'animaux gravées sur ses parois.

IV. — MOUVEMENT POSITIVISTE INDÉPENDANT (1)

M. Emile Rigolage a fait parvenir la lettre ci-dessous aux municipalités des chefs-lieux des départements et des principaux arrondissements :

Montreuil-sous-Bois (Seine), le 10 octobre 1900.

Monsieur le Maire,
Messieurs les Conseillers municipaux,

J'ai l'honneur de vous adresser un exemplaire de la nouvelle édition de mon *Projet de formation d'une Société d'éducation et d'instruction.*

J'ai publié ce projet, le 22 septembre 1892, pour célébrer le centenaire de la République. Il figure à l'Exposition universelle de 1900, avec les délibérations des villes qui ont bien voulu émettre un avis favorable à mes idées, ou plutôt aux idées qui avaient

(1) Sous cette rubrique sont désignés les travaux dont les signataire se réclament de la Méthode et de la Philosophie positives, mais dont la teneur fait l'objet des plus expresses réserves de la part de la Direction.

inspiré, à la première République, la fondation des Ecoles centrales.

Bonaparte, en 1806, rétablit, sous le nom de lycées, les anciens collèges de la monarchie, et détruisit les quatre-vingt-dix Ecoles centrales, dans lesquelles la jeunesse française apprenait à connaître, à aimer et à servir la République.

La restauration de ces écoles admirables donnerait à notre pays la paix politique et la paix sociale. Elle assurerait le progrès économique et l'émancipation intellectuelle de toutes les communes de France.

La lutte pour l'affranchissement des communes a commencé il y a plus d'un millier d'années. Ce qu'il faut d'abord à notre époque, c'est l'affranchissement intellectuel. On ne pourra l'obtenir qu'au moyen des écoles, émancipées de toute tutelle administrative.

Depuis 1870, l'Université s'est montrée impuissante à faire progresser les œuvres scolaires de la République, et même à les protéger et à les défendre. Le progrès intellectuel, comme tous les autres progrès, résulte de l'initiative individuelle, et non pas de l'ingérence de l'Etat.

Je viens donc vous demander de bien vouloir émettre, sans engagement d'aucune sorte, un simple avis favorable à la réalisation de mon projet, comme l'ont fait précédemment un certain nombre de villes, parmi lesquelles :

Lorient, le 11 novembre 1892;
Auch, le 20 mai 1893;
Cahors, le 25 mai 1894;
Paris, le 20 juin 1894. (*Bulletin municipal officiel de la ville de Paris*, numéro du 21 juin 1894.)

Veuillez agréer, Monsieur le Maire et Messieurs les Conseillers municipaux, mes respectueuses civilités.

Emile RIGOLAGE,
Agrégé de l'Université et Principal de Collège honoraire,
à Montreuil-sous-Bois (Seine).

VARIÉTÉS

LE MOUVEMENT SOCIOLOGIQUE

LES PRINCIPES D'UNE SOCIOLOGIE OBJECTIVE, par A. COSTE. — L'EXPÉRIENCE DES PEUPLES, par le même (F. Alcan, Paris, 1899 et 1900) (1).

Personne ne suit avec plus d'attention, avec un intérêt plus ému que les positivistes, les nombreux travaux qui ont pour objet la sociologie.

Si le signe le moins équivoque d'une œuvre vraiment scientifique est la fécondité manifestée par le grand nombre des imitateurs, nulle œuvre en ce siècle n'aura été plus suggestive que la sociologie d'Auguste Comte et n'aura suscité plus d'émules. Nous sommes loin de nous en plaindre. L'opportunité, l'urgence même de sa création, sur lesquelles il a si nettement insisté, sont ainsi démontrées :

« Il ne faut pas espérer que la nouvelle science pourra être élevée du premier coup au niveau même des plus imparfaites, examinées par nous, dit-il, au début de la sociologie. Il suffit que le caractère de positivité soit reconnu pour satisfaire les nécessités intellectuelles et les besoins sociaux. »

Dans ce passage et dans plusieurs autres analogues, il parle, avec une modestie dont on ne lui a pas assez tenu compte, de son œuvre. Sans doute, il la regarde avec une juste fierté comme définitive dans ses grandes lignes, comme inébran-

(1) Les deux ouvrages se suivent, mais chacun d'eux est complet par lui-même.

lable dans sa méthode, mais il sent et avoue que c'est un vaste programme, dont bien des chapitres sont à compléter.

Cette construction nous fait penser à ces vastes édifices métalliques où triomphe l'architecture moderne, ossatures de fer fortement rivées, montant très haut, couvrant beaucoup d'espace, et qui peuvent loger entre leurs enjambées mille petites constructions partielles, plus ou moins utiles, confortables même, surtout quand elles visent à s'harmoniser avec le monument qui les abrite.

Parmi ceux que l'impulsion donnée par Auguste Comte ou, mieux encore, la poussée moderne dont il fut le principal moteur, amènent à étudier la sociologie, il nous intéresse énormément de savoir s'il aura de véritables continuateurs. Il en a eu un dans M. Pierre Laffitte, son disciple et son successeur, qui aura aussi son tour de tardive justice.

Ce qui nous importerait beaucoup, c'est que, parmi les esprits venus à la sociologie sous, des inspirations différentes, de points souvent opposés de l'horizon, il se trouvât de bons ouvriers, de généreux apôtres, ou tout au moins de suggestifs contradicteurs.

C'est parmi ceux-ci qu'il faut ranger M. Ad. Coste, dont on lira avec plaisir et profit l'œuvre volumineuse et abondamment documentée.

Il ne se donne pas comme un disciple d'Auguste Comte, mais il l'a lu et médité, et n'affecte pas, comme tant d'autres, de l'ignorer et de le passer sous silence ; il le cite amplement et en parle avec respect. Il est vrai que le temps est passé des excommunications, qu'on ne rougit plus de le fréquenter et qu'on arrive à le traiter avec les mêmes égards qu'un philosophe quelconque, anglais ou allemand. Les ambitions académiques, si prudentes, ne craignent plus de se compromettre à son contact, et c'est tout dire !

On n'aperçoit chez M. Coste aucune préoccupation de ce genre, il ne parle pas en candidat soucieux de garder la neutralité, il n'évite pas les questions vitales qui émeuvent notre humanité et sollicitent nos décisions civiques, il ne se réfugie pas dans les questions de détail ou dans de vagues généralités.

Si ses livres ont quelques-uns des défauts qui caractérisent l'improvisation, ils en ont aussi les qualités ; ils sont écrits de verve, avec une sincérité qui va droit au bout de la pensée et qui note avec une bonne foi parfaite même les considérations ruineuses pour sa propre thèse. Il ne craint pas de faire une profession de foi d'émancipation intellectuelle et politique, et, bien que ce soit un hors-d'œuvre, on est heureux de saluer derrière ce savant un homme complet, concret, pas neutre, et qu'on devine sympathique.

Au reste, il appelle lui-même la critique : « En attendant que d'autres le fassent mieux que moi, dit-il dans sa préface, je l'ai tenté résolument. J'ai tracé mes esquisses avec une précision voulue, qui semblera vraisemblablement très imprudente ; mais ma seule ambition, si j'ai commis des erreurs, est de les avoir rendues assez claires pour qu'il soit aisé de les rectifier. Je crois qu'il est toujours permis de se tromper, pourvu que ce soit nettement. Je souhaiterais pourtant n'avoir pas trop abusé de la permission. »

Peut-on faire appel de meilleure grâce à la discussion et même à la critique, et comment résister à la tentation d'étudier un auteur d'aussi bonne composition?

Avant de résumer les idées fondamentales de M. Coste, nous lui ferons un reproche général relatif à sa méthode d'exposition.

Nous croyons qu'elle eût gagné beaucoup en clarté s'il eût donné plus de place à l'historique des questions. C'est une excellente règle de le faire soigneusement. Outre que c'est un acte de justice et de déférence envers les prédécesseurs, c'est la meilleure des préparations pour l'esprit des lecteurs. Les idées particulières de l'auteur se définissent ensuite par comparaison, soit qu'elles s'opposent à celles de ses prédécesseurs, soit qu'elles les complètent et les fortifient.

Cela se fait en toutes sortes de sciences, et chaque travail est précédé d'un exposé qui fait la juste part des prédécesseurs. Ne serait-il pas temps qu'il en fût de même pour la sociologie? Combien de temps encore chaque auteur entrera-t-il de plain-pied dans son sujet, comme si rien ou à peu près n'avait été fait avant lui, comme s'il s'agissait non pas d'apporter une

pierre à un édifice déjà considérable, mais de faire *sa* sociologie à soi, *sa* création personnelle?

Ce n'est pas ainsi qu'en a usé vis-à-vis de ses prédécesseurs celui que M. Coste proclame avoir, de 1826 à 1842, constitué véritablement une science des sociétés.

Il faut remarquer soigneusement que de tous les auteurs qui ont écrit sur la sociologie, M. Coste est peut-être celui qui mérite le moins ce reproche, et qu'il ne saurait planer le moindre doute sur sa loyauté scientifique; mais encore le mérite-t-il un peu.

Avant lui, un philosophe dont il ne méconnaît pas le rôle a tenté d'élever la sociologie à la fonction de science inspirant un art. Il y a été poussé par un sentiment profond des besoins sociaux. Pour arriver à réaliser l'utilité pratique et la réforme morale, il a construit le plus vaste édifice scientifique. Comme M. Coste, il a eu le droit de dire : *J'ai fait de mon mieux, que d'autres fassent mieux s'ils le peuvent.*

Puisque M. Coste a la prétention d'aller vers le but marqué par son grand prédécesseur, mais par d'autres voies et au moyen d'autres conclusions, il valait la peine de le discuter méthodiquement chaque fois qu'il était amené à le contredire.

Les positivistes ne sont pas esclaves d'une orthodoxie si étroite, qu'ils se refusent à croire que l'œuvre d'Auguste Comte appelle des rectifications et des achèvements. Le progrès pour eux ne s'est pas totalement arrêté à la mort de ce philosophe, si grand que le fasse leur admiration. Mais serait-ce trop d'exigence que de demander pour son œuvre, dont la priorité et l'importance sont aujourd'hui au-dessus de la discussion, le droit de servir de point de repère pour classer les opinions, le droit à être citée et discutée avant d'être contredite. Ce n'est pas seulement de la justice, c'est du bon ordre.

La théorie de M. Coste, ses efforts vers le mieux, la légitimité de ses prétentions eussent été mis en meilleure lumière non seulement pour les positivistes, mais pour les autres lecteurs moins informés sur ce point. J'espère pour lui que ses successeurs tiendront compte de sa tentative, en exposeront

le fort et le faible, et feront la part de ce qu'il aura laissé ou suggéré de définitif.

Dans sa *Dynamique sociale*, Auguste Comte a noté, parmi les causes modificatrices de la vitesse de notre évolution, l'accroissement naturel de la population. Il contribue, dit-il, plus que toute autre circonstance, à l'accélération du mouvement social.

Mais c'est la condensation progressive, surtout dans les grands centres de population, qui règle la vitesse de la progression. Elle détermine une division du travail de plus en plus spéciale, incompatible avec un trop petit nombre de coopérateurs; elle stimule les facultés intellectuelles, en rendant les moyens d'existence plus difficiles à s'assurer. Enfin elle active l'évolution du gouvernement, en obligeant la société à réagir avec une énergie plus persévérante et mieux concertée contre l'essor plus puissant des divergences individuelles.

En créant de nouveaux besoins et des difficultés nouvelles, cette concentration graduelle suggère des moyens nouveaux, non seulement quant au progrès, mais aussi pour l'ordre même, en neutralisant les inégalités physiques et en donnant un ascendant croissant aux forces intellectuelles et morales, supprimées dans une population trop restreinte.

Auguste Comte envisage, du reste, les cas où cette progression se ferait avec une rapidité excessive et celui où la condensation deviendrait exagérée.

C'est là un des aspects du développement humain, qui grandit solidairement avec les autres éléments de notre évolution. Mais le principe prépondérant, celui qui donne l'impulsion aux autres, qui, à leur tour, doivent déterminer chez lui un essor nouveau, c'est, comme on sait, le développement intellectuel. C'est lui qui domine la dynamique sociale.

Quoique notre intelligence ait eu besoin, à l'origine, d'être éveillée et stimulée par les appétits, les passions et les sentiments, la progression humaine ne s'en est pas moins accomplie sous sa direction.

Telle est la thèse d'Auguste Comte (1), que M. Coste n'ex-

(1) *Cours de phil. pos.*, t. IV, pages 641 et suivantes, cinquante e unième leçon.

pose pas et ne discute pas assez explicitement, à notre avis, et qu'il remplace par une thèse toute différente.

Pour lui, le véritable moteur de l'évolution sociale, c'est l'accroissement de la population unifiée, c'est l'accroissement numérique des membres de la société.

Un phénomène essentiel, mais qui est sous la dépendance du précédent, c'est la création des villes et en particulier l'extension de la capitale. Son importance relative est le meilleur indice de la puissance et de la *socialité* d'un pays.

Quatre séries de phénomènes, corrélatifs entre eux, se développent sous cette commune influence et d'une façon plus ou moins synchronique; ce sont : la production, le gouvernement, la croyance et la solidarité. Ce sont là les quatre aspects qui résument toute la sociologie objective.

Comme Auguste Comte, il fonde la sociologie sur la corrélation des phénomènes sociaux, l'organisme social n'étant révélé que par leur consensus. L'explication des faits, réduite à ses termes réels, n'est que la liaison établie entre les divers phénomènes particuliers et leur commune dépendance vis-à-vis d'un ou plusieurs faits d'une plus grande généralité.

L'innovation de M. Coste porte essentiellement sur ce point : le choix du phénomène évolutif fondamental. Ce n'est plus l'évolution intellectuelle, d'après la grande loi des trois états, qui gouverne le développement des peuples, c'est l'accroissement numérique des membres de la société, c'est-à-dire un phénomène d'une objectivité indéniable, pouvant se chiffrer, se calculer, et pouvant donner lieu à d'exactes mensurations.

C'est pour cela, sans doute, que M. Coste qualifie d'objective sa sociologie. Une sociologie fondée sur la loi du dynamisme intellectuel ou sur un fait psychologique lui paraît être subjective. Mais cela n'est pas évident; on peut lui répondre que des manifestations intellectuelles ou des faits psychologiques sont également *des faits*, surtout quand on les étudie dans leurs résultats, et peuvent donner lieu à une science objective. Une sociologie qui ne serait pas objective serait purement arbitraire.

On pourrait même lui répondre que les phénomènes de

conscience sont les plus réels des faits sociaux. Les associations nombreuses, les créations de villes, les formes de gouvernement, les fondations industrielles sont des réalisations d'états de conscience. Cela n'est pas moins vrai d'une œuvre d'art, d'une formule de dogme, d'un article de loi. Son point de départ objectif ne le dispense nullement, quand il invoque si brillamment l'expérience des peuples, de traiter une foule de points de vue qui n'ont rien de concret. A supposer, du reste, comme il le veut, qu'il suffît de dénombrer un peuple et sa capitale pour en déduire son état social, de cette opération arithmétique d'une objectivité incontestable, il faudrait tirer une foule de résultats qui n'offrent aucune prise à la mensuration. Comment évaluer le degré de solidarité, la force des croyances et la valeur des gouvernements? Passe encore pour la production industrielle, mais c'est tout. Or, il faudrait que l'objectivité du principe se retrouvât dans les résultats et que ceux-ci pussent se chiffrer, sans quoi la preuve manque et la rigueur objective fait défaut.

Je crois que cette épithète est malencontreuse et ne peut que donner une idée fausse de la tentative de M. Coste, qui, sous certains rapports, est vraiment scientifique. Elle l'est surtout par son effort pour montrer l'interdépendance des phénomènes sociaux et leur subordination à un fait commun d'une généralité supérieure. Que ce fait primordial soit d'ordre objectif ou mental, cela importe moins que M. Coste semble le croire. Si les corrélations qu'il prétend établir sont prouvées, sa sociologie est solide et elle a un caractère vraiment scientifique, c'est-à-dire abstrait.

Il faut lui savoir gré d'avoir posé le problème dans son ensemble, avec hardiesse et sincérité, et d'avoir compris que le théorème sociologique ne peut pas être renvoyé aux plus lointaines calendes; qu'il faut accepter la sociologie d'Auguste Comte ou se montrer capable de la remplacer. Ce n'est vraiment pas assez de ces petites tranches de sociologie assaisonnées de beaucoup de critiques contre ceux qui ont été capables d'efforts synthétiques et qu'on nous sert avec parcimonie et d'un air si prétentieux, comme si désormais le problème n'était pas d'une urgence poignante!

M. Coste a le sentiment de cette urgence; il ne plane pas au-dessus des malaises sociaux et, en particulier, ne ferme pas les yeux sur les périls que court la France. Il aspire à des résultats pratiques; il a, suivant la belle expression qu'il cite quelque part, *l'émotion de la science.* Son désir d'être objectif ne l'empêche pas d'analyser le sentiment religieux et d'en sentir le prix. Malheureusement, ses prévisions de conciliation entre le monothéisme et la science semblent bien chimériques et font plutôt penser au mot de la comédie : « Il faut une tragédie pour le peuple! »

Il a puisé ses inspirations à des sources très diverses et il semble que son œuvre soit une tentative de conciliation. Il ne s'affranchit pas, autant qu'il voudrait le faire croire, du point de vue idéaliste d'Auguste Comte, tout en empruntant beaucoup aux économistes et à leurs préoccupations utilitaires.

Prenant pour donnée un phénomène de croissance, il ne peut aboutir qu'à évaluer la puissance relative des sociétés. L'accroissement de la population peut aider à nous fixer sur l'intensité et la vitesse du mouvement, mais non sur sa direction et sa qualité.

D'autre part, l'accroissement d'une population unifiée est un fait d'ordre purement national, et tout ce qui est d'une généralité supérieure, tout ce qui constitue l'héritage commun des nations, tout ce qui est humain, en un mot, est banni de cette sociologie. Elle se borne à l'utilitarisme social particulier à chaque nation, et repousse dans un autre domaine, le domaine de l'idéologie, tout ce qui résume l'idéalisme : *beaux-arts*, *poésie*, *philosophie*, *science pure*, *sublimité des sentiments*, etc. (1). Elle retient tout ce qui a trait au développement de la population, à l'accroissement de la force militaire et de la richesse, à la diversification des fonctions, au progrès des institutions politiques, à l'extension de la religion, à la solidarisation de toutes les parties d'un Etat et de toutes les classes *d'une* société.

Il reproche à Auguste Comte de mal circonscrire le

(1) Les principes, etc., page 6.

domaine de la sociologie et de lui donner une extension exagérée. Elle devient, avec lui, l'encyclopédie des choses humaines, et alors elle est tentée d'affirmer une prépondérance philosophique qui, *non seulement choque beaucoup de savants, mais éveille jusqu'à la méfiance des esprits sensés, pour lesquels toute ambition démesurée est un motif de suspicion légitime* (1).

Cet argument nous touche infiniment peu, et il eût mieux valu discuter si la sociologie peut légitimement envisager toutes les sciences dont le développement a préparé son essor, à son point de vue particulier, comme des étapes dans l'évolution humaine. Il eût été alors peut-être plus difficile de lui refuser ce droit, au nom de la logique, que de le lui contester vaguement au nom des préjugés des gens sensés et même des répugnances d'une science obstinément spécialisée.

M. Coste n'interdit pas à la science de chercher les lois des faits qui forment le domaine de l'idéologie. Evidemment, dit-il, ils doivent en avoir, mais elles sont toutes différentes de celles qui régissent les faits sociologiques. Comment en serait-il autrement? Le domaine de la sociologie, ce sont, d'après lui, les faits *collectifs* d'utilitarisme social, tandis que les faits idéaux sont dus à des esprits créateurs, à des génies, à des individus, en petit nombre du reste, qui ne naissent pas toujours chez les peuples les plus puissants, ni à des époques régulières, en progression continue.

L'homme de génie s'isole, contredit ses contemporains, lutte pour un idéal, et la supériorité de sa mentalité lui est une cause d'échec personnel : il est une exception. Au contraire, l'homme social, d'après M. Coste, suit le courant propice, prend la moyenne des opinions; son idéal, c'est son succès personnel. L'homme social continue sur un échelon un peu plus élevé l'animal social décrit par M. Espinas, c'est aussi l'imitateur et le suggestionné de M. Tarde; il suit l'impulsion des foules, comme l'a montré M. Le Bon; il obéit à toutes les coercitions du milieu comme le postule M. Durkheim.

Ces autorités ne déplaisent pas à M. Coste, il les cite même

(1) *Ibidem.*

à l'appui de sa thèse que la mentalité est distincte de la socialité. Mais il avait pourtant dit qu'il voulait réagir contre le flot montant de la psychologie qui menace d'envahir toute la sociologie! Il semble bien d'après cela qu'on ne lui échappe pas aussi facilement qu'il le supposait. On évite une psychologie, mais si l'on veut approfondir, on tombe dans une autre, et il se peut qu'on ne gagne pas au change.

Au reste, il n'entre pas dans le plan de M. Coste d'approfondir les origines, pas plus que de s'attarder aux questions de méthode. « Il s'agit d'aborder les faits, dit-il. Mais lesquels? *Evidemment* ceux qui ont le plus d'importance, qui sont les conditions de notre vie sociale, et qui n'échappent souvent à nos yeux que par leur vulgarité même et leur nécessité. » Si nous soulignons le mot évidemment, c'est que nous ne saisissons pas bien en vertu de quelle intuition on peut, d'emblée, et sans autrement réfléchir, saisir les faits qui ont le plus d'importance.

N'est-ce pas là plutôt une grosse question préalable, quand il s'agit surtout de fonder une *sociologie objective et expérimentale?* Quoi qu'il en soit, M. Coste prend pour unique postulat la nature sociable de l'homme, et pour fait initial et spontané, l'agrégation. Sans réfuter qui voudrait soutenir que le phénomène d'agrégation suppose lui-même certaines conditions mentales déjà réalisées, que s'il est à son tour cause du développement mental, il est lui-même d'abord un résultat d'instincts complexes et suppose un consensus préalable, il pose en principe que tout le développement social provient de l'agrégation.

Il en résulte les phénomènes sociologiques profondément distincts des phénomènes d'ordre biologique; ils sont conditionnés par ceux-ci, comme ils conditionnent à leur tour les faits idéologiques dus au développement de la conscience. L'homme est un *organisme vivant* faisant nécessairement partie d'un *organisme social*, et arrive peu à peu à développer en lui un *organisme mental.*

L'auteur aborde la discussion de la classification des sciences, de la loi des trois états et du développement scientifique, dans des chapitres fort intéressants et très suggestifs, abondants,

comme tout son ouvrage, en vues originales, mais qui ne semblent pas liées bien logiquement aux données essentielles de sa thèse. Un de ses points faibles est la difficulté de faire la part, dans le développement scientifique, de la sociologie et la part de l'idéologie. Jusqu'où s'étend la corrélation entre l'évolution intellectuelle et l'effectif social? La question reste obscure et paraît insoluble.

Il s'efforce, bien entendu, de prouver que le progrès mental n'est pas soumis à la succession des trois états définis par Auguste Comte, qu'il est subordonné, comme les autres séries sociales, à l'accroissement numérique des membres de la société, et bien loin que les conceptions religieuses dirigent l'évolution, que la religion au contraire se modèle sur la société politique et que les pouvoirs célestes sont conçus d'après l'organisation de la société.

Il y a donc pluralité des lois évolutives, chacune des formes de l'activité sociale a son procédé spécial et, malgré leurs réactions réciproques, elles dépendent moins l'une de l'autre que du phénomène principal et dominant.

On suivra avec intérêt l'auteur dans les considérations historiques, morales, démographiques, qu'il déduit de son principe ou par lesquelles il essaie de le confirmer. Il fait preuve d'une vaste érudition et aussi d'une aptitude remarquable à systématiser. On verra comment il aborde le problème sociologique de la France. Comme il était aisé de le prévoir, il infère de la natalité, si faible en notre pays, que la France n'est pas dans un état normal. La tendance à diminuer, plutôt qu'à augmenter, de la population française serait, en effet, le plus désastreux des symptômes et aurait dû déjà entraîner toutes les décadences, si le principe admis par M. Coste renfermait vraiment toute la vérité sociologique.

Il est vrai que, pour mesurer la socialité et la force des pays, il faut tenir compte d'autres indices : chiffre total de la population, sa densité, sa condensation dans les villes, et que dans les tableaux sociométriques dressés sur ces données, la France se maintient en assez bon rang.

La sociométrie aboutirait ainsi à quelques très simples calculs d'arithmétique, à deux ou trois équations numériques

qui ne sont en somme, sous une forme différente, que le postulat primitif.

Ce résultat paraît insuffisant, surtout si l'on tient compte des qualités de toutes sortes qu'a déployées l'auteur, et il suffit à donner le soupçon que l'accroissement de la population n'est pas le moteur essentiel du progrès.

Le lecteur aura à apprécier s'il a réussi à rattacher à ce principe la loi de séparation des pouvoirs, la loi de la division et de l'organisation du travail, la loi de progression du savoir, la loi d'égalisation des conditions sociales dont il retrace les évolutions parallèles et plus ou moins synchroniques à travers les âges de l'histoire. Nous préférons discuter, parmi beaucoup d'autres, quelques points qui nous paraissent particulièrement intéressants.

Le lecteur s'est déjà demandé comment l'Empire chinois rentre dans le système de M. Coste. Explique-t-il l'arrêt du développement d'un empire auquel ne manque ni le chiffre total de la population qui est colossal, ni l'unification de celle-ci, ni sa densité, ni la formation de villes importantes, ni cet élément nécessaire à toute évolution : la durée? Le Chinois manquerait-il des qualités nécessaires au développement social, lui qui est si peu idéologue, si actif et si parfaitement disciplinable?

M. Coste, qui juge, d'une part, que le mouvement social, tel qu'il le définit et le circonscrit, se serait aussi bien réalisé si le peuple hébreux n'avait pas existé, si la Grèce avait succombé à Marathon, si le mouvement de la Renaissance italienne ne s'était pas produit; d'autre part, rejette de son cadre une immense population placée précisément dans les conditions requises par lui et soustraite, ou à peu près, à toutes les perturbations de l'idéologie.

Il nous dit que l'incertitude de la statistique doit nous rendre très circonspects sur le cas de la Chine, que les données sur la population de l'empire et des grandes villes, y compris Pékin, ne sont rien moins que sûres ; il a l'impression que l'Empire chinois est plutôt nominal que réel et n'est qu'une

juxtaposition de provinces presque indépendantes, ayant chacune son administration, son budget, son armée, donc à peu près soustraites à l'autorité de l'empereur et surtout à l'influence de Pékin.

Ces arguments paraîtront absolument insuffisants. Même en admettant cette indépendance provinciale et cette absence de coordination nationale, est-ce que chaque province de la Chine n'est pas aussi importante en population que l'était, il y a cent ans, n'importe quelle nation de l'Europe? est-ce que Pékin n'était pas plus peuplé que Paris à une certaine époque?

Nous ne voulons pas triompher des événements actuels, qui démontrent en Chine une solidarité nationale plus forte que ne le supposait notre auteur; ce serait trop facile et bien d'autres que lui s'y sont trompés.

Il nous est permis de regretter qu'il ne connaisse pas la théorie positiviste sur ce point ou qu'il la méconnaisse. Auguste Comte n'a pas laissé sans solution un problème qui intéresse *le tiers de notre espèce*. De son côté, M. Pierre Laffitte a publié, il y a bientôt quarante ans, sur la civilisation chinoise, une étude qui, par un privilège remarquable, en ce siècle où tout vieillit si vite, ne manque pas encore d'actualité. Au contraire, nous y voyons, pour ne prendre qu'un point spécial, le rôle de la science abstraite au point de vue industriel et économique. La Chine n'a pas de grande industrie parce qu'elle n'a pas de science abstraite : « L'industrie chinoise, dit M. Pierre Laffitte, est essentiellement empirique et n'offre pas cet emploi des machines qui résulte de la réaction pratique des sciences abstraites, etc. » Cela répond à la thèse de M. Coste que le dévelopement social est indépendant de la science pure.

Et la cause de ce phénomène, il faut la chercher dans la mentalité même du peuple chinois qui s'est immobilisé dans le fétichisme. On ne saurait trouver une démonstration plus frappante, ayant le caractère expérimental, de la suprématie du développement intellectuel sur tous les autres aspects des progrès humains.

Et si les villes de la Chine, ce qu'il faudrait prouver du

reste, n'ont pas une importance suffisante pour donner l'impulsion à la vie sociale du pays, il faut sans doute accuser le moindre développement industriel, l'absence de machines compliquées et de communications rapides qui en résultent. Le seul argument de M. Coste se trouve ainsi réfuté et tourne même contre sa théorie.

Au reste, le rôle civilisateur des grandes villes, pour être incontesté, n'en doit pas moins être estimé à une juste mesure. Dans le remarquable passage que nous avons cité plus haut, Auguste Comte résume en quelques phrases tout ce qu'il y a d'essentiel à dire sur l'action de l'accroissement de la population et de sa condensation graduelle. Il fait remarquer que la condensation pourrait devenir trop grande et qu'alors elle rendrait l'entretien de la vie très difficile. M. Coste ne fait pas de ces restrictions. L'efficacité de son principe lui paraît absolue. Et pourtant il y aurait bien des objections à lui présenter.

D'abord, si la population d'un pays, lorsqu'elle est parvenue à un certain degré de condensation, cesse de s'accroître ou s'accroît très peu, est-on vraiment fondé à voir là un symptôme pathologique? Le phénomène doit être envisagé de deux façons; en soi-même, d'abord, abstraction faite des considérations de politique extérieure qui le rendent inquiétant pour la sécurité du pays, et alors il peut s'interpréter dans un sens beaucoup moins défavorable que ne le fait M. Coste. Il peut très bien constituer une infériorité au point de vue de la force militaire et de l'expansion coloniale, tout en étant le résultat d'une civilisation plus avancée. Il y a là deux points de vue très différents et que l'on doit soigneusement distinguer.

Quant à l'accroissement des villes, n'aura-t-il aucune mesure, et doit-on désirer qu'il ne s'arrête pas? Le profit, pour la civilisation, est-il désormais aussi incontestable qu'autrefois il le fut? Les hommes ont d'autres moyens aujourd'hui que le contact personnel, pour réagir les uns sur les autres. Ils s'atteignent par les voies les plus rapides et les plus variées : le livre, le journal, la poste, le télégraphe et, plus direct encore, le téléphone. En quelques heures, tout un pays

palpite au choc de la même nouvelle, sous l'impulsion du même sentiment. Bien des considérations d'ordre public et privé, de morale et d'hygiène, plaident en faveur d'une réaction probable contre l'accroissement indéfini des capitales.

Mais ce sont là, avec d'autres où nous pourrions insister, des questions secondaires. Il faut venir au point capital, à celui qui entraîne tout le reste. Sur ce point, M. Coste, comme les autres sociologues contemporains, se sépare d'Auguste Comte et de son école.

La sociologie, chez celui-ci, n'étudie que le sujet universel, l'organisme unique qui est l'humanité : « L'espèce humaine « constitue dans le temps et dans l'espace une immense et « éternelle unité sociale, dont les divers organes, individus « et nations, unis par une universelle solidarité, concourent, « chacun suivant un mode et un degré déterminés, à l'évolu- « tion de l'humanité. »

Cette immense et éternelle unité, tel est l'objet de la sociologie. Elle ne comporte pas de morcellement préalable; il faut partir de la vue de l'ensemble et étudier d'abord le sujet universel. Arriverait-on, en biologie, à se faire une idée exacte de ce qu'est un homme, si, privé de toute conception d'ensemble, on prétendait y arriver en partant de l'étude de chaque tissu et de chaque fonction élémentaire? La conception de l'ensemble n'est-elle pas, au contraire, indispensable à l'intelligence des parties? Cela est encore plus vrai en sociologie, parce que le consensus social est plus étroit encore que le consensus biologique.

Si l'on change l'objet de la science, si l'on renverse sa méthode; si, ignorant de parti pris les lois générales et abstraites du mouvement humain, on se livre à des études concrètes et partielles, en méconnaissant le point de vue général, en prétendant l'atteindre ainsi, par approches successives, en remettant à plus tard, beaucoup plus tard, les conclusions synthétiques; si l'on maintient dans la sociologie des méthodes de recherche qui ne sont fécondes que pour des sciences d'une moindre complication, une première question se pose : Fait-on encore de la sociologie? En tout cas, ce n'est pas de la sociologie telle qu'Auguste Comte l'a conçue et telle qu'elle

se trouve définie par son œuvre. En conservant le mot qu'il a créé pour désigner cette science et en lui donnant une autre signification, on établit une confusion regrettable, et surtout on est mal fondé ensuite de reprocher à Auguste Comte d'avoir méconnu les limites et l'objet de la sociologie!

Cette différence radicale des méthodes tient à un antagonisme plus profond des doctrines elles-mêmes.

Les contradicteurs d'Auguste Comte contestent l'idée d'humanité dans son objectivité, dans sa réalité supérieure. Elle n'est pour eux qu'un être de raison, un idéal purement subjectif, *un terme générique, pour désigner l'ensemble; le progrès de l'humanité n'existe pas*, ou, s'il existe, *sa réalité ne peut être démontrée qu'une fois la science faite* (1). Les collectivités secondaires, les clans, les tribus, les nations, auraient une existence réelle, mais non pas la collectivité suprême des êtres humains.

Ils contestent ou passent sous silence le dogme fondamental du Positivisme, avec un air d'assurance bien fait pour en imposer! Seuls, les problèmes particuliers sont scientifiques à leurs yeux, et l'on se passera de philosophie, cette science des faits généraux, tant qu'ils n'auront pas taillé une à une les pierres de l'édifice. N'avons-nous pas le temps d'attendre?

En attendant, ils se partagent le travail, chacun étudie son fragment, et l'on verra plus tard si tous ces morceaux sont susceptibles de se raccorder harmonieusement.

Nous avons dit que M. Coste est un conciliateur. Entre ces ouvriers du détail et le grand architecte de la sociologie, il prend un parti moyen. Il cherche la loi du développement des peuples; il laisse de côté ce qui dépasse le point de vue national. D'autres lui reprocheront sans doute le caractère synthétique de son œuvre; pour nous, il nous semble, au contraire, que ce qui en rend contestable la valeur scientifique, c'est précisément le manque de généralité.

Je me sers à dessein du mot : scientifique. Si l'on critiquait

(1) Durkheim, *les Règles de la méthode sociologique*. Voir aussi ses articles dans la *Revue bleue* (mai 1900).

ici au point de vue de l'idéal, de la religion, ou même de la philosophie, il n'y aurait là, de la part d'un positiviste, rien à quoi M. Coste ne soit préparé et rien sur quoi il n'ait pris d'avance son parti. Mais la question est autre.

Si l'évolution d'un peuple se faisait spontanément, isolément, sans mélanges de races, sans réaction continue des autres peuples sur son développement intérieur et extérieur, le point de vue national pourrait être pleinement scientifique. S'il existait quelque part, dans une île, derrière une muraille infranchissable, une race pure, qui n'aurait subi aucune perturbation violente, fait aucun emprunt aux autres peuples, qui ne bénéficierait d'aucune filiation étrangère, la progression qu'elle suivrait, si toutefois elle ne s'immobilisait pas bien vite, serait la loi du développement national.

On peut chercher à imaginer ce que deviendraient les phénomènes sociaux dans cette hypothèse et s'efforcer de faire abstraction des innombrables perturbations qu'ils subissent en réalité. On ne saurait nier du moins que c'est là une œuvre extraordinairement difficile, impossible même et illusoire, si l'on n'a pour se guider les lumières tirées de l'évolution humaine. La vérité est que plus on descend vers le concret et plus la complication augmente. Le moindre fait social a des racines au delà de la nation, et, par conséquent, le point de vue national est beaucoup moins réel et scientifique que le point de vue humain.

M. Coste le concède implicitement, quand il déclare que les races pures sont incapables de s'agréger en sociétés nombreuses, quand il constate que les civilisations antiques se sont créées au point de concours des races, aux lieux géographiques du mélange, et aussi quand il indique la conquête d'une race par une autre mieux armée, comme un préambule presque nécessaire d'un puissant développement national.

Pendant tout le cours de leur existence, les peuples sont soumis à de telles contingences, et les circonstances perturbatrices ne se répètent jamais exactement pour deux peuples différents, ni à deux époques différentes pour le même peuple. Leur destinée, jusqu'ici, a été de vaincre ou d'être vaincus, et le degré de leur combattivité a fait ou détruit leur fortune.

A travers leurs agitations, les lois du développement intellectuel les mènent, et de leurs luttes mêmes, de leurs guerres incessantes, en vertu d'une collaboration involontaire et inconsciente, se dégage une société nouvelle qui se superpose à toutes les sociétés partielles, et qui est l'Humanité.

Ceux qui nient l'Humanité et disent que les nations seules sont réelles n'ont rien à répondre à ceux qui nient les sociétés et croient à la seule réalité des individus.

En résumé, les peuples doivent être étudiés d'une façon concrète et historiquement, à la lumière des données générales de la sociologie positive.

Puisqu'il apparaît, en maints passages, que la pensée de M. Coste se cherche encore plutôt qu'elle ne s'affirme ; puisqu'il connaît le Positivisme et qu'en somme, il l'apprécie ; puisqu'on sent vibrer en lui le sentiment humain, condition morale excellente pour comprendre tout à fait Auguste Comte, nous terminerons en exprimant le vœu et l'espérance de le voir mettre ses rares talents au service de la seule doctrine capable de résoudre *l'anarchie intellectuelle, source de l'anarchie morale et de l'anarchie politique.*

Dr CANCALON.

L'EXPOSITION

(Les lettres qu'on va lire, dans la traduction de J. La Cecilia, ont été écrites par M. Frederic Harrison à son fils, lors de son dernier voyage à Paris.)

I

Paris, place de la Sorbonne, juillet 1900.

Mon cher fils,

Me voici enfin installé dans ton atelier, en plein quartier Latin, un quartier central, mais des plus bruyants. Les affaires qui m'ont amené à Paris, — les préparatifs en vue de l'inauguration d'une statue à Auguste Comte, en septembre pro-

chain, les dispositions à prendre de concert avec M. Laffitte et nos amis positivistes, — tout cela me laisse, cependant, quelques jours de loisir. J'en profite pour visiter la « Grande Foire » — c'est ainsi qu'on l'appelle — et pour étudier la portée historique, artistique et sociale de l'Exposition. Fidèle à ma promesse, je t'envoie mes premières impressions en ce qui touche l'Art et l'Industrie modernes.

Mon Dieu, oui! pendant que tu prenais des croquis en Savoie, moi je prenais des notes sur tout ce que la France et la civilisation moderne ont exposé ici et sur tout ce qui se rapporte à l'esthétique, l'invention ou le travail intellectuel. Je vais donc te faire connaître, à mesure qu'elles se présentent, les impressions d'un vieux voyageur. Comme beaucoup de jeunes peintres et d'artistes de profession, tu crois peut-être que les jugements d'un vieil historien sont « vieux jeu ». Mon cher enfant, je ne suis pas de ton avis sur ce point. Tous les artistes, depuis le premier jusqu'au dernier, depuis Carolus Duran jusqu'à Tod Sloan, sont de mauvais critiques d'art — en prenant le mot art dans son acception la plus large. Chacun d'eux peut être un spécialiste éminent dans son genre à lui; mais ils se font sur les genres des idées arrêtées et montrent la plus grande intolérance pour tout ce qui s'en écarte. Degas voit dans Burne-Jones un amateur superficiel, et Sloan n'admettra jamais qu'Archer sache monter à cheval.

Eh bien! non; pour apprécier une vaste collection d'œuvres artistiques ou de produits qui représentent l'effort de plusieurs siècles et viennent de tous les points du globe, — il faut avoir fait des études systématiques d'histoire, d'archéologie et de sociologie; il faut avoir fait de longs voyages et de longues études dans les musées et les galeries de peinture des villes anciennes et modernes : on se prépare mieux ainsi que dans un atelier de Paris ou de Munich. Ce sont les sociologues, et non pas les artistes, qui constituent ce tribunal suprême qui juge en dernier ressort des progrès de la civilisation. Aussi, bien que je n'ai jamais appartenu à un atelier de peinture et n'ai jamais « reçu de suif » de Bouguereau ou de Courtois, — je ne pourrais pas « dessiner un bonhomme » quand même ma vie en dépendrait, — malgré tout cela, je présume assez de

moi pour t'envoyer quelques conseils et chercher la leçon qui se dégage de ce vaste caravansérail des nations, — l'Exposition du XIXe siècle.

Un mot d'abord au sujet de l'Exposition elle-même. C'est sûrement la plus amusante, la plus intéressante, la plus instructive qu'on ait jamais faite. J'ai vu à peu près toutes les Expositions qui ont eu lieu en Europe depuis 1851; eh bien! toutes ces Expositions réunies ne formeraient pas la dixième partie de celle-ci. Je reconnais que nous avons ici pas mal de trompe-l'œil vulgaires et d'insanités de cafés-concerts : mais c'est là l'inconvénient inévitable de toutes ces « Foires internationales »; et en somme, les « beuglants » et les « bars » sont moins envahissants et moins vulgaires que d'habitude. Un homme sérieux, qui ne se laisse pas déconcerter par le brouhaha et les attrape-nigauds, trouve ici un monde de choses dignes d'étude et d'admiration. Quel que soit l'objet de nos recherches et de nos études, — que ce soit l'art moyen âge ou les canons à tir rapide, Dagnan-Bouveret ou les dentelles, les vieux bronzes japonais ou les villages sibériens, les dynamos ou les nègres du Sénégal, — il y a ici de quoi satisfaire toutes les curiosités.

Celui qui étudie la civilisation humaine aurait ici de quoi observer pendant des mois et des mois; avec un guide intelligent, on pourrait acquérir une somme de connaissances qu'une vie entière, sans cela, ne suffirait pas à rassembler. On n'a jamais vu, dans l'histoire du monde, une telle exposition des produits caractéristiques des différents peuples à travers les âges.

Et quant à ces gens qui refusent de profiter d'une occasion pareille, par suite de préjugés, de fausse délicatesse, de mauvaise humeur, parce qu'ils ont peur d'avoir des désagréments, des ennuis, — ou tout simplement pour faire parade de leur « supériorité britannique », — ces gens-là se mettent eux-mêmes en pénitence, et voilà tout.

Ce qui frappe tout d'abord le visiteur anglais à l'Exposition, c'est la situation effacée qu'y occupe la Grande-Bretagne. Il y a bien dans la rue des Nations le pavillon officiel de la Grande-Bretagne, qui est très joli et d'une grande élégance

artistique; c'est la reproduction d'un vieux manoir jacobite, contenant de beaux meubles et de belles peintures, mais ce pavillon n'est pas toujours ouvert au public et se trouve éclipsé, écrasé, en quelque sorte, par les vastes palais de Bosnie, de Hongrie et de Belgique. Un ou deux fabricants, dans le petit pavillon anglais, ont exposé quelques beaux produits; à part cela, l'Angleterre ne se trouve pas du tout représentée à l'Exposition. Un pair d'Angleterre se plaignant à Canova que le globe terrestre qu'il avait placé dans la main de son colossal Napoléon était trop petit, le spirituel sculpteur répondit : « Figurez-vous, Milord, que la Grande-Bretagne n'y est pas. » Nous pouvons dire aussi : « La Grande-Bretagne n'y est pas. » Parcourez l'Exposition dans toute son étendue, pénétrez dans ses mille pavillons, vous y verrez des produits de tous les pays d'Europe, de tous les coins du globe, depuis la Chine jusqu'au Pérou, depuis la Sibérie jusqu'au cap Horn, — mais c'est à peine si vous rencontrerez un article anglais. Vous y verrez des hommes de toutes couleurs, — du blond jusqu'au noir, — vous y entendrez parler toutes les langues, — sémitiques, africaines ou aryennes, — vous entendrez parler l' « américain », mais non pas l'anglais, et c'est tout juste si vous pourrez dénicher un ou deux compatriotes — *rari nantes in gurgite vasto.*

Avec cette maladresse et cette morgue qui les distinguent, le commerçant et le rond-de-cuir anglais, par une sorte de convention tacite, s'entendirent, l'année dernière, pour « boycotter » l'Exposition. Résultat : c'est l'Angleterre qui se trouve boycottée. Des visiteurs, venus de tous les points du monde civilisé ou du monde barbare, sont accourus à Paris, — beaucoup d'Allemands et d'Américains surtout, — et c'est à peine s'ils peuvent découvrir un produit ou un article anglais; au visiteur, la Grande-Bretagne n'apparaît nulle part et brille seulement par son absence. La guerre, les rancunes, les préjugés stupides, la morgue hautaine, ont contribué, l'année dernière, à rendre l'Angleterre indifférente à l'Exposition de Paris. Rien de sérieux ne fut tenté par le Gouvernement, la Cour, la haute société ou les Chambres de commerce, à l'effet de combattre cette apathie. Les différents corps

constitués semblaient éprouver une satisfaction niaise à la pensée qu'aucune exposition industrielle ne pourrait marcher sans l'Angleterre.

Et quel est le résultat? Une belle manifestation de l'industrie internationale a eu pour témoins tous les peuples de l'univers; — et la plus riche, la plus industrieuse nation de l'Europe n'y est pas associée, y occupe une place moins importante que la Grèce, la Roumanie ou le Transvaal. Les conséquences ne peuvent qu'être désastreuses pour le prestige et le commerce anglais. Telle est la conclusion qu'en tirent les millions de visiteurs qui passent à l'Exposition.

Bien entendu, une pareille appréciation comporte des exceptions, des réserves, que l'homme de goût, l'homme éclairé — c'est-à-dire un sur mille — sera à même de noter. Le pavillon britannique, malgré sa petitesse, son manque d'éclat, par rapport aux autres pavillons, est le plus beau de tous, le seul vraiment artistique de toute la rue des Nations, — le seul, en réalité, qu'un connaisseur puisse contempler avec satisfaction, sans esquisser un sourire ironique ou sans témoigner quelque déplaisir. A l'intérieur se trouvent de belles peintures, et l'exposition anglaise se distingue par la sobriété et comme qui dirait une certaine sincérité. Les dépendances de l'Empire, nos colonies, sont assez bien représentées, — l'Inde, Ceylan, l'Australie et le Canada ont des pavillons et des expositions satisfaisantes. Il y a aussi de belles machines, de fabrication anglaise. Malheureusement les produits manufacturiers, les œuvres artistiques du Royaume-Uni se trouvent noyés dans les immenses collections des autres pays. Un observateur pénétrant finira par les découvrir au prix de recherches infinies. Pour la foule des visiteurs, ils passent inaperçus. L'Angleterre toute entière, par un accord tacite, a voulu « bouder »; elle a cherché à boycotter l'Exposition de Paris. La conclusion est que c'est l'Exposition de Paris qui a boycotté l'Angleterre, et cela d'une façon meurtrière pour la politique et le commerce de notre pays.

Un Anglais, au Champ-de-Mars, se trouve tout à fait isolé, le dernier parmi les derniers et les plus pauvres d'entre les

peuples. Il n'est pas jusqu'à un petit Englander qui ne serait peiné de voir son pays placé au dernier rang — tout à fait à la queue. Les Anglais sensés se disent que c'est uniquement leur faute; oui, la faute en est à cette insolence, ces manières cassantes, ce manque d'imagination que les étrangers croient trouver dans beaucoup de choses qui viennent d'Angleterre.

Les négociants et les fabricants anglais se repentiront amèrement de leur sottise. Toutes les nations sont venues ici pour s'approvisionner. Elles s'en retourneront convaincues que l'Angleterre est un pays en décadence, un pays fini. Leurs commandes iront à l'Allemagne, à la France, à l'Amérique, et même à l'Autriche et à la Belgique, car tous ces pays exposent ce qu'ils ont de mieux. L'Angleterre, sans doute, n'a rien à exposer, si ce n'est quelques canons, des tableaux, une tentative de restauration des manoirs et des mobiliers style jacobite! Et pourquoi aller choisir le style jacobite? — est-ce un compliment à l'adresse de M. T.-G. Jackson, R. A.? Quant à cette idée absurde de certains Anglais qui craignent d'être insultés, exploités et maltraités en France, je n'ai rien pu constater de pareil.

J'ai trouvé les Français aussi aimables et aussi sympathiques que par le passé. Comme j'étais descendu chez des amis, je ne suis jamais allé à l'hôtel et j'ai été très rarement au restaurant. En tous cas, j'ai pu voir que les prix étaient restés les mêmes et que tout se passait comme autrefois.

Je n'ai jamais eu d'ennuis pour ce qui est des voitures, des omnibus, des bateaux, des cafés et des spectacles. Jamais je n'ai rencontré la moindre hostilité — excepté quand je me suis trouvé, à la sortie du pavillon du Transvaal, en face de deux Boers qui m'ont fait les gros yeux. C'était peu généreux de leur part, j'en conviens. Mais il faut se résigner à supporter ces désagréments et bien d'autres encore, tant que dure cette guerre maudite. Le violent enthousiasme des Français pour les Boers s'est calmé (c'est le cas de tous les enthousiasmes en France), abstraction faite de quelques agitateurs nationalistes et de la presse immonde. J'étais tout près de l'endroit où se produisit la tapageuse manifestation, quand les délégués boers furent acclamés. Mais, ma foi! je ne me

serais douté de rien, si, le lendemain, les journaux n'avaient publié là-dessus des articles sensationnels. L'opinion, en France, ne peut comprendre notre infâme politique africaine, et la flétrit d'accord avec le monde entier. Mais quant à attaquer l'Angleterre, je n'ai jamais vu pareille intention chez les esprits sérieux ou les journaux qui se respectent.

Et maintenant, mon cher enfant, je. m'aperçois qu'après avoir commencé par te parler peinture, j'ai rempli ma lettre de considérations politiques. Je réserve donc ce que j'ai à te dire sur le Petit et le Grand Palais pour ma prochaine lettre. Je vais entendre Rose Caron dans l'*Iphigénie*, de Gluck — un des plus ravissants opéras qui existent, mais qu'on joue très rarement en Angleterre. Nous allons bien entendre une « Frau » qui hurle du Wagner.

Et cependant tout ce que Wagner s'efforce d'exprimer, Gluck réussit à l'exprimer — avec l'excentricité et la cacophonie en moins. Bonsoir!

Ton père affectionné,

Frederic HARRISON.

II

Paris, place de la Sorbonne, juillet.

Mon cher fils,

Si, par hasard, l'un de tes camarades s'étonnait qu'un vieil historien comme moi trouve l'Exposition « instructive », demande-lui s'il a pris la peine d'en étudier les différentes sections au point de vue historique. Un des traits les plus saillants de l'Exposition actuelle, — ce qui la distingue de toutes les autres du même genre, — c'est l'extension prise par « les musées rétrospectifs » qui représentent l'histoire particulière des différentes industries, des arts et des institutions. Les collections, pour. la plupart, ont été rassemblées avec une véritable science et un certain sentiment de la réalité.

Je ne parle pas ici du « Vieux Paris », du « Village suisse » et autres spectacles décoratifs. Je ne parle que de l'évolution

graduelle de l'art de l'ameublement et de la décoration, de l'histoire du costume, de la fabrication, — telle qu'on nous la montre ici, dans une série de reproductions, pour la plupart exactes et instructives. Dans la section des machines se trouve la locomotive construite par Stephenson lui-même; si nous passons à la carrosserie, nous voyons les lourds véhicules du XVIe siècle; la section vinicole nous fait voir comment on fabriquait le vin dans les siècles antérieurs; le musée centenal d'ameublement et ses différents types d'appartements meublés, depuis Louis XIV jusqu'à la troisième République, sont comme un chapitre de l'histoire du goût et des mœurs. Le musée archéologique de la ville de Paris est, à lui seul, tout un cours de topographie. Le palais du Costume, avec ses savantes reproductions des costumes, des mobiliers et des objets de ménage, depuis l'époque pompéienne jusqu'à celle de Napoléon et de Louis-Philippe, a été organisé avec une science et un goût incontestables, et méritent l'attention de l'antiquaire et de l'artiste.

Mais le grand musée « rétrospectif » par excellence, c'est le « Petit Palais », qui, avec le Grand Palais placé en face, et le pont Alexandre, constituent pour la ville de Paris des embellissements définitifs. Ces deux palais en pierre ne peuvent être considérés comme appartenant à la grande architecture; à mon sens, un édifice en pierre, surmonté d'un toit de fer et de vitres, est quelque chose de hideux — un problème impossible à résoudre.

Mais les deux édifices en question, avec leurs colonnes majestueuses, étincelantes, leurs vastes portails, — un peu surchargés d'ornements dont le goût n'est pas toujours irréprochable, — forment un ensemble imposant, aussi beau qu'on peut le souhaiter à notre époque. C'est là certainement un grand progrès artistique sur l'ancien palais de l'Industrie, sous le second Empire. La démolition de l'ancien Salon de peinture, le nouveau pont et la nouvelle avenue qui va des Champs-Elysées aux Invalides, sont de splendides embellissements. Le nouveau pont Alexandre III, construit sur la Seine, et qui mesure 320 pieds de long sur 125 de large est, sans contredit, l'un des ponts les plus grandioses qui existent

en Europe. L'Exposition n'aurait-elle fait que cela, qu'elle aurait bien mérité de la ville de Paris : elle l'a dotée d'une arche qui est une merveille, un triomphe pour les ingénieurs, je dirai presque une œuvre d'art. Quand on aura déblayé l'esplanade des Invalides, la nouvelle avenue formera l'un des plus beaux coups d'œil de Paris.

Un des succès les plus marqués de l'Exposition, c'est le grand talent avec lequel les architectes français réussissent à construire sans gêner en quoi que ce soit la circulation dans les rues, et cela par un miracle d'habileté. Les palais de l'Exposition sont disséminés sur une vaste étendue de terrain, au sud-est de Paris; et cependant, les mesures ont été si bien concertées, que la circulation dans les rues n'est jamais interrompue. Des milliers de visiteurs parcourent l'Exposition et se pressent dans sa vaste enceinte irrégulière; au dehors, des milliers de personnes qui voyagent en omnibus, en voiture ou en bateau, ou qui se promènent à pied, circulent à côté des visiteurs de l'Exposition sans qu'il y ait contact et défilent au-dessus de leurs têtes, ou à leurs pieds, sans pouvoir se mêler à la foule des visiteurs ou les gêner. Les dispositions qui ont été prises sont un chef-d'œuvre d'ingéniosité. Les ingénieurs qui sont chargés d'assurer, par leurs tracés, les communications dans les villes, devraient venir étudier à Paris un des problèmes les plus ardus et les plus compliqués qui se soient jamais présentés à l'architecte et à l'ingénieur.

Pour l'historien et pour l'homme d'étude, le « clou » de l'Exposition, c'est le Petit Palais. Le plan si nouveau et si ingénieux d'après lequel il a été construit en fait un des musées les mieux aménagés, un de ceux où il y a le plus d'air et de lumière. A l'intérieur sont déposées, par ordre chronologique, des collections prêtées par des cathédrales, des sacristies et des musées français, ainsi que par des galeries de peinture appartenant à l'Etat ou à des particuliers; on peut y voir des œuvres d'art de toutes sortes, depuis l'époque gallo-romaine jusqu'au premier Empire. La généreuse résolution qui a été prise de n'exposer aucune œuvre artistique ayant déjà figuré aux Expositions antérieures a été quelque

peu préjudiciable aux collections; c'est ainsi qu'on n'y trouve pas quelques-unes de ces rares et uniques merveilles qui faisaient le plus bel ornement de l'Exposition de 1889. Mais ce qui a été exposé ici demanderait à lui seul un mois d'étude. Bronzes, fers, ivoires, sculpture sur bois, émaux, bijouterie, porcelaines, broderies, tapisseries, dentelles, perles, médailles, tableaux, statues, — on a choisi les spécimens les plus exquis des douze derniers siècles.

Ceux qui ont assisté à la vente Spitzer, ceux qui ont visité les musées de l'Etat, les musées des particuliers à Paris, à Londres, à Florence et à Vienne, reconnaissent qu'on n'a jamais rassemblé des collections historiques et des antiquités avec autant de méthode et dans un ordre aussi commode pour les recherches.

Les armes, les parures des envahisseurs de la Gaule et de ceux qui la défendaient aux derniers siècles de l'empire d'Occident; tout ce qui touche à l'histoire des beaux esprits de Byzance qui ont régné, du ve au xiie siècle, sur l'Europe intellectuelle; les émaux, les ivoires, les reliquaires et l'or ouvragé au moyen âge et à l'époque byzantine; les poteries de Limoges, celles du style Palissy et Henri II; les tapisseries d'Arras et des Gobelins, porcelaines de Sèvres, or moulu, meubles style Empire — que de choses admirables dans leur genre! — et comme elles forment bien une histoire systématique de l'art en Europe! Rien de plus intéressant que de pouvoir constater, à l'Exposition, que l'art qui florissait à Constantinople du vi^e^ au xie siècle s'est imposé à l'Europe jusqu'au xiie et au xiiie siècle. Les artistes de Limoges et du midi de la France, au fond, sont revenus aux mêmes traditions, même au xive et au xvie siècle; la Russie et les Balkans ont poursuivi, jusqu'à nos jours, l'imitation servile des modèles qui furent inventés sur les rives du Bosphore, sous Irène et Justinien.

Bien que le Petit Palais soit le musée le plus important et le plus systématique, il y a encore beaucoup d'autres collections semblables dans les différents pavillons étrangers, et la plus intéressante de toutes est cette merveilleuse exposition d'armes anciennes, de costumes, de bijoux, de sculptures sur

bois, véritable « pot pourri », — au palais de la Hongrie, ce palais qui domine le pavillon britannique de toute sa hauteur. Là se trouvent réunis des trésors d'antiquités provenant des sacristies et des musées de Budapesth et de Hongrie, qui n'avaient pas encore été contemplés dans l'Europe occidentale. Le caractère byzantin et oriental de l'art hongrois au moyen âge s'y étale dans toute la richesse de ses formes et de ses couleurs.

Chez celui qui étudie l'histoire et n'a jamais visité le Danube, ces reliques de la chevalerie magyare réveillent un monde de souvenirs. Tout cela n'est ni byzantin, ni russe, ni allemand, ni italien, mais forme une sorte de kaléidoscope, un ensemble composite où se retrouvent toutes les qualités les plus brillantes des nations voisines. Ce monde de la chevalerie errante en Occident, tel qu'il nous apparaît ici, avec tout ce qu'il a de fascinant, sa passion pour la valeur et la beauté, nous semble condamné d'avance à périr à force d'extravagance et de témérité.

Les palais de l'Autriche et de l'Espagne renferment de belles armures anciennes, des tapisseries, des bijoux; dans celui d'Espagne, les vieilles tapisseries des Pays-Bas sont certainement une des attractions de l'Exposition. Jamais on n'a pu contempler, dans un état de conservation aussi parfait, dans tout l'éclat resplendissant de leurs couleurs, les œuvres artistiques d'Arras et de Bruxelles au temps de la grande époque. Comment on a pu arriver à les conserver aussi parfaitement, c'est un mystère. Les antiquités envoyées par l'empereur d'Allemagne n'ont pas de prix; elles appartiennent à une époque plus avancée, au temps de Louis XV surtout. Ce sont des peintures de Watteau, de Pater, de Lancret et de leurs disciples, et aussi des meubles de l'époque, le tout d'un luxe vraiment royal. Jamais plus magnifique collection artistique du XVIII[e] siècle n'a été ouverte au public, — je dirais plutôt aux amateurs, — car il faut faire une demande spéciale pour visiter ce palais, où l'on n'entre du reste que par petits groupes de vingt personnes.

Quant à ce pavillon italien en pain d'épice, on y trouve empilés une foule de produits variés, qui semblent destinés à

nous montrer tout ce que le goût italien moderne renferme de banal et de vulgaire. L'énorme palais en plâtre des Etats-Unis, sorte de Capitole, n'est qu' « une tentative » et on n'y voit guère que le drapeau étoilé de l'Amérique — c'est tout ce que la démocratie américaine a de plus remarquable à exposer au XIXe siècle : *Viget in terris nihil simile aut secundum.*

Il y a beaucoup d'imagination pittoresque dans la disposition de cette longue file de palais nationaux rangés le long de la Seine, rue des Nations — c'est dire qu'ils demandent à être vus par un clair de lune ou quand ils sont illuminés, ou encore au soleil couchant, à cinq cents mètres de distance. Il y a quelque chose d'amusant et de pénible à la fois dans ce mélange de tous les styles et de toutes les époques, dans cette rivalité bruyante des différentes architectures nationales — dans tout ce rococo, ce pot-pourri, cette confusion. L'Italie semble se pavaner, tel un rastaquouère vénitien; la Turquie n'est qu'un médiocre échantillon de byzantinisme moderne; les Etats-Unis sont un mausolée gigantesque à la gloire de l'aigle qui prend son essor. La Belgique, la Norvège et l'Espagne présentent, les unes par rapport aux autres, des contrastes violents et des exemples typiques de ces mêmes contrastes. L'Allemagne a quelque chose de criard, d'autoritaire; c'est un méli-mélo moyenageux. La Serbie, la Grèce sont des reproductions, dans un style sobre et correct, des églises et des cloîtres byzantins.

Et la Grande-Bretagne, malgré son petit pavillon, est la seule qui nous montre un édifice d'un art pur et gracieux, aussi bien conçu que bien exécuté. (Chose étrange, la Russie n'est pas représentée dans la rue des Nations.) — Et cependant, toutes ces reproductions fantaisistes en plâtre — cette forêt de dômes, de minarets, de tourelles, de tours, de flèches, de portails, de pignons, de croisées, de créneaux et de parapets qui étincellent au soleil ou à l'électricité, pavoisés de mille bannières rivales, tout cela ressemble à un palais féerique et possède un peu le charme de Kabla-Khan — quand on le considère sous son vrai jour, et d'assez loin pour ne pas en voir les excentricités.

Prise dans son ensemble, l'Exposition nous permet de

dégager les qualités propres des différents peuples d'une façon générale. La France occupe le premier rang en sculpture et en architecture — en peinture aussi, et cela sans réserve, et c'est à peine si elle peut être surpassée dans l'art de la construction. La France est aussi la première, d'une façon générale, dans presque tous les arts décoratifs, — ameublement, tapisseries, porcelaines, bijouterie, — pour ce qui est du talent d'exécution bien entendu, car, si l'on excepte les porcelaines, il y a dans ses modèles artistiques quelque chose de criard, de conventionnel ou d'utilitaire. « Little Britain », dans sa petite exposition, nous prouve qu'elle s'applique à copier consciencieusement de bons modèles, et ses travaux (du moins ce qu'on peut en voir ici) sont d'un goût sobre, réservé, sans la moindre étincelle d'invention — fût-ce même l'invention la plus médiocre.

Les seuls articles manufacturiers vraiment originaux que j'aie vus, où il y ait de la grâce et de la délicatesse, sont les émaux de la Roumanie et ses travaux de damasquinerie.

Fait curieux à noter, la Russie se confine dans la bijouterie — bijouterie d'une forme presque grossière, copie servile de modèles vieux de plus de dix siècles. L'Europe orientale est encore sous l'influence du goût qui prévalait au temps de Théodora et de Théophane, et que la Roumanie a adopté en l'épurant. L'Italie a trop de faux brillants, elle est trop « décadente ». Mais, pour l'imitation maladroite de modèles d'un type inférieur, pour le faste ridicule et la vulgarité tapageuse, il nous faut décerner la palme à l'Allemagne et à son immense exposition de faïences de la manufacture royale de Berlin.

Ton père dévoué,

Frederic HARRISON.

III

Paris, place de la Sorbonne.

Mon cher fils,

Il faut le reconnaître, — car c'est là le plus clair résultat de

l'Exposition de 1900, — la France occupe toujours le premier rang dans le domaine artistique — en dépit de quelques défauts choquants et de certaines conceptions étroites. Comment ne pas être frappé de la supériorité de la sculpture française, quels que soient ses défauts, quand on parcourt ces immenses galeries? La sculpture est peut-être l'art le plus vivant et le plus spontané de notre époque. Quant à la peinture française, elle justifie une fois de plus ce qu'en dit Robert de la Sizeranne dans son livre : *la Peinture anglaise contemporaine* (1895).

Sans aucun doute, il y a dans ce jugement beaucoup d'exagération — c'est l'épigramme d'un critique français. Néanmoins, ce jugement sommaire contient une part de vérité. Toutes ces écoles, dont chacune a ses qualités propres, et qui produisent de temps en temps des hommes de talent et même de génie, laissent voir avec quel soin elles ont étudié les méthodes françaises, aussi bien que l'idéal et la facture française. Eh bien! ce jugement de l'éminent critique s'impose à nous avec une force nouvelle quand nous parcourons les innombrables annexes — côté sud — du Grand Palais des Beaux-Arts.

Quand M. de la Sizeranne généralisait ainsi l'action exercée sur le monde par les peintres français, il avait fait exception pour l'Angleterre. Il y aurait, d'après lui, une école anglaise qui n'est pas du tout « parisienne » en peinture et qui continue à se développer tout comme si Paris n'avait jamais existé.

C'est encore de l'exagération. Cependant l'exposition anglaise du Grand Palais se concilie assez bien avec cette opinion relative à l'indépendance de la peinture anglaise — indépendance qui ne se rencontre guère dans les grandes écoles d'Europe — et qui ne se rencontre nullement dans les écoles d'Amérique et dans les écoles de deuxième ordre.

L'exposition anglaise n'est pas très étendue, il s'en faut de beaucoup qu'elle soit complète, et les tableaux n'ont pas été bien placés. Pour les raisons que j'ai déjà énumérées, la Grande-Bretagne a tenu à se faire *petite*, elle a préféré rester à l'écart et s'effacer devant les autres nations — elle a

voulu « rester à la queue ». Nous remarquons cependant un petit nombre d'œuvres de premier ordre, dont plusieurs sont intéressantes et un bon nombre médiocres. Le jury français a témoigné beaucoup de sympathie à l'art britannique, rendant pleine et entière justice à ses belles créations. Un des traits caractéristiques de l'art britannique et « qui saute aux yeux », c'est la parfaite décence d'un art profondément sain, amoureux de la nature, respectueux de lui-même. On devine qu'aucun de ces tableaux n'a été peint par un pignouf ou un cabotin; on ne peut guère en dire autant des autres pavillons — surtout du pavillon français. Ici, on ne cherche pas à forcer l'attention en représentant des sujets d'une obscénité écœurante — rien de ces vastes panoramas qui nous font assister à des massacres ou à des orgies.

Au fond, il n'y a pas, à proprement parler, une école française, pas plus qu'il n'y a une école anglaise, j'entends par là une seule méthode, un style unique. On compte une douzaine de procédés et de styles différents dans l'école française. Mais il y a dans les œuvres d'art anglaises quelque chose de moralisateur, quelque chose de viril; elles s'efforcent de représenter ce qui, dans la nature, mérite d'être aimé et, dans l'homme ou dans la femme, ce qui est sain — malgré la faiblesse de la technique et le manque de science. Ces qualités ne se retrouvent pas au même degré dans les autres écoles européennes et encore moins dans l'école française, en dépit de la supériorité du dessin, de la technique, de l'audace originale des conceptions et des richesses de l'invention artistique.

Naturellement, ce qui me préoccupe, c'est la portée morale, la « finalité » du tableau; je laisse de côté les qualités techniques et l'éclat du pinceau. Un tableau, pour être bon, doit être bien peint et faire sur le critique compétent l'impression d'une œuvre achevée. Mais ce n'est là que la forme extérieure. La « finalité », la valeur morale et sociale du tableau, voilà ce qu'il nous reste à considérer, voilà la véritable pierre de touche. Si le peintre ne s'est proposé que d'arracher à ceux qui contemplent son tableau cette exclamation : « Très fort! Comme c'est brossé! Comme c'est original! » et rien de

plus, son tableau ne vaut rien; autant le brûler. Si le peintre n'a évidemment pour but que de forcer l'attention d'un public blasé qui fera le cercle devant son tableau, tout comme la foule s'attroupe autour d'un cheval qui s'est abattu dans la rue ou bien autour d'une ivrognesse qui retrousse ses jupes, — dans ce cas, ton peintre n'est qu'un goujat et son tableau n'est qu'une ordure. Mon cher enfant, je connais ce jargon des rapins : « L'Art est une fin à soi, » et : « Le devoir du peintre est de représenter sous une forme vivante les objets qui lui plaisent — et s'il exprime son idée dans une forme impeccable, nous dirons que c'est un grand peintre, » etc.

Eh bien! non; si l'homme est un « crétin », un épileptique, un poseur (comme on en trouve beaucoup dans tous les arts); si, dans ses œuvres, il ne recherche que la bestialité, s'il s'efforce seulement d'étonner la foule des badauds en photographiant des scènes repoussantes, ce n'est pas un grand peintre! Le Grand Palais — la plus vaste collection de peintures qu'on ait jamais réunies de mémoire d'homme — nous démontre, avec une force irrésistible, l'effet désastreux que les Expositions ont sur l'Art.

En France, quand on expose un tableau, on cherche à « étonner le bourgeois », à obtenir des éloges hyperboliques, ou un éreintement qui fera du bruit — le peintre ne demande qu'une chose : exciter l'étonnement de la foule et faire parler de lui dans les journaux. Bon nombre de tableaux français sont moins des tableaux que des « réclames », et ressemblent un peu à ces hideuses affiches qu'on placarde sur les murs et qui toutes célèbrent les vertus d'un nouveau savon ou d'une nouvelle pilule pharmaceutique. On a reconnu que le plus sûr moyen d'attirer l'attention de la foule, c'est de peindre des sujets repoussants ou obscènes — à l'exemple de Zola, d'Annunzio, d'Ibsen et de leurs timides imitateurs étrangers. Cette épidémie sévit sur la littérature, le théâtre, la peinture et la sculpture. Les sots répondent : « Vive l'art pour l'art! » On fait œuvre d'art en reproduisant la réalité sous une forme vivante. Tant pis pour les hommes de sentiment à qui « l'horrible » ne saurait plaire, tant pis pour les prud'hommes qui nous trouvent obscènes! Qu'on laisse donc les peintres, les sculp-

teurs et les romanciers employer leur talent à décrire des scènes sensationnelles et que la foule trouvera « suggestives ». Et c'est ainsi qu'on continue à dépeindre des crimes, des obscénités, à cultiver « les fleurs du mal ». Le vieux poète satirique l'a dit : *Is palmam meruisse videtur, qui longius in vaginam muliebrem introspiure censetur.* Tattegrain, dans *les Bouches inutiles*, nous montre de malheureux affamés en train de sucer leur propre sang ; qui donc tiendrait à avoir un tableau pareil dans sa salle à manger? Un gorille qui dévore une femme et son enfant n'est pas non plus un joli sujet de sculpture ; et après la *Joconde* d'Annunzio, on se demande si la Duse est une véritable artiste?

Crois-moi, tout ce qui est brutal, bas, méprisable et d'une sensualité grossière, n'est pas de l'Art, et aucun talent d'exécution ne saurait le rendre artistique.

Une œuvre d'art a trouvé sa consécration suprême, définitive, quand les esprits bien faits, les gens cultivés éprouvent le besoin de la contempler sans cesse, et quand elle leur procure chaque fois un nouveau plaisir, qui élève l'âme. Mais c'est là une théorie sur laquelle je tiens à insister. Le critérium d'une œuvre d'art, c'est le sujet traité et aussi l'impression d'exactitude qu'elle laisse à l'homme cultivé qui, cependant, peut être « un profane ». Les tableaux ne sont pas faits seulement pour les peintres, mais aussi pour ceux qui s'en rendront acquéreurs ou qui viendront les contempler, tout comme les poèmes, qui ne sont pas écrits pour les poètes ou les pièces de théâtre pour les acteurs.

Les œuvres de l'Art sont faites pour nous et non pas pour les artistes, et elles ne sont réellement des œuvres d'art que si elles contribuent à notre développement intellectuel et moral. *La Pucelle* de Voltaire n'est pas plus un poème que *l'Houyhnhums* de Swift n'est un roman. A quoi bon nous dire que ces ouvrages ont de l'ingéniosité? C'est dommage, et voilà tout. Dans un ouvrage, c'est la conception, le τέλος seul qui compte. La forme doit être belle sans doute ; mais la forme est un *moyen*, et non une *fin*.

Au milieu de la décadence religieuse et de la confusion d'idées où nous vivons, l'appréciation des œuvres d'art est

à chaque instant confiée aux coteries d'ateliers et aux journalistes de bas étage, qui se plaisent à répéter l'argot des ateliers. C'est le public éclairé que nous devons prendre pour juge. Par suite des ardentes rivalités que développe le système des Expositions, les artistes tendent de plus en plus à chercher leurs sujets dans le « bizarre » ou le « répugnant ». Le sujet d'une véritable œuvre d'art, au contraire, doit être : 1° suffisamment *clair* pour qu'on n'ait pas besoin de recourir aux explications d'un catalogue ; 2° suffisamment connu pour être compris de toutes les personnes cultivées ; 3° assez *beau* pour être « *a joy for ever* », assez beau tout au moins pour être chaque fois contemplé avec le même plaisir ; 4° enfin le sujet doit être *humain*, c'est-à-dire nous faire une impression salutaire, qui ne soit pas malsaine tout au moins. Une œuvre artistique dont le sujet ne possède pas ces qualités est une œuvre manquée, quelle que soit sa valeur technique ou son éclatante originalité.

Non pas qu'il n'y ait dans le Grand Palais beaucoup d'œuvres françaises qui ne remplissent toutes ces conditions, quelques-unes même révèlent en plus un rare talent d'expression. Mais on est peiné, quand on voit le nombre de peintres qui semblent prendre à tâche de violer les règles que nous avons définies, quand on constate les progrès de ce goût maladif pour l'horreur et l'obscénité, qui est en train d'envahir les arts en Europe. Ne vas pas t'imaginer que j'aie la moindre prévention prud'hommesque contre une belle étude de nu faite avec sincérité. Je ne sais rien de plus pur que la « Source » du vieux maître Ingres, et peu de tableaux au monde surpassent, je dirais même, égalent la *Vénus* du Titien. Non, vois-tu, ce qui m'afflige, c'est que dans tous ces vastes salons de peinture, c'est à peine si cinq ou six artistes ont essayé de nous représenter la peau humaine — et cependant c'est là un des objets les plus élevés et les plus ardus de la peinture, c'est ce qui se rapproche le plus du grand art vénitien.

Et puis, malgré ces innombrables *Baigneuses*, ces *Modèles qui se grattent*, ces *Fêtes de Nymphes*, ces *Marchés aux Esclaves* et ces *Psychés*, c'est à peine si l'on peut découvrir, en peinture ou en sculpture, un beau type de jeune homme

dans une attitude gracieuse. Or, dans la sculpture grecque, et peut-être plus encore dans la peinture grecque, le nu masculin se rencontre bien plus souvent que le nu féminin. L'*Aphrodite* de Mélos est en partie drapée.

Dans la statuaire de la grande époque, il n'y a pas de femme nue qui puisse être comparée au *Thésée*, à l'*Hermès*, aux *Guerriers* du Capitole et du Louvre, à l'*Antinoüs* et au *Discobolus*, aux célèbres chefs-d'œuvre de la Rotonde du Vatican. Comment se fait-il donc que, dans les galeries d'art de notre époque, on trouve des nudités féminines par centaines, dans toutes espèces d'attitudes lascives — et si peu d'études représentant des jeunes hommes beaux et gracieux? La race a-t-elle dégénéré, cela tient-il encore à d'autres raisons, à ces mêmes raisons qui font que, dans un ballet de café-concert, soldats et marins sont invariablement représentés par des femmes?

Lorsque M. de la Sizeranne reconnaît dans l'art anglais une qualité nationale distinctive, il entend par là que l'élite des peintres anglais choisit de nobles sujets et se propose un but élevé. Ce grand éloge n'est pas tout à fait immérité et se trouve confirmé ici par l'exposition anglaise, si restreinte qu'elle soit.

Le tableau de Leighton, qui a pour titre : « Hermès rendant Proserpine à sa mère Déméter », est d'une perfection absolue, comme conception et comme sujet. Je ne parle pas de l'exécution, d'une grâce si exquise, comme le dessin du reste, ni de la composition, si ingénieuse et si soignée. La gravure, peut-être, n'est pas aussi heureuse. Mais comme sujet, on ne saurait rien imaginer de plus parfait : poésie héroïque, légende familière et bien connue, exécution admirable — le jeune dieu qui ramène la charmante reine à sa mère transportée de joie : tout cela est pur, noble, émouvant. C'est ainsi que les anciens dieux concevaient l'héroïsme, l'amour filial, le bonheur maternel.

De tous les peintres modernes, à mon sens, Leighton excelle par le choix et la noblesse de ses sujets. Ses deux successeurs ont reçu de lui le flambeau sacré. Puissent les peintres anglais continuer les traditions de Turner, de Reynolds, de Leighton,

de Millais, de Burne-Jones et de Watts, qui tous, malgré leurs défauts et leurs faiblesses, ont cherché à faire de l'Art quelque chose de beau, de noble — vraiment digne de l'Humanité.

Je sais très bien que certains grands peintres français ont poursuivi le même objet, tels Puvis de Chavannes, Gérôme, Bouguereau, Dagnan-Bouveret, Bonnat, malgré les travers qui leur sont propres. J'apprécie, comme il convient, le génie inventif, le talent et l'imagination de beaucoup d'autres peintres français. Mais, tout en apprenant à Paris la technique, la pratique et la science, n'oublie jamais, mon cher enfant, que tu es Anglais, et que, par tradition, l'art anglais s'honore d'être chaste, sain et joyeux, — et s'efforce de nous rendre meilleurs, plus sages, plus heureux, — et non pas de nous donner des hallucinations horribles et malsaines.

Ton père dévoué,

Frederic HARRISON.

BIBLIOGRAPHIE

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

DU

MOUVEMENT POSITIVISTE INDÉPENDANT (1)

LA RÉFORME POSITIVE DU GOUVERNEMENT PARLEMENTAIRE

Par G.-B. Milesi, Professeur à l'Université de Rome.
(Ermano Lescher, éditeur, Rome, 1900.)

Cet ouvrage est consacré à la démonstration méthodique d'une seule idée maîtresse, à savoir : la nécessité de la séparation des deux pouvoirs dans l'État — celui de la Raison et celui de la Force. En d'autres termes, l'auteur voudrait que des attributions différentes fussent réservées à la Chambre et au Sénat : à la Chambre, les attributions qui, d'après lui, constituent le Pouvoir de la Raison, lequel comprendrait les ministères de Grâce et de Justice, de l'Instruction publique, de l'Agriculture, de l'Industrie et du Commerce, des Postes et Télégraphes, et ceux aussi des Finances et du Trésor, mais seulement pour les besoins du Pouvoir civil, en général, et pour couvrir les dépenses spéciales aux charges de cette Chambre; à l'autre Chambre ou Sénat (surnommé le Pouvoir de la Force ou de la Défense) reviendraient les attributions concernant les ministères de la Guerre, de la Marine, des Affaires étrangères, de l'Intérieur et des Cultes — ainsi que ceux des Finances et du Trésor, mais en bornant l'action de ces deux départements aux dépenses nécessitées par le régime propre de cette autre Chambre.

(1) Sous cette *Rubrique* sont désignés les travaux dont les signataires se réclament de la Méthode et de la Philosophie positives, mais dont la teneur fait l'objet des plus expresses réserves de la part de la Direction.

Plus brièvement, l'auteur, sans s'occuper pour le moment de certaines questions de moindre importance et de détail, se borne à défendre l'idée de la séparation du Pouvoir civil et du Pouvoir militaire (en prenant ces deux mots au sens large).

La réforme, énoncée de cette manière, pourrait sembler arbitraire, si le volume entier, qui ne renferme pas moins de 529 pages, ne s'appliquait précisément à essayer de montrer le contraire au moyen de la méthode positive dont il est fait usage, n'affirmant rien qui ne soit appuyé sur l'histoire et sur les faits, qui seront présentés à propos et en grand nombre.

Toutes les grandes constitutions sont étudiées une à une : l'Inde, l'Égypte, Carthage, Athènes, Sparte; celles de Marseille, de Crotone, de la Sicile, ainsi que les constitutions romaines et vénitiennes.

C'est une étude étendue et minutieuse, visant à démontrer l'existence de la division des deux pouvoirs chez ces grands peuples, ainsi que les heureuses conséquences qu'elle aurait eues. On y montre également les vicissitudes subies à travers les âges, par le pouvoir de la Force et de la Défense, depuis la caste des guerriers dans l'Inde, en Égypte, chez les peuples Zendes, caste qui devint, à Carthage, le Sénat, ainsi qu'à Sparte et à Athènes, par l'œuvre de Lycurgue et de Solon. Il en fut encore de même du Sénat romain qui, après avoir eu dans le principe les mêmes attributions que notre Sénat moderne, en tant que faisant les lois, de concert avec les Comices, dégagea dans la suite ses attributions propres (la Guerre, la Marine et les Affaires extérieures en général), devenant ainsi complètement indépendant de l'action des Comices, tandis que ces derniers assuraient, à leur tour, des attributions propres, distinctes également de celles du Sénat (la législation et la nomination des magistrats).

L'auteur cherche à démontrer que la cause de la grandeur de tous ces peuples anciens, et surtout celle de Rome, a dépendu uniquement de la séparation des deux pouvoirs, tandis que sa disparition ne tarda pas à entraîner leur décadence et leur chute, ainsi qu'il cherche à le démontrer avec beaucoup de développement, en ce qui concerne Rome.

La cause de la grandeur de Venise tint également, d'après M. Milesi, à la séparation des deux pouvoirs, respectivement représentés par le Grand Conseil et par le Sénat. Enfin, la cause de la grandeur des républiques du moyen âge serait aussi dans la renaissance du Sénat romain avec ses antiques attributions ? Pour toute cette première partie de l'ouvrage, qui s'arrête ici,

l'auteur s'appuie sur les ouvrages de Sismondi et de Carl Hegel.

Dans la seconde partie, l'auteur recherche avec soin si le principe de la division des deux pouvoirs pourrait revivre dans nos États modernes, et c'est là qu'est la véritable importance de son travail, qui devient ainsi d'une application pratique immédiate. Le Sénat actuel serait lui-même susceptible d'une grande transformation par laquelle, abandonnant exclusivement à la Chambre toutes les attributions énumérées plus haut, c'est-à-dire le pouvoir civil, il conserverait pour lui le seul pouvoir militaire, c'est-à-dire les attributions qui concernent la défense du pays. La seconde partie de l'ouvrage n'est qu'une réponse affirmative à cette question. Elle n'occupe pas moins de sept chapitres.

Dans le premier chapitre, l'auteur recherche l'origine et la véritable nature du Sénat-type, qui a été pris comme modèle, c'est-à-dire le Sénat anglais, dont le caractère est tout féodal. Le même caractère se rencontrerait également dans le Sénat des autres pays (chapitre II). La question de l'office que remplit le Sénat moderne est ensuite examinée; c'est un office négatif, un moindre mal, et cet office est utile par suite de l'inaptitude de l'autre Chambre. Si on donne à celle-ci des attributions homogènes, conclut l'auteur, elle n'aura plus besoin alors de la tutelle du Sénat, dont elle s'émancipera comme le Sénat s'émancipera à son tour de la Chambre. Et c'est précisément ici que se trouve justifié le titre du livre, qui a pour but la réforme de tout le système représentatif, c'est-à-dire des deux Chambres, réalisée au moyen d'un simple déplacement. Le troisième chapitre s'occupe du Sénat italien, le seul Sénat royal qui existe aujourd'hui.

Dans le quatrième chapitre, l'auteur cherche à démontrer comment, au moyen de la réforme proposée, se trouverait réalisée en fait la séparation des pouvoirs et, pour la première fois aussi, ce qui fut l'aspiration constante de tous les écrivains politiques. Mais, pour que cette séparation des pouvoirs puisse subsister, elle ne pourrait se produire que tout autant qu'ils pourraient rester séparés — comme le pouvoir civil et militaire — ainsi que le montre une longue série de faits en antagonisme entre eux qui, au chapitre cinquième, visent à démontrer précisément la nécessité de cette séparation. Le sixième chapitre est intitulé : *Des Effets de la division des deux pouvoirs.* L'auteur cherche à démontrer qu'ils consisteraient à apporter un remède à chacun des maux qui affectent notre système parlementaire, en assurant le réveil du principe de la responsabilité, l'accès du pouvoir aux

savants, la spécialisation des fonctions amenant celle des individus, ce qui revient à l'élimination des concurrents incapables ou dangereux, la possibilité pour les représentants, dont le temps disponible sera doublé, de s'occuper d'une manière normale, c'est-à-dire de travailler, la souveraineté n'étant plus leur apanage exclusif, mais restant dans le peuple où elle réside, enfin, la simplicité plus grande de l'organisme, etc...

La séparation des deux pouvoirs donnerait la prééminence aux électeurs qui, au lieu d'un seul vote comme aujourd'hui, en auront deux, l'un pour nommer les sénateurs (1), l'autre pour nommer les députés. Et c'est ainsi que la séparation des deux pouvoirs, en leur enlevant les charges suprêmes de l'Etat pour donner la prééminence aux citoyens, aboutirait à la constitution de deux pouvoirs absolument nets et indépendants l'un de l'autre.

Au chapitre septième, l'auteur décrit quelles pourraient être les réformes ultérieures auxquelles pourrait aboutir la division des deux pouvoirs.

L'œuvre a un caractère essentiellement italien, parce qu'elle s'inspire spécialement de faits et d'exemples italiens, tels que la constitution romaine, celle de Venise et du moyen âge. Par ce côté, elle est en complet antagonisme avec les idées anglaises aujourd'hui dominantes.

L'auteur traite d'une réforme *concrète* et *pratique*, la seule qui ait été jusqu'ici préconisée en faveur du système parlementaire italien pris en lui-même.

L. BARADUC.

(1) Le Sénat italien, au lieu d'être élu, se compose de membres nommés par le Roi.

LA STATUE D'AUGUSTE COMTE A PARIS

I. — LETTRES D'ADHÉSION AU COMITÉ INTERNATIONAL DE PATRONAGE

LETTRE DE M. HYACINTHE LOYSON

Prêtre catholique

Monsieur,

Je suis monothéiste, croyant de toute mon âme au Dieu vivant et à la vie d'outre-tombe : j'avoue même n'avoir jamais compris la possibilité du doute en pareille matière.

Mais je n'en admire pas moins, sous plus d'un rapport, l'œuvre magistrale d'Auguste Comte, dans l'ordre scientifique, social et religieux. Son socialisme est le seul efficace, parce qu'il est le seul conservateur; et il y a jusque dans sa religion des vues très élevées et d'excellentes institutions, que le christianisme peut et doit s'approprier.

C'est donc comme chrétien en même temps que comme Français que j'ai l'honneur, Monsieur, de vous envoyer ma très modeste obole et mon acceptation du titre de membre du Comité pour la statue de votre illustre Maître.

Je vous prie d'agréer, en même temps, l'assurance de ma considération distinguée.

24 août 1900.

Hyacinthe LOYSON,
Prêtre catholique.

II. — SOUSCRIPTIONS

15e LISTE.

FRANCE :	*Lapaine* (J.)	5
	Debidour (A.)	10
	Richer (2e versement)	2
	Jeannolle (Ch.) (2e versement)	5
	Gouge (A.) (2e versement)	2
	Dr *Jabely* (5e versement)	50
	Perret (3e versement)	5
	Brecville (F.) (3e versement)	5
	Michaut (2e versement)	1
	Boudeville (R.) (2e versement)	1
	Cattin (2e versement)	2
	A reporter	88

	Report.		88
	Un groupe de Bordelais		5
	Walser		0.50
	Lahens (Edmond)		5
	Lafon-Merlande		2
	Vasbender (A.)		5
	Colonne (Ed.)		10
	Aymonin (H.) (2e versement)		20
	Nicollé (G.)		5
	Dr *Curtillet*		10
	Versement de M. *Baumé* :		
	Moreau	1 »	
	Baumé	1 »	
	Blas, 0,25 ; *Fournet* (Ch.), 0,25 ; *Tabar*, 0,10		2.60
	Becq (Elisée)		10
	Rehm (Jules)		5
	Favre (Louis)		10
	Tissier (Louis)		10
	Loyson (Hyacinthe)		10
	Versement de M. *Tallard*, à Nancy :		
	Syndicat typographique de Nancy	5 »	
	Collecte faite à une réunion	2 »	7
	Versement de M, *Gutierrez*, à Alger :		
	Syndicat des typographes d'Alger	5 »	
	Gutierrez (J.)	2 »	
	Boyer (E.), *Leveratto* (G.), *G. Sintès*, chacun 0,50	1.50	8.50
	Vente de brochures		5.50
	Denoyel (3e versement)		1.55
AUTRICHE :	Dr *Ueberhorst* (Karl)		10
GRANDE-BRETAGNE :	Versement de M. F. *Harrison* :		
	Mc Pherson (James)	13 »	
	Desch (Cecil H.)	9.50	22.50
HONGRIE :	Versement de M. Samuel *Kun* :		
	Posch (Eugène)	kr. 4 »	
	Grossmann (Alfred)	6 »	
	Spitzer (Marc)	1 »	
	Andreazzi (F.)	1 »	
	Solymossy (L.)	1 »	
	Rohonczi (J.), *Kormendy* (R.), chacun 0,60	1.20	
	Buttkovsky (B.)	0.50	
	Keller (A.), *Wohlmuth* (Et.), chacun 0,30	0.60	
	Prager (A.), *Durmits* (E.), *Flesch* (J.), *Kiss* (Ed.), chacun 0,20	0.80	
	Zwack (L.), *Pichler* (J.), *Lorie* (A.), chacun 0,10	0.30	
		Kr. 16.40	17
	A reporter		270.15

	Report.	270.15
PORTUGAL :	*Dr de Mattos* (J.).	25
MEXIQUE :	Versement de M. *Aragon* :	
	Molino (Carlos)	5
PÉROU :	Versement de M. Isaac *Alzamora* :	
	Alzamora (Isaac).	
	Salazar (MM.)	
	Rodriguez (P.-M.)	
	Sevane (G.).	
	Flores (A.).	
	Villagarcia (A.)	
	Peres (M.-A.)	
	Cornejo (M.-H.)	
	Labarthe (P.)	
	Prado (P.).	
	Loredó (Julio)	
	Montant des onze souscriptions . .	50
RÉPUBLIQUE ARGENTINE :	*Dr Texo* (Frédéric)	100
61 souscripteurs nouveaux.	Fr.	450.15
1.237 souscripteurs. Montant des listes précédentes.		21.104.10
1.298 souscripteurs. Total.	Fr.	21.554.25

Paris, le 27 octobre 1900. *Le Trésorier*,

Emile ANTOINE.

(10, rue Monsieur-le-Prince.)

Le Conseil général de la Nièvre, dans sa séance du 22 août, a souscrit 50 francs pour la statue d'Auguste Comte.

Le Conseil général de l'Isère, dans sa séance du 31 août, a souscrit 100 francs pour la statue d'Auguste Comte.

Le Propriétaire, Gérant responsable : P. LAFFITTE.

Deux

TABLE DES MATIÈRES DU TOME VINGT-[redacted]IÈME

(SECONDE SÉRIE)

N° 4

N° 5

Pages.

N° 6

Versailles. — Imprimerie AUBERT, 6, avenue de Sceaux.

